L'ANGLETERRE

ET

LA VIE ANGLAISE

III.

LES GYPSIES ET LA VIE ERRANTE.

La population anglaise était fixée, quand aux races établies sur le sol de la Grande-Bretagne vint s'ajouter dans le cours des siècles un élément excentrique et nomade. Les bohémiens (1) ne sont point particuliers au royaume-uni : il n'y a guère en Europe, en Asie, en Afrique, dans le monde entier, un coin de terre inculte et retiré qui n'ait vu s'élever la fumée de leurs bivouacs, une lande où n'ait mordu la dent de leurs ânes ou de leurs chevaux. Ils ont suspendu leurs chaudières aux racines saillantes du chêne et au tronc grêle des oliviers, leur tente s'est déployée des neiges de la Russie aux sierras brûlées de l'Espagne, de la chaîne de l'Himalaya à la masse sauvage des Andes; mais il n'y a peut-être pas d'endroit au monde qui se prête aussi bien que la vieille Angleterre à l'étude de cette race dispersée et mystérieuse. Le voyageur qui se contente de visiter

(1) Ces hordes vagabondes portent différens noms, suivant les pays : en France, on les appelle les *bohémiens*, en Russie, les *zigani;* en Turquie et en Perse, les *zingarri;* en Allemagne, *zigeuner;* en Espagne, les *zincali* et les *gitanos;* en Angleterre, les *gypsies*. Encore les auteurs anglais varient-ils sur l'orthographe du mot, qu'ils écrivent *gypsies*, *gipsies* ou *gipseys*. Les noms diffèrent; mais c'est partout le même sang, la même race.

les grandes villes et de dévorer les distances sur les chemins de fer s'aperçoit très peu de l'existence des gypsies dans les îles britanniques : à la campagne au contraire, le contraste de leurs mœurs et de leurs traits physiques avec les mœurs et les traits des populations rurales forme dans les comtés du royaume-uni l'un des épisodes les plus curieux de la vie champêtre. Quoique généralement mal vus et redoutés des paysans anglais, ils répandent sur le paysage une sorte de poésie rude et primitive. Au printemps, quand les bois sont verts, quand les haies sont blanches, vous découvrez souvent au détour d'un chemin profond et ombragé une large tache noire; les gypsies ont passé là : cette tache marque la place où s'est éteint leur feu. Leurs chariots d'un style primitif, leur figure ovale, le caractère unique de leurs yeux noirs, leurs traits réguliers, mais durs, la couleur particulière de leur peau très brune, les cheveux des femmes pendans de chaque côté de la tête en longues touffes qui ont été comparées, pour l'éclat et la noirceur, à l'aile du corbeau, les rudes chansons qu'ils mêlent souvent parmi les rocs et les halliers à leur vie errante, la fierté de leur démarche digne et libre jusque sous les haillons, le regard d'indifférence et même de dédain qu'ils promènent autour d'eux sur les travaux de la terre, tout les distingue des races saxonne et gallique. Ce sont les sauvages, les Mohicans de la Grande-Bretagne.

Une lutte s'est engagée dès l'origine entre l'élément sédentaire et l'élément nomade. Cette lutte a généralement abouti à une sorte de transaction qui assure aux gypsies certains avantages. Je n'oserais pas dire qu'ils occupent en Angleterre une condition meilleure que dans les autres pays; mais ils y sont plus indépendans, plus chez eux pour ainsi dire, et leurs costumes plus ou moins pittoresques, leurs danses, leur musique, leurs tentes, interviennent comme un accessoire obligé dans toutes les réjouissances rustiques. S'ils forment un élément insoumis et distinct de la population, ils se mêlent aux classes agricoles par des rapports journaliers, et ce contact a modifié de part et d'autre les mœurs primitives. Quelque chose manquerait à la vie anglaise, surtout dans les campagnes, si les gypsies n'existaient pas, et naturellement ils doivent trouver place dans ces études (1). Ils se sont attachés à la Grande-Bretagne comme le gui au chêne, et les botanistes ne décrivent point un arbre sans tenir compte de ses parasites.

On ne s'étonnera plus maintenant qu'une race si tranchée, associée par un commerce si étendu et si intime aux habitudes locales,

(1) Voyez, sur *l'Angleterre et la Vie anglaise*, la *Revue* du 15 septembre 1857 et du 15 février 1858.

ait fixé l'attention des érudits et des moralistes anglais. Dès 1816, John Hoyland publia sur la condition des gypsies dans la Grande-Bretagne une enquête qui ne manque point d'intérêt (1), et dont on se souviendrait davantage, si M. George Borrow n'eût ouvert dans ces derniers temps un champ tout nouveau de recherches. George Borrow a vécu dès sa jeunesse avec les gypsies; il parle leur langue et passe même parmi eux pour un de leurs frères. Il a lu ainsi dans leur caractère, dans leurs pensées les plus secrètes. Après avoir étudié la vie des gypsies en Angleterre, il voyagea et rencontra dans les diverses contrées de l'Europe des groupes de bohémiens qui, l'entendant parler leur langage, crurent à un lien de consanguinité. Il s'est assis sous leur tente, il s'est chauffé à leur feu, et il a pu ainsi comparer entre elles les différentes branches de cette famille humaine dispersée. Le désir de répandre la Bible en Espagne l'entraîna, vers 1836, dans la Péninsule, où ses tribulations de missionnaire, ses aventures, ses voyages, ses emprisonnemens, lui fournirent la matière d'un récit curieux, *the Bible in Spain*. Là il rencontra encore ses amis les gypsies sous le nom de *zincali;* il leur apporta des nouvelles de leurs frères de la Grande-Bretagne et fut partout bien accueilli. « Ils ne touchèrent point à un cheveu de sa tête ni ne rognèrent point un pan de son manteau, » car les enfans d'Égypte ne se nuisent ni ne se volent point entre eux. Ce nouveau théâtre de faits lui inspira l'idée d'un ouvrage sur la vie des bohémiens en général, mais plus spécialement des bohémiens d'Espagne ou des gitanos (2). Le principal mérite de ce livre est de ne point être fait avec des livres : l'auteur raconte ce qu'il a vu, ce qu'il a appris des gypsies par la bouche des gypsies eux-mêmes durant vingt années.

L'imagination a disputé à la science une veine si riche d'intérêt. La littérature anglaise, le théâtre, la peinture, la musique, ont emprunté au caractère des gypsies quelques types célèbres (3). Il faut pourtant se tenir en garde contre les fictions romanesques, dont le germe a été fourni presque toujours par des études et des impressions trop légères. Rien ne ressemble moins à la vie des gypsies sur la scène ou dans les livres que la vie de ces mêmes gypsies tels qu'on les rencontre dans la nature. C'est là, dans le livre des réalités, que nous chercherons à pénétrer le secret d'une race qui est à elle-

(1) *An historical Survey of the customs, habits and the present state of the gypsies;* York.

(2) *The Zincali, or Account of the Gypsies of Spain.* Voyez, sur *les Gypsies d'Espagne*, la *Revue* du 1er août 1841.

(3) Voici les titres de quelques-uns de ces ouvrages populaires : les *Gypsies*, par James, — *Gypsy family*, — *Gypsy girl*, — *Gypsy mother*, — *Gypsy chief*, — *Lavengro or roving life in England, the scholar, the gypsy, the priest*, by George Borrow. Il est inutile de rappeler *Guy Mannering* de Walter Scott.

même une énigme. Ce peuple, répandu aujourd'hui à la surface de la terre, a perdu partout ses annales, ses traditions, ses dieux, le souvenir même de ses ancêtres : ne peut-on lui restituer son histoire? La condition présente des bohémiens est misérable : n'y a-t-il pas lieu d'étudier dans leur genre de vie la cause de leur abaissement? Quelques faits semblent indiquer que cette abjection n'est point sans remède : il s'agirait de déterminer quels sont leurs moyens de régénération morale. En un mot, la question des gypsies peut être envisagée à trois points de vue : ce qu'ils étaient, ce qu'ils sont, ce qu'ils pourraient être. Un intérêt particulier s'attache, si je ne me trompe, à cette race ancienne et malheureuse, qui proteste par sa beauté physique, surtout en Angleterre, contre la malédiction qui la poursuit.

I.

D'où viennent les gypsies? Si l'on s'arrêtait à la légende qui a cours dans quelques pays catholiques, l'origine et la dispersion des bohémiens modernes seraient bien vite expliquées. Voici cette légende : leurs ancêtres, qui étaient Égyptiens, ont refusé un asile à la vierge Marie et à l'enfant Jésus, quand ces exilés se retirèrent sur la terre d'Égypte pour fuir la colère du roi Hérode. On ajoute même qu'ils refusèrent de puiser pour la mère et l'enfant, qui avaient soif, un peu d'eau du grand fleuve, le Nil. Pour ce crime, Dieu a puni les Égyptiens. Il les a envoyés, pauvres, errans, méprisés, à travers toutes les autres nations de la terre. Par malheur, on peut faire à la légende une objection, c'est que ces prétendus Égyptiens n'ont rien de commun avec l'Égypte. Des voyageurs modernes ont rencontré, au Caire et dans les villages qui bordent le Nil, des bandes de gypsies assis sous des palmiers. Ces bohémiens étaient regardés comme des étrangers par les habitans de l'Égypte, tout aussi bien qu'ils le sont en Angleterre par les Anglais. Leurs traits et leur manière de vivre les distinguaient d'ailleurs de la population locale.

Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que cette origine égyptienne, en dépit des faits qui semblent la démentir, a été généralement acceptée par les bohémiens errans de tous les pays. Consultez-les, ils vous répondront tous qu'ils viennent de l'Égypte; ils sont du sang royal de Pharaon, ils vous parleront même avec orgueil de l'antique grandeur de leur patrie imaginaire. Ils ont aussi leur légende : « Il y avait autrefois en Égypte un grand roi, et son nom était Pharaon. Il avait de nombreuses armées, avec lesquelles il fit la guerre à toutes les nations, et il finit par les conquérir toutes. Or, quand il eut conquis le monde entier, il devint triste et chagrin,

car, comme il aimait la guerre, il ne savait plus à quoi employer son temps. Enfin il s'avisa de déclarer la guerre à Dieu. Il lui envoya donc un défi, le sommant de descendre du ciel avec ses anges pour lutter avec Pharaon et ses armées. Dieu répondit : « Je ne mesurerai point ma force avec celle de cet homme. » Il n'en fut pas moins enflammé de colère contre Pharaon, et pour le punir il ouvrit un trou au flanc d'une énorme montagne, puis il déchaîna un vent furieux qui chassa devant lui Pharaon et ses armées vers l'abîme. Quiconque aujourd'hui s'approche de cette montagne la nuit de la Saint-Jean peut entendre Pharaon et ses armées chanter et hurler dans les profondeurs de l'antre. Et il arriva que, quand Pharaon et ses armées eurent disparu, tous les rois des nations qui avaient subi le joug de l'Égypte se révoltèrent contre la nation conquérante, laquelle, ayant perdu son roi et ses armées, demeura tout à fait sans moyens de défense. Ces rois étrangers lui firent la guerre, et ils la vainquirent, et ils chassèrent devant eux le peuple égyptien, qui se dispersa sur toute la terre. Et voilà pourquoi les chevaux des gypsies boivent maintenant les eaux de la Néva, du Tage, de la Seine ou de la Tamise, au lieu de boire les eaux du Nil. »

L'opinion la plus vraisemblable est que la tradition qui rattache les gypsies à l'ancienne Égypte ne vient point des gypsies eux-mêmes : elle leur a été suggérée, imposée par les théologiens du moyen âge. Une telle descendance était en effet fondée sur une interprétation mystique de certains passages de la Bible. De là l'opinion universellement admise jusqu'à ces derniers temps que les gypsies étaient des Égyptiens dispersés à travers les autres nations par l'épée des Assyriens. Quant aux hordes nomades du peuple maudit, elles avaient oublié, lors de leur arrivée en Europe, jusqu'au nom de leur terre natale. D'où venaient-elles? où allaient-elles? Demandez plutôt à la source d'où viennent ses eaux; demandez au nuage où il va! Une telle ignorance étonne, mais elle est en rapport avec le caractère insouciant de ces tribus vagabondes. Tout porte à croire qu'un long temps s'était d'ailleurs écoulé entre leur dispersion et leur arrivée dans les états civilisés du monde chrétien. N'ayant point de traditions, elles acceptèrent volontiers celle qu'on leur indiqua, comme elles en auraient adopté une autre. Tel est en effet chez l'homme le besoin d'une patrie morale que, quand la réalité historique lui manque, il ne demande pas mieux que de se rattacher à une fiction.

D'autres historiens ont cru retrouver chez les gypsies les deux tribus perdues de la maison d'Israël. La destinée des *Romany* (1)

(1) C'est le nom que les gypsies se donnent à eux-mêmes. Ce mot est d'origine sanscrite. Les hommes sont des *roms*, les femmes sont des *juwas*.

offre bien quelques traits de parenté avec celle des Juifs. Les uns et les autres sont dispersés sur toute la terre et vivent au milieu des populations chrétiennes, auxquelles on les voit se mêler sans se confondre; les uns et les autres ont porté durant des siècles le poids de la persécution, du mépris, de la malveillance publique. Là pourtant s'arrête la ressemblance. Un Juif reconnaît un Juif, même quand l'un et l'autre appartiennent à deux rameaux distincts de la tige d'Israël, séparés depuis dix-sept cents ans et plus : un gypsy reconnaît un gypsy, même quand l'un a été pâli par les neiges de la Suède, et l'autre bruni, s'il est possible, au feu des tropiques; mais un gypsy ne reconnaîtra jamais son frère dans un Juif, un Juif ne se croira jamais de la race des gypsies. Leur vie, leur caractère, leurs mœurs abondent d'ailleurs en contrastes. Les Juifs recherchent les villes, les centres de population, où ils peuvent se livrer au commerce : les gypsies au contraire se dispersent dans les campagnes, les terres vagues, les bruyères; ils ne vivent qu'en passant dans les villes, et seulement quand la nécessité les y oblige. D'un autre côté, les enfans d'Israël se rattachent chaque jour de plus près aux sociétés chrétiennes; les Juifs anglais s'honorent d'être nés sous le drapeau de l'Angleterre : les gypsies, eux, ne sont d'aucun pays; on les trouve partout, et partout ils sont étrangers. Le développement intellectuel crée d'ailleurs entre les deux races une différence radicale : les Juifs ont conservé dans leur exil les lumières d'une civilisation puissante, tandis que les Romany, disséminés çà et là en familles patriarcales, allant sans cesse d'un endroit à un autre endroit, avec leurs tentes et leurs maigres troupeaux, semblent être les débris d'une caste errante qui n'a jamais secoué les ténèbres de l'ignorance.

Les gypsies ne sont ni égyptiens, ni juifs : que sont-ils donc? La langue est l'histoire des races qui n'ont plus d'autre monument historique. Or les gypsies ont un langage à eux, un même langage qu'ils parlent avec de légères nuances dans les diverses contrées de la terre où ils se trouvent, et ils se trouvent partout. Dans les rues de Moscou et de Madrid, de Londres et de Constantinople, dans les plaines de la Hongrie et dans les brûlantes solitudes du Brésil, le vent disperse les sons étranges de cet idiome qui présente partout dans ses traits principaux un caractère d'unité. Ce langage a été analysé par les philologues, qui y ont retrouvé les racines plus ou moins corrompues du sanscrit. Le sanscrit lui-même a cessé depuis longtemps dans l'Inde d'être une langue parlée (1) : c'est la langue

(1) Les Anglais ont fait depuis un demi-siècle de grands efforts pour ressusciter cette langue morte sur le théâtre de leurs conquêtes. Ils ont établi dans l'Hindoustan des

sacrée, la langue des savans, dans laquelle ont été écrits les principaux monumens de la littérature et des croyances nationales; mais il est incontestable qu'à une certaine époque le sanscrit était d'un usage commun parmi les différentes tribus hindoues. Un philologue allemand, Büttner, soupçonna le premier que les gypsies sortaient de la souche antique de l'Inde : cette origine indienne fut ensuite prouvée et démontrée par Grellmann (1). L'historien des races humaines, Prichard, ne doutait point d'une telle filiation : aux lumières de l'histoire et de la linguistique il ajouta même celles de la physiologie. Les traits des gypsies se rapportent au type hindou : Prichard fait seulement observer que ces tribus errantes, quoique relativement très brunes en Europe, sont d'une couleur beaucoup moins foncée que les Hindous des classes abaissées, lesquels sont quelquefois aussi noirs que les nègres de la Guyane. Il attribue ce changement de couleur à l'influence du climat. Les gypsies descendent donc par voie de migration d'une tribu indienne; mais de quelle caste procèdent-ils? Évidemment d'une caste très inférieure. Il existe dans les lois de Manou un passage que je n'ai jamais vu cité, et je m'en étonne, par les auteurs qui se sont occupés des gypsies. Le législateur parle d'une espèce d'hommes composée de classes mêlées, ce sont les Tchandalas. C'est pour eux qu'il a dit : « Leur demeure doit être hors du village; ils ne peuvent avoir des vases entiers, et ne doivent posséder pour tout bien que des chiens et des ânes. Qu'ils aient pour vêtement les habits des morts, pour plats des pots cassés, pour parure du fer; qu'ils aillent sans cesse d'une place à une autre; qu'aucun homme fidèle à ses devoirs n'ait de rapports avec eux : ils ne doivent avoir d'affaire qu'entre eux et ne se marier qu'avec leurs semblables. » Cette sentence me frappe quand je rapproche de la vie des Tchandalas la condition actuelle des gypsies, réunis par bandes ou par familles, couverts de haillons, conduisant des chevaux ou des chiens affamés, n'ayant que des meubles et des ustensiles brisés, ne s'alliant qu'entre eux, campant un ou deux jours auprès des villages, d'où ils disparaissent subitement comme ils sont venus. Il paraît d'ailleurs certain, d'après

colléges où le sanscrit, jusque-là confiné dans les écoles des initiés ou des brahmines, est aujourd'hui enseigné publiquement.

(1) L'ouvrage de Grellmann a été traduit en anglais par M. Raper : *Dissertation on the gypsies, being an historical inquiry concerning the manners, economy, customs and conditions of the people in Europe*, 1787. Grellmann était plutôt un savant linguiste qu'un observateur; aussi la partie la plus intéressante de son livre, la seule intéressante peut-être, est celle où il expose et résout cette question : « D'où les gypsies sont-ils venus parmi nous? De l'Hindoustan. » Il avoue être redevable de la plus forte de ses preuves, — la comparaison des langues, — à Büttner, qui le premier avait saisi le lien entre le dialecte des gypsies et le sanscrit.

le récit des voyageurs anglais, que des tribus errantes continuent aujourd'hui de parcourir l'Hindoustan. Le capitaine Richardson a rencontré dans l'Inde, notamment à Calcutta, une peuplade connue sous le nom de *Bazeegars* ou de *Nuts*. Son industrie consiste à jouer de plusieurs instrumens, à chanter, à danser, à faire des sauts et des tours de force. Parmi ces Nuts, une tribu présente surtout des traits de ressemblance avec nos gypsies d'Europe : c'est celle des *Budee*. Ils n'ont point de système particulier de religion et adoptent avec indifférence celle du village près duquel ils sont campés; ils errent par troupes, ils ont un chef pour chaque division; on les accuse d'être de grands voleurs. En comparant leur vocabulaire à celui des gypsies (1), l'auteur arrive à cette conclusion, que les gypsies descendent d'une branche des Bazeegars, sans doute les *Budee*. Cette diversité d'opinion montre assez que, si l'origine indienne des bohémiens d'Europe est clairement établie, il n'est pas aussi aisé de découvrir à quelle famille particulière des Hindous il convient de les rapporter. Un nuage, sous ce rapport du moins, continue de couvrir leur berceau historique. Quoi qu'il en soit, la présence déjà ancienne des gypsies sur le sol de la Grande-Bretagne montre que l'Inde était venue trouver l'Angleterre avant que l'Angleterre allât trouver l'Inde.

Non contens de rechercher le berceau des gypsies, quelques écrivains allemands et anglais ont voulu pénétrer la nature de l'événement qui les a dispersés dans le monde. Sur la cause de leur exil comme sur les autres points relatifs à leur émigration, ces hordes flottantes n'ont rien à nous apprendre. Indiens, les gypsies ne se souviennent plus de l'Inde. L'opinion la plus généralement reçue est que les gypsies furent séparés de la souche nationale et jetés comme une branche morte dans le torrent de leur destinée vagabonde par une des plus terribles invasions dont l'histoire ait enregistré le souvenir. De 1408 à 1409, l'Inde fut ravagée par un conquérant resté fameux sous le nom de Timour-Bey ou Tamerlan. Tout ce qui opposa une résistance fut détruit : on parle d'une boucherie de cinq cent mille hommes. Ceux qui tombèrent aux mains du vainqueur furent faits esclaves, et souvent l'esclavage même ne les couvrit point contre des recrudescences de fureur homicide. Les gypsies, d'après Grellman, auraient été arrachés de leur mère-patrie par les désastres de cette guerre (2).

(1) Voyez, dans le septième volume de *the Asiatic Researches*, cette dissertation vraiment intéressante.

(2) Je dois dire pourtant qu'on a fait à cette théorie des objections sérieuses. Les gypsies appartenaient très certainement dans l'Inde à l'une de ces classes pauvres et obscures (suivant Grellman à celle des *soudras*) qui ont le moins à souffrir des inva-

Au milieu de ce silence et de ces ténèbres de l'histoire proprement dite, la langue des gypsies peut-elle du moins nous fournir quelques lumières sur la date probable de leur dispersion? On remarque dans le langage des gypsies une infiltration de mots persans; or la langue moderne de la Perse, fille de l'ancien zend, ne s'est introduite dans l'Inde qu'à la suite des nouveaux sectateurs de Mahomet, les Arabes, les Perses, les Afghans, qui portaient la parole du prophète à la pointe de leurs cimeterres. Cette conquête fut longue, successive; elle s'étendit de Walid et de Mahmoud jusqu'aux victoires de Timour et de Nadir. C'est donc durant cette période que les gypsies doivent avoir été violemment séparés, par un événement resté inconnu, de leur souche originelle (1). Ce même monument, la langue, est encore le seul qui puisse nous mettre sur la trace du chemin qu'ont suivi les gypsies pour entrer d'Asie en Europe. Sur le fond indien et persan du dialecte des races nomades, tel qu'il se parle aujourd'hui en Angleterre, en Allemagne, en Italie, sont venus se fixer, à une époque relativement récente, un grand nombre de mots slaves, grecs et roumains. La conséquence à tirer de cette immixtion est que la langue primitive et tout orientale des gypsies a ramassé çà et là quelques mots des régions qu'elle a traversées, comme le torrent se teint en courant de la couleur des terres et des racines qu'il entraîne avec lui. M. George Borrow ne doute point que les gypsies venant du pays des Bulgares n'aient fait halte dans la Roumanie, après avoir traversé le Danube. De la terre des Roumains, comme d'une ruche, un assez grand nombre d'essaims voyageurs se sont répandus sur les différentes contrées de l'Europe. Les uns, tournant au nord-est, parcoururent la Russie; d'autres se jetèrent à l'ouest, étendant leur course jusqu'à l'Espagne et jusqu'à l'Angleterre. En Valachie et en Moldavie, on retrouve encore aujourd'hui un grand nombre de zingarri. Leur nombre est estimé à deux cent mille au moins; ce sont les restes de la grande caravane, qui, à mesure qu'elle s'avançait vers l'ouest, laissait derrière elle divers détachemens. En 1417, ils apparurent dans la Germanie. En 1427,

sions étrangères. N'ayant rien à défendre ni rien à perdre, pourquoi auraient-ils pris la fuite? Cette guerre horrible fut surtout une guerre de religion. Or, à en juger par leur état présent d'indifférence religieuse, les gypsies étaient les hommes du monde les moins portés par nature à repousser un dieu incarné sous la forme du glaive. Un récit arabe semble d'ailleurs indiquer que les *zingarri* s'étaient déjà répandus dans d'autres états de l'Asie à une époque qui a précédé les conquêtes de Tamerlan. On s'est demandé s'ils n'avaient pas été obligés de quitter l'Inde à cause de leurs déprédations et par suite de certains démêlés avec la justice. Je crains que cette supposition, moins flatteuse pour l'amour-propre des gypsies, ne soit de beaucoup la plus vraisemblable.

(1) Il se peut aussi que cette confusion de mots persans tienne au passage des zingarri à travers la Perse.

des hordes de prétendus bohémiens se montrèrent en France. Leur arrivée fut un événement. Ils se donnèrent comme venant de la Basse-Égypte. A les entendre, le pape, après avoir ouï leur confession, les avait condamnés pour leurs péchés à errer sept ans par le monde, *sans coucher en un lit*. On jugea toutefois à propos, vu leur état de dénûment et leur mauvaise mine, de ne point les laisser entrer dans Paris : ils furent logés, par ordre de justice, à la Chapelle-Saint-Denis. Tout le monde courut pour les voir; presque tous avaient un ou deux anneaux d'argent à chaque oreille, « disant que c'était gentillesse en leur pays (1). » Les hommes étaient noirs et avaient les cheveux crêpés; les femmes étaient encore plus noires qu'eux et avaient les cheveux droits comme la queue d'un cheval. C'étaient les plus pauvres créatures qu'on eût jamais vues en France. Sous ce manteau de pénitens, les soi-disant enfans d'Égypte obtinrent néanmoins la permission de rôder dans le royaume, et il faut croire que leur expiation n'a pas été méritoire, puisqu'aux sept années de vie errante bien d'autres ont succédé. Ils se conduisirent d'ailleurs comme si le vol et les pratiques équivoques avaient fait partie de la pénitence qui leur était, disaient-ils, imposée par le saint-père, dont ils avaient reçu la bénédiction.

On n'a pas la date précise de l'arrivée des gypsies en Angleterre. Tout annonce cependant qu'ils ont paru dans les îles britanniques depuis plus de trois siècles. Le premier épisode de l'histoire des gypsies de l'Angleterre est la furieuse persécution à laquelle ils furent en butte sous le règne de Henri VIII. Il existe deux décrets de ce monarque dans lesquels les gypsies sont représentés sous les couleurs les plus noires. Ces édits ordonnent aux enfans d'Égypte, comme on les appelait alors, de quitter le royaume et de n'y plus jamais revenir. Un mois est le délai fixé pour leur expulsion générale: après ce temps-là, ils seront traités comme voleurs. Quiconque s'avisera d'importer quelques-uns de ces vagabonds en Angleterre sera condamné à 4 livres sterling d'amende pour chaque passage. Les peines édictées contre les gypsies frapperont de même ceux qui seraient vus en si mauvaise compagnie. Les décrets de Henri VIII furent suivis d'effet : un grand nombre d'enfans apocryphes de la vieille Égypte furent rechargés sur des navires aux frais de l'état et renvoyés en France. La persécution se ranima sous les règnes de Marie Tudor et d'Élisabeth. Être gypsy était alors un crime que la loi punissait de mort. Les gibets s'élevèrent de tous côtés, et la chair de ces parias d'Occident fut impitoyablement livrée aux corbeaux.

(1) Voyez le manuscrit d'un théologien cité par Estienne Pasquier dans ses *Recherches de France*.

Peu d'années avant la restauration de Charles II, treize gypsies furent encore condamnés aux assises de Norfolk et exécutés conformément aux statuts. Pour l'honneur de l'Angleterre, c'est la dernière fois que ces lois inhumaines firent des victimes (1). L'acte de proscription lui-même fut rappelé par George III. Les anciennes mesures si rigoureuses avaient pour but évident d'extirper cette race du sol de l'Angleterre : le but fut manqué. Après être en quelque sorte rentrés sous terre pour échapper à la mort, les gypsies se remontrèrent dès que les plus mauvais jours de la tempête furent passés.

Il est intéressant pour l'histoire morale des Romany de connaître exactement les motifs qui avaient déterminé cette longue et cruelle persécution. On les accusait de divers crimes. Parmi ces crimes, il en est évidemment d'imaginaires et qui tenaient aux idées superstitieuses du temps, par exemple leur commerce avec le diable. Je voudrais en dire autant du vol et de l'empoisonnement des bestiaux. A première vue, on serait tenté de reléguer ce dernier chef d'accusation parmi les fables ridicules et atroces qu'inventait alors la malveillance, telles que les histoires d'enfans mangés par les Juifs ou par les gypsies eux-mêmes. Malheureusement certains faits qui se pratiquent encore de nos jours témoignent que cette ancienne opinion ne manquait pas de fondement. Il existe parmi les gypsies d'Angleterre un terme qui exprime l'art de faire contracter au bétail des maladies artificielles : *drabbing bawlor*. Ils agissent ainsi par plusieurs motifs, le premier pour se ménager le moyen de guérir les chevaux et les bœufs empoisonnés, en se faisant payer leurs services, le second pour obtenir du fermier les bêtes mortes qui sont censées avoir succombé à un fléau naturel, le troisième pour se venger des injures qu'ils croient avoir reçues. A toutes les époques et dans tous les pays, cette habileté à préparer certains poisons très actifs s'est révélée chez les gypsies.

Il est à croire qu'ayant posé le pied en Angleterre vers le commencement du XVe siècle, les gypsies ne tardèrent point à se répandre dans l'Écosse. Les montagnes du nord, qui ont couvert les populations galliques contre l'épée des races envahissantes, ne pouvaient élever un obstacle contre les nouvelles hordes nomades. Rien n'arrête les gypsies dans leur marche. Ils sont partout étrangers, et partout chez eux. On ne trouve pourtant dans les annales de l'Écosse aucun monument historique où il soit fait mention des Égyptiens avant l'année 1540. Il existe alors une ordonnance du sceau privé, rendue la vingt-huitième année du règne de Jacques V, en faveur d'un

(1) Ce n'était pas seulement en Angleterre que les gypsies étaient traités comme un fléau public : l'Espagne en 1492, l'Allemagne en 1500, la France en 1561 et 1612 lancèrent contre eux des décrets d'expulsion.

certain Johnne Faw ou Faa, « seigneur et comte de la Petite-Égypte. » Cette ordonnance fut renouvelée par le comte d'Arran, régent d'Écosse en 1553. Il paraît, d'après la teneur de ces curieux édits, que ce John Faw était une sorte d'Abd-el-Kader, avec lequel le gouvernement écossais avait trouvé bon de traiter, afin de s'assurer la fidélité des tribus soumises à son influence. Il était enjoint aux magistrats d'appuyer l'autorité de ce comte d'Égypte, de lui prêter main-forte pour l'exécution des lois de justice sur ses gens (les lois égyptiennes), et de punir comme rebelles ceux qui se révolteraient contre lui. L'année suivante, 1554, ce même Faw, « capitaine des Égyptiens, » reconnu coupable, avec douze hommes de sa bande, d'un meurtre commis à Lyntown, obtint sa grâce et celle de ses complices. De cette extrême indulgence le gouvernement écossais passa vingt-sept années plus tard à une extrême sévérité. Le nombre des gypsies et aussi leurs brigandages s'étaient beaucoup accrus durant les troubles politiques et religieux qui remplirent le règne de Marie Stuart. En 1570, l'autorité jugea nécessaire d'adopter les mesures les plus rigoureuses pour purger le royaume des bandes de vagabonds qui l'infestaient. Un acte du parlement établit des peines contre les mendians valides et paresseux, en même temps qu'il pourvoyait au soulagement de ceux qui étaient incapables de gagner leur vie. Je regrette de trouver les *bardes*, les *ménestrels* et les *écoliers vagabonds* confondus dans cet acte avec les *jongleurs d'Égypte*, dont ils recherchaient, il faut le croire, la société. Ce statut fut sans doute impuissant à restreindre les crimes et les déprédations de ces bandits, car en 1603 les lords du conseil privé trouvèrent bon de publier un décret qui prononçait contre toute la race, sous les peines les plus sévères, un bannissement perpétuel. En 1609, un acte du parlement déclarait que les sujets de sa majesté avaient le droit de saisir et de mettre à mort tout Égyptien qui serait trouvé dans le pays après un jour fixé. Cette loi eut le sort de toutes les lois violentes : elle tourna la pitié du côté de ceux qu'on voulait détruire. Non-seulement les classes inférieures, mais beaucoup de personnes de qualité continuèrent, après la promulgation de la sentence, à donner asile et protection aux Égyptiens proscrits. Le gouvernement s'alarma de cette indulgence, et, voulant persister dans sa voie, menaça de peines sévères les recéleurs de gypsies. Malgré tous les efforts que l'on tenta pour les extirper d'Écosse, les gypsies réussirent à s'ancrer, comme dit un écrivain écossais, sur cette vieille terre montagneuse. Plusieurs, il est vrai, perdirent leur vie dans la lutte qu'ils eurent à soutenir. Les sévérités de la loi paraissent avoir atteint de préférence les descendans de ce John Faw ou Faa, qui avait d'abord été protégé par le gouvernement : un

grand nombre de membres de cette famille furent exécutés comme Égyptiens. Il m'en coûte même de dire qu'en 1624 une certaine Hélène Faa, et d'autres femmes au nombre de treize, furent condamnées à être noyées.

Le nom des gypsies figure plus d'une fois dans les chroniques de l'ancienne Écosse. Dans le riche comté d'Ayr s'élève la ville de Maybole, agréablement située sur une douce éminence et environnée d'un amphithéâtre de collines qui la protégent contre les vents du nord et de l'est. C'était autrefois un rendez-vous d'hiver pour les gentilshommes d'alentour. Parmi ces résidences de famille, il en est une qui se fait surtout remarquer par le style de l'architecture, véritable type d'un manoir écossais du XVe au XVIe siècle. Ce château de Maybole, comme on l'appelle maintenant, est célèbre par une histoire d'amour. John, sixième comte de Cassilis, un presbytérien du temps qui, dit la chronique, « ne souffrait pas qu'on se méprît sur le sens exact et direct de son langage, » avait obtenu la main de Jane Hamilton, fille du premier comte de Haddington. Le mariage fut contracté sans le consentement de la dame, dont les affections étaient depuis longtemps engagées ailleurs. Elle aimait un certain sir John Faa (1), un voisin de son père dans la ville de Dunbar. John Faa n'était ni « grave, ni solennel » comme son rival, mais il était « jeune, beau et débonnaire. » La jeune lady n'en fut pas moins obligée de suivre son mari dans le manoir traditionnel des Cassilis, sur les bords du Doon. Leur union fut couronnée par la naissance de trois enfans, dont l'un était une fille, mariée plus tard à l'évêque Burnet. Quoique mère, la belle lady était triste. Pour elle, le château de Maybole aux épaisses murailles nues, aux étroites fenêtres en forme de lucarnes, aux tourelles suspendues en l'air comme des pigeonniers, était hanté nuit et jour par le plus dangereux des revenans, un souvenir. Le temps n'avait rien pu sur son cœur : elle pensait toujours au chevalier de Dunbar, à John Faa. Ce qu'elle se disait à elle-même en imagination arriva par je ne sais quel écho à l'objet de ses rêves. Favorisé par l'absence du comte Cassilis, qui était alors en Angleterre, chargé de quelque mission publique, sir John Faa choisit le jour et l'heure pour un enlèvement. Soutenu par une bande de complices déguisés en gypsies et plus vraisemblablement par des gypsies en chair et en os, il se présenta à la grille du château, et annonça son arrivée par une sérénade. Il chanta d'une voix si tendre, dit la ballade, que la dame descendit d'un pied léger l'escalier du château, et vint se jeter dans les bras du gypsy trouba-

(1) Pour l'honneur de la famille des Cassilis et des Hamilton, la chronique ne s'explique point sur l'origine de ce sir John Faa; mais le nom et la suite de l'aventure montrent clairement que c'était un gypsy.

dour, qui l'emporta en toute hâte. Ce triomphe cependant fut de courte durée; « l'épée regagna ses droits sur le chant, » car le comte arriva peu de temps après le départ de la comtesse. A peine informé de cette étrange disparition, il monta sur son coursier noir comme la nuit, donna ses ordres aux gens de la maison, et s'élança à la poursuite des ravisseurs. Les fugitifs, au nombre de quinze, furent surpris au moment où ils traversaient dans le Doon un gué qui porte encore aujourd'hui le nom de *Passage des Gypsies*. Après un violent conflit, les ravisseurs furent tous immolés, à l'exception d'un seul, qui survécut pour raconter dans une ballade cette aventure tragique (1).

En Angleterre, on trouve dans les traditions locales peu de traces de l'histoire des gypsies; on ne tenait aucun compte de leur existence. Les histoires des différens comtés, même de ceux où les gypsies abondent, et qui sont si riches en détails curieux, gardent généralement le silence sur les annales de ce peuple extraordinaire. Tout ce qu'on sait aujourd'hui, c'est qu'au lendemain des plus mauvais jours de la grande persécution, les différentes tribus ou familles de gypsies se partagèrent entre elles le pays. Chacun de ces clans porte un nom particulier, qui a fort exercé la science des antiquaires. Parmi ces noms, il en est dont l'origine est très obscure, d'autres ont été empruntés à de grandes familles d'Angleterre. Quoique chaque groupe distinct se soit marqué dès l'origine un quartier à parcourir et ne souffre guère que d'autres bandes viennent empiéter sur son terrain, l'amour de la vie errante porte quelquefois les tribus à échanger entre elles leurs districts. Après un certain temps de haine et de défiance, les paysans anglais finirent par se réconcilier peu à peu avec les gypsies. A défaut d'une sympathie très vive pour un genre de vie qui contrastait si fort avec les habitudes régulières des populations rurales, ces étrangers trouvèrent à la longue dans la Grande-Bretagne la liberté entière d'aller et de venir, une tolérance pratique, fruit des divisions religieuses, et cette brusque générosité envers le malheur qui est le trait saillant du caractère anglais. La conduite des gypsies continua, je l'avoue, de se montrer à plusieurs égards en antagonisme perpétuel avec la loi. Il fallait que quelqu'un cédât; c'est généralement la loi qui a ployé. Les gypsies jouissent dans certaines limites du genre d'immuni-

(1) Une autre tradition veut que tous les gypsies, faits prisonniers, aient été ramenés à Maybole pour y être pendus à un arbre, en face du château. La faible comtesse, après avoir été forcée d'assister d'une fenêtre à cette scène horrible (son amant était parmi les victimes), fut renfermée pour la vie dans le château, dont l'escalier, en commémoration de cet événement, fut orné de têtes sculptées représentant celles du malheureux Faa et de ses camarades. Le comte épousa une seconde femme dont il eut des enfans.

tés qu'une civilisation ancienne et puissante trouve sage d'accorder à des enfans indociles avec lesquels il faut vivre, et dont on désespère de changer les habitudes. On les laisse planter leurs tentes où ils veulent dans les terres vagues, promener où bon leur semble leur chariot couvert d'une toile, et pourvu qu'ils ne dépassent pas une certaine limite, on ferme volontiers les yeux sur les petits dégâts qu'ils peuvent commettre.

Telle est l'histoire des gypsies de l'Angleterre; mais c'est leur condition présente qu'on veut surtout connaître, et que j'ai pu étudier en partageant pendant quelques jours leur vie nomade.

II.

Les principales tribus de gypsies qui existent aujourd'hui en Angleterre sont les ***Stanleys*** (1), qui se rencontrent surtout dans New-Forest; les ***Lovells***, qui aiment à se rapprocher de Londres; les ***Coopers***, qui ont choisi Windsor-Castle pour leur quartier-général; les ***Hernes***, qui regardent les comtés du nord et surtout l'Yorkshire comme leur propriété, et enfin les ***Smiths***, qui se sont attribué l'East-Anglia.

Il est peu de régions plus dignes de l'attention du voyageur que cette partie du Hampshire connue sous le nom de ***New-Forest***. Là règne, dit-on, l'air le plus pur qu'on puisse respirer en Angleterre. Je parcourais ce district à la fin de l'automne, non par raison de santé, mais à la recherche des gypsies, et plus particulièrement des ***Stanleys***, dont je désirais faire la connaissance. Le paysage méritait bien lui-même qu'on s'y arrêtât : des terres vagues ou boisées, sur lesquelles la main de l'homme n'a point marqué de traces, s'encadraient de distance en distance dans de riches cultures, des jardins, des habitations solitaires d'un goût exquis. Le désert, les bois, les richesses d'un sol travaillé et orné par l'art, tout cela formait un contraste agréable à l'œil. La forme de ce paysage s'explique par l'histoire des lieux. New-Forest, du temps de Guillaume le Conquérant, était une région couverte de bois et d'une population clairsemée. Les annalistes prétendent que Guillaume détruisit un grand nombre de villages et d'églises, chassa les habitans et dévasta la contrée, laissant à nu un rayon de trente milles, qu'il mit aussitôt en forêt pour ses chasses (2). Il en fut puni : le jugement de Dieu s'exerça sur deux de ses fils et sur son petit-fils, qui perdirent la vie

(1) Les Stanleys s'appellent dans leur langue ***Bar-Engres***, c'est-à-dire hommes ou cœurs de pierre.

(2) Voltaire et après lui des écrivains anglais ont mis en doute l'authenticité de ces ravages. Je constate seulement la tradition.

au milieu de ces bois, conquis par des moyens si barbares (1). Ces tragiques souvenirs ont longtemps répandu sur les débris de la forêt plantée par Guillaume, roi des Normands, une sorte de terreur et de mélancolie. Les superstitions populaires ont peuplé de spectres les clairières et les solitudes de New-Forest. Le démon lui-même, s'il faut en croire les vieilles chroniques, apparut aux Normands dans ces lieux sauvages pour leur prédire le châtiment réservé au *Roi-Rouge* et à ses mauvais conseillers. J'avoue, pour mon compte, avoir rencontré sous les grands arbres des ombres épaisses, mais rien qui ressemblât aux êtres surnaturels dont nous entretient la légende saxonne. Je regrette aussi de ne plus avoir vu ces grands cerfs auxquels les anciens rois normands donnaient la chasse, et qui ont tous été détruits depuis longtemps. Il est vrai que leurs obscures et profondes retraites sont elles-mêmes entamées, déchirées par la hache. Le paysan anglais a repris son bien sur les terres du Conquérant. Par intervalles s'élèvent pourtant encore de majestueux débris de la royale forêt. La partie la plus intéressante est celle qui s'étend entre la rivière Beaulieu et la baie de Southampton : là, le spectacle des eaux est vraiment grandiose, et les rivages de la baie, aussi bien que les bords de la rivière, ont un caractère de beauté sérieuse. Au milieu de scènes imposantes qui succèdent à des points de vue charmans, je m'arrêtai à contempler les arbres, dont quelques-uns sont anciens et offrent une physionomie toute particulière. Les chênes ne s'élèvent point à une très grande hauteur, mais leur tronc est énorme, et leurs branches s'entrelacent d'une manière pittoresque, de manière à présenter ces *genoux* et ces *coudes* si recherchés par les constructeurs de navires. Les hêtres abondent et atteignent une taille respectable (2).

Au milieu des scènes de la nature, je ne perdais point de vue l'objet de mes recherches; mais au lieu de gypsies je rencontrais sur les routes des paysans qui, tout hâlés qu'ils fussent et bien qu'un peu sauvages, ne pouvaient passer en conscience pour être de la famille des Stanleys. Quelques-uns d'entre eux conduisaient une charrette tirée par un cheval aux formes rudes, à la queue et à la crinière abondantes, au poil quelque peu hérissé (3). Désespérant de ren-

(1) Dans une partie de la forêt, près de Stony-Cross, s'élève une pierre triangulaire sur laquelle on lit cette inscription : « Ici était le chêne contre lequel une flèche lancée à un cerf par sir Walter Tyrrel glissa et alla frapper dans la poitrine le roi Guillaume II surnommé Rufus, du quel coup il mourut sur-le-champ le 22 août 1100... Pour qu'on n'ignore point à l'avenir où ce mémorable événement a eu lieu, cette pierre fut érigée par John lord Delaware, qui avait vu l'arbre croître dans cet endroit, l'an 1745. »

(2) Ces arbres, — les chênes et les hêtres de New-Forest, — fournissent une grande quantité de bois à la marine anglaise.

(3) Le cheval de New-Forest est un type, un objet d'études pour les amateurs : il

contrer les gypsies sur les routes ni même sur les chemins étroits qui serpentent entre deux haies, et que les Anglais appellent *lanes*, je m'engageai dans les terres vagues, les parties désertes, les lambeaux de l'ancienne forêt. Là, je découvris quelques troupeaux de porcs conduits chacun par un mâle, le chef, le patriarche de la bande, qui semblait avoir le sentiment de son importance et de la dignité de ses fonctions. La race actuelle de New-Forest descend d'une ancienne souche de cochons domestiques qu'on a laissé errer depuis plusieurs générations au milieu des bois, et qui en est revenue plus ou moins au type originel du sanglier. Sa couleur se rapproche de l'animal sauvage tel qu'on le rencontre encore dans les forêts du continent; elle est brune et quelquefois entièrement noire. Vus à la lumière douteuse des clairières ou à l'ombre des bois de hêtres, ces demi-sangliers ne sont pas des animaux sans beauté : leurs formes légères, leur poil dur et d'un éclat presque métallique, leur crinière qui se hérisse sur le cou et sur les épaules, tout cela faisait bien entre les arbres aux rayons du soleil qui commençait à décliner. Je pris alors la route de *Christ-Church*, un village agréablement situé dans l'angle formé par le confluent de l'Avon et du Stour. Je savais qu'il y avait une tour annexée à l'église d'où la vue s'étend sur un vaste horizon : j'espérais découvrir de là quelques tentes ou quelques fumées qui, comme dit la métaphore anglaise, m'auraient parlé des gypsies et de leurs campemens. Je suivais un chemin creux entre deux coteaux semés de broussailles, quand je vis venir à moi un enfant de treize ou quatorze ans, monté sur un âne. Trois choses me frappèrent : l'élégance de l'animal, la beauté de l'enfant, et la pauvreté des haillons dont il était couvert. Quand nous nous croisâmes sur le chemin étroit, le jeune garçon tourna de mon côté la bride de l'âne, et me demanda l'aumône. A sa couleur olivâtre et dorée, à ses cheveux noirs, à ses yeux d'un éclat sombre, à ses traits d'une perfection délicate, je le reconnus pour un enfant de la race que je cherchais. « Pourriez-vous, lui dis-je, me conduire à l'endroit où vous campez? » A ces mots, un nuage se répandit sur le visage naturellement farouche de l'enfant. Les gypsies, dès l'âge le plus tendre, se montrent ombrageux et circonspects à l'excès. « J'aurais besoin, ajoutai-je, de me faire dire la bonne aventure par votre mère. » Je n'affirmerai pas que cet éclaircissement dissipa les soupçons de l'enfant; mais il entrevit une occasion de gain, une *affaire*, et les gypsies ne résistent point à cet ordre de considérations pratiques.

Nous remontâmes ensemble le chemin que je venais de descendre,

n'appartient point à la race des chevaux de luxe, mais il est fort, brave, utile, et il se trouve bien en harmonie avec le caractère du paysage qui l'environne.

et, après avoir tourné quelques halliers, je me trouvai au milieu d'un site sauvage et saisissant. Une colline nue, quoique recouverte çà et là de fauves bruyères, s'adossait à un des restes les plus majestueux de la forêt. Les vieux chênes dont les ombres s'allongeaient sur la pente de la colline étalaient fièrement leurs membres tordus et leur feuillage rare, mais sombre. Le soleil se couchait à droite, dans un horizon de coteaux dont les flancs déchirés gardaient la trace d'anciens torrens disparus. Rien n'est plus étrange que la vue d'un camp de gypsies au milieu de cette solitude et de ces magnificences de la nature. Une demi-douzaine de tentes se déployaient en un demi-cercle. Je remarquai qu'elles étaient dressées de manière à recevoir les rayons du soleil levant. Les hommes et les femmes étaient assis sur l'herbe, autour d'un feu qui, alimenté de bois vert, jetait plus de fumée que de flamme. Les gypsies ramassent ce bois, en dépit des ordonnances, dans la forêt ou bien le long des haies vigoureuses qui bordent dans le Hampshire les chemins déserts et sablonneux. Nul ne s'occupait de rien; des coquemars (*kettles*), suspendus par une sorte de crochet ou de crémaillère à des bâtons plantés dans le sol, chantaient, comme dit une vieille ballade anglaise, la chanson de l'eau qui commence à bouillir. Quelques chiens hargneux montrèrent leur tête entre les buissons et se mirent à aboyer, quoique faiblement, contre le *gorgio* (1). Les gypsies, eux, conservèrent leur attitude d'indifférence et d'immobilité: ils sont comme les sauvages, qui remarquent tout sans avoir l'air de rien voir. Seulement deux petites filles de cinq ou six ans, belles et noires comme des démons, se détachèrent du groupe et vinrent me demander la charité. Le jeune garçon qui m'avait servi de guide descendit de son âne, et, après m'avoir fait signe de rester en dehors de la limite du camp, alla prévenir sa mère. Je vis venir à moi une figure de sorcière telle que l'eût désirée Rembrandt, Téniers ou David Wilkie. La race des gypsies est peut-être la plus belle qui existe au monde; les femmes, surtout quand elles sont jeunes, ont généralement d'admirables formes et des traits qu'on n'oublie pas; mais avec l'âge (et pour elles la vieillesse est précoce), cette fleur de beauté se flétrit : le soleil brûlant, les neiges, le souffle mordant de la bise, auxquels elles sont continuellement exposées, peut-être aussi les passions violentes et les pratiques d'une vie ténébreuse, tout concourt à effacer de bonne heure ce rayon que la nature a laissé tomber sur le visage des gypsies comme pour les consoler des rigueurs d'une vie misérable. On s'étonne en vérité que de si belles

(1) C'est le nom que donnent les gypsies anglais à quiconque n'est point de leur sang ni de leur honorable congrégation.

jeunes filles fassent de si laides vieilles femmes. Et pourtant cette laideur elle-même ne manque point de style : la figure des vieilles gypsies est quelquefois repoussante et fantastique, elle n'est jamais vulgaire.

J'étais curieux de savoir si l'art de dire la bonne aventure, tel que les gypsies, surtout les femmes, le pratiquent dans tous les pays de la terre, reposait sur une méthode. J'ai eu plus d'une occasion de me convaincre que cette méthode n'existait pas. Au moyen âge, il y avait une science, la chiromancie, qui, toute chimérique et toute frivole qu'elle fût, avait du moins la prétention de s'appuyer sur des règles. A en croire les ouvrages des chiromanciens, et ils sont nombreux, la main de l'homme est un livre sur lequel la nature a écrit avec cinq lignes principales, lesquelles forment un triangle, le caractère, peut-être même la destinée de chaque personne (1). Je ne doute point que les premiers gypsies, à leur arrivée en Europe, n'aient eu connaissance de cette doctrine, qui était alors fort répandue. Quelques auteurs ont même conjecturé, et avec toute sorte de vraisemblance, que l'origine égyptienne attribuée alors aux bohémiens par les bohémiens eux-mêmes était de leur part une spéculation, ces aventuriers ayant entendu dire que l'ancienne Égypte était fameuse dans la pratique des arts occultes. S'ils adoptèrent dans ce temps-là les formules de la chiromancie (ce que nul ne peut dire), ces formules sont aujourd'hui oubliées. L'instinct seul guide les femmes gypsies dans l'exercice de leur métier, et cet instinct, je dois le dire, est quelquefois merveilleux. Douées d'un coup d'œil sûr et perçant, elles font semblant de lire dans la main, mais c'est dans le cœur qu'elles lisent. Leur parole insinuante se fait l'écho des désirs et des pensées les mieux voilés. Quand je dis que les gypsies diseuses de bonne aventure n'ont point de méthode, j'entends par là qu'elles ne se préoccupent pas d'une interprétation convenue des signes de la main. Elles n'en ont pas moins des traditions qu'elles se transmettent. Physiologistes par intuition, elles ont reconnu que la vie humaine se partageait en trois époques, dont la première appartient à l'amour, la seconde à l'ambition, la troisième à l'avarice. Aux jeunes elles parlent des choses du cœur, aux personnes d'un âge mûr elles font un récit pompeux des honneurs qui les attendent,

(1) Les uns, — c'étaient en quelque sorte les phrénologistes du temps, — professaient avec toute sorte d'assurance qu'il existait un rapport entre les lignes gravées dans la paume de la main et les organes régulateurs de l'économie animale, le cerveau, le cœur, le foie, d'où ils concluaient qu'il était possible de déterminer les inclinations dominantes d'un individu sur l'inspection de ces signes; les autres, — et ils étaient traités de visionnaires par leurs confrères sérieux, — allaient jusqu'à soutenir qu'il existait un lien entre ces caractères et les événemens de la vie humaine.

aux vieillards des deux sexes elles promettent des richesses. Les gypsies se gardent bien de convenir du subterfuge. A les entendre, ils étaient une ancienne race puissante et riche; mais si Dieu les a dépouillés de leur pourpre et de leur or, il leur a laissé la sagesse, le don de seconde vue, l'art de lire dans les étoiles et dans la main. Quelques-uns même donnent de cette prétendue faculté une explication curieuse. La Providence, ayant reconnu de toute éternité dans les Romany une race oisive et peu faite pour le travail, leur a accordé le don de prophétie, afin qu'ils pussent gagner leur pain comme les autres hommes, sinon par les mêmes pratiques, car il faut que tout le monde vive. Cet art de dire la bonne aventure constitue en effet pour les gypsies une ressource qui n'est point à dédaigner. Dans les districts ruraux de l'Angleterre, les sorcières demandent d'abord et invariablement six pence; mais, comme le voile de l'avenir est difficile à soulever, elles obtiennent presque toujours un supplément de la personne dont elles ont réussi à provoquer la surprise et à piquer la curiosité. Les filles de service, les gardiennes de troupeaux forment leur principale clientèle. Il s'en faut pourtant de beaucoup que le cercle de leurs pratiques soit limité aux classes inférieures et ignorantes. Je connais à Gravesend une vieille gypsy qu'on est sûr de rencontrer pendant l'été dans Rosherville-Gardens, le plus souvent au milieu de cette partie du jardin qu'on appelle le *labyrinthe* (*maze*) : elle a tenu dans ses doigts brunis plus d'une main blanche et aristocratique (1).

Il est inutile de rapporter ce que me dit la sorcière de New-Forest. Aux étrangers, on annonce toujours un voyage sur mer (le moyen de quitter la Grande-Bretagne sans passer la mer?) et autres événemens en rapport avec les intentions qu'on leur suppose. A mon air incrédule, elle jugea bientôt que je n'étais point venu pour me faire dire la bonne aventure. Je crus que le moment était favorable pour hasarder ma proposition. « Je me suis égaré, lui dis-je; le soleil est sur son déclin : je voudrais passer la nuit au coin de votre feu. » Un voile de sombre méfiance se répandit sur le visage de la sibylle. « Nous n'avons point, répondit-elle, de *garni* (*accomodations*) à vous offrir; le village n'est pas loin d'ici, et si vous avez perdu votre chemin, comme vous le dites, mon garçon vous conduira pour quelques pence. — En traversant l'Essex, repris-je, j'ai rencontré, il y a huit ou dix jours, une bande de vos frères les *Lee* qui ont bien voulu me recevoir dans leur chariot couvert, et avec lesquels j'ai parcouru quelques milles d'Epping-Forest. » J'ajoutai sur

(1) La tente des gypsies est un objet d'attraction pour le public dans la plupart des jardins de plaisir anglais. La pythonisse du *maze* paie un droit au maître de l'établissement, et n'en gagne pas moins durant l'été une somme considérable.

mon entrevue avec les gypsies de l'Essex quelques détails qui étaient de nature à la convaincre que je n'étais point étranger aux mœurs et aux habitudes de la race. La figure de la vieille prit une expression de finesse et de raillerie. « Voudriez-vous par hasard, dit-elle, vous faire gypsy? — Je n'en suis pas encore tout à fait là. Je sais d'ailleurs que les *gorgies* n'ont rien à faire avec le sang royal de Pharaon. Je suis un voyageur, je vais çà et là pour m'instruire, et j'aime à rôder dans la contrée en société de ceux qui la connaissent. — Je vois ce que vous voulez, s'écria-t-elle d'une voix emphatique et rauque : je ne suis pas sorcière pour rien. Je suis née dans un buisson (*in a thicket*), sur cette colline que vous apercevez là-bas (sa main levée désigna une élévation qui se détachait à distance dans la lumière mourante du soleil); mais ma mère venait directement de l'Égypte... Vous désirez savoir ce que nous faisons? » J'avouai que j'étais curieux de connaître la manière de vivre d'une ancienne race à laquelle je m'intéressais. La vieille gypsy me fit entendre d'un geste qu'elle avait besoin de consulter les sages de la bande. Elle revint à moi au bout de quelques minutes. « Nous sommes, dit-elle en prenant un air contrit qui jurait avec le caractère dur et la laideur presque surnaturelle de ses traits, nous sommes une malheureuse race... On nous chasse d'un endroit à un autre. Nous avons été souvent trahis par ceux qui disaient nous vouloir du bien; mais comme vous avez l'air d'un *gentleman* (toutes les gypsies ont la langue flatteuse du serpent), nous vous traiterons de notre mieux. Nous ne sommes pas aussi mauvais qu'on le dit, et j'espère que vous ne trouverez rien à blâmer dans nos usages. Nous faisons comme faisaient nos pères : ils ont erré, et nous errons. Vous autres qui êtes nés dans des maisons couvertes, vous trouvez cela singulier; mais il faut que chacun suive dans ce monde les coutumes de ses ancêtres. Nous sommes tous les créatures de l'habitude. Les Égyptiens ne pourraient pas vivre entre quatre murs comme vous vivez : ils n'ont pas été habitués à cela dès leur enfance. Et puis les loyers sont si chers (1)! »

La bande se composait d'une trentaine de personnes, hommes, femmes, enfans, vieillards. Les gypsies ne sont pas, comme on l'a dit, une secte de communistes : chaque famille a sa tente, et chaque

(1) On aurait tort de se laisser prendre à ces semblans d'humilité. Tout en ayant l'air d'accepter leur abjection, les gypsies se croient au contraire une race privilégiée. « Plût au ciel, disent-ils entre eux, qu'il n'y eût que des Romany sur la terre! Les choses iraient beaucoup mieux. » Nous sommes à leurs yeux des gentils, des impurs; méprisés, ils nous méprisent. « Ne va pas avec les gentils (c'est un de leurs préceptes), n'ajoute point foi à leurs discours : autrement tu finirais par perdre la couleur de ton sang. » Les gypsies sont convaincus que leur genre de vie est très préférable à celui des autres hommes.

tente, comme chaque bourse, est indépendante l'une de l'autre. Introduit dans cette vénérable société des *roms* et des *juwas*, j'examinai en silence les formes et les traits extérieurs d'une race qui a toujours été pour moi un objet d'étonnement. Les hommes se faisaient remarquer par leur taille, leurs membres bien proportionnés, et un air de distinction naturelle dans les manières qui contraste avec l'attitude lourde du commun des paysans anglais. Ils fumaient nonchalamment leurs pipes, tout en jetant sur moi par intervalles un regard sombre et furtif. Les femmes avaient généralement le front court et sillonné de rides précoces, des cheveux pendans qui rappelaient, pour la noirceur et l'éclat, le ton métallique du charbon de terre, des mains et des pieds d'une petitesse remarquable. Plusieurs d'entre elles avaient des cicatrices aux bras et au visage, traces de leur passage dans les bois et dans les broussailles. La beauté parfaite est parmi les *juwas*, comme parmi les autres femmes, une exception; mais, quand elle se rencontre, on reconnaît et on admire un des chefs-d'œuvre de la nature. Une jeune fille de treize ou quatorze ans attira surtout mon attention par la pureté de son type; je remarquai l'olive de son teint, que rougissait sur les joues le sang riche de la race, ses pommettes un peu saillantes, mais d'un contour agréable, et surtout ses grands yeux noirs dont les prunelles scintillaient comme deux étoiles. L'idée me vint qu'une des ancêtres de cette jeune fille avait peut-être laissé son profil, le prototype de cette beauté en haillons, sur un ancien bas-relief des mystérieux temples de l'Inde.

Les yeux des femmes gypsies ont été comparés, par un poète anglais, aux yeux de la gazelle; ils en ont peut-être la noirceur et le caractère sauvage, mais j'affirme qu'ils n'en ont point la douceur ni la timidité. Les ouvrières de la classe très pauvre, surtout les Irlandaises, détournent les yeux quand on les observe; la *juwa* soutiendrait fixement sous ses guenilles le regard d'un roi : elle ne craint pas, elle se fait craindre. Si elle rougit, ce n'est jamais de honte, mais de colère. On a cru reconnaître que la bouche était le signe caractéristique du plus ou moins d'élévation des races humaines; celle des gypsies est d'une forme particulière et généralement gracieuse. Leurs dents, très blanches, mais longues, contrastent avec le rouge des lèvres et avec le ton foncé du visage. Il est difficile de se faire une idée de leur goût en fait de toilette, car elles acceptent, le plus souvent sans choix, les vêtemens qu'elles peuvent ramasser ou obtenir à vil prix. Leur préférence semble être toutefois pour les couleurs éclatantes. Il existe un costume de gypsies qui consiste généralement en un mouchoir de tête noué sous le menton et en un petit manteau rouge. On se tromperait d'ailleurs

en croyant que la misère exclut chez elles la coquetterie. La plupart des femmes ou des jeunes filles se couvrent volontiers de bijoux. Elles aiment les larges dentelles, quoique noires et déchirées, les longues boucles d'oreilles, les anneaux d'un or douteux et les colliers de perles fausses. L'une de celles que j'avais sous les yeux, couverte d'habits pauvres, mais ajustés avec un goût théâtral, me montra, non sans orgueil, un anneau d'or assez massif et surmonté d'un demi-souverain (1) en guise de pierre précieuse. Le grand luxe des hommes est de posséder des boutons d'argent. A mon entrée dans le cercle des gypsies, on m'avait offert un siége, c'est-à-dire une place sur l'herbe. Il n'y avait qu'une chaise, elle était occupée par une vieille *juwa* centenaire, à l'air solennel et morne. Trois autres vieillards, trois *roms*, sur la tête desquels les hivers avaient neigé, présentaient au feu leurs mains amaigries, et de temps à autre repoussaient dans le cercle ardent les morceaux de bois à demi éteint, en agitant la flamme. L'un d'eux était enveloppé dans une couverture trouée et ressemblait à la statue du Silence.

Un homme d'une quarantaine d'années, qui se distinguait par son costume, par son chapeau rond orné d'une boucle d'argent et par un air d'intelligence, donna des ordres pour le souper. C'était le chef du groupe (2). Quelques femmes se levèrent aussitôt d'un air de mauvaise humeur. Les mains de ces créatures ne sont pas faites pour le travail. La sombre vivacité de leurs regards, la contraction de leurs lèvres, le désordre de leurs cheveux, la rudesse de leurs mouvemens, la facilité avec laquelle on les voit s'emporter entre elles ou contre les enfans, dès qu'elles s'occupent de quelque détail domestique, tout dénote clairement leur aversion pour les soins du ménage. La vieille sorcière qui m'avait introduit, et qui était sans doute chargée de veiller sur moi, me fit un tableau lamentable de la condition présente des gypsies. « Autrefois, me dit-elle, dans les heureux temps de la vieille Angleterre, les choses se passaient bien autrement. Nous trouvions partout à déployer nos tentes, et la terre

(1) Dix shillings.

(2) Il existe parmi les gypsies de tous les pays une certaine organisation. En Espagne, chaque famille ou troupe avait des chefs électifs qui étaient désignés autrefois sous le nom de comtes. C'est ce comte qui était chargé de régler leurs différends, même dans les endroits où il y avait une justice régulière. Ses fonctions n'étaient ni héréditaires, ni même inamovibles : il pouvait être déposé, s'il déméritait par sa conduite de la confiance de ses sujets. En Orient, chaque bande a aujourd'hui ses chefs et ses officiers. En Angleterre, chacune des familles ou clans obéit de même à un guide. Cette organisation très constante a donné lieu à une opinion erronée. Les journaux anglais annoncent au moins une fois par an la mort du roi ou de la reine des gypsies. Or ce roi ni cette reine, si l'on entend par là un homme ou une femme dont l'autorité s'étend sur toutes les bandes errantes du pays, n'exista jamais.

ne refusait point ses fruits aux sobres enfans de l'Égypte; mais depuis ces derniers temps les fermiers sont devenus si durs! Malheur à nous si nos chevaux ou nos ânes tondent dans un pré la valeur d'une poignée d'herbe!... Nous n'avons ce soir pour notre souper qu'un hérisson que nous avons trouvé dans les haies (*hedgehog*). C'est peu entre tant de monde. » A ces mots, une poule qui était cachée dans une des tentes protesta par un cri alarmé contre le mensonge de la vieille. La figure de la sibylle prit une expression irritée; elle jeta dans sa langue une malédiction sur le volatile. « Nous avons bien une poule, reprit-elle en appelant cette fois à son secours des gestes animés, mais nous la conservons pour le mariage d'une de nos filles. » Il est évident qu'on ne m'avait admis dans l'honorable cercle des gypsies que pour tirer avantage de ma présence. Je mis une couronne dans la main de la vieille. Le jeune garçon que j'avais rencontré sur la route fit semblant de courir à une ferme voisine et revint avec une poule noire dans ses bras, la même que j'avais entendue crier tout à l'heure, quoique le soleil fût couché. Il s'agissait maintenant de la faire cuire. Les gypsies ont pour cela une méthode particulière. On leva un pied carré de gazon, et l'on creusa un trou dans l'endroit découvert. Ce trou fut rempli avec du bois léger. Cependant on avait fait la toilette de la poule : cette toilette consiste simplement à lui enlever les entrailles et à la rouler avec toutes ses plumes dans une pâte d'argile. Ceci fait, on la déposa sur les bâtons, disposés de manière à prendre feu, et l'on replaça sur le tout la motte de gazon comme un couvercle. Cette méthode a plusieurs avantages : d'abord au point de vue culinaire elle est excellente, et ensuite elle a le mérite très grand, aux yeux des gypsies, de cacher les apprêts de leur dîner. Le fermier auquel avait été volé pendant la journée la poule que je venais de payer accourut sur ces entrefaites en grande fureur. On le reçut de sang-froid et poliment; on lui permit de visiter le camp, de jeter un coup d'œil dans l'intérieur des tentes, et on lui laissa le loisir de se convaincre que ses soupçons étaient injustes, quoiqu'il eût marché une ou deux fois sur sa poule en train de rôtir. A peine le fermier était-il parti qu'on leva le couvercle de gazon, on retira la poule enveloppée dans sa croûte d'argile, qui se cassa; on la dépouilla de ses plumes, qui se détachèrent aussitôt, et on la servit sur un plat de bois. Le chef de la bande tira de sa poche un formidable couteau et partagea le butin avec solennité. Ce fut ensuite le tour du hérisson de haie, qui fut cuit absolument de la même manière. Ce mets de gypsies ainsi préparé n'est point du tout à dédaigner. On enlève les poils et les piquans de la surface fumante de l'animal, quand on brise le vêtement d'argile.

La nuit était venue, hommes, femmes et enfans s'arrangèrent pour dormir. On m'offrit une vieille couverture que je refusai, me contentant du feu, que je me chargeai d'entretenir. Il est vrai que la sibylle recommença ses doléances. Le bois était si cher et si rare depuis quelques années! Autrefois les gypsies coupaient à leur gré les branches mortes et même un peu les branches vertes dans la forêt; mais à présent les ordonnances étaient d'une sévérité inhumaine, la forêt elle-même disparaissait chaque jour, entamée, mordue par de maudites habitations. Les hommes domiciliés (*settled*) n'avaient-ils point assez de place dans les villes, qu'ils vinssent encore troubler les oiseaux et les gypsies dans leurs nids? Les haies maintenant étaient gardées comme des bois d'orangers. Il n'y avait plus moyen pour de pauvres gens comme eux de faire bouillir l'eau de leurs chaudières. Comment feraient-ils le lendemain pour se chauffer? Je calmai par de bonnes raisons les inquiétudes de la vieille, et bientôt tout dormit autour de moi d'un sommeil lourd. C'était une nuit belle et tiède pour le climat de l'Angleterre. Je me surpris, faut-il l'avouer, à trouver des charmes dans cette vie à ciel ouvert. Un hibou glapissait par intervalles dans les profondeurs du bois, dont le feuillage massif formait un groupe d'ombre sur la transparence étoilée de la nuit. Quelques ânes et un vieux cheval en liberté broutaient paisiblement l'herbe courte de la colline. Les chiens, quoique couchés à terre, se tenaient sur le qui-vive. Les rayons de la lune tombaient avec une sérénité blafarde sur le toit rond ou pointu des tentes, dont la toile grossière frissonnait par momens au souffle d'un vent bas. Ce repos, ce silence, cette apparition de la vie des anciens patriarches à la lueur mouvante d'un feu de gypsies, tout cela formait pour moi un spectacle nouveau, singulier, au milieu de cette Angleterre si riche, si peuplée et si comblée des faveurs de la civilisation. Il faut dire que je voyais alors l'existence des Romany par le beau côté. Les nuits ne sont pas toujours tièdes et limpides. Si quelque chose étonne dans l'histoire d'une race originaire d'un pays chaud, c'est la puissance avec laquelle ces bruns enfans du soleil ont résisté à toutes les vicissitudes du climat le plus variable, à la pluie, au brouillard, à l'âcre grésil. Tantôt sous un toit, tantôt sous un arbre, quelquefois même exposés sans abri aux rigueurs de la mauvaise saison, ou enterrés des journées entières sous la neige, ils jouissent d'une santé plus robuste et plus parfaite (1)

(1) J'ai cherché à savoir s'il existait des maladies particulières à la race des gypsies. Au XVIe siècle, on les accusait d'une sorte d'affinité pour la lèpre. Un docteur écossais, M. Knox, passant la nuit dans un village, se fit indiquer sa route par une femme gypsy, la plus belle, dit-il, qu'il eût jamais vue. « Comme elle m'indiquait le chemin que je devais suivre, ajoute-t-il, la manche courte de la robe découvrit le bras jusqu'au coude.

que les personnes dont les habitudes sont régulières. Ni l'humidité, ni la sécheresse, ni tous les contrastes de température qui se succèdent avec tant de rapidité en Angleterre ne peuvent rien sur la constitution des gypsies. Ils aiment très certainement la chaleur : j'en juge par la manière dont ils s'approchent du feu au risque même de se brûler; mais quand ils voyagent, ils supportent le froid le plus intense, tête nue et sans autre défense que de vieux haillons jetés négligemment autour d'eux. Ils bravent tout, s'accommodent à tout; ils dorment indifféremment à la belle comme à la mauvaise étoile (1). J'ai pourtant eu l'occasion d'observer qu'ils ont généralement, à un certain degré, le sentiment du domicile. On se figure volontiers les gypsies comme des gens sans asile : c'est une erreur. Les oiseaux du ciel ont leur nid, les renards ont leur tanière; les gypsies ont leur tente ou leur chariot, sorte de maison ambulante. Là ils sont chez eux. Ils permettent très rarement l'entrée de ces tentes aux étrangers. Autour de moi, cette nuit-là, les pans de toile qui servent en quelque sorte de portière aux chambres à coucher étaient abaissés avec soin, quoique généralement ouverts durant la journée.

A une belle nuit succéda, comme cela arrive souvent en Angleterre, une matinée triste et brumeuse. De bonne heure le camp fut presque abandonné, si ce n'est par les vieillards. Les enfans allèrent faire du bois. Les occupations des hommes sont variées. La plupart d'entre eux sont étameurs; leur cri est bien connu dans les villages anglais : *Old pots and kettles to mend?* Quiconque voudra examiner avec soin l'endroit où une horde de gypsies a campé y trouvera presque toujours sur l'herbe des débris d'étain et d'autres métaux. Comme ils exercent la profession d'étameurs par toute la terre, il y a lieu de se demander si à l'origine des sociétés les diverses industries n'étaient point greffées sur différentes races. Il est des gypsies qui raccommodent les chaises, émoulent les couteaux, font des corbeilles ou des paniers avec l'osier qu'ils ont coupé sur la route et

Une tache lépreuse circulaire fixa mes regards. Elle vit à l'instant même que j'avais découvert la malédiction de la race, et elle rentra dans l'intérieur de sa hutte en rougissant. » Cette *malédiction* ne s'étend point du tout à la *race*, et le docteur a pris, comme il arrive souvent, un fait particulier pour un fait général. Je ne sais point ce qui en était autrefois; mais les gypsies forment aujourd'hui en Angleterre une population très saine.

(1) Gilbert White, l'auteur de *the Natural History of Selborne*, raconte avoir vu au mois de septembre, durant des nuits orageuses, une jeune fille gypsy coucher au milieu d'un champ de houblon, sur le sol nu, sous des pluies diluviennes, sans autre abri qu'un morceau de couverture étendu sur des perches fixées en terre. Et pourtant il y avait tout près d'elle un bâtiment destiné à faire sécher le houblon, et dans lequel cette jeune fille aurait pu se retirer, si elle avait jugé qu'un toit fût un objet digne d'attirer l'attention d'une gypsy.

qu'ils teignent de diverses couleurs. Malgré ces petites industries, les hommes jeunes ou vieux ne travaillent guère que pour s'épargner le reproche de ne rien faire du tout. Comme chez les sauvages, ils laissent à la femme le soin de soutenir la famille. Cette étrange créature, la femme gypsy, gagne souvent plus en un jour que son mari durant toute la semaine. Elle va de maison en maison avec des corbeilles dans ses bras, des ouvrages de bois taillés au couteau; mais cette marchandise n'est qu'un prétexte. Son but est de s'introduire; son métier est de dire la bonne aventure, de vendre des philtres, des conjurations, des remèdes héroïques contre toutes les maladies. Elle parle la langue anglaise couramment, et parmi les filles d'Ève il en est peu qui résistent à sa parole décevante. Somme toute, elle est beaucoup plus intelligente que l'homme; mais elle fait de ses facultés, dans plus d'un cas, un usage regrettable. On l'accuse de séparer les femmes de leurs maris et de pervertir les jeunes filles quand elle y trouve un intérêt. La complicité de ces prétendues sorcières dans certaines causes criminelles n'est malheureusement que trop bien établie. Il y a quelques années, deux femmes anglaises mariées tombèrent amoureuses du même homme : elles avaient plusieurs fois donné des sommes d'argent à une gypsy pour obtenir d'elle des philtres et des enchantemens. Je ne sais si ce fut ce charme-là ou tout autre qui agit; mais elles réussirent à captiver l'objet commun de leurs affections. Les maris avaient à peine connaissance de cette intrigue qu'ils étaient empoisonnés l'un et l'autre par leurs femmes.

J'ai dit le mal; je dois dire le bien. La race des gypsies est, dans certains cas, une race criminelle; ce n'est pas une race vicieuse. Les hommes ne sont point ivrognes, les femmes ne sont point libertines. Par un contraste singulier (et le caractère des gypsies abonde en contrastes), cette même créature qui sert volontiers d'entremetteuse, qui noue et favorise les intrigues les plus coupables, qui murmure des mots tentateurs à l'oreille de la jeune fille, se montre exempte des faiblesses qu'elle encourage chez les autres par l'appât du gain. Elle corrompt sans être corrompue; elle séduit tout en se gardant bien de se laisser séduire elle-même. Quiconque ne regarde qu'aux apparences serait tenté de sourire quand on parle de l'honnêteté des gypsies; elles se livrent volontiers à des danses obscènes, à des paroles licencieuses, puis elles s'arrêtent là. Différentes des hypocrites dont parle l'Évangile, elles s'inquiètent peu que les dehors de la coupe soient souillés, pourvu que le fond soit d'or pur. La naissance d'un enfant illégitime est, parmi les gypsies, un événement rare. Cette fidélité conjugale distingue partout les *roms* et les *juwas* des autres peuples de la terre, depuis les plus civilisés jusqu'aux plus sauvages. Quoique naturellement jaloux, un gypsy ne s'effraiera

point de voir un gentil courtiser sa femme, pourvu que le gentil soit riche ou en état de le servir : il sait bien qui l'on trompe. C'est surtout chez cette race toute singulière qu'on peut étudier la différence qui existe entre la chasteté purement matérielle et la vertu : les *juwas* sont chastes, elles ne sont point vertueuses. La résistance chez elles n'est qu'une limite, mais infranchissable. J'avais remarqué l'anneau d'or surmonté d'un demi-souverain que portait au doigt une des femmes de la bande. Cette *juwa*, encore jeune et assez jolie, avait encouragé les avances d'un garçon de ferme. Le pauvre diable, ayant la tête tournée, avait employé le fruit de ses économies à acheter ce bijou, qui fut offert comme gage de tendresse et accepté : les gypsies reçoivent toujours. Enhardi par le succès, le jeune homme avait attendu la *juwa* dans un chemin désert au moment où elle revenait de dire la bonne aventure, et lui avait passé le bras familièrement autour de la taille. Qui a vu l'oiseau de proie s'envoler de terre quand s'approche une troupe d'enfans peut se figurer le bond à l'aide duquel la gypsy prit son essor, sautant avec une agilité sauvage par-dessus un buisson et accablant de reproches le *gorgio*. Elle avait tout confié à son mari, qui racontait en riant l'aventure. La chasteté de la femme gypsy a deux remparts : l'amour et la haine. Sa haine est pour le sang blanc; son amour, et elle est capable d'aimer, est pour les hommes de sa race. Une jeune fille de treize ans, à laquelle on demandait un jour si elle voudrait épouser un *gentleman*, prit un petit air de dégoût et secoua la tête en signe d'aversion. « Et si, ajouta-t-on en riant, il n'y avait plus sur la terre que vous et un jeune *gorgio* de votre âge? — Je me marierais avec lui, mais je le détesterais, » répondit-elle.

La femme gypsy est en outre une excellente mère. Elle accouche le plus souvent, comme elle est née elle-même, dans la bruyère, au pied d'un arbre ou derrière un bosquet de noisetiers. J'ai vu l'une de ces malheureuses à l'état de *confinement*, comme disent les Anglais, dans une grande tente recouverte de haillons et plantée au milieu d'une des plaines de North-Woolwich. Dix enfans de différens âges, dont sept lui appartenaient et dont trois étaient à sa sœur, se chauffaient autour d'un feu de charbon de terre qui brûlait dans l'intérieur de la tente, ouverte par le milieu du toit. La femme, pâle sous ses cheveux noirs, avait conservé quelques restes de beauté flétrie; elle était couchée sur la paille avec son nouveau-né à côté d'elle : on ne rencontre pas de berceau chez les gypsies. Il était triste et touchant, au milieu de cette misère, de voir le visage terni de la mère s'éclairer d'un rayon d'orgueil quand elle donnait le sein à son enfant. Les gypsies sont fières de leur progéniture : dans les veines de leurs rejetons coule le noble sang noir, le sang de la vieille

Égypte. L'enfant est baptisé quelques semaines après la naissance. Il reçoit deux noms, l'un sous lequel il est connu des *gorgies* et un autre qu'il porte parmi ses frères. Comme chez les tribus sauvages, l'amour des enfans est un trait distinctif du peuple romany; mais c'est un amour sans pitié pour la frêle constitution du nouveau-né. La mère porte sur son dos, dans un vieux châle ou dans un morceau de couverture, son enfant de trois mois, et s'en va errer avec lui par le froid, la neige, la grêle. Quelquefois pourtant elle l'attache à son côté et le couvre de son manteau, comme un oiseau cachant ses petits sous son aile. Quand l'enfant a atteint l'âge de trois ans, son sort est encore plus dur : il lui faut suivre à pied ses parens, exposé à toutes les rigueurs d'un ciel tempêtueux. Comme il a du sang vagabond dans les veines, il s'arrange volontiers de cette vie de privations et d'aventures : actif, joyeux, hardi, il proteste par sa bonne mine et l'éclair de ses yeux noirs contre la pitié qu'on serait disposé à lui accorder. Les mères veillent avec une sollicitude particulière sur la conduite de leurs filles. Un *clergyman* anglais voulut engager comme servante, il y a quelques années, la fille d'une gypsy qui désirait quitter la vie errante; mais la mère s'y refusa pendant quelque temps. Pressée de dire le motif de sa résistance, elle avoua être effrayée du danger que courait la vertu d'une jeune fille dans une ville, loin des yeux de sa mère. Le *clergyman* lui promit de veiller sur l'enfant, et la gypsy confia sa fille aux soins du révérend (1).

J'avais quitté le camp des *Stanleys*, où je revins le lendemain vers midi. C'était un dimanche. L'attitude insouciante des gypsies contrastait avec l'air de solennité religieuse qui régnait ce jour-là dans les villages. Cette indifférence est générale et s'étend à toute la race. En Turquie, les Romany regardent les mosquées et le croissant avec la même impassibilité qu'ils envisagent ailleurs la croix et les églises catholiques ou réformées. Comme Jean-Jacques Rousseau, ils sont en apparence de la religion de tous les pays où ils se trouvent, mais sans sympathiser avec aucune. En Russie, les femmes gitanas professent extérieurement la religion grecque, elles portent des croix de cuivre et d'or; mais quand M. Borrow, qui avait réussi à passer pour un de leurs frères, les interrogea sur ce point délicat dans leur propre langue, elles répondirent que c'était pour plaire aux Russes. En Angleterre, les gypsies font baptiser leurs enfans : c'est plutôt pour eux un moyen d'identification qu'une pratique religieuse. Il est très rare qu'ils assistent aux services de l'église. On se tromperait en croyant que cette résistance, toute passive du reste, tient

(1) « Mets bien ceci dans ton esprit, dit à sa fille une mère gypsy : tu ne dois craindre dans le monde qu'une seule chose, la perte de ta chasteté; en comparaison de cette perte, celle de la vie est peu de chose. Et maintenant mange ce pain, va et vole tout ce que tu pourras. »

chez eux, comme chez les Juifs, aux racines d'une ancienne foi nationale. On ne trouve plus chez les gypsies aucune trace de leur religion primitive, aucune idée de leurs dieux, s'ils ont jamais eu des dieux. Venant de l'Inde, ils peuvent avoir été les sectateurs de Bouddha ou de Brahma; mais ces fantômes de divinité se sont effacés de leur mémoire. Ils ne portent dans leurs tentes aucune idole indienne. Quelques dogmes, par exemple celui de la métempsycose, paraissent quelquefois errer dans leur imagination, mais comme les ombres d'un passé anéanti. Leur religion, ainsi que leur histoire, est un mystère. Cette absence de Dieu rend encore plus extraordinaire la perpétuité de ce peuple, qui a résisté au temps, aux climats, à la force de l'exemple. Si l'existence des Juifs, réunis et protégés par un dogme, des rites, des cérémonies, un livre sacré, est un miracle aux yeux de certains croyans, l'existence des gypsies est un prodige. Ils n'ont point de culte, et pourtant ils ont une loi. La vieille sibylle, avec laquelle j'avais fini par faire plus ample connaissance, me dit en me revoyant : « Vous venez trop tard pour étudier nos mœurs; nous ne sommes plus le peuple que nous étions. Les *roms* se sont trop mêlés aux *gorgies*, ils sont devenus comme eux et pire qu'eux. Nous ne sommes plus unis, nous ne sommes plus prêts à nous assister les uns les autres en tout lieu et en toute saison. Les intérêts des individus sont maintenant distincts : le riche méprise le pauvre. Nos fils ne nous valent pas, et leurs fils vaudront encore moins qu'eux. Je vous le dis, la loi des gypsies a cessé d'exister sur la terre. » Quelle est donc cette loi? Elle consiste en trois articles : — le premier enjoint au gypsy de vivre avec ses frères, de demeurer sous une tente comme un voyageur et non dans une maison qui l'enracine à la terre, d'observer en un mot les institutions de ses ancêtres. Le second s'adresse surtout aux femmes : il leur prescrit une fidélité absolue envers leurs maris. Le troisième se rapporte au paiement des dettes : autrefois le gypsy qui ne pouvait rendre à un autre gypsy l'argent prêté devenait l'esclave de son créancier pendant un an et un jour. Il lui coupait son bois et lui tirait son eau. Aujourd'hui encore c'est un point d'honneur parmi eux que d'acquitter ses dettes, et le débiteur malheureux fait les plus grands sacrifices pour se délivrer d'une situation qu'il regarde comme dégradante. — Cela suffit à montrer que, si les gypsies n'ont pas de religion, ils ont du moins une morale. La notion du bien et du mal peut être pervertie chez eux, elle n'est point éteinte. Leur conscience s'est moulée sur ces préceptes, et ils n'éprouvent aucun remords pour des actes qui ne sont point défendus par leur loi. Ils volent le bien d'autrui, le bien des *gorgies* sans scrupule (1); mais les femmes

(1) Les gypsies ont sur ce point de morale les idées des Spartiates : le vol pour eux n'est un mal que quand il est découvert.

se conduisent bien envers leurs maris, et les hommes rendent fidèlement l'argent qu'ils ont emprunté. Un poète anglais s'est demandé qui valait le mieux d'eux ou de nous : *Who are most faultless?*

La bande des Stanleys devait se rendre le lendemain à une course de chevaux. Je me promis d'assister de bonne heure aux préparatifs de leur départ. Il n'est guère de spectacle plus curieux que le déplacement de ces caravanes qui reportent l'esprit vers les scènes du désert ou vers les temps primitifs de l'histoire. Je fus surtout frappé de leur attention pour les vieillards et les infirmes. La vieille centenaire, qui jouissait seule du privilége d'une chaise dans l'intérieur du camp, fut chargée avec toute sorte de sollicitude sur un âne. Il y avait soixante ans qu'elle n'avait dormi dans un lit. Elle était connue de tous les fermiers du voisinage, qui lui donnaient volontiers de la paille et des alimens. Comme elle était aveugle (je ne m'en étais point aperçu d'abord), un jeune garçon se chargea de conduire l'âne et de veiller sur la mère, comme on l'appelait. La procession se mit en marche : un chariot léger transportait les bagages, le matériel des tentes; jeunes, vieux, femmes, enfans, tous suivaient, tous allaient pêle-mêle, noircissant leurs lèvres aux mûres sauvages des buissons et leurs mains aux noix qu'on pouvait abattre des arbres. Quelques jeunes filles cueillaient entre les haies des marguerites et d'autres fleurs des champs que les enfans appellent dans les campagnes fleurs de gypsies (*gypsies flowers*). Ces ornemens naturels servaient à nouer leurs cheveux et faisaient mieux sur leur front bruni que la plus riche coiffure de perles. Les gypsies sont les premiers voyageurs du monde. Ils ont un calendrier naturel avec toute sorte de pronostics pour le beau ou le mauvais temps, tirés du vol de certains oiseaux, de la direction des nuages, de la couleur de l'eau dans les fontaines. On trouve chez eux comme chez les sauvages la mémoire des lieux prodigieusement développée. Ils savent qui habite dans chaque maison. Arrivées dans un village, les femmes connaissent tout de suite le marteau (*knoker*) de la maison où elles peuvent frapper. Comme elles vivent sur la crédulité publique, cette science des familles, des caractères et des habitudes locales leur est d'un grand secours pour tirer l'horoscope de la personne qui veut ouvrir le livre de la destinée. Ce ne sont pas non plus les gypsies qui se trompent sur les dispositions plus ou moins bienveillantes des paysans à leur égard. Quelques fermiers anglais ont pris le parti de vivre en bons termes avec ces maraudeurs, leur ouvrant leurs granges, leur permettant de secouer quelques arbres à fruit ou leur marquant un coin sur leurs terres. Ils se sont dit que les gypsies étaient comme les corbeaux : moins on leur donne de liberté, et plus ils en prennent. Accordez-leur comme à l'oiseau de

proie un abri dans vos rochers ou dans vos terres vagues, et ils ne toucheront point à votre propriété. Tourmentez-les, et ils se vengeront sur vos troupeaux. Tous les cultivateurs ne goûtent point, je dois le dire, cette philosophie, et n'entendent point ainsi leurs intérêts. Comme nous passions près de Southampton, les gypsies me montrèrent à l'embranchement de deux chemins une lande sur laquelle quelques autres familles de Stanleys étaient en train de planter leurs tentes. — Ce champ, me dirent-ils, avait été acheté par un de leurs frères riches (un gypsy riche est chose rare, mais parmi les pauvres on est riche à peu de frais), qui, voyant que sa race était maintenant partout chassée, que les enfans d'Ismaël n'avaient plus où reposer leurs têtes, leur avait donné ce morceau de terre. Toutes les hordes voyageuses peuvent maintenant y trouver un abri durant quelques jours, car les gypsies anglais demeurent rarement plus de deux ou trois jours dans le même endroit. Cet acte de générosité ne m'étonna point : je connaissais plus d'un exemple de cet *amour du sang*, comme ils disent. Un autre trait touchant est le soin que prennent ces tribus errantes pour ne point se perdre les unes les autres dans leurs voyages. Comme nous arrivions devant un débris de la vieille forêt, qui semblait s'étendre assez loin, une des femmes de la bande me fit remarquer, sur une des routes qui formaient à cet endroit-là une espèce de carrefour, deux ou trois poignées de gazon jetées à une petite distance l'une de l'autre. « Nos frères, me dit-elle, ont suivi ce chemin. » Ces poignées de gazon, quelquefois aussi une croix dessinée sur la terre, servent aux différentes familles de la tribu à se retrouver entre elles durant leurs migrations.

Tous les gypsies aiment à courir les foires, les marchés et les courses de chevaux (*races*). Ils y trouvent plus d'une occasion d'exercer leurs diverses industries. Il leur arrive quelquefois d'y troquer un âne ou un vieux *pony*, car ils sont presque tous maquignons. Leur dextérité pour transformer les bêtes de somme et pour vendre comme neuve, souvent au même propriétaire, une monture éreintée dont ils ont changé la couleur, le poil, et, en apparence du moins, l'allure maussade, est bien connue dans les campagnes. La ruse est une faculté indépendante du développement intellectuel des races : les gypsies, quoique incultes et ignorans, se montrent très habiles dans l'art de tromper. Il y avait à ces courses plusieurs bandes de Stanleys qui s'étaient donné rendez-vous. Je remarquai parmi elles une jeune femme à figure hardie et entreprenante, aux formes viriles, fièrement campée sur un cheval noir, avec un chapeau rond sur la tête, une cravache montée en argent à la main et de beaux habits qu'elle portait avec une certaine grâce d'amazone. Toutes les femmes gypsies sont folles de chevaux, de fouets, de parades; il est curieux

de voir avec quelle aisance elles se transforment de sorcières en jockeys. Celle-ci était l'héroïne de la fête, mais son triomphe fut de courte durée. Il paraît que, dans un district du centre de l'Angleterre, d'où elle avait trouvé prudent de s'esquiver en toute hâte, elle avait pratiqué un tour fort à la mode parmi les gypsies de tous les pays. Deux vieilles filles vivaient fort retirées dans une maison de campagne; la gypsie avait trouvé le moyen de s'introduire chez elles et de leur persuader que, si elles consentaient à déposer une certaine somme d'argent dans la cave, cet argent s'accroîtrait de dix pour cent par la vertu de ses conjurations. On devine que la sorcière s'était emparée de la somme, et rien n'égalait l'orgueil qu'elle éprouvait de ce succès, si ce n'est, m'a-t-on dit, le ressentiment des vieilles filles crédules et cupides, en voyant qu'elles avaient été dupes d'une ruse si grossière. L'aventure arriva enfin aux oreilles de la police, et la belle amazone fut arrêtée. Les autres gypsies, quoique ayant revêtu pour la circonstance leurs habits de fête, contrastaient par un air de misère avec la pompe extravagante de cette sœur, dont plus tard ils eurent à déplorer l'infortune; mais ils n'en faisaient pas moins des dépenses considérables. Les *roms* et les *juwas* ont l'imprévoyance du sauvage; ils dissipent d'autant plus volontiers l'argent que cet argent leur coûte moins à gagner. Ce n'est pas le fruit de ce qu'on peut appeler le travail, mais de l'artifice. Et puis la gypsy se dit que tant qu'il y aura dans le monde des filles à marier ou des femmes mariées qui entretiennent des intrigues (le cœur qui aime est superstitieux), elle ne manquera point de mains à *croiser* avec des shillings ou des demi-shillings (1).

Quand les courses furent terminées, je retrouvai la bande des Stanleys qui m'avait accueilli dans son camp et que j'avais perdue de vue par intervalles, les hommes étant occupés à vendre leurs ânes et les femmes à dire la bonne aventure. Ils se disposaient à partir pour Lymington. Nous nous séparâmes en assez bons termes; ils m'invitèrent même au mariage d'une de leurs filles, celle pour qui, selon l'assertion de la vieille sorcière, on réservait la poule noire, quoique ce mariage ne dût avoir lieu que dans six mois. Les gypsies sont pauvres, mais prodigues. Cette prodigalité éclate surtout dans leurs fêtes, et la principale de ces fêtes est le mariage de leurs filles. Le mariage est toujours précédé de deux années par la cérémonie des fiançailles. Pendant ce temps-là, les fiancés vivent comme frère et sœur. Arrive le jour nuptial, le grand jour (car ce qu'on a écrit du mariage à la cruche cassée n'existe pas chez les gypsies, l'union est

(1) Les femmes gypsies demandent toujours une pièce d'argent pour tracer la figure d'une croix sur la paume de la main, de là l'expression *to cross with silver*.

irrévocable, et il n'y a que la mort qui puisse la briser); les plus pauvres font des sacrifices incroyables pour subvenir dignement au banquet nuptial, qui dure trois jours, et pendant lequel la tente du Romany (1) est ouverte à tout le monde. La jeune fille aux noces de laquelle j'étais convié pouvait avoir dix-sept ans; elle était fiancée depuis dix-huit mois à un jeune homme d'une vingtaine d'années, son cousin. En m'invitant, les gypsies ajoutèrent que le mariage aurait lieu à l'église. Sans avoir de croyances religieuses, les Romany tiennent à montrer qu'ils sont admis comme les autres hommes aux bénédictions et aux cérémonies du culte réformé.

Les Stanleys m'avaient également averti que si j'étais curieux de connaître leurs usages, je devais assister à l'enterrement d'une de leurs sœurs, qui allait avoir lieu dans quelques jours à Woodford, dans l'Essex. Les gypsies, ces éternels voyageurs qui ne se reposent que dans la tombe, se montrent très préoccupés de leur dernière demeure. Ils s'inquiètent assez peu de l'état futur de leur âme, mais un cercueil convenable et une place dans quelque tranquille cimetière de village, voilà l'objet de leurs dernières pensées. Ce lieu de repos les intéresse tant que l'un d'eux exprima en mourant le désir d'être inhumé dans un endroit particulier situé à cent milles du district où il avait fermé les yeux, et les autres gypsies, scrupuleux exécuteurs des volontés du mort, y transportèrent son cadavre. Cette sollicitude s'explique de la part d'hommes qui n'ont de patrie que dans le tombeau. Quand un *rom* a rendu le dernier soupir, les autres ne manquent guère de brûler ses habits avec la paille de son lit; mais ils conservent religieusement ses anneaux, sa tabatière, quelque vieille cuillère d'argent, son cheval, son âne. Ils ne se séparent jamais de ces objets, si ce n'est dans les momens de grande détresse. Encore ne les vendent-ils pas, ils les engagent entre les mains d'un des leurs, et les retirent dès qu'ils en ont les moyens. Plusieurs familles visitent les tombes de leurs parens une fois dans l'année, généralement vers le temps de Noël. Les enfans ne parlent jamais de leurs ancêtres morts sans un sentiment de regret et d'affection. La femme qu'on allait enterrer, et dont je suivis avec intérêt les funérailles, appartenait à la famille des Lee; elle était connue dans le voisinage sous le nom de *reine des gypsies*. Elle avait atteint l'âge de cent trois ans. Des centaines de spectateurs se pressaient autour de la fosse. Le corps avait été exposé dans une tente au milieu d'Epping-Forest, à trois quarts de mille environ de l'église. Il fut conduit au cimetière dans un corbillard à un cheval que suivaient sept gypsies en grand costume de deuil. La reine des gyp-

(1) Romany signifie homme marié; la secte des Romany, c'est la secte des *maris*.

sies avait été soutenue durant sa vie par la générosité de plusieurs dames résidant à Woodford; mais comme ses infirmités croissaient avec l'âge, on avait trouvé bon, dans les derniers temps, de la placer dans une maison de charité, *West Ham Union-house*, où elle avait rendu le dernier soupir il y avait quinze jours. Les frais des funérailles étaient du reste supportés par sa famille. Au moment de quitter le cimetière où cette destinée errante venait de déployer la tente de l'éternité, je lus sur une vieille pierre rongée de mousse ces mots qui me frappèrent : « La vie est un voyage. »

Je ne dirai rien des quatre autres grandes familles de gypsies : les *Lovells*, les *Coopers*, les *Hernes* et les *Smiths* (1), dont les mœurs ne diffèrent de la vie des Stanleys que par des nuances. Pendant l'été, ces diverses tribus recherchent le voisinage des parcs et des jardins de plaisir, où se rassemble, le dimanche surtout, un grand concours de promeneurs. L'hiver, les Lovells hantent volontiers les quartiers de Londres les plus populeux. J'en ai vu plusieurs errer dans les rues de Wapping : là vivent beaucoup de jeunes filles plus ou moins fiancées à des marins; elles veulent savoir si leur amant reviendra bientôt, s'il les oublie dans les pays lointains, si les mers où il voyage sont orageuses ou calmes. Mais, pour trouver une face nouvelle de la vie des gypsies dans la Grande-Bretagne, il nous faut aller jusqu'en Écosse. Dans ce pays de montagnes, au milieu d'une nature austère, en contact avec les anciens Bretons du nord, le caractère des Romany a pris des proportions plus grandes et des formes plus romanesques. Là les gypsies ne paraissent avoir été à aucune époque aussi nombreux qu'en Angleterre : plusieurs de leurs tribus primitives n'existent plus; leurs chefs ont été frappés par la loi, et les membres de ces familles se sont dispersés ou se sont rattachés à d'autres groupes. Les annales de ce peuple errant, — je ne parle point des temps anciens, je parle du commencement de ce siècle, — sont écrites en caractères sanglans sur les rochers et les vieux arbres des forêts calédoniennes. Je choisirai pour théâtre de leur chronique et de leurs aventures le comté de Fife, l'un des plus riches de l'Écosse en ruines curieuses, en scènes abruptes et en points de vue pittoresques.

Il y a une cinquantaine d'années, un voyageur de ce comté se trouvait, par un jour d'hiver, devant la forge d'un maréchal ferrant,

(1) Les *Smiths* recherchent quelquefois le voisinage de la mer, et j'en ai rencontré plusieurs sur la côte de Norfolk : leurs tentes déployées sur les dunes, cette vie amère et agitée comme le flot, tout cela produit aux yeux du voyageur une association de faits singuliers. Il paraît que les membres des différentes tribus se réunissent une ou deux fois par an dans des espèces de *meetings*, mais les gypsies que j'ai interrogés à cet égard gardaient le silence sur ce qui se passe dans ces assemblées.

dans le voisinage de Carlisle. Il faisait réparer la *chaussure* de son cheval usée par la glace, quand un autre voyageur s'arrêta pour le même motif à la même échoppe. La monture de ce dernier était un beau cheval de sang anglais, sellé et bridé avec élégance. Le cavalier était lui-même richement vêtu, botté, éperonné, et tenait à la main une cravache du meilleur goût. Comme il y avait plusieurs chevaux à ferrer, le nouveau-venu exprima d'un air important le désir d'être servi le premier. Cette assurance et cet air hardi attirèrent l'attention de l'Écossais voyageur, qui examina l'étranger de la tête aux pieds. Quel fut son étonnement lorsqu'il reconnut dans le faux *gentleman* un certain Sandy Brown, qui avait couru le pays avec une troupe de gypsies, et qu'il avait vu plusieurs fois dans la maison de son père! Arrivé près de l'endroit où il était connu, le brillant cavalier se dépouillait de ses beaux habits, vendait son cheval, reprenait son tablier de cuir, ses vêtemens déchirés, son métier d'étameur, et regagnait sa tribu dans quelque endroit retiré. La facilité avec laquelle les gypsies prennent et quittent différens masques est un des caractères de la race. Ce Sandy Brown, d'accord avec son beau-frère, nommé Wilson, se livrait à un commerce considérable, mais illicite, de chevaux entre l'Écosse et l'Angleterre. Les chevaux volés dans le sud étaient amenés et vendus en Écosse, tandis que les chevaux volés dans le nord étaient placés en Angleterre par l'entremise des gypsies anglais. On raconte dans le comté de Fife un grand nombre d'aventures qui font honneur à l'adresse, sinon à la moralité de Sandy Brown, le chef des gypsies. Il avait observé un jour dans un champ un jeune taureau qui, par je ne sais quel accident, avait perdu les trois quarts de la queue. Brown acheta d'un tanneur une peau de la même couleur que celle du taureau, et avec un art ingénieux fabriqua une fausse queue qu'il sut adapter à celle de l'animal vivant. Après avoir ainsi déguisé sa proie, il l'enleva. Il était en train de charger l'animal sur un bateau à Queensferry, lorsqu'arriva en toute hâte un domestique envoyé par son maître à la recherche du ravisseur. Une discussion s'engagea entre le domestique et le gypsy. « Je pourrais jurer (1), disait le domestique, que, n'était cette longue queue, je reconnais bien l'animal qui nous appartient. » Celui-ci allait se livrer à un examen plus minutieux, quand le gypsy tira un couteau de sa poche, et, aux yeux de toutes les personnes présentes, coupa la fausse queue de l'animal, en ayant soin d'emporter un morceau de la réelle, qui saigna abondamment. D'un geste superbe (le geste de l'innocence calomniée), il jeta la fausse queue dans la mer, et, s'adressant alors d'un

(1) Le serment en Écosse est plus ou moins exigé par la justice de la part du plaignant.

ton solennel à son accusateur : « Jure maintenant si tu veux être damné! » Le domestique se retira confondu, et le gypsy poursuivit tranquillement sa route avec son butin.

Malgré cette présence d'esprit et les ressources d'une intelligence fertile en expédiens, les actes du chef de brigands n'échappèrent point à l'œil de l'autorité; la tête de Sandy Brown fut mise à prix. Arrêté une première fois près de Dumblane, il devait être conduit directement à Perth; mais les officiers de police furent obligés de s'arrêter en chemin, et logèrent le prévenu dans une prison pour la nuit. Sous les verroux, Brown courtisa les bonnes grâces de ses gardiens, et leur demanda comme une faveur de passer avec eux la nuit dans une auberge, leur promettant d'ailleurs de se charger des frais et de se montrer un hôte généreux. Cet argument convainquit les officiers de justice : ils consentirent à échanger la prison pour un cabaret voisin; mais, comme ils connaissaient le caractère audacieux du prisonnier, trois ou quatre d'entre eux se placèrent dans la chambre où il était consigné. Brown eut soin de ne point ménager les bouteilles, et le lendemain, au point du jour, il pria un des officiers d'ouvrir un peu la fenêtre pour rafraîchir la chambre : on était en été, et il faisait très chaud. Après s'être promené de long en large avec un air d'indifférence, le gypsy s'élança tout d'un coup par la fenêtre entr'ouverte, qui était cependant à une hauteur considérable. Toute l'esoouade se mit aussitôt à sa poursuite avec des cris, et, comme quelques-uns des agens de la force publique gagnaient sur lui du terrain, il se retourna, fit bravement face à ses adversaires, tira de dessous son habit une épée courte qu'il brandit en l'air, menaçant de frapper quiconque oserait avancer d'un pas. Personne n'eut le courage d'approcher de lui, et Sandy Brown s'échappa encore. On leva plus tard une troupe de *highlanders* pour le saisir dans un bois où il s'était retiré, le bois de Rannoch, et pour disperser sa bande. Le gypsy chercha quelque temps à déconcerter leurs poursuites en rampant près du sol avec le bruit d'une bête fauve. Surpris et accablé par le nombre, il se rendit. On parle encore de Sandy Brown en Écosse comme de l'un des plus grands et des plus beaux hommes qu'on ait jamais vus : « Sa contenance, dit-on, était imposante et agréable. » Comme les brigands de théâtre et de romans, il se vantait de n'avoir jamais pris six pence aux gens de la classe pauvre. Il fut pendu avec son beau-frère Wilson à Édimbourg. Tandis que le bourreau faisait son devoir, Martha, mère de l'un des suppliciés et belle-mère de l'autre, fut saisie sur le lieu même de l'exécution en train de voler une paire de draps. On a su plus tard que cette paire de draps était destinée à ensevelir ses deux fils, qui mouraient dans le moment même en sa présence.

Le gibet est, pour quelques gypsies d'Écosse, notamment pour la souche des Brown, une tradition de famille qui montre la ténacité de certaines habitudes chez cette race à part. Ann Brown, l'un des chefs femelles de la bande que Sandy a rendue fameuse, fut condamnée à quatorze années de bannissement. Elle passa sept hivers dans la prison d'Aberdeen, demeura neuf ans à Botany-Bay, se maria dans cette colonie à un gypsy, revint en Écosse avec plus de cent livres sterling, et s'établit marchande de poteries à Vemyss. Quand on lui demandait pourquoi elle avait quitté Botany-Bay, où elle gagnait tant d'argent, « il était bon de leur montrer, répondait-elle, que je pouvais revenir. » Son fils, le jeune Charlie Graham, succéda aux chefs de bande que la loi avait frappés. J'ai entendu raconter sur son compte des faits curieux. Une veuve chargée d'une nombreuse famille, et qui avait souvent donné asile aux gypsies dans sa maison, se trouvait dans un grand embarras d'argent pour payer son loyer. Graham lui prêta la somme dont elle avait besoin; mais, comme le propriétaire retournait chez lui avec l'argent dans sa poche, Graham le vola, puis, sans perdre de temps, retourna chez la femme et lui remit la reconnaissance de la somme qu'elle avait empruntée. « C'était, disait-il, une des bonnes actions de sa vie. » Il n'en fut pas moins arrêté plus tard pour un vol de chevaux; son chien trahit la retraite du gypsy en aboyant : il croyait donner l'alarme à son maître et donna l'éveil aux gens de justice. Quand Graham fut pris, un grand concours de personnes accourut pour le voir, tant il était célèbre par ses exploits de bandit. On lui mit les fers et les menottes; mais ses pieds et ses mains étaient d'une petitesse si distinguée, contrastant avec les proportions athlétiques de sa taille, que ces entraves coulaient sur les jointures et blessaient ses chevilles et ses poignets. Il avait, assurent ceux qui l'ont vu, une figure noble et sympathique, et c'était, malgré ses mauvais tours, un grand favori du peuple des campagnes. Il fut pendu à Perth. Un bon nombre de gypsies se rendirent sur le lieu de l'exécution, et quand son corps fut détaché du gibet, ils le couvrirent affectueusement de baisers. On célébra en son honneur le repas ordinaire des funérailles. Sa femme prit le cadavre, l'enterra dans la chaux, et s'assit sur la tombe durant quelques jours. Elle craignait qu'on ne l'enlevât pour le disséquer, comme cela arrive souvent aux condamnés à mort. Graham s'était vanté, en mettant le pied sur l'échafaud, de n'avoir du moins jamais répandu le sang humain. Jenny Graham, sa sœur, était la maîtresse d'un gentilhomme; quoique richement entretenue, son attachement pour la vie errante était si invincible, qu'elle quitta son protecteur, sacrifia la richesse, et alla rejoindre le reste de la bande. Elle était d'une

beauté remarquable. On se souvient encore de l'avoir vue traverser les campagnes d'Écosse avec un habit d'amazone et un chapeau de feutre à grands bords, le plus souvent montée sur un âne bridé et sellé avec élégance (1).

Aujourd'hui les gypsies du nord de la Grande-Bretagne ont abandonné cette vie de brigandage qui a coûté si cher à leurs ancêtres. Ils ont pourtant conservé là, mieux qu'en Angleterre, certains usages de leur race. On m'a parlé dans le comté de Fife d'un vieux Jamie Robinson, qui était un musicien fort recherché dans les foires et les noces de village. Sa femme, ses filles et ses sœurs se livraient quelquefois à des danses d'un caractère étrange et extravagant. C'était, assure-t-on, un spectacle particulier que de voir ces bacchantes au pied léger, les cheveux dénoués, les vêtemens en désordre, sauter avec une vigueur farouche sur le gazon, tandis que le vieux Jamie, noir et inspiré comme le démon, réglait les mouvemens de la danse et animait les sorcières avec la musique. Les gestes de cette danse étaient quelquefois obscènes, ce qui n'empêchait pas les danseuses d'être chastes comme la plupart des gypsies. Les Romany parcourent aujourd'hui l'Écosse par petites bandes qui reparaissent tous les ans aux mêmes lieux et à la même époque. Les hommes étament les casseroles, vendent de la poterie grossière, font le commerce des chiffons, des œufs, du sel, du tabac, taillent des cuillères de corne (2), et sont généralement voleurs sur une petite échelle. Ils semblent pourtant se faire un point d'honneur de ne rien dérober autour de l'endroit où ils sont reçus. Les femmes soignent les enfans. Au milieu des riches débris de forêts, des belles rivières, des lacs solitaires de l'Écosse, ils se livrent avec une grande adresse à la chasse et à la pêche. Il est difficile de leur faire entendre que les bêtes de la création n'appartiennent pas à tout le monde, et ces braconniers ne reconnaissent guère dans leurs modes de destruction ni limites de temps, ni limites de propriété (3). Quand ils voyagent, les gypsies d'Écosse couchent le plus souvent

(1) Les femmes de cette race déploient dans certaines occasions un caractère d'énergie sauvage. Charles Brown, un des membres de la bande de Lochgallique, avait été tué dans une lutte désespérée par les enfans d'une autre tribu. Quelques amis rapportèrent à sa femme l'habit du mort, qui était couvert de sang, de cheveux arrachés et de débris de cervelle humaine. La veuve conserva cet habit dans cet état repoussant; elle le montrait avec orgueil comme une preuve que son mari n'avait point fui, et provoquait ainsi le clan à tirer vengeance de cet acte de barbarie.

(2) Là, comme en Angleterre, ces différens travaux ne sont qu'un prétexte pour couvrir l'oisiveté.

(3) Dans une des cavernes de l'Écosse vivait, il y a quelques années, une de ces familles de chasseurs. Les peaux des bêtes tuées et dépouillées, pendues aux murs noirs de la caverne, formaient, dit-on, le spectacle le plus étrange et le plus farouche.

dans les granges et les hangars, réglant la durée de leur halte sur la générosité et la tolérance des fermiers. Quand ils ne peuvent trouver de toit hospitalier, ils enlèvent la toile qui sert de couverture à leur chariot et se blottissent dessous, hommes, femmes, enfans, comme une couvée de perdrix sous la neige. Dans quelques comtés des *highlands* où la température est très âpre, ils prennent leurs quartiers d'hiver au pied d'une montagne, et se groupent dans des huttes recouvertes de chaume. De ces cabanes ils décampent au mois de mai, au moment où les jeunes saumons réunis par bandes quittent l'eau douce des rivières natales pour les eaux amères du vaste Océan. A un jour et pour ainsi dire à un signal donné, jeunes, vieux, tout prend son essor comme une troupe d'oiseaux de passage, et échange le toit de chaume pour la tente ou pour le dôme des forêts, dont le feuillage commence à s'épaissir. Quelques-unes de ces bandes traînent avec elles la richesse des patriarches, un certain nombre de moutons et parfois jusqu'à douze ânes (1). Si les gypsies sont moins nombreux en Écosse qu'en Angleterre, ils y sont beaucoup plus sur leur terrain. Là ils trouvent plus de facilités pour se livrer à leur vie errante comme l'ombre d'un nuage. L'aspect général de la contrée, aux traits frappans et heurtés, s'assortit merveilleusement avec le caractère sauvage des gypsies. Je n'oublierai jamais l'impression que fit sur moi une bande de gypsies assise, au milieu d'une plaine nue, sur les pierres d'un vieux cromlech celtique : le mystère d'une race vivante à côté du mystère d'une race morte.

Le peuple des gypsies est un peuple demi-sauvage qui s'est greffé jusqu'ici à la civilisation par les mauvais côtés. La dégradation morale de cette race, belle et forte à d'autres égards, est-elle sans remède? C'est ce qu'il nous reste à examiner.

III.

Une population qui vit sur le travail des autres est certainement une charge sérieuse pour un état. D'accord avec la morale, l'économie politique conseille donc d'essayer la régénération des gypsies. Quelques philosophes anglais ont comparé cette race à un œuf d'épervier malfaisant sur lequel le plus bel oiseau de paradis étendrait vainement ses ailes. Le moraliste ne saurait acquiescer à ces idées de désespoir, ni passer condamnation sur une famille humaine

(1) L'amour des animaux est un trait du caractère des Romany. Un nommé Joyce Robinson, ayant pu s'évader de prison grâce au secours d'autres gypsies écossais, prit soin, avec un rare sang-froid, d'emporter dans une cage un oiseau qui avait charmé pour lui les heures solitaires de la captivité.

dont les vices et les inclinations dépravées sont, en partie du moins, l'ouvrage des circonstances. Les enfans nés sous la tente ont sucé depuis des siècles le lait de l'ignorance, mère de tous les crimes. La vie nomade que mènent les gypsies n'étant guère favorable au développement des connaissances même les plus élémentaires, on doit s'attendre à trouver parmi eux très peu de lumières acquises. Ceux qui savent lire et écrire forment une exception. Un des traits les plus repoussans de leur caractère est sans contredit l'inclination au vol; mais il ne faut pas se hâter de mettre cette disposition odieuse sur le compte de la race. Le vol, que certains philosophes ont considéré comme le fruit amer de l'état social et de la division de la propriété, est au contraire une continuation du pillage qui constitue chez toutes les tribus sauvages ou barbares une sorte de droit naturel. Les gypsies pratiquent sans remords certains actes que tout le monde condamne; mais il serait injuste de soutenir qu'ils n'ont point une conscience à eux. Cette conscience, je l'avoue, ne se montre point à la hauteur des institutions civiles ni de la morale chrétienne, qu'ils ne connaissent point : à qui la faute? On s'est jusqu'ici très peu occupé d'eux, même en Angleterre, où l'on s'en est occupé plus qu'ailleurs. Un des grands obstacles à la réforme sociale de cette tribu hindoue est la ténacité avec laquelle les fils adhèrent aux usages de leurs pères, le lien qui unit si fortement entre eux les membres de la secte. Cet obstacle lui-même s'abaisse de jour en jour. Écoutez les gypsies; c'est d'une extrémité de l'Angleterre à l'autre un cri de lamentation et de regret : « Les Romany s'en vont! » Ils se plaignent surtout de ce que le sentiment de fraternité, l'*amour du sang*, décline parmi eux. Il se faut entr'aider, c'est la loi des *roms* et des *juwals*. Autrefois cette loi florissait sur toute la terre; les gueux s'aimaient entre eux; ils s'aiment moins, à les entendre, depuis qu'ils ont fréquenté les chrétiens.

Il est à observer qu'au nombre des causes de décadence, — et le *gypséisme* est très certainement dans une période de déclin, — on ne saurait ranger la persécution. Aussi longtemps que les lois sévères et les mesures de proscription furent en vigueur dans la Grande-Bretagne, le peuple noir et errant de la solitude se maintint inébranlable dans ses antiques traditions. Les gypsies se raidirent alors contre une société qui les menaçait : ils se retirèrent dans les déserts et les montagnes, emportant avec eux, non les os, mais les coutumes et l'âme errante de leurs ancêtres. Ils vivaient de la persécution; la tolérance les tue. La loi civile, en s'adoucissant, a détrôné, du moins en partie, l'ancienne loi des gypsies. Les véritables causes qu'on peut assigner en outre à cette décadence de la secte sont les progrès de l'art agricole, qui ne laisse plus guère dans la Grande-Bretagne

de terres vagues, ni stériles, sur lesquelles les gypsies puissent planter leurs tentes, le développement du système de clôtures, et surtout les rapports des *roms* et des *juwas* avec les *gentils*. On a remarqué par exemple que dans les districts où les gypsies sont le moins mal vus de la population des campagnes, ils ont généralement pris à un degré plus avancé la forme nationale du caractère anglais. L'ordre naturel des choses prépare donc les voies à une réforme pour laquelle l'esprit moderne des sociétés, surtout l'esprit tolérant de la loi anglaise, a fait plus déjà que les gibets et les tortures.

Vers 1832 se forma à Southampton une société pour améliorer la condition des Romany, ce peuple si longtemps négligé. L'âme de cette société était le révérend George Crabb, qui s'était surnommé lui-même l'*avocat des gypsies*. Il se proposait surtout de modifier les habitudes nomades de la race. « Quelques circonstances, disait-il, m'ont porté à croire que si l'on encourageait un peu cette réforme, les gypsies consentiraient à vivre dans les villes et les villages comme les autres hommes, et au bout d'une génération ou deux ils deviendraient un peuple civilisé. » Les faits sur lesquels George Crabb appuyait ses espérances sont de nature à montrer que, même dans l'état présent des choses et sans aucune intervention étrangère, les gypsies ne sont pas d'incorrigibles vagabonds. Un homme d'une trentaine d'années, chargé déjà d'une nombreuse famille, ayant reconnu que le système de clôtures faisait chaque jour des progrès dans le voisinage de Cambridge, et que les fermiers étaient de moins en moins disposés à le laisser camper sur leurs terres, loua vers 1810 une petite maison avec un jardin dans les faubourgs de la ville. Il y vivait pendant l'hiver et voyageait durant l'été. Une de ses occupations était de jouer du violon dans les fermes et chez les commerçans aux fêtes de Noël. Ce n'est point le seul exemple d'un gypsy qui ait renoncé, du moins en partie, à la vie du Juif errant. En Écosse, une famille affiliée à une bande d'étameurs avait une jolie résidence dans les faubourgs de la ville d'Ayr, et l'on montrait encore, il y a quelques années, dans le voisinage de Stevenston, près de Saltcoasts, les ruines de villages qui avaient été occupés dans le dernier siècle par des gypsies. J'ai vu moi-même à Wells, dans le comté de Norfolk, une gypsy de quinze à seize ans mariée à un chef de bande, et qui habitait durant la mauvaise saison, au bord de la mer, une petite maison dont elle payait exactement le loyer, 1 shilling par semaine. Son nom était Zizilla; elle disait la bonne aventure et dansait dans les rues. Il est difficile de trouver un type plus parfait du caractère et de la beauté orientale des *juwas*. Ses gestes, l'expression exagérée de sa physionomie quand elle exprimait des sentimens de jalousie, de vengeance

ou de colère, tout montrait qu'elle était bien de sa race. Elle paraissait fort attachée à une jeune fille anglaise du même âge qu'elle-même. Cette dernière étant tombée dangereusement malade, Zizilla se rendit un soir chez son amie. Debout près du lit, les cheveux flottans, une main sur le cœur de la malade, l'autre levée vers le ciel, elle prononça dans sa langue mystérieuse une formule de conjuration. Je ne croyais point à la vertu de ces paroles magiques, il est probable qu'elle n'y croyait point elle-même; mais son visage inspiré, ses yeux fixes et animés d'un feu étrange, n'en formaient pas moins une scène de mœurs intéressante. Son mari, que Zizilla appelait le grand commandant de la nuit, *the great ruler of the night*, faisait exception au commun des gypsies par ses connaissances : il venait la voir de temps en temps, car il continuait de rôder avec la bande. La jeune Anglaise, qui était romanesque sans avoir lu de romans, avoua plus tard avoir été attirée chez la gypsy par le costume, la figure et les manières excentriques de cette espèce de Robin Hood. Zizilla le savait, mais elle s'effrayait peu d'une rivale aux cheveux blonds et aux yeux bleus, dans les veines de laquelle coulait, selon les idées des gypsies, le sang pâle des sauvages. Quoique sous un toit, elle avait conservé les habitudes de la tente : sur trois chambres que contenait la maison, elle n'en habitait qu'une, et se plaignait souvent de manquer d'air et de jour. L'hiver, elle était encore assez tranquille; mais, dès que venait le printemps, elle parlait avec un certain enthousiasme de la belle vie qu'on mène dans les bois, du plaisir qu'il y a de voir les étoiles scintiller à travers la toile de la tente et les feux sauvages danser dans la bruyère. Le printemps est la saison critique : il agit sur le sang voyageur des gypsies domiciliés comme sur celui des oiseaux en cage. Zizilla partait alors et allait rejoindre la bande, dont elle se séparait à la fin de l'automne. Un jour néanmoins elle partit pour ne plus revenir.

La société fondée par le révérend George Crabb obtint, à travers beaucoup de désenchantemens, quelques succès. Seize gypsies réformés vivaient en 1832 à Southampton; ils avaient renoncé au vagabondage et exerçaient diverses industries. Trois autres familles demandèrent à prendre leurs quartiers d'hiver sous l'aile de l'institution. Les enfans allaient aux écoles, et les adultes eux-mêmes apprenaient à lire. Cette œuvre produisit du bien; mais ceux qui savent, pour l'avoir lu dans l'histoire, avec quelle lenteur et à travers quelle série d'événemens les races nomades se sont fixées ne s'étonneront point que cette tentative partielle n'ait exercé aucune influence sur la condition générale des gypsies en Angleterre. Rattacher ces êtres flottans au toit domestique est incontestablement le but que doit se proposer le moraliste. Dans l'état actuel des faits,

les gypsies portent sans le savoir la peine de leur résistance aux lois de la vie sociale, et surtout à la première de ces lois, la fixité du domicile. Cette race est malheureuse : j'ai plus d'une fois surpris sur le visage cicatrisé des *roms* et des *juwas*, sous le froncement de leurs sourcils, une expression de vide et de mélancolie commune à toutes les tribus plus ou moins sauvages qui vivent sous la tente. Leur joie même est triste et forcée. Je me demande seulement si le besoin inné de déplacement, si des penchans héréditaires et une sorte de point d'honneur incarné dans la race depuis des siècles peuvent être victorieusement combattus par l'appât des logemens gratuits ou par toute autre institution de ce genre. Avant de changer la manière de vivre, ce sont les habitudes morales de ce peuple qu'il faudrait modifier. Il conviendrait, je crois, de chercher dans le caractère des gypsies quels sont les dons naturels et particuliers à la race qui, cultivés, pourraient neutraliser l'attrait en quelque sorte maladif de l'espace. La difficulté est de se faire une idée juste des moyens d'influence auxquels ils opposent une force négative et de ceux auxquels ils se montrent accessibles. Des ministres protestans ont composé pour eux des traités de morale, *tracts*. A Dieu ne plaise que je veuille diminuer le mérite de tels efforts; mais ces petits livres ont avant tout le tort de s'adresser à une population qui ne sait pas lire, et ensuite de tous les stimulans moraux celui auquel les Romany se montrent le plus étrangers dans leur condition présente, c'est le sentiment religieux. Les dogmes de l'Occident glissent sur leur imagination comme ont glissé jadis les dogmes et les gigantesques symboles de l'Orient. Il est permis de le regretter; mais ce n'est point par là, l'expérience le démontre, qu'on peut les émouvoir.

La race des gypsies est, on ne le croirait point, quand on regarde à son ignorance et à son état de misère, une race artiste. Les femmes surtout témoignent un goût particulier pour la musique et pour la danse. Elles possèdent dans leur langue d'anciens chants qui ont le parfum sauvage de la bruyère, et qui ont passé par leur bouche de siècle en siècle, de rocher en rocher, comme un écho lointain de la patrie inconnue. L'effet de ces chants la nuit, au milieu des ruines de l'ancienne Écosse, est d'un effet merveilleux (1). A Constantinople, on voit souvent dans les cafés des femmes gypsies se livrer, avec divers instrumens de musique, à des danses lascives, mais qui ne manquent point de caractère. En Hongrie, où ce peuple errant est encore plus abaissé que dans les autres états du monde

(1) Dans les courses de chevaux, il n'est pas rare de rencontrer en Angleterre des ménestrels à peau brune, qui, sans aucune éducation musicale, jouent du violon avec un goût surprenant.

civilisé, les *czigani* jouent du violon avec un talent remarquable. Des troupes de ces musiciens au teint bronzé se sont fait entendre avec succès dans les grandes capitales de l'Europe; mais c'est surtout en Russie que cette faculté musicale de la race produit les fruits les plus riches et les plus délicats. A Moscou, des femmes gypsies donnent des concerts sur la scène et dans les salons de la noblesse. Là, il est sorti de cette souche d'Égypte si généralement méprisée des vocalistes de premier ordre. M. Borrow a recueilli de curieux exemples de cette aptitude musicale des Romany, et les faits qu'il cite m'ont été confirmés par des Anglais qui avaient voyagé en Russie. Mme Catalani fut si enchantée à Moscou du talent d'une cantatrice gypsy, qui venait de réciter devant un nombreux et brillant auditoire un des airs nationaux du peuple maudit, qu'elle détacha de ses épaules un châle de cachemire dont le pape lui avait fait présent, et qu'embrassant la gypsy, elle lui dit : « Ce châle vous appartient; il était destiné à la meilleure chanteuse du monde. Or je vois maintenant que cette chanteuse-là, ce n'est pas moi. » Les engagemens obtenus par plusieurs de ces femmes gypsies dans l'exercice de leur art les mettent à même de soutenir richement leurs nombreuses familles. Il y en a qui habitent d'opulentes maisons, qui voyagent dans d'élégantes voitures, et qui ne se montrent inférieures ni en développement intellectuel, ni en belles manières, aux classes les plus distinguées. Quelques-unes d'entre elles se sont mariées à des Russes. La comtesse de Tolstoy, une des comtesses moscovites les plus accomplies, était de naissance une *zigana;* elle avait chanté à Moscou dans un chœur de Romany. En présence de ces faits, il y a lieu de se demander si le don de la musique cultivé avec discernement ne serait point en Angleterre comme en Russie, car cette race est partout la même, un moyen de régénération morale pour un certain nombre de gypsies.

La musique et la danse sont sans contredit parmi les arts ceux pour lesquels les gypsies témoignent le plus d'attrait; mais ils ont aussi une littérature. Il ne faut point confondre, comme on l'a fait plusieurs fois, le dialecte des Romany avec l'argot des voleurs, quoique dans les deux cas le langage soit en même temps et un moyen de communication et un voile dont les initiés se servent pour échanger et pour couvrir l'expression de leurs idées. L'argot est un jargon; le romany est une langue. Sa naissance est illustre : fille du sanscrit et du zend, elle a conservé les traces de sa noble origine. On a cru longtemps que cette langue ne pouvait pas s'écrire : c'est une erreur. Durant son séjour en Espagne, M. Borrow traduisit, vers 1838, la Bible en romany : c'était la première fois qu'un

livre s'imprimait en cet idiome. Les gitanos de la péninsule accueillirent avec une joie extrême cette tentative faite pour relever un arbre aux racines antiques et vénérables, mais qui, négligé, rampait à terre comme certaines vignes aux tiges puissantes que j'ai vues traîner dans la poussière en parcourant le midi de la France. Le sentiment religieux n'entrait pour rien, il faut le dire, dans leur enthousiasme; ils ne voyaient dans la Bible traduite que le triomphe de leur langue nationale. La plupart des gypsies se plaignent en effet sur toute la terre du déclin de leur idiome; ils savent d'instinct que quand les langues s'abaissent, les races se perdent. Les Romany n'avaient point jusque-là de monumens écrits; mais ils ont partout des chansons ou des ballades. Cette littérature est une peinture de caractère. On ne doit point attendre d'une race condamnée à n'exprimer le plus souvent que des sensations ou des besoins physiques, souvent même à cacher, et pour de bonnes raisons, ce qu'elle veut dire, un ordre de compositions très élevées. La vie des gypsies, leurs aventures, leurs amours, tels sont les sujets de ces poésies. Il est à remarquer que leur langage en pareil cas diffère beaucoup de celui qu'on leur prête dans les livres ou les romances. On y chercherait en vain cet amour orgueilleux de la liberté que déploient sous leur nom les personnages de théâtre. On ne chante point ce que l'on a : les gypsies ne célèbrent point l'indépendance, ils la pratiquent. Les poètes romany aiment la nature, mais ils l'envisagent à un autre point de vue que nos bohémiens de fantaisie. Savez-vous, par exemple, ce que dit au barde gitano le brave porc qui court dans la plaine? Il lui dit selon une ballade composée en langue romany: « Gypsy, viens et vole-moi! » De temps à autre, l'orgueil du sang gonfle les veines du poète errant. « Je ne suis point, s'écrie-t-il, de caste noble; je suis sorti de l'arbre d'Égypte, et je ne veux point être gentilhomme, mais gypsy et libre. » Et puis c'est un cri d'anathème et de colère à la vue de ces petits enfans bruns aux pieds nus « qui vont maudissant Dieu parce qu'ils n'ont point de pain et qu'ils ne rencontrent point de charité sur la terre. » Par hasard, mais rarement, un rayon de sentiment religieux entr'ouvre ces âmes dures et fermées comme la fleur de l'aloës : une mère qui se sent mauvaise dit à son petit enfant de prier pour elle pendant qu'il est encore innocent, afin que Dieu apaise le cœur troublé de la pauvre femme. L'amour arrache aussi de cette lyre inculte quelques accents touchans et délicats (1). Il est à regretter que les chants nationaux des gypsies, qui courent en Russie les cafés et les théâtres, n'aient ja-

(1) La littérature romany n'est guère connue jusqu'ici que par la traduction anglaise de quelques poèmes (*le Déluge, la Peste*), et de ballades recueillies en Espagne par M. George Borrow, le seul Européen peut-être qui connaisse à fond la langue des

mais été traduits. « La plupart de ces chants, dit M. George Borrow, sont d'une grande antiquité, portent la marque d'une originalité puissante, abondent en métaphores hardies et sublimes, et le mètre diffère de tout ce que j'ai jamais rencontré dans la prosodie orientale ou européenne. » La traduction des chants tsiganes enrichirait la littérature d'un monument curieux et ouvrirait sans doute quelques perspectives nouvelles dans l'histoire de cette race, obscure comme les forêts d'où elle sort, comme les jongles sauvages de l'Inde. Cette considération seule suffirait pour recommander aux yeux du philologue ces restes d'un peuple qui traîne avec lui les reliques d'une ancienne langue et d'une littérature dont les richesses se dérobent sous le voile du temps. Toute forme de la pensée qui s'éteint est une perte pour l'humanité tout entière, et il est malheureusement peu à espérer que, dans l'état présent, il sorte du sein de ces hordes misérables un esprit d'élite qui rallume le flambeau de la race. Un littérateur américain, M. James Simson, s'est pourtant demandé si John Bunyan, l'auteur de *Pilgrim's Progress*, ce livre singulier, n'était point un gypsy de sang mêlé. John Bunyan était étameur de son état, et nous avons vu que cette profession était héréditaire chez les Romany, qui l'ont peut-être introduite en Europe.

Tous les gypsies ne peuvent point s'adonner à la musique, et d'ailleurs le vrai talent est sans doute aussi rare chez eux que chez les autres hommes, même dans les directions qui semblent indiquées par la nature, si l'on regarde aux facultés particulières de la race; mais dans certains pays et au milieu de certaines circonstances, les Romany ne se sont point toujours montrés impropres aux arts industriels. Ils aiment surtout à traiter les métaux. En Espagne et en Russie, ils ont longtemps exercé le métier de forgerons ou tout au moins de maréchaux-ferrans. La forge était généralement placée sur le versant d'une montagne et au cœur d'une forêt dont ils abattaient les arbres avec ces haches grossières qu'ils avaient peut-être apportées des contrées lointaines. Aux environs de Grenade ils continuent de travailler le fer. Le voyageur rencontre souvent des caves habitées par ces ouvriers gypsies et par leurs familles, qui vivent dans les entrailles enfumées de la terre. Quiconque s'arrête le soir à l'entrée de ces caves, creusées aux flancs des ravins qui conduisent aux régions montagneuses, jouit d'un spectacle extraordinaire : rassemblés autour de la forge, ces cyclopes aux membres nus et bronzés, éclairés par la flamme du charbon, qu'excite un

gypsies. J'ai souvent demandé à des *juwas* anglaises de me dire le sens des chansons qu'elles répètent par cœur avec un plaisir évident, mais elles étaient incapables de transvaser leurs idées d'un idiome dans l'autre.

monstrueux soufflet, battent en cadence de leurs lourds marteaux le fer rouge qui étincelle sur l'enclume. Ces scènes sauvages n'ont sans doute pas peu contribué à entretenir les idées superstitieuses de la population locale, qui considère les gitanos comme des êtres fantastiques, comme de noirs démons sortis d'un des soupiraux de l'enfer. En Angleterre, la même disposition s'est transformée : ils se livrent dans leurs courses errantes à ce genre d'industries métallurgiques dont l'exercice n'exige qu'un appareil simple et aisément portatif. Il n'est peut-être pas d'exemple plus frappant de la ténacité de certaines aptitudes de caste (1). Les gypsies ne se montrent pas non plus étrangers à quelques branches de commerce qui s'associent volontiers avec la vie nomade. En Orient, plusieurs zingarri vendent des pierres précieuses et, il faut le dire, des poisons. Ce n'est pas, bien entendu, cette dernière source d'industrie que je conseillerais de favoriser; mais si, dans leur état actuel d'ignorance, les gypsies se montrent très peu scrupuleux sur la nature de leurs transactions, si, en fait de morale économique, ils ne connaissent guère que le principe de l'offre et de la demande, cela n'exclut point l'aptitude commerciale, et ce sont les facultés de la race que je m'applique à discerner.

J'ai indiqué le genre d'occupations vers lequel les gypsies semblent attirés par une sorte de penchant inné. Je dois dire maintenant quelles sont les professions sociales pour lesquelles ils témoignent peu de goût. On leur défendit longtemps de porter les armes; mais les longues guerres de la fin du règne de Louis XIV firent tomber ce préjugé, et les armées françaises, aussi bien que celles des confédérés, enrôlèrent alors un certain nombre de gypsies. Plusieurs d'entre eux désertèrent les drapeaux. Lorsque Napoléon envahit l'Espagne, il avait dans ses légions pas mal de gypsies hongrois. Leur premier soin en pays ennemi fut de se mettre en rapport avec leurs frères les gitanos de la Péninsule, car chez eux l'amour du sang est plus fort que la différence des couleurs sous lesquelles ils marchent. Quelques autres d'entre eux ont combattu de même en Espagne, mais dans l'armée anglaise, lors de la guerre de l'indépendance contre les Français. Il y eut un jour une rencontre furieuse entre les deux partis. Ce n'était plus un combat, c'était une lutte d'homme à homme. Au milieu de cette confusion, deux soldats, dont l'un portait l'uniforme anglais et l'autre l'uniforme français, se mesuraient désespérément corps à corps. Le soldat français appuya son genou sur la poitrine de son adversaire, et il levait sa

(1) La division du travail, à en juger par les pratiques des Romany, était à l'origine un fait gravé dans le sang des diverses races indiennes.

baïonnette, lorsque, le bonnet du premier étant tombé, les yeux des deux champions se rencontrèrent. « Un zincalo! s'écria celui qui allait mourir, un zincalo! » A ces mots, le vainqueur trembla, lâcha prise, passa sa main sur son front, et pleura. S'agenouillant alors près de son ennemi terrassé, il lui prit la main, l'appela frère, tira son flacon, versa du vin dans la bouche de l'autre zincalo, le releva et le conduisit en le soutenant sur une colline. Cependant les deux armées continuaient de s'entre-tuer. « Laissons les chiens se battre entre eux et se déchirer, dit celui qui avait sauvé la vie à l'autre : ils ne sont pas de notre sang. Leurs affaires ne regardent pas les zincali. » Ils restèrent à causer entre eux jusqu'à ce que le soleil fût couché. Alors ils s'embrassèrent et se séparèrent à regret pour regagner leurs bataillons (1).

D'autres gypsies ont été engagés dans l'armée anglaise à une époque plus récente. On trouverait aujourd'hui, assure-t-on, quelques-uns d'entre eux sous les drapeaux de la Grande-Bretagne; l'expérience a montré toutefois que ce n'était point une race guerrière. Le courage ne lui manque point, mais elle a en horreur la discipline. A plus forte raison doit-on s'attendre à trouver chez elle une répugnance invincible pour l'état de domesticité. Le physiologiste qui a cru trouver dans l'estime de soi-même la racine du sentiment d'indépendance a eu raison en ce qui regarde les gypsies. Leur sang, disent-ils avec quelque fierté, n'est pas fait pour servir. Nulle part ils n'acceptent de contrainte. En Hongrie par exemple, il n'y a que deux classes d'hommes libres : les nobles et les gypsies. Les premiers sont au-dessus, les seconds au-dessous de la loi. La condition des czigani hongrois est souvent plus misérable que celle des serfs; mais n'importe, ils sont leurs maîtres. M. George Borrow fait observer que dans les villes, notamment à Pesth, on exige un droit de péage de la part des ouvriers qui passent sur un pont. Il n'y a d'exemptés de cette rétribution que les personnes bien mises et les czigani. « L'insouciance de ces derniers, souvent presque nus, contraste, dit-il, avec l'air soumis et tremblant des paysans hongrois. » Cette liberté sans la notion du sacrifice, sans le respect du droit des autres, ne constitue sans doute que l'ombre de la liberté véritable; mais, telle qu'elle est, elle convient aux gypsies. Ils la préfèrent à tous les avantages qu'ils pourraient recueillir dans le service de l'état ou d'un maître régulier.

Il y a une autre branche de travail qui s'accorde encore plus mal avec le caractère des gypsies, c'est l'agriculture. On les voit quel-

(1) Cet épisode de la vie militaire des gypsies fut raconté en Espagne à M. George Borrow par le soldat même dont la vie avait été épargnée.

quefois mettre la main à la récolte des foins et à la moisson des blés; mais c'est par hasard et en passant. Un chef de gypsies du Northamptonshire, ayant épousé la servante d'une famille anglaise, obtint une ferme il y a quelques années; mais, quoique cette ferme fût avantageuse, il la quitta pour reprendre sa liberté et son état de musicien. Ces mariages sont rares : il y en a pourtant plus d'un exemple. En Écosse, je parle du moins de quelques comtés, le sang gypsy coule dans les veines de certaines familles de la classe inférieure. Dans la plupart de ces cas, une lutte s'est établie entre l'élément sauvage et l'élément civilisé. Tantôt l'humeur errante du gypsy a entraîné le ménage sous la tente, tantôt le caractère saxon a au contraire fixé les conjoints et les enfans au toit domestique. C'est par ces alliances que s'accomplirait, au bout d'un certain temps, la modification de la race; mais, chose singulière, la fille gypsy résiste plus que l'homme au mélange du sang. La conservation de ce groupe hindou au milieu de circonstances qui semblaient de nature à le dissoudre est, depuis des siècles, un témoignage de la fidélité de la femme aux devoirs et aux usages des ancêtres. Le vœu du moraliste n'est d'ailleurs pas que la race des gypsies s'éteigne; son vœu est qu'elle se transforme. Or il n'existe jusqu'ici qu'un moyen connu de relever le caractère des familles humaines : c'est l'éducation. Les gypsies, par leur genre de vie ambulante, échappent plus que d'autres à cette influence morale. On ne pourrait guère les atteindre que dans leurs quartiers d'hiver. C'est à les fixer pendant une certaine saison de l'année et à instruire les enfans que doivent tendre les efforts des philanthropes anglais qui se proposent d'améliorer la condition de ce peuple. Il y a peu d'espoir de rompre entièrement chez les gypsies adultes la chaîne des habitudes : on ne peut attendre ce résultat que du temps et des générations nouvelles, si elles étaient soustraites de bonne heure à l'ignorance et à la force de l'exemple. Cette éducation devra se mouler sur les dispositions bien indiquées de la race : autrement on rencontrerait la résistance de la roche primitive. Il conviendrait d'ailleurs de choisir les familles qui témoignent déjà plus d'affinité pour l'état social, car il y a des degrés dans le gypséisme et des vagabonds parmi les vagabonds.

Un grave intérêt s'attache à une telle expérience. On évalue à huit cent mille le nombre des gypsies répandus dans les divers états de l'Europe. En Angleterre, on en compte de quinze à dix-huit mille. Le caractère des gypsies s'est montré jusqu'ici puissant pour le mal; y a-t-il lieu d'espérer que les forces de cette race intelligente à quelques égards puissent être dirigées vers le bien? Le problème intéresse au même degré les hordes errantes et les populations rurales.

Circonscrite par les progrès de la civilisation, par les moyens de défense dont s'entoure au XIXᵉ siècle la propriété, la vie des Romany devient de jour en jour plus sombre et plus misérable. On a cru pendant un temps soumettre cet élément vagabond par des mesures rigoureuses : l'histoire a démontré l'impuissance de l'arbitraire et de la violence à l'égard de cette race, qui se retire sous la main qui la comprime. Personne aujourd'hui en Angleterre ne songe plus à faire revivre un tel système. Ceux qui s'intéressent à la destinée des gypsies n'espèrent désormais les conquérir à la société que par les bienfaits de cette société même. L'éducation seule, les moyens de persuasion et de douceur peuvent les réunir à la population indigène sans les confondre, les réconcilier avec le domicile, les marier avec la terre.

L'obstacle est dans les préjugés mutuels : de part et d'autre, il faut oublier, pardonner. Le mur des inimitiés est peut-être plus fort du côté des gypsies que du côté des paysans anglais. Le plus difficile n'est pas d'opérer un rapprochement entre les classes laborieuses et les anciens parias : c'est de rapprocher des populations utiles ces êtres longtemps méprisés, oisifs et malfaisans. Celui qui a le plus de lumières a le moins de haine. Un système de charité opiniâtre et éclairé triompherait sans doute de la résistance des gypsies aux lois et aux devoirs de l'état social. Il faut d'ailleurs que les Romany choisissent entre ces deux perspectives : se modifier ou s'éteindre. Après avoir erré pendant des siècles, ce peuple, qui semble vouloir faire du dogme indien des transmigrations une réalité, s'effacera-t-il un jour, ne laissant dans l'histoire qu'un souvenir, un nom, un mythe? Cette race des enfans aux yeux noirs, à la peau brunie par le soleil de l'Orient, s'évanouira-t-elle avec le temps comme la fumée de ses bivouacs? Je ne le crois pas, je ne le désire point. Aux yeux de l'ethnologiste, toutes les familles, quelle que soit leur couleur, ont une valeur relative; toutes peuvent concourir, par des dons différens et variés, au travail commun de la civilisation. Les Romany l'avouent eux-mêmes, leur caste se dissout, l'union s'affaiblit parmi eux, l'attachement aux lois et aux usages de leurs ancêtres diminue à mesure que les bruyères disparaissent du sol de la Grande-Bretagne. Ce sont autant de signes avant-coureurs de leur retour à la société, et, au point de vue de la morale comme de l'économie politique, ce retour serait un événement heureux. L'intérêt bien entendu des civilisations modernes n'est point de maudire les races, c'est de les bénir et de les réunir toutes dans un sentiment d'humanité.

ALPHONSE ESQUIROS.

L'HOMME DE NEIGE

SECONDE PARTIE. [1]

III.

Cristiano agissait, comme on fait dans certains rêves où l'on se sent entraîné à accomplir une action invraisemblable, sans pouvoir se rendre compte de sa propre volonté. Tout n'était-il pas invraisemblable dans le milieu où il se trouvait jeté? Ce fantastique château, appelé le château neuf par antithèse à la masure du Stollborg, mais qui datait en réalité du temps de la reine Christine, et qui, par sa richesse et son animation, semblait tombé des nues au sein d'un désert sauvage; ces abords de roches brutes et d'eaux fougueuses qui avaient toutes les raisons du monde pour être impraticables, mais où, grâce à l'hiver, d'élégans équipages avaient tracé sur la glace des chemins sinueux et faciles; les cordons de lumières qui dessinaient dans la nuit la vaste enceinte des murs avec leurs tours trapues coiffées de gros bonnets de cuivre surmontés de flèches démesurées; le long corps de logis irrégulièrement flanqué de pavillons carrés, et terminé par de gigantesques pignons dentelés de statues et d'emblèmes; la grande horloge du pavillon central qui sonnait dix heures du soir, heure à laquelle les ours mêmes craignent de secouer la neige où ils sont blottis, et où des hommes, les plus délicats animaux de la création, dansaient en bas de soie avec des femmes aux épaules nues; tout, dans l'âpre grandeur du site et dans

(1) Voyez la *Revue* du 1er juin.

la scène galante qui l'animait, jusqu'aux accords badins et précieux de cette vieille musique française qui se mariait sans façon aux aigres soupirs de la bise dans les longs corridors, était fait pour étonner la raison d'un voyageur et embrouiller les notions d'un habitant de l'Italie.

En voyant les vastes salons et la longue galerie à plafond peint de divinités mythologiques remplis de bruit et de monde, Cristiano se demanda sérieusement si ces gens-là n'étaient pas des fantômes évoqués par les sorcières de la solitude pour se moquer de lui. D'où sortaient-ils avec leurs toilettes rococo, leurs habits à paillettes et leurs dames poudrées, souriantes dans des flots de plumes et de dentelles? Le château magique n'allait-il pas disparaître d'un coup de baguette, et ces pimpans danseurs de menuet et de chaconne n'allaient-ils pas s'envoler sous la forme d'aigles blancs ou de cygnes sauvages?

Cristiano avait pourtant déjà remarqué la physionomie particulière des mœurs de la Suède : l'isolement aventureux des habitations, l'énorme distance qui les sépare des petits groupes honorés du nom de villages; l'éparpillement de ces mêmes villages s'étendant quelquefois sur une surface de deux ou trois lieues et ralliés seulement par le dôme verdâtre du clocher de la paroisse; le mépris des nobles pour le séjour des villes, attribué exclusivement aux bourgeois commerçans; enfin la passion du désert jointe, par un bizarre contraste, à la passion d'une locomotion effrénée, en vue des réunions soudaines et en apparence impossibles. Mais Cristiano, bien qu'appelé à une fête de campagne, n'avait pas prévu que ces instincts caractéristiques du Suédois dussent augmenter en raison de la rigueur du climat, de la longueur des nuits et de la difficulté apparente des communications. C'est pourtant là une conséquence naturelle du besoin que l'homme éprouve de vaincre la nature et de mettre à profit les compensations qu'elle lui présente. Il y avait deux mois que le baron avait fait savoir à cinquante lieues à la ronde qu'il recevrait la noblesse du pays aux fêtes de Noël. Le baron n'était estimé ni aimé de personne, et cependant, depuis quelques jours, le château était plein d'hôtes empressés, venus des quatre points cardinaux, à travers les lacs, les forêts et les montagnes.

L'hospitalité est proverbiale en Dalécarlie, et, comme l'amour du désert joint à celui du plaisir, elle augmente à mesure que l'on s'enfonce dans les régions difficiles et reculées. Cristiano, qui avait remarqué cette admirable bienveillance pour les étrangers de la part des Suédois, surtout lorsqu'on parle leur langue, avait peu songé à la difficulté de s'introduire dans une réunion où l'on n'est connu de personne, lorsqu'à cet inconvénient se joint celui de n'a-

voir pas été invité. Aussi eut-il un moment de réveil désagréable en voyant une espèce de maître d'hôtel qui portait l'épée venir à sa rencontre dans la salle d'entrée, et lui tendre la main d'un air affable après l'avoir respectueusement salué.

Cristiano, croyant que cette main tendue était une manière d'accueil en usage dans le pays, allait la serrer avec bienveillance, mais il s'avisa que ce pouvait être la demande de produire sa lettre d'invitation. Le personnage était vieux, laid, marqué de petite vérole, et ses yeux bridés avaient une expression de fausseté mal déguisée sous un air d'apathie doucereuse. Cristiano mit donc sa main dans la poche de sa veste, bien certain de n'y pas trouver ce qu'on lui réclamait. Il avait bien reçu la proposition de venir à Waldemora aux frais de l'amphitryon, mais non pas au même titre que les gentilshommes du pays. Aussi se préparait-il à faire la mimique de l'homme qui a oublié son passeport, et qui se dispose à retourner le chercher, sauf à ne pas revenir, lorsque sa main rencontra dans sa poche, c'est-à-dire dans celle de M. Goefle, un papier signé du baron et contenant une invitation en règle pour l'honorable M. Goefle et les personnes de sa famille, conformément à la formule généralement adoptée. Cristiano, dès qu'il y eut jeté les yeux, présenta résolûment la lettre d'admission, que le maître d'hôtel regarda à peine, mais qu'il lut cependant avec certitude. — Monsieur est le parent de M. Goefle? dit-il en mettant la lettre dans une corbeille avec beaucoup d'autres.

— Parbleu! répondit Cristiano avec assurance.

M. Johan (tel était le nom du maître d'hôtel) salua de nouveau et alla ouvrir une porte qui donnait sur le grand escalier, par où allaient et venaient les hôtes installés au château, et par où montaient sans contrôle les voisins connus du nombreux domestique de la maison. A cette simple formalité se borna l'introduction de Cristiano, lequel avait espéré y échapper, n'ayant pas le dessein de se poser en aucune façon dans la fête, mais se livrant seulement à la fantaisie de la parcourir et d'y apercevoir la charmante Marguerite.

Il se trouva d'abord dans la grande galerie peinte à fresque qui traversait le principal corps de logis de part en part, et dont la décoration faisait de son mieux pour imiter le goût italien introduit en Suède par la reine Christine. Les peintures n'étaient pas bonnes, mais elles produisaient leur effet. Elles représentaient des scènes de chasse, et si leur grand mouvement de chiens, de chevaux et d'animaux sauvages ne satisfaisait pas par le dessin le jugement de l'artiste, il réjouissait du moins la vue par un ensemble de couleur brillant et animé.

En suivant cette galerie, Cristiano arriva au seuil d'un assez riche

salon où l'on commençait à danser. L'aventurier n'avait qu'une pensée en promenant ses regards sur les danseuses; mais à son désir de voir Marguerite se joignait une secrète anxiété. Trouver le moyen de renouer avec elle la conversation du Stollborg, en substituant sa véritable personnalité ou tout au moins une personnalité nouvelle quelconque à celle qu'il avait usurpée, ne lui paraissait plus chose aussi facile qu'il se l'était imaginé en s'embarquant dans cette folle aventure. Aussi fut-il presque content de ne pas voir Marguerite dans le bal, et il profita de ce qui lui sembla être un répit pour essayer de se faire une idée du monde qui s'agitait devant ses yeux.

Il s'était attendu à des étonnemens auxquels rien ne donna lieu. Au premier abord, la réunion n'avait pas le caractère particulier que son imagination s'était promis. Le siècle appartenait, à cette époque, à Voltaire, et par contre-coup à la France. A l'exemple de presque tous les souverains de l'Europe, les hautes classes de presque toute l'Europe avaient adopté la langue et en apparence les idées de la France philosophique et littéraire; seulement, comme le goût, la logique et le discernement ne sont jamais que le partage du petit nombre, il résultait de cet engouement pour nos idées beaucoup d'inconséquences. Ainsi les usages et les mœurs se ressentaient beaucoup plus souvent de la corruption et de la mollesse de Versailles que des studieux loisirs de Ferney. La France était une mode, tout comme la philosophie. Arts, costumes, monumens, bon ton, manière d'être ou de paraître, tout était une copie plus ou moins réussie de la France dans ce qu'elle avait à ce moment de bon et de mauvais, de splendide et de mesquin, de prospère et de fâcheux. C'était une de ces époques caractéristiques où le progrès et la décadence semblent se donner la main, en attendant qu'ils s'étreignent pour s'étouffer mutuellement.

L'intérieur du baron Olaüs n'était que la copie un peu arriérée d'une réunion française au XVIIIe siècle, et cependant le baron haïssait la France, et intriguait dans le sens de la politique russe; mais en Russie on singeait aussi la France, on parlait français : on avait à la cour les mœurs farouches et sanglantes de la barbarie, tout en s'essayant aux manières galantes et à l'esprit léger de notre civilisation. Le baron Olaüs suivait donc le courant irrésistible de l'époque. Plus tard nous saurons son histoire. Revenons à Cristiano.

Quand il eut bien regardé les toilettes des femmes, qui lui parurent n'être que de quelques années en retard sur celles des dames françaises, et leurs figures, qui, sans être toutes belles et jeunes, avaient généralement une expression de douceur ou d'intelligence, il chercha à reconnaître, c'est-à-dire à deviner parmi les hommes

la tournure et la physionomie du maître de la maison. Près du lieu d'où il observait toutes choses sans se mettre en évidence, deux hommes causaient à voix basse en lui tournant le dos. Involontairement Cristiano suivit leur conversation, bien qu'il n'y prît aucun intérêt personnel.

Ces deux hommes parlaient français, l'un avec l'accent russe, l'autre avec l'accent suédois. La langue des cours et de la diplomatie était apparemment nécessaire à l'échange de leurs idées.

— Bah! disait le Suédois, je ne suis pas plus *bonnet* que *chapeau*, bien que l'on me mette à la tête d'une certaine fraction des plus épais bonnets de coton de la diète. Au fond, je me moque de toutes ces puérilités, et vous connaîtriez mal la Suède, si vous faisiez plus de cas des uns que des autres.

— Je le sais, répondit le Russe : les voix sont au plus offrant.

— Offrez donc! Vous n'avez pas d'autre politique à suivre. Elle est simple, et elle vous est facile, à vous qui avez un gouvernement riche. Quant à moi, je vous suis tout acquis, sans vous rien demander; c'est une affaire de conviction.

— Je vois que vous n'êtes pas de ces patriotes de l'âge d'or qui rêvent l'union scandinave, et qu'on s'entendra toujours avec vous. La tsarine compte sur vous; mais n'espérez pas vous soustraire à ses libéralités : elle n'accepte aucun service qu'elle ne récompense magnifiquement.

— Je le sais, reprit le Suédois avec un cynisme qui frappa Cristiano; j'en ai fait l'expérience. Vive la grande Catherine! qu'elle nous mette dans sa poche, ce n'est pas moi qui m'y opposerai. Qu'elle nous débarrasse surtout des folles notions de droit et de liberté des paysans, qui sont notre fléau! Qu'elle donne un peu de knout à la bourgeoisie et pas mal de Sibérie à bon nombre de nobles qui veulent faire à leur tête! Quant à notre bonhomme de roi, qu'on lui rende son évêché, et surtout qu'on lui ôte sa femme, et il n'aura pas à se plaindre.

— Parlez moins haut, reprit le Russe; peut-être nous écoute-t-on sans en avoir l'air.

— Ne craignez donc rien! Tout le monde fait semblant de savoir le français, mais il n'y a pas ici dix personnes sur cent qui l'entendent. D'ailleurs, ce que je vous dis là, j'ai coutume de le dire sans me gêner. Il y a longtemps que j'ai découvert que la meilleure politique était de faire craindre son opinion. Quant à moi, je crie sur les toits que la Suède est finie. Que ceux qui le trouvent mauvais me prouvent le contraire!

Cristiano, bien qu'il n'appartînt à aucune nation, ne sachant rien de son pays et de sa famille, se sentit indigné d'entendre un Sué-

dois vendre sa part de nationalité avec cette impudence, et il chercha à voir les traits de l'homme qui parlait de la sorte; mais son attention fut détournée par le passage bruyant et incommode d'une figure hétéroclite qui allait de groupe en groupe avec l'activité d'un homme soigneux de faire les honneurs de la fête. Ce personnage était vêtu d'un habit rouge très voyant et très richement brodé, et décoré de l'ordre suédois de l'Étoile polaire. Sa coiffure, beaucoup trop élevée pour l'époque, affectait une frisure triomphante de fort mauvais goût, et ses énormes manchettes de superbe dentelle affichaient plus de luxe que de propreté. Du reste, il était vieux, disgracieux, pétulant, bizarre, un peu bossu, très boiteux et tout à fait louche. Cristiano conclut de ce dernier trait qu'il avait le regard fourbe, et qu'un si malplaisant original ne pouvait être que l'absurde et odieux prétendant à la main de Marguerite.

Pour n'avoir point à se présenter à lui et à soutenir l'usurpation de parenté avec M. Goefle (liberté qu'il s'était permise sans remords et sans danger vis-à-vis du maître d'hôtel), Cristiano s'éloigna discrètement, résolu à errer de salle en salle jusqu'à ce qu'il eût aperçu la jeune comtesse, dût-il se retirer aussitôt après, sans avoir pu lui adresser la parole. Il lui sembla bien avoir été regardé avec une certaine attention par le châtelain bossu; mais, par une savante manœuvre à travers les personnes qui causaient debout près des portes, il se flatta d'y échapper à temps.

Il se promena quelques instans, je ne dirai pas dans la foule (le local était plus vaste que les hôtes n'étaient nombreux), mais à travers des scènes assez animées, qu'il n'eut pas le loisir d'observer beaucoup. Craignant d'être interrogé avant d'avoir pu joindre celle qu'il cherchait, il passait d'un air affairé et d'autant plus fier qu'il sentait l'audace près de lui manquer. Et cependant, soit curiosité pour un hôte que personne ne connaissait, soit sympathie pour sa belle prestance et sa figure remarquable, dans tous les groupes qu'il côtoyait, il se trouvait des gens disposés à l'aborder ou à bien accueillir ses avances; mais Cristiano éprouvait une sorte de vertige qui lui faisait interpréter en sens contraire les regards affables et les sourires bienveillans dont il était le but. Il passait donc vite, feignant de chercher ouvertement quelqu'un, et saluant avec une grâce aisée, qui ne lui coûtait rien, les gens qui se dérangeaient devant lui, mais sans trop oser les regarder.

Enfin il aperçut, en revenant dans la galerie dite des Chasses, deux femmes qu'il reconnut aussitôt, l'une pour celle qu'il avait vue au Stollborg une heure auparavant, l'autre pour sa gouvernante; cette supposition était assez bien fondée sur la toilette modeste, l'air timide et fin, et je ne sais quoi de français répandu dans

l'aspect de Mlle Potin. Ceci était la première partie de l'épisode romanesque arrangé dans la tête de Cristiano. Il était au bal, il n'avait pas rencontré d'obstacle à son admission, il s'était préservé du regard et des questions du maître de la maison, et il trouvait enfin Marguerite sous la tutelle bénévole de sa confidente. Ce n'était pas tout. Il s'agissait d'aborder la jeune comtesse ou d'attirer son attention, et de nouer sur nouveaux frais connaissance avec elle.

La seconde partie du roman débuta d'une façon très inquiétante. Au moment où Cristiano guettait le regard de Marguerite, regard sur lequel il comptait pour trouver l'inspiration, il sentit un pas inégal qui tâchait d'emboîter le sien, et une voix claire et criarde, partant de derrière lui, l'arrêta net par ces paroles : — Monsieur! monsieur l'étranger! où courez-vous ainsi?

L'aventurier se retourna et se vit nez à nez avec le vieillard louche et contrefait qu'il avait cru si bien éviter. Je dis nez à nez, car le boiteux, s'étant lancé à sa poursuite, ne put changer son allure aussi vite que lui, et faillit tomber dans ses bras. Cristiano pouvait fuir, mais c'eût été tout compromettre; il paya d'audace et répondit : — Je vous demande mille pardons, monsieur le baron, c'est précisément vous que je cherchais.

— Ah oui! dit le boiteux en lui tendant la main avec une soudaine cordialité; je m'en doutais bien. J'avais remarqué votre figure parmi toutes les autres, je m'étais dit : Voilà un homme instruit, quelque voyageur savant, un homme sérieux, une intelligence enfin, et certainement je suis le pôle que cherche l'aimant. Eh bien! me voilà, c'est moi. Je suis tout à vous et avec plaisir. J'aime la jeunesse studieuse, et vous pouvez me faire toutes les questions dont vous souhaitez la solution.

Il y avait tant de candeur et de bonhomie dans la figure riante et le langage vaniteux du vieillard, que Cristiano accusa intérieurement Marguerite d'injustice à son égard. A coup sûr, c'était là un fiancé burlesque et impossible; mais c'était le meilleur homme du monde, incapable de donner une chiquenaude à un enfant, et si un de ses yeux errait, vague et comme ébloui, sur les parois de la salle, l'autre regardait son interlocuteur d'une façon si franche et si paternelle, que toute accusation de férocité devenait une rêverie.

— Je suis confus de vos bontés, monsieur le baron, répondit Cristiano, rassuré jusqu'à l'ironie. Je savais bien que vous étiez versé dans les sciences, et c'est pour cela qu'ayant moi-même quelques faibles notions...

— Vous vouliez me demander des conseils, une direction peut-être... Ah! mon cher enfant, en toutes choses, la méthode... Mais je

ne veux pas vous tenir debout au milieu de ces gens frivoles qui vont et viennent, asseyons-nous là, tenez. Personne ne nous dérangera, et, pour peu que le cœur vous en dise, nous causerons toute la nuit. Quand il s'agit de science, je ne connais ni fatigue, ni faim, ni sommeil. Vous êtes comme ça, je parie? Ah! c'est que, voyez-vous, il faut être comme ça, ou ne pas se mêler de devenir savant!

— Hélas! pensa Cristiano, je suis tombé au fond d'un puits de science, et me voilà condamné aux mines, je parie, ni plus ni moins qu'un exilé en Sibérie!

Cette découverte était d'autant plus cruelle que Marguerite avait passé, et qu'elle était déjà au bout de la galerie, causant avec ceux et celles qui venaient la saluer, et se dirigeant visiblement vers la salle de danse, où le baron ne paraissait nullement disposé à la rejoindre. Il s'était assis dans une des embrasures en hémicycle de la galerie, auprès d'un poêle dissimulé par des branches d'if et de houx, formant trophée avec des armes de chasse et des têtes empaillées d'animaux sauvages.

— Je vois, dit Cristiano, qui eût bien voulu éviter en ce moment la conversation scientifique, que vous êtes universel. Il n'est question que de votre adresse à la chasse, et je m'étonne que vous trouviez le temps...

— Pourquoi me supposez-vous chasseur? répondit le vieillard d'un air étonné. Ah! c'est parce que vous me croyez coupable du meurtre de ces bêtes, dont les têtes mutilées sont là, nous regardant tristement avec leurs pauvres yeux d'émail! On vous a trompé, je n'ai chassé de ma vie. J'ai horreur des amusemens qui entretiennent la férocité trop naturelle à l'homme! C'est à l'étude des entrailles insensibles, mais fécondes, du globe que je me suis consacré.

— Pardon! monsieur le baron, je croyais...

— Mais pourquoi m'appelez-vous baron? Je ne le suis pas; il est bien vrai que le roi m'a anobli et décoré de l'Étoile polaire en récompense de mes travaux dans les mines de Falun. J'ai été, comme vous savez sans doute, professeur de l'école de minéralogie dans cette ville; mais je n'ai pas pour cela droit à un titre, et il me suffit d'avoir quelques petits priviléges qui me soutiennent devant la caste orgueilleuse, dont, après tout, je me soucie comme de rien.

— J'ai fait quelque méprise, pensa Cristiano. Oh! alors il s'agit d'échapper à ce savant le plus vite possible, sauf à le retrouver plus tard. — Mais il changea tout à coup d'idée en voyant Marguerite revenir sur ses pas et faire mine de se diriger lentement, et à travers mille interruptions, vers le lieu où il se trouvait. Il ne songea plus dès lors qu'à se mettre au mieux avec le géologue, afin de se faire présenter par lui, s'il était possible, comme un homme distingué. Il entra donc vite en matière. Il en savait plus qu'il ne faut pour

faire des questions intelligentes. Il avait traversé Falun dans la matinée, il était descendu dans la grande mine, et il avait recueilli, pour sa satisfaction personnelle, des échantillons intéressans, au grand mépris de Puffo, qui le regardait parfois comme un cerveau détraqué. Il savait bien en outre qu'il suffit, en général, d'écouter avec respect un savant vaniteux et de provoquer l'étalage de sa science pour être jugé par lui très intelligent. C'est ce qui ne manqua pas d'arriver. Sans songer à lui demander son nom, son pays ou sa profession, le professeur fit à Cristiano la description minutieuse du monde souterrain, à la surface duquel il ne se souciait que de lui-même, de sa réputation, de ses écrits, enfin du succès de ses observations et découvertes.

Dans tout autre moment, Cristiano l'eût écouté avec plaisir, car il voyait bien, en somme, qu'il avait affaire à un homme très ferré sur son sujet, et il s'intéressait vivement pour son compte à toute étude sérieuse de la nature; mais Marguerite approchait, et le savant, remarquant la préoccupation soudaine du jeune homme, leva son bon œil dans la même direction et s'écria : — Ah! voici ma fiancée! je ne m'étonne plus! Parbleu! mon cher ami, il faut que je vous présente à la plus aimable personne du royaume.

— C'est donc lui! pensa Cristiano stupéfait : c'est décidément le baron Olaüs! Il est fou; mais c'est bien là le vieillard à qui cette rose des neiges doit être sacrifiée!

Il se confirma dans cette croyance, mais avec un étonnement nouveau, quand il vit Marguerite hâter le pas de son côté, en disant à Mlle Potin : — Enfin voilà mon amoureux! — Puis elle ajouta en tendant la main au vieillard avec un sourire presque caressant : Mais à quoi songez-vous, monsieur, de vous cacher dans ce petit coin quand votre fiancée vous cherche depuis une heure!

— Vous le voyez, dit le savant avec une satisfaction naïve à Cristiano, elle me cherche, elle s'ennuie quand je ne suis pas auprès d'elle! Que voulez-vous, ma belle amoureuse? Tout le monde veut me consulter, ce n'est pas ma faute, et voilà un charmant jeune homme, un voyageur... français, n'est-ce pas? ou italien, car vous avez un tout petit accent étranger? Permettez-moi, comtesse Marguerite, de vous présenter mon jeune ami, M. de... Comment vous nommez-vous?

— Christian Goefle, dit Cristiano avec aplomb.

Ce nom usurpé, surtout cette voix et cette prononciation qu'elle avait toutes fraîches dans l'oreille firent tressaillir Marguerite.

— Vous êtes le fils de M. Goefle? dit-elle vivement. Oh! c'est singulier comme vous lui ressemblez!

— Il n'y aurait rien de singulier à se ressembler de si près, répondit le savant; mais monsieur ne peut-être que le neveu de Goefle,

car Goefle ne s'est jamais marié, et par conséquent n'a pas plus d'enfant que moi-même.

— Ce ne serait pas une raison, dit Cristiano à l'oreille du savant.

— Ah! oui, au fait! répondit celui-ci du même ton et avec une naïveté incroyable, je n'y songeais pas! ce diable de Goefle!... Alors vous seriez un fils de la main gauche?

— Élevé à l'étranger et arrivé tout récemment en Suède, répondit Christian, émerveillé du succès de ses inspirations.

— Bien, bien! reprit le savant, qui écoutait fort peu tout ce qui ne le concernait pas directement, je comprends, c'est bien vu, vous êtes son neveu. — Puis, s'adressant à Marguerite : Je connais parfaitement monsieur, lui dit-il, et je vous le présente comme le propre neveu du bon Goefle... que vous ne connaissez pas, mais que vous avez envie de connaître, vous le disiez ce matin.

— Et je le dis encore, s'écria Marguerite; mais tout aussitôt elle rougit en rencontrant les yeux de Cristiano, qui lui rappelèrent par leur vivacité ceux du faux Goefle, qu'elle avait trouvés fort brillans à travers les mèches pendantes du bonnet fourré, lorsque, pour la mieux voir, il avait de temps en temps relevé involontairement les lunettes vertes du docteur.

— Et comment se fait-il, reprit le savant en s'adressant à la jeune fille sans remarquer son trouble, que vous ne soyez pas à la danse? Je croyais qu'il n'y en aurait que pour vous cette nuit, et qu'on n'aurait pas le loisir de vous dire un mot.

— Eh bien! mon cher amoureux, vous vous êtes trompé. Je ne danserai pas : je me suis tourné le pied dans l'escalier. Vous ne voyez donc pas que je suis boiteuse?

— Non, en vérité! C'est donc pour me ressembler? Racontez un peu à M. Goefle comment je suis devenu boiteux; c'est une histoire épouvantable, et tout autre que moi y serait resté. Oui, monsieur, vous voyez en moi une victime de la science. — Et, sans attendre que Marguerite prît la parole, M. Stangstadius se mit à raconter avec animation comme quoi, en se faisant descendre dans une mine, la corde ayant cassé, il était tombé avec le panier au fond du gouffre d'une hauteur de cinquante pieds sept pouces et cinq lignes. Il était resté évanoui six heures cinquante-trois minutes, je ne sais combien de secondes, et pendant deux mois, quatre jours et trois heures et demie, il n'avait pu faire un mouvement. Il spécifia de même avec une ponctualité désespérante la mesure exacte des emplâtres dont il avait été couvert sur chaque partie endommagée de son corps, et la quantité par drachmes, grains et scrupules, des différentes drogues qu'il avait absorbées, soit en boissons, soit en frictions émollientes.

Ce récit fut très long, bien que le bonhomme parlât vite et sans

se répéter; mais sa mémoire était un véritable fléau, qui ne lui permettait pas d'omettre la plus minime circonstance, et quand il parlait de lui-même, il ne supposait jamais que l'on pût se lasser de l'écouter.

Marguerite, qui savait par cœur le récit de l'événement, put n'y pas prêter grande attention et s'entretenir quelques momens à voix basse avec Mlle Potin. Le résultat de cette courte conférence, que Cristiano remarqua fort bien, fut bientôt visible pour lui. La bonne Potin saisit au vol le moment où le vieillard finissait son histoire et allait s'embarquer dans une autre, pour lui demander avec une insidieuse candeur l'explication d'un paragraphe qu'elle prétendait n'avoir pu comprendre dans son dernier ouvrage.

Cristiano admira le génie inventif de la femme en voyant avec quelle chaleur le savant s'absorba dans une discussion avec la gouvernante, tandis que les yeux de Marguerite disaient clairement au jeune homme : — Je meurs d'envie de vous parler! — Il ne se le fit pas dire deux fois, et la suivit à l'autre extrémité du petit hémicycle, où elle s'assit sur une banquette, tandis que, debout auprès d'elle, en dehors de l'embrasure et dans une attitude respectueuse, il la masquait adroitement aux regards des allans et venans.

— Monsieur Christian Goefle, lui dit-elle en le regardant avec attention encore une fois, c'est étonnant comme vous ressemblez à monsieur votre oncle!

— On me l'a dit souvent, mademoiselle; il paraît que c'est frappant!

— Je n'ai pas bien vu, et même je peux dire que je n'ai presque pas vu sa figure; mais son accent, sa prononciation,... c'est la même chose absolument!

— J'aurais cru pourtant avoir le timbre un peu plus frais! répliqua Cristiano, qui avait pris soin au Stollborg de vieillir de temps en temps ses intonations.

— Oui, sans doute, dit la jeune fille, il y a la différence de l'âge, quoiqu'on puisse dire que monsieur votre oncle a encore un très bel organe. Après tout, il n'est pas bien vieux, n'est-ce pas? Il ne m'a pas paru du tout avoir l'âge qu'on lui donne. Il a des yeux magnifiques, et il est presque de votre taille...

— A peu de chose près, dit Cristiano en jetant un regard involontaire sur l'habit du docteur en droit, et en se demandant si Marguerite le raillait ou l'interrogeait de bonne foi.

Il prit le parti de brusquer l'explication. — Mon oncle et moi, dit-il, nous avons encore une autre ressemblance : c'est l'intérêt bien vif que nous portons à une personne de votre connaissance et le dévouement dont nous sommes animés pour elle.

— Ah! ah! dit la jeune fille en rougissant encore, mais avec une

candeur qui dissipa les inquiétudes de Cristiano; je vois que monsieur votre oncle est un babillard, et qu'il vous a raconté ma visite de ce soir!

— J'ignore si vous lui avez confié quelque secret; ce qu'il m'a répété ne renferme aucun mystère dont vous ayez à rougir.

— Répété,... répété... Vous étiez là, je parie, dans quelque chambre ou cabinet voisin! Vous avez tout entendu!

— Eh bien! oui, répondit Cristiano, qui vit que la confiance irait plus vite, s'il profitait de l'idée qu'on lui suggérait innocemment; j'étais dans la chambre à coucher, occupé à mettre en ordre les papiers de mon oncle. A son insu et malgré moi, j'ai tout entendu.

— Voilà qui est agréable! dit Marguerite un peu confuse, et cependant contente au fond du cœur sans pouvoir s'en rendre compte; au lieu d'un confident, il se trouve que j'en ai deux!

— Vos confidences étaient celles d'un ange en apparence; mais je commence à craindre que ce ne fussent réellement celles d'un démon!

— Merci de la bonne opinion que vous avez de moi! Peut-on savoir sur quoi vous la fondez?

— Sur une dissimulation que je ne m'explique pas. Vous avez dépeint le baron Olaüs comme un monstre au physique et au moral...

— Pardonnez-moi, monsieur; vous avez mal entendu. Je l'ai dépeint désagréable, effrayant; je n'ai jamais dit qu'il fût laid.

— Et pourtant vous auriez pu le dire, car il est, à franchement parler, d'une laideur accomplie.

— A cause de sa physionomie dure et froide, c'est vrai; mais tout le monde s'accorde à dire qu'il a de fort beaux traits.

— Les gens de ce pays ont une singulière manière de voir! Enfin ne disputons pas des goûts! Moi, je vois autrement. Je le trouve laid et mal tourné, mais d'un aspect comique et débonnaire...

— Vous vous moquez certainement, monsieur Christian Goefle, ou il y a ici un quiproquo. Dieu me pardonne, vos yeux désignent le personnage qui est en face de nous! Serait-il possible que, dans votre opinion, ce fût là le baron de Waldemora?

— Ne dois-je pas croire que le baron est celui qui parle de vous comme de sa fiancée, et que vous appelez gaiement votre amoureux?

Marguerite éclata de rire. — Oh! en effet, s'écria-t-elle, si vous avez pu croire que je traitais avec cette familiarité amicale le baron Olaüs, vous devez me juger bien menteuse ou bien inconséquente; mais, Dieu merci, je ne suis ni l'une ni l'autre. Le personnage que j'appelle par plaisanterie mon amoureux n'est autre que le docteur ès sciences Stangstadius, dont il est bien impossible que vous n'ayez pas entendu parler à votre oncle.

— Le docteur Stangstadius? répondit Christian, soulagé d'un

grand déplaisir. Eh bien! j'avoue que je ne le connais pas, même de nom. J'arrive de pays lointains où j'ai toujours vécu.

— Alors, reprit Marguerite, je m'explique comment vous ne connaissez pas le savant minéralogiste ici présent. C'est, comme vous l'avez très bien jugé, un excellent homme, un peu violent parfois, mais sans rancune. J'ajouterai qu'il est naïf comme un enfant, et qu'il y a des jours où il prend au sérieux ma *passion* pour lui, et cherche à s'en débarrasser en me disant qu'un homme tel que lui appartient à l'univers et ne peut se consacrer à une femme. J'ai connu ce bonhomme il y a déjà bien longtemps, lorsqu'il est venu au château où j'ai été élevée, pour faire des études dans nos terrains. Il y a passé quelques semaines, et depuis ma tante l'a autorisé à venir me voir lorsqu'il a affaire dans le pays. C'est le seul homme que je connusse ici quand j'y suis arrivée, car il faut vous dire que le baron Olaüs lui a confié des travaux à diriger dans son domaine; mais j'aperçois ma tante, qui me cherche et qui va me gronder, vous allez voir!

— Voulez-vous l'éviter? Passez entre la muraille et ce trophée de chasse.

— Il faudrait que Potin y passât aussi, et nous ne pourrons jamais persuader à M. Stangstadius de ne pas nous trahir. Hélas! ma tante va me tourmenter pour que je danse avec le baron, mais je m'obstinerai à être boiteuse, bien que je le sois si peu que je ne m'en aperçois pas.

— Vous ne l'êtes pas du tout, j'espère?

— Si fait. J'ai eu le bonheur de tomber devant elle, tout à l'heure, dans l'escalier. J'ai eu, pour tout de bon, un peu de douleur à la cheville, et j'ai fait pas mal de grimaces pour prouver qu'il m'était impossible d'ouvrir la danse *noble* avec le maître de la maison. Ma tante a dû me remplacer, et voilà pourquoi je suis ici; mais c'est fini : elle arrive!

En effet la comtesse Elfride d'Elvéda s'approchait, et Cristiano dut s'éloigner un peu de Marguerite, auprès de laquelle il s'était assis.

La comtesse était une petite femme grasse, fraîche, vive, décidée, à peine âgée de trente-cinq ans, très coquette, mais moins par galanterie que par esprit d'intrigue. Elle était un des plus ardens *bonnets* de la Suède, c'est-à-dire qu'elle travaillait pour la Russie contre la France, dont les partisans prenaient le titre de *chapeaux*, et pour la noblesse et le clergé luthérien contre la royauté, qui naturellement cherchait son appui dans les autres ordres de l'état, les bourgeois et les paysans. Elle avait été jolie et elle l'était encore assez, son esprit et son crédit aidant, pour faire des conquêtes; mais sa manière d'être, tour à tour hautaine et familière, déplut à Cristiano. Dès le premier coup d'œil, il lui trouva un air de duplicité

et d'obstination qui lui parut de mauvais augure pour l'avenir de Marguerite.

— Eh bien! dit-elle à celle-ci d'un ton aigre et bref, que faites-vous là, contre ce poêle, comme si vous étiez gelée? Venez, j'ai à vous parler.

— Oui, ma tante, répondit la rusée Marguerite en feignant de se lever avec effort; mais c'est qu'en vérité je souffre beaucoup de ce pied! Ne pouvant danser, j'avais froid dans le grand salon.

— Mais avec qui donc causiez-vous ici? lui demanda la comtesse en regardant Cristiano, qui s'était rapproché de M. Stangstadius.

— Avec le neveu de votre ami M. Gœfle, qui vient de m'être présenté par M. Stangstadius. Vous le présenterai-je, ma tante?

Cristiano, qui n'écoutait pas le savant, entendit fort bien la réponse de Marguerite, et, résolu à tout risquer pour prolonger ses rapports avec la nièce, il vint de lui-même saluer la tante d'une façon si gracieusement respectueuse, qu'elle fut frappée de sa bonne mine. Il faut croire qu'elle avait un grand besoin de M. Goefle, car, en dépit du nom roturier que s'attribuait Cristiano, elle lui fit aussi bon accueil que s'il eût appartenu à une des grandes familles du pays. Puis M. Stangstadius ayant affirmé qu'il était un garçon de mérite :

— Je suis charmée de faire connaissance avec vous, lui dit-elle, et j'en veux à M. Goefle de ne s'être jamais vanté devant moi d'un neveu qui lui fait honneur. Vous vous occupez donc de science, comme notre illustre ami Stangstadius? C'est fort bien vu. C'est une des belles carrières que peut choisir un jeune homme. Par la science, on arrive même à la plus agréable position qu'il y ait dans le monde, c'est-à-dire à une considération que l'on n'est pas forcé d'acheter par des sacrifices.

— Je vois, reprit Cristiano, qu'il en est ainsi en Suède, soit dit à la louange de ce noble pays; mais en Italie, où j'ai été élevé, et même en France, où j'ai demeuré quelque temps, les savans sont généralement pauvres et faiblement encouragés, quand ils ne sont pas persécutés par le fanatisme religieux.

Cette réponse transporta de joie le géologue, qui avait un grand amour-propre national, et plut infiniment à la comtesse, qui dédaignait la France.

— Vous avez bien raison, dit-elle, et je ne comprends pas votre oncle de vous avoir fait élever ailleurs que dans votre pays, où le sort des étudians est si honorable et si heureux.

— Il tenait, répondit à tout hasard Cristiano, à ce que je pusse parler les langues étrangères avec facilité; mais en cela je pense qu'il n'était pas besoin de m'envoyer si loin, car je me suis aperçu qu'ici on parlait français comme en France.

— Ceci est une politesse dont nous vous remercions, dit la comtesse; mais vous nous flattez. Nous ne le parlons probablement pas aussi bien que vous. Quant à l'italien, nous le parlons encore moins bien, quoiqu'il entre dans notre éducation, pour peu qu'elle ait été soignée. Vous le parlerez avec ma nièce, et, si elle l'estropie, moquez-vous d'elle, je vous prie; mais d'où vient que M. Goefle tenait tant aux langues vivantes? Est-ce qu'il vous destine à la carrière diplomatique?

— Peut-être, madame la comtesse; je ne sais pas encore bien ses intentions.

— Fi! pouah! s'écria le géologue.

— Doucement, cher savant, reprit la comtesse. Il y a beaucoup à faire aussi de ce côté-là. Toutes les carrières sont belles quand on sait y marcher.

— Si madame la comtesse daignait me conseiller, reprit Cristiano, je m'estimerais très heureux de lui devoir une bonne inspiration!

— Eh bien! je ne demande pas mieux, répondit-elle en affectant une aimable bonhomie; nous causerons ensemble, et je m'intéresserai à vous, d'autant plus que vous avez tout ce qu'il faut pour réussir dans le monde. Suivez-nous donc à la salle de danse. Je voudrais absolument décider ma nièce à danser au moins un menuet; ce n'est pas fatigant, et son refus paraîtrait fort maussade. Vous entendez, Marguerite! Il faut faire comme tout le monde.

— Mais, ma tante, dit Marguerite, tout le monde n'a pas mal au pied!

— Dans le monde, ma chère enfant, reprit la comtesse, et je dis cela aussi pour vous, monsieur Goefle, il faut n'avoir jamais d'empêchement quand il s'agit d'être agréable ou convenable. Retenez bien ceci, qu'on ne manque jamais sa destinée que par sa propre faute. Il faut avoir une volonté de fer, surmonter le froid et le chaud, la soif et la faim, les grandes souffrances aussi bien que les petits bobos. Le monde n'est pas, comme se l'imagine la jeunesse, un palais de fées où l'on vit pour son plaisir. C'est tout au contraire un lieu d'épreuves où tous les besoins, tous les désirs, toutes les répugnances doivent être surmontés avec un véritable stoïcisme,... quand on a un but! et quiconque n'a pas de but n'est qu'un sot personnage. Demandez à *votre amoureux*, Marguerite, s'il pense à ses petites aises, et s'il craint de se faire du mal quand il descend dans un gouffre pour y chercher ce qui est le but de sa vie! Eh bien! sous les voûtes des palais aussi bien que dans les cavernes des mines, il y a des horreurs à braver. Celle de danser avec une petite douleur à la cheville est bien peu de chose auprès de tant d'autres que vous connaîtrez plus tard. Allons, levez-vous, et venez!

Marguerite adressa involontairement à Cristiano un regard douloureux, comme pour lui dire : — Vous voyez, je ne serai jamais la plus forte!

— Offrirai-je mon bras à la comtesse Marguerite? dit Cristiano à l'impérieuse tante; elle boite en effet...

— Non, non, ce n'est qu'un caprice! Vous verrez qu'elle ne voudra pas boiter, vu que c'est très disgracieux. Marguerite, donnez le bras à M. Stangstadius, et passez devant nous, pour qu'on voie lequel de vous boitera le plus bas.

— Boiter, moi? s'écria le savant; je ne boite que quand je n'y songe pas! Quand je veux, je vais dix fois plus vite et plus droit que les meilleurs piétons. Ah! je voudrais bien que vous me vissiez dans les montagnes, lorsqu'il s'agit de prouver aux guides paresseux que l'on peut tout ce qu'on veut!

En parlant ainsi, M. Stangstadius se mit à marcher rapidement, mais en imprimant à la partie disloquée de son corps un si violent mouvement de bas en haut, que la pauvre Marguerite, entraînée par lui, avait peine à toucher le parquet.

— Donnez-moi le bras, à moi, dit la comtesse Elfride à Cristiano; non que j'aie besoin d'être escortée ou soutenue, mais parce que je veux vous parler.

Et, tout en marchant vite et parlant de même, elle ajouta : — Votre oncle a dû vous dire que je voulais marier ma nièce avec le baron de Waldemora?

— Il est vrai, madame, il me l'a dit... ce soir.

— Ce soir? Il est donc arrivé? Je ne le savais pas ici!

— Il n'a sans doute pu trouver de place au château, et il a pris gîte au Stollborg.

— Quoi! dans ce repaire d'esprits malins? Eh bien! il sera en bonne compagnie; mais ne viendra-t-il pas au bal?

— J'espère que non! répondit étourdiment Cristiano.

— Vous espérez que non?

— A cause de sa goutte, qui demande du repos.

— Ah! vraiment il a la goutte? Ce doit être un grand ennui pour lui, qui est si ingambe et si actif! Il ne l'avait jamais eue, et croyait ne l'avoir jamais!

— C'est tout récent, une attaque ces jours-ci. Il m'a envoyé ici à sa place, en me recommandant de vous présenter ses devoirs, et de recevoir vos ordres pour les lui transmettre demain à son réveil.

— Ah! fort bien. Vous lui direz alors ce que j'allais vous dire. C'est une chose dont je ne fais pas mystère. J'ai remarqué que quand on affichait hautement un projet, il était déjà à moitié accompli. Donc je veux marier ma nièce avec le baron. Vous me direz qu'il n'est pas jeune : raison de plus pour qu'il veuille se dépêcher de

frustrer une douzaine d'insupportables héritiers qui lui font la cour en pure perte. Tenez! en voici deux qui passent, l'un est le comte de Nora, un bonhomme inoffensif, l'autre le baron de Lindenwald, un homme d'esprit très intrigant, ambitieux, et pauvre comme toute notre noblesse d'aujourd'hui. Le baron Olaüs, n'ayant pas de frères, est une heureuse exception; mais je peux vous dire à vous et à votre oncle qu'il est peu décidé pour ma nièce, et ma nièce pas du tout pour lui. Ceci ne me décourage nullement; ma nièce est un enfant, et cédera. Ma volonté étant connue ici, personne n'osera lui faire la cour; je me charge d'elle. C'est à votre oncle de décider le baron, et cela est très facile.

— Si madame la comtesse daigne me donner ses instructions...

— Les voici en deux mots : ma nièce aime le baron.

— En vérité?

— Quoi! vous ne comprenez pas? Un apprenti diplomate!

— Ah! si fait; pardon, madame. La comtesse Marguerite est censée aimer M. le baron, bien qu'elle le déteste, et...

— Et il faut que le baron se croie aimé.

— Donc c'est à M. Goefle qu'il appartient de lui faire cette histoire?

— A lui seul. Le baron est fort méfiant. Je le connais de longue date; je ne le persuaderais pas. Il me suppose des vues intéressées.

— Que vous n'avez pas! dit Cristiano en souriant.

— Que j'ai!... pour ma nièce. N'est-ce pas mon devoir envers elle?

— Assurément; mais M. Goefle se prêtera-t-il à... cette petite exagération?

— Un avocat se ferait scrupule d'orner un peu la vérité! Allons donc! quand il s'agit de gagner une cause, votre cher oncle en dit bien d'autres!

— Sans doute; mais le baron croira-t-il...

— Le baron croira tout de M. Goefle. C'est, selon lui, le seul homme sincère qui existe.

— M. le baron prétend donc être aimé pour lui-même?

— Oui, il a ce travers.

— S'il aime la comtesse Marguerite, il se fera aisément illusion...

— Aimer? Est-ce qu'on aime à son âge? Il est bien question de cela! C'est un homme grave qui ne songe au mariage que pour avoir un héritier, son fils étant mort il y a deux ans. Il veut une femme jolie et bien née, et ne lui demandera que de ne pas le rendre ridicule. Or avec ma nièce il ne risque rien. Elle a des principes; contente ou non de son sort, elle se respectera. Voilà ce que vous pouvez dire à votre oncle pour le décider. Ajoutez-y la promesse de ma reconnaissance, qui a son prix, il le sait bien. Je suis placée pour

payer un léger service par un service important, et, pour commencer, que désire-t-il pour vous? que désirez-vous vous-même? Voulez-vous être attaché d'emblée, et sur un bon pied, à l'ambassade de Russie? Je n'ai qu'un mot à dire. L'ambassadeur est ici.

— Dieu me préserve!... s'écria Cristiano, qui détestait la Russie; mais il se reprit, ne voulant pas encore se mettre mal avec la comtesse, et acheva ainsi sa phrase : « Dieu me préserve d'oublier jamais vos bontés! Je ferai tout pour m'en rendre digne. »

— Eh bien! commencez tout de suite.

— Faut-il que j'aille au Stollborg réveiller mon oncle?

— Non; approchez-vous de ma nièce de temps en temps durant le bal, et renouez la conversation avec elle. Vous profiterez de cela pour lui faire l'éloge du baron.

— Mais c'est que je ne le connais pas.

— Vous l'avez vu, cela suffit; vous parlerez comme si vous aviez été frappé de son grand air et de sa noble figure.

— Je ne demanderais pas mieux si je l'avais vu, mais...

— Ah! vous ne l'avez pas encore salué? Venez, je me charge de vous présenter à lui... Mais non, ce n'est pas cela. Vous allez demander à Marguerite de vous le montrer, et aussitôt vous vous récrierez sur la beauté des traits du personnage. Ce sera naïf, spontané, et vaudra beaucoup mieux qu'un éloge préparé.

— Comment mon opinion, à supposer qu'elle fût sincère, aurait-elle la moindre influence sur l'esprit de votre nièce?

— En Suède, quiconque a voyagé vaut deux, et même trois. Et puis vous ne savez donc pas que les jeunes filles ne s'y connaissent pas du tout, qu'elles sont guidées dans leur choix par l'amour-propre et non par la sympathie, de sorte que l'homme qu'elles se mettent à admirer le plus est toujours celui qui est le plus admiré des autres? Tenez, voilà ma nièce assise au milieu d'autres jeunes personnes qui certainement voudraient bien pouvoir prétendre au baron! C'est très bon qu'elle soit là. Je l'y laisserai; mêlez-vous à leur caquet, et pour que vous puissiez faire ce que vous m'avez promis, moi je prendrai le bras du baron, et je passerai avec lui en vue de ce grave cénacle. Profitez du moment.

— Mais si le baron me remarque par hasard, il demandera quel est ce butor qui ne s'est pas fait présenter à lui, et qui a eu la gaucherie de ne pas savoir se présenter lui-même?

— Ne craignez rien, je me charge de tout. D'ailleurs le baron ne vous verra pas. Il a la vue très basse, et ne reconnaît les gens qu'à la voix. A la chasse, il porte des bésicles, et vise très juste; mais dans le monde il a la coquetterie de s'en priver. C'est convenu, allez!

Un instant après, Cristiano était mêlé aux groupes de belles demoiselles qui se reposaient dans l'intervalle d'une danse à l'autre.

Il s'y introduisit en adressant à M[lle] Potin, qui se tenait au dernier rang, quelques politesses auxquelles la pauvre fille fut très sensible. Marguerite le vit avec plaisir se joindre au cercle de jeunes gens qui entourait les chaises de ses compagnes, et en un instant celles-ci surent d'elle qu'il était « un jeune homme de grand mérite, neveu du célèbre avocat Goefle, l'ami intime de sa tante. » Quelques-unes pincèrent les lèvres et trouvèrent mauvais qu'un roturier osât venir leur faire sa cour avec les jeunes officiers de l'*indelta* (1), qui étaient généralement de bonne famille; mais la plupart l'accueillirent fort bien et le trouvèrent charmant.

Le fait est que, comme beaucoup d'aventuriers de cette époque féconde en aventures, Cristiano était charmant. Par une particularité de type, dont il ne se rendait pas compte, il avait le genre de beauté qui devait plaire dans le pays. Il était grand, bien fait, blanc et frais de carnation, avec des yeux d'un bleu sombre, des sourcils bien marqués, d'un noir d'ébène, de même que les longs cils recourbés et la chevelure magnifique. Personne ne douta qu'il ne fût de pure race dalécarlienne, race tranchée et très différente des autres types scandinaves. Il avait en outre quelque chose de particulier qui attirait l'attention : c'était une façon d'être étrangère au pays, une suavité de langage et de manières qui sentait la fréquentation d'un monde plus civilisé ou plus artiste, et comme un parfum d'Italie et de France attaché à sa personne. Dès qu'on le sut élevé en Italie, on l'accabla de questions, et toutes ses réponses marquèrent tant de bon sens, de franchise et de gaieté, qu'au bout d'un quart d'heure de babil toutes ces jeunes têtes raffolaient de lui. Sans être fat, Cristiano n'en fut pas surpris. Il avait été, en d'autres temps, habitué à plaire, et en voulant, à tout prix, se redonner le plaisir d'une soirée d'homme du monde, il savait bien qu'à moins d'un coup de théâtre qui compromettrait gravement son succès, il se tirerait de son rôle mieux que la plupart des gens titrés ou gradés qui se trouvaient là.

Cependant la petite comtesse Elfride, accrochée ou plutôt suspendue au bras du monumental baron Olaüs, avait passé deux fois sans rencontrer les yeux de Cristiano. A la troisième, elle toussa très fort, puis amena le baron jusqu'auprès de Marguerite, et Cristiano, qui comprit, s'arracha à l'enivrement de la conversation pour s'effacer et observer le personnage sans attirer son attention.

Le baron Olaüs était très grand, très gros et très beau en dépit de l'âge, mais d'une physionomie réellement effrayante par sa blancheur mate et sa sinistre impassibilité. Son regard fixe tombait sur vous comme ces coups de vent glacé qui ôtent la respiration, et sa

(1) Armée permanente domiciliée à vie dans chaque localité, et dont l'organisation est particulière à la Suède.

bouche avait un sourire morne, d'un dédain et d'une tristesse extraordinaires. Sa voix, sans inflexion, était d'une sécheresse désagréable, et dès qu'il l'entendit s'adresser à Marguerite, Cristiano reconnut celle du personnage qui, une heure auparavant, faisait si bon marché de la Suède dans ses épanchemens avec un diplomate russe. Il le reconnut aussi à sa haute taille et à son habillement riche et sombre, qu'il avait remarqués en l'écoutant faire à l'ennemi les honneurs de sa patrie.

— Décidément, mademoiselle, dit le fâcheux baron à Marguerite, vous ne voulez pas danser? Vous souffrez beaucoup?

La comtesse Elfride ne donna pas à Marguerite le temps de répondre.

— Oh! ce n'est rien du tout, dit-elle, Marguerite dansera tout à l'heure.

Et elle emmena le baron en lançant à Cristiano un nouveau regard passablement impérieux. Or voici comment Cristiano se conforma à ses injonctions.

— Est-ce donc là le baron Olaüs de Waldemora? dit-il à Marguerite en se rapprochant d'elle et de Mlle Potin, qui s'était serrée contre la jeune fille à l'approche du châtelain.

— C'est lui, répondit Marguerite avec un sourire amer. Comment le trouvez-vous?

— C'est un homme qui a pu être très beau il y a une trentaine d'années.

— Au moins! reprit Marguerite avec un soupir. Sa figure vous plaît?

— Oui. J'aime les faces réjouies! La sienne est d'une gaieté...

— Effroyable, n'est-ce pas?

— Que disiez-vous donc à mon oncle? reprit Cristiano en s'asseyant derrière son fauteuil et en baissant la voix; il a tué sa belle-sœur?

— On le croit.

— Moi, j'en suis sûr!

— Ah! parce que...

— Parce qu'il l'aura regardée!

— Oh! n'est-ce pas que son regard est celui d'un phoque?

— Vous exagérez un peu, dit Mlle Potin, qui avait sans doute été terrifiée de son côté par quelque muette menace de la comtesse Elfride : il a l'œil fixe des gens qui ne voient pas.

— Eh! justement, dit Cristiano; la mort est aveugle... Mais qui donc a surnommé le baron *l'homme de neige?* Le nom lui convient, il personnifie pour moi l'hiver du Spitzberg. Il m'a donné le frisson.

— Et avez-vous remarqué son tic? dit Marguerite.

— Il a porté la main à son front, comme pour en essuyer la sueur; est-ce cela?

— Précisément.

— Il veut peut-être faire croire qu'il sue, l'homme de neige, mais c'est tout simplement qu'il fond.

— Vous voyez bien que j'ai raison d'en avoir peur. Et son diamant noir, y avez-vous fait attention?

— Oui, j'ai remarqué le *hideux* diamant noir, comme il essuyait son front avec sa main décharnée, car elle est décharnée, sa main, par contraste avec son gros ventre et sa face bouffie.

— De qui parlez-vous donc comme cela? dit une jeune Russe qui s'était levée pour étaler sa robe sur son panier. Est-ce du baron de Waldemora?

— J'étais en train de dire, répondit Cristiano sans se déconcerter, que cet homme-là n'avait pas trois mois à vivre.

— Oh! alors, s'écria la Russe en riant, il faut vous hâter de l'épouser, Marguerite!

— Gardez le conseil pour vous-même, Olga, répondit la jeune comtesse.

— Hélas! je n'ai pas, comme vous, une tante à qui rien ne résiste! Mais à quoi voyez-vous, monsieur Goefle, que le baron soit si malade?

— A son embonpoint mal réparti, au blanc jaune de son œil vitreux, aux ailes pincées de son nez en bec d'aigle, et surtout à quelque chose d'indéfinissable que j'ai éprouvé en le regardant.

— Vraiment? Êtes-vous doué de la seconde vue, comme les habitans du nord de ce pays?

— Je n'en sais rien. Je ne me crois pas sorcier, mais je crois très fort qu'il est des organisations plus ou moins sensibles à certaines influences mystérieuses, et je vous réponds que le baron de Waldemora n'en a pas pour longtemps.

— Moi, dit Marguerite, je crois qu'il est déjà mort depuis longtemps, et qu'il réussit, grâce à quelque secret diabolique, à se faire passer pour vivant.

— C'est vrai qu'il a l'air d'un spectre, reprit Olga; n'importe, je le trouve beau en dépit de ses années, et il y a en lui un pouvoir fascinateur. Toute la nuit dernière je l'ai vu en rêve. J'avais peur, et je me plaisais à avoir peur. Expliquez-moi cela.

— C'est bien simple, répondit Marguerite : le baron est grand alchimiste; il sait faire des diamans! Or vous nous disiez ce matin que pour des diamans vous feriez un pacte avec le diable.

— Vous êtes méchante, Marguerite! Si je disais à quelqu'un qui pût le redire au baron la manière dont vous l'arrangez, vous en seriez très contrariée, je parie!

— Croyez-vous cela, monsieur Goefle? dit Marguerite à Cristiano.

— Non, répondit-il. Quel besoin les anges ont-ils de diamans? N'ont-ils pas les étoiles?

Marguerite rougit, et, s'adressant à la jeune Russe : — Ma chère Olga, lui dit-elle, je vous supplie de dire vous-même au baron que je ne peux pas le souffrir. Vous me rendrez grand service... Et tenez, la preuve!... Voilà ce bracelet qui vous fait tant d'envie!... Brouillez-moi avec le baron, et je m'engage à vous le donner.

— Oh! oui-dà! que dirait votre tante?

— Je lui dirai que je l'ai perdu, et vous ne le porterez pas ici, voilà tout. Tenez, tenez, le baron revient vers nous; c'est pour m'inviter. On recommence le menuet. Je vais refuser. Ma tante est là-bas, absorbée dans une conversation politique avec l'ambassadeur de Russie. Soyez tout près de moi, il faudra bien que le baron vous invite.

En effet, le baron venait avec une grâce sépulcrale renouveler son invitation. Marguerite trembla de tous ses membres lorsqu'il avança la main pour qu'elle y mît la sienne en disant : — La comtesse Elvéda m'a dit que maintenant vous désiriez danser, et je fais recommencer le menuet pour vous.

Marguerite se leva, fit un pas, et, se laissant retomber sur sa chaise : — Je voudrais obéir à ma tante, dit-elle d'un ton résolu; mais vous voyez, monsieur le baron, que je ne le puis, et je ne pense pas que vous ayez l'intention de me soumettre à la torture.

Le baron fit un mouvement de surprise. C'était un homme intelligent, fort bien élevé et méfiant à l'excès. La comtesse ne l'avait pas tellement trompé qu'il ne fût prêt à voir clair au moindre indice, et l'aversion de Marguerite était si manifeste qu'il se le tint pour dit. Son sourire prit une expression de profond dédain, et il répondit avec une gracieuse ironie : — Vous êtes mille fois trop bonne pour moi, mademoiselle, et je vous prie de croire que j'en suis profondément touché! — Et, s'adressant aussitôt à Olga, il l'invita et l'emmena par la main, tandis que Marguerite glissait dans l'autre main de la jeune ambitieuse son riche bracelet rapidement détaché.

— Monsieur Goefle, dit-elle vivement à Cristiano d'une voix tremblante, vous m'avez porté bonheur, je suis sauvée!

— Et pourtant vous êtes pâle, lui dit Cristiano, vous tremblez.

— Que voulez-vous? J'ai eu peur, et à présent je songe à la colère de ma tante, et j'ai peur encore!... Mais c'est égal, je suis délivrée du baron! Il se vengera de moi, il me fera peut-être mourir; mais je ne serai pas sa femme, je ne porterai pas son nom, je ne toucherai pas sa main ensanglantée!

— Taisez-vous, au nom du ciel! taisez-vous! dit Mlle Potin, aussi pâle, aussi effrayée qu'elle. On pourrait vous entendre! Vous avez été brave, et je vous en félicite; mais au fond vous êtes peureuse,

et vous voilà exaltée à vous rendre malade. Mon Dieu! n'allez pas vous évanouir, chère enfant! Respirez votre flacon!

— Ne crains rien, ma bonne amie, répondit Marguerite, me voilà remise. Est-ce que l'on s'est aperçu de tout cela autour de nous? Je n'ose encore regarder personne.

— Non, Dieu merci, la ritournelle à grand fracas de l'orchestre a couvert les paroles, et toutes ces demoiselles se sont levées pour la danse. Vous voilà à peu près seule dans ce coin. N'y restez pas en vue. Évitons surtout que votre tante ne vienne vous faire une scène dans l'état où vous êtes. Sortons; allons dans votre appartement. Donnez-moi le bras.

— Ne vous reverrai-je donc plus? dit Cristiano avec une émotion qu'il ne put maîtriser.

— Si fait, répondit Marguerite, je veux encore vous parler : dans une heure, vous nous retrouverez...

— Où vous retrouverai-je? dites!

— Je ne sais... Eh bien! tenez, au buffet!

Tandis que Marguerite s'éloignait, Cristiano quittait le salon par une autre porte et s'orientait de son mieux vers le lieu du rendez-vous, afin de n'être pas retardé par une vaine recherche quand le moment serait venu. D'ailleurs le mot de buffet avait réveillé en lui une sensation qui, en dépit de l'intérêt attaché par lui à son aventure, le torturait depuis son entrée au bal. — S'il n'y a là personne, se disait-il, je vais faire une terrible brèche aux victuailles de monseigneur.

Pendant qu'il se dirige vers ce sanctuaire, sachons ce qui se passe au salon.

IV.

Certes le baron n'aimait pas la danse, et sa corpulence ne se prêtait guère aux entrechats; toutefois on avait dans ce temps-là des *danses nobles*, auxquelles se mêlaient, par savoir-vivre, les personnes les plus graves. Le baron, veuf depuis longtemps, n'avait guère donné de fêtes tant que son futur héritier avait vécu; mais, voyant son nom destiné à périr avec lui, ses titres et richesses menacés de passer à une autre branche de la famille qu'il haïssait, il avait fermement résolu de se remarier au plus vite, et de choisir, non une compagne aimable, dont il n'éprouvait pas le besoin moral, mais une fille fraîche et jeune, capable de lui donner des enfans. En conséquence il avait remis son manoir sur un pied de luxe et convoqué le beau sexe de sa province, aux seules fins de poser sa couronne baroniale sur la tête la plus réjouissante qui se présenterait de bonne grâce pour la recevoir.

La comtesse Elfride avait cru l'emporter. Ses plans étaient déjoués, le vieux épouseur ouvrait les yeux... Il se sentit ridicule, et jura de se venger de la tante aussi bien que de la nièce; mais à ce serment, rapidement formulé en lui-même, il joignit la résolution de n'être pas joué deux fois, et de faire seul ses affaires en s'adressant à la première fille bien née qui le verrait d'un bon œil. Cette fille, c'était Olga; il n'en put douter lorsqu'elle lui raconta tout bas comme quoi Marguerite lui avait cédé ses droits et prétentions sur son cœur. Elle fit ce caquet avec une grande candeur d'effronterie, et en ayant l'air de plaisanter comme une enfant qu'elle était à beaucoup d'égards, mais en femme que l'ambition dévorait déjà et inspirait à propos. Le baron, qui ne manquait pas d'esprit, soutint le badinage, et parut n'y attacher aucune importance; mais quand la danse fut finie, au lieu de ramener Olga à sa place, il lui offrit le bras pour la conduire dans la galerie, dont la vaste étendue permettait les aparté, et là il lui dit froidement, en prenant sa main brûlante dans ses mains glacées : — Olga, vous êtes jeune et belle; mais vous êtes pauvre, et de trop bonne famille pour épouser un joli garçon sans naissance. Il ne tient qu'à vous que votre badinage n'en soit pas un. Je vous offre mon nom et un sort brillant. Répondez sérieusement et tout de suite, ou de ce que nous disons là il ne sera plus jamais question.

Olga était en effet jeune, belle, pauvre, vaine et avide. Elle saisit l'occasion aux cheveux et accepta sans hésiter. — C'est bien, je vous remercie, lui dit Olaüs en lui baisant la main. Permettez-moi de ne pas ajouter un mot. Je serais ridicule si je vous parlais d'amour. Cela vous ferait penser que je peux me croire aimé. Nous nous marions, voilà qui est convenu, et nous avons de fortes raisons pour nous y décider l'un et l'autre, voilà qui est certain. Maintenant, si vous tenez à ce que ce mariage se fasse, je vous demande un secret absolu pendant quelques jours, et surtout vis-à-vis de la comtesse Marguerite et de sa tante. Pouvez-vous me le promettre? Songez qu'une indiscrétion romprait tout entre nous.

Olga avait trop d'intérêt à se taire pour ne pas promettre sincèrement. Le baron la ramena au grand salon. Leur disparition avait été si courte que, si elle fut remarquée, elle ne put tirer à conséquence. La comtesse d'Elvéda s'en émut pourtant, et vint savoir ce que sa nièce était devenue. — Ne vous en inquiétez pas, lui dit Olga; elle était ici tout à l'heure.

— Elle se cache, elle s'obstine à ne pas danser!

— Nullement, dit le baron; elle s'était résignée. C'est moi qui n'ai pas voulu abuser de son obligeance. — Et, offrant le bras à la comtesse, il s'éloigna avec elle pour lui dire qu'il n'entendait pas être aimé par contrainte, qu'il était assez grand garçon pour faire

sa cour lui-même, et qu'il la priait de ne plus se mêler de rien, si elle ne voulait lui faire perdre toute espérance et même toute volonté de mariage.

La comtesse se consola de la mercuriale, car c'était la première fois que le baron paraissait décidé à rechercher sa nièce. Tout intrigante et perfide qu'elle était, elle fut la dupe du baron, qui ne songeait plus qu'à la jouer comme elle s'était jouée de lui.

— J'admire, se disait Cristiano en se dirigeant vers le buffet, comme ces personnes de haute intrigue, qui se croient maîtresses des destinées du vulgaire, sont niaises dans leur malice et faciles à duper! Il doit en être ainsi quand on a pour point de départ dans une telle vie le mépris absolu de l'espèce humaine. On ne peut pas mépriser les autres sans se mépriser soi-même, et qui ne s'estime pas dans son œuvre est frappé d'impuissance. Était-elle superbe et comique, cette tante qui me disait tranquillement : — J'ai une nièce à immoler; aidez-moi vite, vous serez payé : vous aurez une place de premier valet dans une bonne maison!

Mais Cristiano fit trêve à ses réflexions philosophiques en entrant dans la salle qu'il cherchait, et qu'il reconnut à une odeur de venaison vraiment délicieuse. C'était une jolie rotonde, où de petites tables volantes étaient destinées, en attendant l'heure du grand souper général, à satisfaire les appétits impatiens. Comme à neuf heures tout le monde avait grandement fait honneur à la table du baron, la salle était vide, à l'exception d'un laquais profondément endormi que Cristiano se garda bien d'éveiller, dans la crainte de passer pour glouton et malappris. Il s'empara, sans chercher et sans choisir, d'une galantine apprêtée à la française; mais comme il y enfonçait le couteau à manche de vermeil, la porte s'ouvrit avec fracas, le laquais, éveillé en sursaut, se trouva sur ses pieds, comme mû par un ressort, et M. Stangstadius entra, faisant trembler les cristaux et les porcelaines par l'ébranlement qu'imprimait au parquet sa démarche inégale et violente.

— Eh! parbleu, s'écria-t-il en voyant Cristiano, je suis content de vous trouver là, vous! Je n'aime pas à manger seul, et nous causerons de choses sérieuses en satisfaisant la volonté aveugle de notre pauvre machine humaine... Bah! vous voulez manger debout? Oh! que non, c'est très défavorable à la digestion, et on ne sent pas le goût de ce qu'on mange... Karl, ouvre-nous cette table, la plus grande... Bien! Et sers-nous du meilleur... Du jambon, des hors-d'œuvre? Non, pas encore! Quelque chose de substantiel, quelques bonnes tranches d'aloyau, après quoi tu nous choisiras la noix de ton jambon d'ours... Est-ce un jambon de Norvége au moins? Ce sont les mieux fumés... Et du vin, Karl, à quoi songes-tu? Du madère, du bordeaux, et tu y ajouteras quelques bouteilles de cham-

pagne pour ce jeune homme, qui doit en être friand... C'est bien, Karl, en voilà assez, mon garçon; mais ne t'éloigne pas, il nous faudra du dessert tout à l'heure.

En commandant de la sorte, M. Stangstadius s'installa le dos au poêle, et se mit à boire et à manger d'une si mirifique manière que Cristiano, mettant toute honte de côté, se mit à dévorer de toute la puissance de ses trente-deux dents. Quant au savant, qui n'en avait plus qu'une douzaine, il savait si bien s'en servir, qu'il ne demeura pas en arrière, mais sans cesser de parler et de gesticuler avec une singulière énergie. Cristiano, étonné, le comparait intérieurement à un monstre fantastique, moitié crocodile et moitié singe, et il se demandait où était le siége de cette vitalité effrayante dans un corps disloqué, d'une apparence chétive, surmonté d'une tête pointue, aux yeux divergens et à la mobilité insensée.

La conversation du géologue l'aida à résoudre ce problème. Le digne homme n'avait jamais aimé personne, pas même un chien. Toutes choses lui étaient indifférentes en dehors du cercle d'idées où il vivait pour ainsi dire de lui-même, se plaisant, s'admirant, se cajolant, et se nourrissant du parfum de sa propre louange à défaut d'autre chose.

— Voyez-vous, mon cher, disait-il en réponse aux félicitations de Cristiano sur sa magnifique santé, je suis un être que Dieu a fait et ne recommencera pas. Non, je vous jure, il ne le pourra pas! Je n'ai rien des misères des autres hommes. D'abord je n'ai jamais connu la grossière et misérable infirmité de l'amour. Je n'ai jamais perdu une minute de ma vie à m'oublier moi-même pour une de ces gentilles poupées dont vous faites des idoles. Une femme de soixante-dix ans ou de dix-huit, c'est absolument la même chose. Quand j'ai faim, si je suis dans une cabane, je mange tout ce que je trouve, et si je ne trouve rien, je pense à mes ouvrages, et j'attends sans souffrir. A une bonne table, je mange de tout, et tant qu'il y en a, sans être jamais incommodé. Je ne sens ni chaud ni froid; ma tête brûle toujours, mais d'un feu sublime qui n'use pas la machine, et qui tout au contraire la soutient et la renouvelle. Je ne connais pas la haine ou l'envie; je sais très bien que personne n'en sait plus que moi, et quant à ceux qui me jalousent (le nombre en est grand), je les écrase comme des vers de terre, et ils ne se relèvent jamais de ma critique. Bref, je suis de fer, d'or et de diamant, et je défie les entrailles du globe de receler une matière plus dure et plus précieuse que celle dont je suis fait.

A cette déclaration si nette et si franche, Cristiano ne put se défendre d'un fou rire qui ne déconcerta et ne fâcha en rien le chevalier de l'Étoile polaire. Tout au contraire, il prit cette hilarité pour un joyeux hommage rendu à sa supériorité universelle, et Cris-

tiano vit bien qu'il avait affaire à une sorte d'exaltation très singulière, et qu'il eût pu définir ainsi : la folie par excès de positivisme. Il eût été bien inutile de l'interroger sur les personnes qui intéressaient Cristiano. M. Stangstadius daigna seulement dire que le baron de Waldemora avait quelques velléités de science, mais qu'au fond c'était un crétin. Quant à Marguerite, il la trouvait stupide d'hésiter à s'enrichir par un mariage quelconque. Il l'épargnait cependant un peu, et avouait qu'elle lui semblait plus aimable que les autres, parce qu'elle était éprise de lui, preuve de bon sens, mais dont il n'avait que faire, vu que la science était sa femme et sa maîtresse en même temps.

— En vérité, monsieur le professeur, lui dit Cristiano, vous me semblez un homme admirablement complet dans votre merveilleuse logique.

— Ah! je vous en réponds, reprit M. Stangstadius. Je suis un autre gaillard que votre baron Olaüs, dont les sots admirent la force et le sang-froid!

— *Mon* baron? Je vous jure que je ne veux rien de lui.

— Moi, je n'en dis ni mal ni bien, répliqua le professeur. Tous les hommes sont plus ou moins de pauvres sires; mais celui-là n'a-t-il pas la prétention d'être un esprit fort et de n'avoir jamais rien aimé?

— Aurait-il réellement aimé quelqu'un? Sa physionomie serait bien trompeuse.

— Je ne sais s'il a aimé sa femme pendant qu'elle était en vie. C'était une méchante diablesse.

— C'était peut-être de l'*admiration* qu'il avait pour elle?

— Qui sait? Elle le menait comme elle voulait. Tant il y a qu'après sa mort il ne pouvait plus se passer d'elle, et qu'il vint alors me trouver pour que j'eusse à calciner et à cristalliser madame la baronne.

— Ah! ah! le fameux diamant noir est votre ouvrage?

— Vous l'avez donc vu? N'est-ce pas que c'est un joli résultat? Le lapidaire qui l'a taillé a donné sa langue aux chiens, ne pouvant deviner si c'était un produit de la nature ou de l'art. Il faut que je vous raconte de quelle façon j'ai opéré, et comment j'ai obtenu la transparence. J'ai pris *mon corps*, je l'ai enveloppé d'une nappe d'amiante à la manière des anciens, et je l'ai placé sur un brasier très ardent, composé de bois, de houille et de bitume, le tout arrosé d'huile de naphte. Quand *mon corps* a été bien réduit...

Cristiano, condamné à subir le récit de la réduction et de la vitrification de Mme la baronne, prit le parti de manger vite sans entendre; mais il était rassasié avant que le professeur eût terminé sa démonstration. C'était une grave contrariété pour Cristiano, qui

eût bien voulu se trouver seul avec Marguerite et sa gouvernante. La contrariété devint plus vive lorsqu'un flot de jeunes officiers de l'*indelta* envahit la salle.

Ces estomacs septentrionaux ne se contentaient nullement des rafraîchissemens et friandises promenés dans le bal. Ils venaient se réchauffer avec les bons vins d'Espagne et de France, et Cristiano trouva enfin dans leur manière de les déguster un cachet particulier à ces hommes du Nord, qu'il n'avait pu constater jusque-là. Dès lors il remarqua en eux une certaine rudesse de manières et une gaieté plus lourde que celle dont il se sentait capable. Par compensation, la franchise et la cordialité de ces jeunes gens lui furent sympathiques. Tous lui firent fête et le forcèrent de boire avec eux jusqu'à ce que, se sentant un peu monté et craignant de se laisser aller à trop d'abandon, il s'arrêta, admirant avec quelle aisance ces robustes enfans de la montagne engloutissaient les vins capiteux sans en paraître émus le moins du monde.

Aussitôt qu'il put se dégager de leurs amicales provocations, il alla se mettre près de la porte, afin de pouvoir sortir dès qu'il apercevrait Marguerite dans la galerie. Il pensait qu'en voyant cette salle pleine de jeunes gens en train de boire, elle ne voudrait pas entrer; mais elle vint et entra quand même, et au bout de quelques instans d'autres jeunes personnes vinrent avec leurs cavaliers s'asseoir à d'autres tables, où ceux qui les occupaient s'empressèrent de leur faire place et de les servir. Alors la gaieté devint bruyante et cordiale. On oublia de singer Versailles; on parla suédois, et même dalécarlien; on éleva la voix, et les demoiselles burent du champagne sans faire la grimace, et même du chypre et du porto sans craindre de déraisonner. Il y avait là des frères, des fiancés et des cousins; on était en famille, et les relations entre les sexes avaient une liberté honnête, expansive, un peu vulgaire, mais en somme touchante par sa chaste simplicité. — Voilà de bonnes âmes, pensa Cristiano. Pourquoi diable ces gens-ci, quand ils s'observent, se posent-ils en Russes ou en Français, quand ils ont tout à gagner à être eux-mêmes? — Ce qui le charmait dans la petite comtesse Marguerite, c'est que précisément elle était *elle-même* en toute circonstance. Certes Mlle Potin l'avait très bien élevée en la conservant naturelle et spontanée. Elle fut particulièrement agréable à Cristiano en refusant de boire du vin. Cristiano avait des préjugés.

Pendant que l'on babillait et riait autour de Stangstadius, dont la table immobile et toujours copieusement servie était devenue le centre et le but de taquineries qui ne déconcertaient nullement le personnage, Marguerite put raconter à Cristiano, sur un ton de confidence qui ne lui déplut pas, comme on peut croire, que sa tante était toute changée à son égard, et qu'au lieu de la gronder,

elle lui avait parlé avec douceur. — Il faut, ajouta-t-elle, que le baron ne lui ait rien dit de mon algarade, ou que, la sachant, elle ait résolu de s'y prendre autrement pour m'amener à ses fins, tant il y a que je respire, que le baron ne s'occupe plus de moi, et que si je dois être grondée demain par ma tante, ou renvoyée pour pénitence à ma solitude de Dalby, je veux me divertir cette nuit et oublier tous mes chagrins. Oui, je veux danser et sauter, car figurez-vous, monsieur Goefle, que c'est le premier bal de ma vie, et que je n'ai jamais dansé que dans ma chambre avec la bonne Potin. Aussi je meurs d'envie d'essayer mon petit savoir en public, en même temps que je meurs de peur d'être maladroite et de m'embrouiller dans les figures de la contredanse française. Il me faudrait trouver quelqu'un d'obligeant qui m'aidât à m'en tirer et qui eût l'œil sur moi, pour m'avertir charitablement et adroitement de mes gaucheries.

— Ce quelqu'un-là ne sera pas difficile à trouver, répondit Cristiano, et si vous voulez vous fier à moi, je réponds que vous danserez comme si vous en étiez à votre centième bal.

— Eh bien! c'est convenu, j'accepte avec reconnaissance. Attendons jusqu'à minuit. Nous organiserons, avec ces messieurs et ces demoiselles qui sont ici, un petit bal à part, dans un bout de la galerie, et peut-être que ma tante, qui danse dans le grand salon avec les plus gros personnages du pays, ne s'apercevra pas de la prompte guérison de mon entorse.

Cristiano commençait à babiller pour son compte avec l'aimable fille, et, un peu exaltée par le champagne, sa gaieté tournait insensiblement à la sentimentalité, lorsqu'un nom prononcé tout haut près de lui le fit tressaillir et se retourner vivement.

— Christian Waldo? disait un jeune officier à figure ouverte et enjouée, qui l'a vu? où est-il?

— Oui, au fait! s'écria Cristiano en se levant, où est-il, Christian Waldo, et qui l'a vu?

— Personne, répliqua-t-on d'une autre table. Qui a jamais vu la figure de Christian Waldo, et qui la verra jamais?

— Vous ne l'avez pas vue, vous, monsieur Goefle? dit Marguerite à Cristiano; vous ne le connaissez pas?

— Non! Qu'est-ce donc que ce Christian Waldo, et d'où vient que sa figure est impossible à voir?

— Mais vous avez entendu parler de lui? Son nom vous a frappé?

— Oui, parce que déjà ce nom est venu à mes oreilles à Stockholm; mais je n'y ai pas fait grande attention, et je ne me rappelle plus...

— Voyons, major, dit un jeune lieutenant, puisque vous connaissez ce Waldo, expliquez-nous donc ce qu'il est et ce qu'il fait. Moi je n'en sais rien encore.

— Le major Larrson sera bien habile s'il en vient à bout, dit Marguerite. Pour moi, j'ai déjà entendu dire ici tant de choses sur le compte de Christian Waldo que je promets d'avance de ne pas croire un mot de ce que nous allons entendre.

— Pourtant, répondit le major, je suis tout prêt à jurer sur l'honneur que je ne dirai rien que je ne sache pertinemment. Christian Waldo est un comique italien, qui va de ville en ville, réjouissant les populations par son esprit aimable et son intarissable gaieté; son spectacle consiste...

— Nous savons cela, dit Marguerite, et nous savons aussi qu'il donne ses représentations tantôt dans les salons, tantôt dans les tavernes, aujourd'hui au château, demain dans la hutte, prenant très cher aux riches et jouant souvent gratis pour le peuple.

— Voilà un plaisant original, dit Cristiano, une espèce de saltimbanque!

— Saltimbanque ou non, c'est un homme extraordinaire, reprit le major, et un homme de cœur, qui plus est! Je l'ai vu à Stockholm, le mois dernier, tenir bravement tête à trois matelots ivres et furieux, l'un desquels, ayant cruellement maltraité un pauvre mousse, s'était vu arracher sa victime par Christian Waldo indigné. Une autre fois ce Christian s'est jeté au milieu des flammes pour sauver une vieille femme, et tous les jours il donnait presque tout ce qu'il gagnait à ceux qui excitaient sa pitié. Enfin le peuple des faubourgs l'aimait tant qu'il a été forcé de partir secrètement, dit-on, pour n'être pas porté en triomphe.

— Et aussi, dit Marguerite, pour n'être pas forcé d'ôter son masque, car les autorités commençaient à s'inquiéter d'un inconnu si populaire, et à se demander si ce n'était pas un agent de la Russie qui débutait ainsi afin de pouvoir, en temps et lieu, fomenter quelque sédition.

— Vous croyez, dit Cristiano, que ce drôle de corps, car il paraît que c'est un drôle de corps, est un espion russe?

— Oh! moi! je ne le crois pas, répondit Marguerite. Je ne suis pas de ceux qui veulent que la bonté et la charité servent à cacher de mauvais desseins.

— Mais ce masque? dit une des jeunes filles qui avaient avidement écouté l'officier : pourquoi ce masque noir qu'il porte toujours pour entrer dans son théâtre et pour en sortir? Est-ce pour représenter l'arlequin italien?

— Non, puisqu'il ne paraît jamais de sa personne dans le spectacle qu'il donne au public. Il a une raison que nul ne sait.

— C'est peut-être, observa Cristiano, pour cacher quelque lèpre?

— D'autres prétendent qu'il a eu le nez coupé, dit un des jeunes gens.

— Et d'autres disent encore, ajouta un troisième interlocuteur, qu'il est le plus joli garçon du monde, et qu'il s'est montré à ses hôtes du faubourg et à quelques personnes qu'il avait prises en amitié.

— Il paraît même, reprit le major, qu'il ne se masque pas du tout dans ce qu'on pourrait appeler son intérieur; mais les avis sont très partagés sur sa figure. Une jeune batelière, qui en était malade de curiosité, a obtenu qu'il ôtât ce masque, et s'est trouvée mal de frayeur en voyant une tête de mort.

— Décidément ce Waldo est le diable en personne, dit Marguerite, puisqu'il peut, à volonté, se montrer en beau garçon ou en spectre épouvantable. Est-ce que vous n'avez pas envie de le voir, mesdemoiselles?

— Eh bien! et vous, Marguerite?

— Avouons franchement que nous en grillons toutes, ce qui ne nous empêche pas d'en avoir très peur!

— Et on dit qu'il va venir ici? demanda une des demoiselles.

— On dit même qu'il y est, répondit le major.

— Quoi, vraiment! s'écria Marguerite. Il est arrivé? nous allons le voir? Il est ici, dans le bal peut-être?

— Oh! quant à cela, dit Cristiano, ce serait difficile.

— Pourquoi difficile?

— Parce qu'un saltimbanque n'oserait pas se présenter comme invité dans la bonne compagnie.

— Bah! il paraît que le drole ose tout, reprit le major. Son masque, son spectacle et son nom ne se quittent pas; mais on prétend, et c'est très probable, que sous un autre nom et sans aucun masque il va et vient, pénètre partout à Stockholm, et que, dans les promenades et les tavernes les mieux fréquentées, on n'est jamais sûr, quand on parle de lui, de ne l'avoir pas à côté de soi, ou de ne pas lui adresser la parole à lui-même.

— Eh bien! alors, reprit Cristiano, que sait-on en effet? Il est peut-être dans cette chambre!

— Oh! pour cela non! répondit Marguerite après avoir fait de l'œil le tour de l'appartement, toutes les personnes qui sont ici se connaissent.

— Mais moi, on ne me connaît pas? Je suis peut-être Christian Waldo!

— Eh bien! où est donc votre tête de mort? dit en riant une des jeunes filles. Sans masque et sans tête de mort, vous n'êtes qu'un Waldo apocryphe! A propos, messieurs, quelqu'un nous dira-t-il comment on sait qu'il est arrivé?

— Je peux vous dire, repartit le major, comment je l'ai su, moi. Un inconnu a demandé l'hospitalité ici, on lui a dit d'aller à la ferme parce que la maison était pleine. Il s'est nommé, il a montré la lettre du majordome Johan, qui l'appelle de la part du baron, son maître, pour le divertissement de la société ici rassemblée. Je ne sais pas si on a trouvé un coin pour le loger au château ou ailleurs; mais il est arrivé, le fait est certain.

— Qui vous l'a dit?

— Le majordome lui-même.

— Et il avait son masque?

— Il avait son masque.

— Et est-il grand, gros, bien fait, bancal?

— Je n'ai pas fait ces questions-là, puisque, l'ayant vu de mes yeux, à Stockholm, masqué il est vrai, je savais qu'il est grand, bien pris et leste comme un daim.

— C'est peut-être un ancien danseur de corde? dit Cristiano, qui ne paraissait plus prendre intérêt à la conversation que par complaisance.

— Oh! pour cela, non, dit Marguerite; c'est un homme qui a reçu une très belle éducation. Tout le monde est frappé du style et de l'esprit de ses comédies.

— Mais qui prouve qu'elles soient de lui?

— Des gens versés dans toutes les littératures anciennes et modernes affirment qu'il n'y a rien de pillé, et ses saynètes bouffonnes, que l'on dit parfois sentimentales aussi, ont été à Stockholm un événement littéraire.

— Croyez-vous que nous l'entendrons demain? demanda-t-on de toutes parts.

— Cela est à présumer, répondit le major; mais si ces demoiselles sont impatientes de le savoir, j'offre de me mettre à sa recherche et de le lui demander.

— A minuit? dit Cristiano en regardant la pendule : le pauvre diable doit être endormi! Je croyais que la comtesse Marguerite avait à entretenir l'assistance d'un projet plus sérieux.

— Oui, au fait, s'écria Marguerite, j'ai à vous proposer un petit bal entre nous. Je suis ici une nouvelle-venue, une vraie sauvage, je m'en confesse; je ne suis connue de vous que depuis deux ou trois jours, mais toutes les personnes que je vois ici m'ont fait tant d'accueil et de bonnes prévenances, que j'ai le courage d'avouer... ce que M. Goefle va avoir l'obligeance de vous dire.

— Voici le fait, reprit Cristiano : la comtesse Marguerite est, comme elle vous l'a dit elle-même, une vraie sauvage. Elle ne sait rien au monde, pas même danser; elle est disgracieuse au possible, et boiteuse au moins autant que notre illustre maître Stangstadius.

En outre, elle est lourde, distraite, myope... Enfin, pour se résigner à danser avec elle, il faut une dose de charité vraiment chrétienne, car...

— Assez, assez! s'écria en riant Marguerite, vous faites les honneurs de ma personne avec une rare humilité; mais je vous en remercie. On doit maintenant s'attendre à quelque chose de si affreux, que, pour peu que je m'en tire à peu près convenablement, on sera enchanté de moi. La conclusion est donc que je voudrais faire mon début en petit comité, et que, si vous le voulez tous, nous allons danser dans la galerie. L'orchestre de la grande salle fait assez de vacarme pour que nous en ayons au moins autant qu'il nous en faut pour nous diriger.

Plusieurs jeunes gens s'étaient déjà élancés vers Marguerite pour lui demander la préférence. Elle les remercia en disant que M. Christian Goefle s'était dévoué d'avance à être la victime.

— Eh! mon Dieu! oui, messieurs! dit gaiement Cristiano en recevant dans sa main gantée la petite main de Marguerite. Plaignez-moi tous, et marchons au supplice!

En un instant, la place fut choisie et la contredanse organisée. Marguerite demanda à n'être pas du quadrille qui commençait.

— Vous voilà singulièrement émue, lui dit Cristiano.

— C'est vrai, répondit-elle. Le cœur me bat comme à un oiseau qui se lance hors du nid pour la première fois, et qui n'est pas bien sûr d'avoir des ailes.

— C'est, je le vois, reprit l'aventurier, un grave événement dans la vie d'une demoiselle que la première contredanse. Dans un an d'ici, quand vous aurez dansé à une centaine de bals, vous rappellerez-vous par hasard le nom et la figure de l'humble mortel qui a le bonheur et la gloire de diriger vos premiers pas?

— Oui certes! monsieur Goefle, ce souvenir se trouvera toujours lié à celui des plus grandes émotions de ma vie, la peur du baron et la joie d'être délivrée de lui par un effort de courage dont je ne me croyais pas capable, et que certes votre oncle et vous m'avez inspiré!

— Savez-vous pourtant, dit Cristiano, que je ne suis plus bien certain de votre aversion pour le baron?

— Et pourquoi cela?

— Vous étiez du moins beaucoup plus effrayée de danser en public que de danser avec lui.

— Et pourtant je n'ai pas dansé avec lui et je danse avec vous?

Cristiano serra involontairement les doigts mignons de Marguerite; mais elle crut qu'il ne s'agissait que de se lancer à la danse, et, toute rouge de plaisir et de crainte, elle le suivit dans la joyeuse

mêlée, où bientôt elle se sentit aussi rassurée qu'elle avait le droit de l'être par sa grâce et sa légèreté.

— Eh bien! je crois que je n'ai plus peur, lui dit-elle en revenant à sa place, pendant que l'autre quadrille entamait une nouvelle figure.

— Vous voilà beaucoup trop brave, lui répondit Cristiano. J'espérais vous être bon à quelque chose, et je vois que vous sentez si bien pousser vos ailes, que tout à l'heure vous vous envolerez avec le premier venu.

— Ce ne sera toujours pas avec le baron! Mais dites-moi donc pourquoi vous supposiez que j'exagérais mon éloignement pour lui?

— Eh! mon Dieu! je vois que vous aimez passionnément le bal, c'est-à-dire les fêtes et le luxe : toute passion entraîne ses conséquences. Or, si le plaisir est le but, la richesse est le moyen.

— Eh! me trouvez-vous si sotte et si mal faite que je ne puisse prétendre à la fortune sans épouser un vieillard?

— Alors vous avouez que la fortune est pour vous la condition du mariage?

— Si je disais *oui*, que penseriez-vous de moi?

— Rien de mal.

— Oui, je serais comme tant d'autres, et vous ne penseriez par conséquent de moi rien de bon?

Cette conversation délicate fut reprise au troisième intervalle de repos du quadrille dont nos deux jeunes gens faisaient partie.

Marguerite provoquait la sincérité de Cristiano. — Avouez-le, disait-elle; vous méprisez les filles qui se marient pour être riches, comme Olga, par exemple, qui trouve le baron fort beau à travers les facettes des gros diamans de ses rêves.

— Je ne méprise rien, répondit l'aventurier; je suis né tolérant, ou les facettes de ma vertu, à moi, se sont émoussées au frottement du monde. J'ai de l'enthousiasme pour ce qui est supérieur à l'esprit du monde, de l'indifférence philosophique pour ce qui suit le courant vulgaire.

— De l'enthousiasme, dites-vous? N'est-ce pas payer bien cher une chose aussi naturelle que le désintéressement? Je ne vous demande pas tant, moi, monsieur Goefle, je ne réclame de vous que l'estime. Croyez donc, je vous en prie, que si je suis libre de mon choix, je consulterai mon cœur et nullement mes intérêts. Dussé-je ne plus jamais avoir de dentelles à mes manchettes et de nœuds de satin à ma robe, dussé-je ne plus jamais danser à la lueur de mille bougies et aux sons de trente violons, hautbois et contre-basses, je me sens capable de faire ces immenses sacrifices pour conserver la liberté de mes sentimens et le bon témoignage de ma conscience.

Marguerite parlait avec feu. Animée par la danse, elle mettait

tout son cœur en dehors; son âme généreuse et romanesque était dans ses yeux brillans, dans son sourire radieux, dans son attitude d'oiseau impatient de repartir vers les nues, dans ses beaux cheveux blonds qui semblaient se rouler en serpens animés sur ses blanches épaules, dans le son ému de sa voix, enfin dans tout son charmant petit être. Cristiano en eut un éblouissement, et, ne sachant plus ce qu'il disait, il jeta, comme au hasard du rêve, cette bizarre question à Marguerite : — Pourtant vous n'aimerez jamais qu'un homme de votre rang, et si, en dépit de vous-même, votre cœur parlait pour un pauvre diable, pour un homme sans nom et sans avoir,... pour Christian Waldo, je suppose,... vous auriez une grande honte et vous vous croiriez tout à fait brouillée avec votre conscience?

— Christian Waldo! dit Marguerite; pourquoi Christian Waldo? Vous faites choix d'un exemple bizarre!

— Extrêmement bizarre, et je le fais à dessein. Lorsqu'on procède par antithèse... Voyons, voici celle que je vous soumets : je suppose que ce Christian Waldo, que je ne connais pas du tout, ait la bravoure, l'esprit, le cœur généreux qu'on lui attribuait ici tout à l'heure, avec la misère, qui doit être la compagne fidèle de ses aventures, et un nom qu'il n'a pris, je suppose, en vertu d'aucun parchemin...

— Et avec sa tête de mort?

— Non, sans sa tête de mort. Eh bien! je suppose que, pour vous marier, vous soyez forcée de choisir entre ce personnage et le baron de Waldemora?

— Je prendrais un parti bien simple, qui serait de ne pas me marier du tout.

— A moins que l'on ne découvrît sous le masque de ce Christian un jeune et beau prince, forcé par la raison d'état de se cacher?

— Vous m'en direz tant! répondit Marguerite; un nouveau tsarévitch Yvan échappé de sa prison, ou un autre Pierre III échappé à ses assassins!

— Auquel cas, apocryphe ou non, il obtiendrait grâce devant vos yeux?

— Que voulez-vous que je vous réponde? Un bouffon italien n'est vraiment pas un point de comparaison possible quand il s'agit de parler sérieusement.

— C'est trop juste! répliqua Cristiano; mais voici le *finale*, qu'il nous soit léger, car c'est la pelletée de terre sur le roman intitulé *la Première Contredanse*.

Mais cette contredanse ne devait pas finir selon les lois de la chorégraphie. M. Stangstadius, ayant enfin terminé le copieux repas qu'il appelait un à-compte entre le souper et le réveillon, venait de sortir de la salle du buffet. Préoccupé de quelque haute pensée mise

en éveil par l'agréable travail d'une bonne digestion, il trouva le petit bal sur son chemin et le traversa sans façon, heurtant les cavaliers, qui déployaient leurs grâces à l'avant-deux, et marchant sur les petits pieds des danseuses, comme il eût marché sur des cailloux. Sa claudication prononcée formait un pas si bizarre que tout le monde se mit à rire. La figure de la danse fut toute dérangée, et, les jeunes couples se prenant par les mains, on forma une ronde rapide et bruyante autour du chevalier de l'Étoile polaire, qui ne voulut pas être en reste de grâces, et s'efforça de sauter à contre-mesure, au grand divertissement de la compagnie; mais, hélas! les rires et les chants montèrent à un tel diapason, qu'on s'en aperçut dans la grande salle.

L'orchestre avait fini sa dernière ritournelle, et la jeune troupe ne s'en apercevait pas. Elle tournait toujours en chantant et en sautant autour de Stangstadius, qui se comparait à Saturne au milieu de son anneau. La comtesse Elfride accourut, et, voyant la soudaine guérison de sa nièce, elle entra dans une colère que, cette fois, elle ne put maîtriser. — Ma chère Marguerite, lui dit-elle d'un ton bref et vibrant, vous faites de grandes imprudences; vous oubliez que vous avez une entorse, et qu'il est fort dangereux de la mener de ce train-là. Je viens de consulter le médecin de la maison : il vous commande le repos pour cette nuit; veuillez donc vous retirer avec votre gouvernante, qui vous mettra au lit avec des compresses. Vous n'avez rien de mieux à faire, croyez-moi. — Et elle ajouta tout bas : — Obéissez!

Marguerite devint pâle, de rouge qu'elle était, et soit contrariété, soit chagrin, elle ne put retenir deux grosses larmes, qui brillèrent au bout de ses longs cils et coulèrent le long de ses joues. La comtesse Elfride lui prit vivement la main, et l'emmena en lui disant à voix basse : — Vous avez juré de ne faire aujourd'hui que des sottises. Il faut les expier. Je vous avais pardonné de ne pas danser avec le maître de la maison : on pouvait vous croire souffrante en effet; mais danser avec un autre, c'est faire au baron, de propos délibéré, une impertinence inouie, et je ne souffrirai pas que vous la prolongiez jusqu'à ce qu'il s'en aperçoive.

Cristiano suivait Marguerite, cherchant un moyen de désarmer ou de distraire la tante, s'il pouvait trouver un moment favorable pour l'aborder, lorsqu'il vit le baron approcher, et il s'arrêta contre le piédestal d'une statue, attentif à ce qui allait se passer entre ces trois personnes.

— Quoi! dit le baron, vous emmenez déjà votre nièce? C'est trop tôt. Il paraît qu'elle commençait à ne plus s'ennuyer chez moi! Je vous demande grâce pour elle, et puisqu'elle a dansé, à ce qu'on m'assure, je la prie maintenant de danser avec moi. Elle ne peut

plus me refuser, et je suis bien certain qu'elle consentira de bonne grâce.

— Si vous l'exigez, baron, je cède, dit la comtesse. Allons, Marguerite, remerciez le baron, et suivez-le; ne voyez-vous pas qu'il vous offre son bras pour la polonaise?

Marguerite sembla hésiter; ses yeux rencontrèrent ceux de Christian, qui certes était partagé entre le désir de la voir rester et la crainte de la voir céder. Ce dernier sentiment l'emporta peut-être dans l'expression de son regard, tant il y a que Marguerite répondit avec fermeté au baron qu'elle était engagée.

— Avec qui, je vous prie? s'écria la comtesse.

— Oui! avec qui? dit le baron d'un ton singulier, dont le calme ne parut pas de bon aloi à Marguerite.

Elle baissa les yeux et se tut, ne comprenant pas ce qui se passait dans l'esprit du persécuteur dont elle s'était cru débarrassée.

Le baron n'avait qu'une pensée, celle de la tourmenter et de la compromettre; il voyait bien l'aversion qu'elle éprouvait pour lui, et il la lui rendait cordialement. Froidement méchant et vindicatif, il affecta de plaisanter; mais, parlant assez haut pour être entendu de beaucoup d'oreilles curieuses : — Où est donc, dit-il, cet heureux mortel à qui je dois vous disputer? car je suis résolu à vous disputer, j'en ai le droit!

— Vous en avez le droit? s'écria Marguerite hors d'elle-même, vous, monsieur le baron?

— Oui, moi, reprit-il avec une effrayante tranquillité de persiflage, vous le savez bien! Voyons, où est-il, ce rival qui prétend danser avec vous à ma barbe?

— Le voici! répondit Cristiano, perdant la tête et s'élançant vers le baron d'un air menaçant, au milieu d'un silence de stupeur et de curiosité générale.

On savait le baron fort irascible sous son air endormi et blasé. On connaissait son indomptable orgueil. On s'attendait à une scène violente, et en effet le baron, devenu tout à coup d'une pâleur verdâtre, clignait ses grands yeux myopes, comme si la foudre allait s'en échapper pour anéantir l'audacieux inconnu qui le bravait si ouvertement; mais le sang reflua à son front, qui sembla sillonné d'une grosse veine sanglante, tandis que ses lèvres devinrent plus livides que le reste de sa figure. Un cri sourd s'échappa de sa poitrine, ses bras s'étendirent convulsivement, et il s'affaissa sur lui-même en disant : — Voilà, voilà!

Il serait tombé à terre si vingt bras ne se fussent étendus pour le soutenir. Il était évanoui, et on dut l'emporter vers une fenêtre dont on brisa précipitamment les vitres pour lui donner de l'air. Olga se fit jour à travers la foule pour lui porter secours. Margue-

rite disparut comme si sa tante l'eût escamotée, et Cristiano fut rapidement emmené par le major Osmund Larrson, qui l'avait pris en amitié.

— Venez avec moi, lui dit cet aimable jeune homme. Il faut que je vous parle.

Quelques instans après, Cristiano se trouva seul avec Osmund dans une antique salle du rez-de-chaussée chauffée par une cheminée immense. — C'est ici, lui dit le capitaine, que nous avons la liberté de fumer. Tenez, voici un râtelier bien garni; prenez une pipe à votre goût, et puisez dans le pot à tabac. Sur la table, vous voyez la bière la plus succulente du pays et la plus vieille eau-de-vie de Dantzig. Tout à l'heure mes camarades viendront nous donner des nouvelles de l'événement.

— Vous me croyez très irrité, je le vois, mon cher major, répondit Cristiano; mais vous vous trompez. Je ne demande pas mieux que de donner au baron le temps de se remettre de sa crise, et d'attendre ici, en fumant avec vous, qu'il veuille donner suite à l'explication.

— Pourquoi faire? Pour un duel? répondit le major. Bah! le baron ne se bat jamais; il ne s'est jamais battu! Vous ne le connaissez donc pas du tout?

— Nullement, dit Christian en bourrant tranquillement sa pipe, et en se versant un grand cruchon de bière. Est-ce qu'en vrai don Quichotte je me serais adressé à un moulin à vent? Je ne savais pas être si ridicule.

— Vous ne l'avez pas été, mon cher; vous avez même fait, à bien des yeux, et aux miens en particulier, un acte audacieux en tenant tête à l'homme de neige.

— Pourtant un homme de neige, j'aurais dû me dire que cela fond aisément!

— Non pas dans notre pays! de tels hommes restent longtemps debout.

— Ainsi j'ai été héroïque sans le savoir?

— Tâchez de ne pas l'apprendre à vos dépens. Le baron ne tire pas l'épée, mais il se venge, et n'oublie jamais une injure. En quelque lieu que vous soyez, il vous poursuivra de sa haine. Quelle que soit la carrière à laquelle vous vous destinez, il mettra obstacle à votre avancement. Si vous avez quelque affaire désagréable, comme il en peut arriver à tout homme de cœur, il trouvera moyen d'en faire une méchante affaire, et s'il réussit à vous envoyer en prison, il s'arrangera pour que vous n'en sortiez jamais. Je vous conseille donc de ne pas vous rencontrer chez lui, ou d'être sur vos gardes tant que vous vivrez, à moins qu'il ne plaise au diable de tordre

cette nuit le cou à son compère, sous prétexte d'apoplexie foudroyante.

— Croyez-vous que le baron soit si mal? dit Cristiano.

— Nous allons le savoir. Voici mon lieutenant Ervin Osburn, mon meilleur ami, qui certainement partage ma sympathie pour vous. Eh bien! lieutenant, quelles nouvelles de l'homme de neige? Est-ce que le dégel approche?

— Non, ce n'est rien, répondit le lieutenant; du moins il prétend que ce n'est rien. Il s'est retiré un instant dans ses appartemens, puis il a reparu si frais, que je le soupçonne d'avoir mis quelque fard sur ses joues blêmes. C'est égal, il a l'œil éteint et la parole embarrassée. Je me suis approché de lui par curiosité, ce qu'il a pris pour une marque d'intérêt, et il a *daigné* me dire qu'il souhaitait qu'on dansât et qu'on ne s'occupât point de lui davantage. Il est resté assis dans le grand salon, et ce qui me prouve qu'il est plus mal à l'aise qu'il n'en convient, c'est qu'il paraît avoir absolument oublié l'accès de rage qui l'a mis en si bel état, et que personne autour de lui n'ose lui en rappeler la cause.

— Alors le bal va reprendre son entrain, dit le major, et vous verrez qu'on s'amusera plus qu'auparavant. Il semble que l'on veuille s'étourdir ici sur quelque prochaine catastrophe, ou que les héritiers qui se trouvent là ne puissent contenir leur joie de voir que depuis quelque temps le baron paraît très malade... Mais dites-nous donc, Christian Goefle, quelle mine vous avez faite à notre aimable baron, ou quel charme vous avez jeté sur lui? Seriez-vous esprit ou sorcier? Êtes-vous l'*homme du lac* qui fascine les gens en les regardant de ses yeux de glace? Qu'y a-t-il entre le baron et vous, et d'où vient qu'en tombant en pamoison il a dit son fameux mot, que j'ai entendu cette fois : *Voilà, voilà!...*

— Expliquez-le-moi vous-même, répondit Cristiano. J'ai beau chercher, je ne peux me rappeler où j'ai déjà vu ce personnage, et si cela est, il faut que ce soit dans des circonstances insignifiantes, puisque mon souvenir est si confus. Voyons, a-t-il voyagé en France ou en Italie depuis?...

— Oh! il y a longtemps, bien longtemps qu'il n'a quitté les états du Nord!

— Alors je me trompais : j'ai vu le baron aujourd'hui pour la première fois. Et pourtant on eût dit qu'il me reconnaissait... Ne pensez-vous pas qu'en disant : *Voilà, voilà,* il a pu avoir le délire?

— Cela est certain, dit le major. J'ai dans mon *bostoelle* (1) un jar-

(1) Le *bostoelle* des officiers de l'*indelta* est une maison et une terre dont ils ont la jouissance, et dont le revenu est proportionnel à leur grade. Ce revenu représente leur traitement. Le presbytère s'appelle aussi *bostoelle*, et le ministre en a la jouissance et

dinier qui a été à son service, et qui m'a donné des détails assez curieux. Le baron est sujet à des crises que son médecin appelle nerveuses, et qui proviennent d'une maladie du foie déjà ancienne. Dans ces crises, il donne parfois les marques d'une étrange frayeur. Lui, le sceptique et le moqueur, devient pusillanime comme un enfant : il voit des fantômes, et particulièrement celui d'une femme. Alors il s'écrie : *Voilà, voilà*, ce qui signifie : Voilà mon accès qui me prend! — ou bien : Voilà mon rêve qui m'étouffe!

— Ce serait donc un remords?

— On prétend que c'est le souvenir de sa belle-sœur...

— Qu'il a assassinée?

— On ne dit pas qu'il l'ait tuée, mais qu'il l'a fait *disparaître*.

— Oui, le mot est de meilleure compagnie...

— Mais n'est peut-être pas plus fondé que l'autre, reprit le major. Le fait est qu'on n'en sait rien, et que le baron est peut-être fort innocent de maint crime dont on l'accuse. Vous savez que nous vivons ici sur la terre classique du merveilleux. Les Dalécarliens ont horreur des choses positives et des explications naturelles. Dans ce pays-ci, on ne se heurte pas contre une pierre sans croire qu'un lutin l'a poussée exprès; et si le nez vous cuit, on court chez la sibylle pour qu'elle vous ôte le poison du nain qui vous a mordu; et si un trait se casse à une voiture ou à un traîneau, le conducteur, avant de le raccommoder, ne manque pas de dire : « Allons, allons, petit lutin, laisse-nous en paix! nous ne te faisons point de mal. »

Au milieu de ces esprits superstitieux, vous pensez bien que le baron de Waldemora n'a pu s'enrichir, comme il l'a fait, sans passer pour un alchimiste. Au lieu de supposer qu'il était payé par la tsarine pour soutenir les intérêts de sa politique, on a trouvé plus naturel de l'accuser de magie. De cette accusation à celle des plus noirs forfaits, il n'y a qu'un pas : tout sorcier noie dans les cascades, engloutit dans les abîmes, promène les avalanches, conduit le sabbat, et se nourrit pour le moins de chair humaine, modeste en ses appétits féroces s'il se contente de sucer le sang des petits enfans. Quant à moi, j'en ai tant entendu, que je ne peux plus prendre aucun récit au sérieux. Je me borne à croire ce que je sais, et ce que je sais, c'est que le baron est un méchant homme, trop lâche pour frapper un autre homme, trop bien nourri et trop dégoûté pour boire du sang, trop frileux pour guetter les passans sous la glace des lacs, mais capable d'envoyer son meilleur ami à la potence, pour peu qu'il eût un intérêt personnel à le faire, et qu'il n'y eût à dire qu'une parole méchante et calomnieuse.

outre de son casuel. Le soldat de l'*indelta* a son *torp*, sa maisonnette avec un jardin et quelques arpens de terre. L'*indelta* est une armée rurale dont l'excellente organisation, créée par Charles XI, n'a d'analogue nulle part.

— Voilà un grand misérable! dit Cristiano; mais permettez-moi d'être étonné de voir chez lui tant d'honnêtes personnes...

— Ah bien oui! répliqua Osmund, sans lui donner le temps d'achever, c'est en effet un vilain métier que nous faisons là, de venir nous divertir aux frais et dépens d'un homme que nous haïssons tous. Vous avez pour excuse que vous ne le connaissiez point, tandis que nous autres...

— Je ne faisais pas d'application personnelle, reprit Cristiano.

— Je le sais bien, mon cher; mais vous avez tort d'être étonné qu'un tyran ait une cour. Vous savez sans doute l'histoire de votre pays; seulement, éloigné depuis bien des années, vous avez pu croire qu'un peu d'équilibre s'était fait, avec les progrès de la philosophie, dans l'influence légitime des divers ordres de l'état. Il n'en est rien, Christian Goefle, rien du tout, vous le verrez bientôt de vos propres yeux. La noblesse est tout; le clergé vient ensuite, éclairé, austère, mais despotique et intolérant. La bourgeoisie, si utile à l'état et si patriarcale dans ses mœurs, compte peu. Le paysan n'est rien, et le roi moins que rien. Quand un noble est riche, ce qui est rare heureusement, il tient dans sa main tous les intérêts, toutes les destinées de sa province, et c'est pour mener hommes et choses à sa guise ou à leur perte. Sachez donc que si nous autres, jeunes officiers, nous boudions l'illustre châtelain de Waldemora, nous pourrions bien, non pas perdre notre grade, qui est indélébile à moins de forfaiture, mais être forcés par des persécutions inouies de quitter nos cantonnemens, nos maisons, nos propriétés, nos affections, comme une simple garnison, en dépit des inviolables lois de l'*indelta*.

Deux autres jeunes gens entrèrent pour fumer, et Cristiano se hasarda à leur demander si la comtesse Elfride avait reparu dans le bal.

— Voilà un habile compère! lui répondit l'un d'eux; vous ne nous ferez pas croire que vous vous intéressez à la méchante comtesse d'Elvéda! Mais sachez que son aimable nièce a disparu en même temps que vous, et que sa tante la fait passer pour très estropiée.

— Que dites-vous qu'elle a *disparu?* s'écria Cristiano, que le mot épouvanta plus que de raison.

— Voyons! dit vivement le major, êtes-vous inquiet de votre belle, mon cher Goefle?

— Permettez; je ne me donne pas le ton d'appeler ainsi la comtesse Marguerite. Elle est belle, c'est vrai; mais, malheureusement pour moi, elle n'est *mienne* en aucune façon.

— Je n'y entendais pas malice, reprit Osmund. J'ai vu seulement, comme tout le monde, que vous aviez les honneurs de sa première

contredanse, et que vous causiez ensemble de bonne amitié. Si vous n'êtes pas amoureux d'elle,... ma foi, vous avez tort; et si elle n'a pas un peu de goût pour vous, elle a peut-être tort aussi, car vous nous paraissez à tous un charmant compagnon.

— Quant à moi, j'aurais parfaitement tort, je vous jure, de regarder avec convoitise un astre trop élevé sur mon horizon.

— Bah! parce que vous n'êtes pas titré? Mais votre famille a été ennoblie, et votre oncle l'avocat est une illustration par son talent et son caractère. En outre, il est riche au moins autant que la belle Marguerite, et elle ne sera pas toujours en tutelle. L'amour aplanit les obstacles, et quand on a des parens fâcheux, on se fiance en secret. Dans notre pays, ces fiançailles-là sont aussi sacrées que les autres. Donc, si vous voulez pousser votre pointe, nous voilà prêts à vous aider.

— M'aider à quoi? dit Cristiano en riant.

— A obtenir tout de suite une entrevue à l'insu de la tante. Voyons, camarades, qu'en dites-vous? Nous voici quatre de bonne volonté. Je sais, moi, où est situé l'appartement. Nous nous y rendons tout de suite. Si Mlle Potin s'effraie, nous lui faisons des complimens,... qu'elle mérite au reste, car c'est une personne charmante! Si une fille de chambre crie, nous l'embrassons et lui promettons des rubans pour sa chevelure. Enfin nous demandons pour M. Christian Goefle un entretien sérieux de la part de M. Goefle, son oncle... Une communication importante?... Hein? c'est cela. On nous introduit, sans nos pipes par exemple, dans un petit salon, où nous nous asseyons gravement à l'écart, pendant que Christian Goefle offre son cœur à voix basse à *la diva contessina*, ou s'il est trop timide encore pour se déclarer, il se laisse pressentir, tout en s'informant des dangers que court son incomparable, et en se mettant avec elle en mesure de les conjurer. Je ne ris pas, messieurs! Il est bien évident que Mme d'Elvéda veut forcer l'inclination de sa pupille, et que le sournois Olaüs veut la compromettre pour écarter tout autre prétendant. Eh bien! la situation est magnifique pour l'homme qui, en plein bal, a pris fait et cause pour la victime de cette odieuse et ridicule machination. Venez, Christian; venez, messieurs; y sommes-nous? Eh! parbleu, c'est à charge de revanche! Une autre fois, c'est vous, Christian, qui servirez nos honnêtes amours; on se doit cela entre jeunes gens. Où en serions-nous tous, si nous n'étions pas confidens dévoués les uns des autres? En avant! A l'assaut de la citadelle! Qui m'aime me suive!

Tous se levèrent, même Cristiano, enivré de la proposition; mais il s'arrêta sur le seuil de la salle, et arrêta les autres. « Merci, messieurs, leur dit-il, et comptez que dans l'occasion je me mettrais au

feu pour vous; mais il ne m'appartient pas de mettre dans ma vie ce doux chapitre de roman. Rien dans les manières de la comtesse Marguerite avec moi ne m'a autorisé à prendre sa défense, comme je l'ai fait dans un mouvement d'indignation irréfléchie, et rien ne me fait espérer qu'elle m'en sache gré. C'est peut-être tout le contraire, et c'est à M. Goefle l'avocat qu'il appartient de la protéger contre sa tante, en lui faisant connaître ses droits. Ce que j'ai de mieux à faire, puisque ma belle danseuse ne danse plus, et que mon terrible *rival* ne se bat pas, c'est de m'en aller faire un somme dont j'ai grand besoin, étant sur pied depuis près de vingt-quatre heures. »

Cristiano fut approuvé et hautement traité de galant homme. On s'efforça de le retenir et de lui faire boire des spiritueux, ce que l'on supposait être une séduction irrésistible; mais Cristiano était sobre comme le sont en général les habitans des pays chauds. Il voyait la nuit s'avancer, et jugeait prudent de mettre un terme à la comédie jouée jusque-là avec tant de succès. Il serra les mains, fit ses adieux, promit de revenir à l'heure du déjeuner, bien résolu à n'en rien faire, et, sans se laisser interroger sur la partie du château où il avait élu domicile, il reprit lestement et mystérieusement le sentier sur la glace du lac.

Ce fut à dessein qu'il oublia Loki et le traîneau du docteur en droit au château neuf. Il craignait d'être entendu et observé. Il s'en alla, en suivant la rive, jusqu'à ce qu'il fût trop loin pour être vu des fenêtres du château, et arriva à la porte du Stollborg qu'il avait laissée ouverte, et que personne, Ulphilas moins que tout autre, n'avait songé à venir fermer.

Il prit ces précautions, parce que à la pâle lumière de la lune avait succédé la fugitive, mais brillante clarté d'une aurore boréale magnifique : je dis magnifique quant au pays où elle se montrait, car elle n'eût été que très ordinaire sous la latitude du nord de la Baltique; mais il fallait qu'en cet instant elle brillât d'un bien vif éclat vers les régions polaires, puisqu'elle éclairait toute la campagne et tous les objets autour du lac glacé. La neige, colorée de ses reflets changeans, prenait des tons rouges et bleus d'un fantastique incomparable, et Cristiano, avant de rentrer dans la salle de l'ourse, resta encore quelques instans à la porte du préau, ne pouvant, en dépit du froid et de la lassitude, s'arracher à ce spectacle extraordinaire.

George Sand.

(*La troisième partie au prochain n°.*)

LES RUSSES

SUR LE FLEUVE AMOUR

I. *Morskoï Sbornik* (*Journal maritime russe*), 1857-58. — II. Documens géographiques publiés à Gotha et à Saint-Pétersbourg — III *Souvenirs et Lettres d'Alexandre Castren pendant les années* 1845-1849, édités par M. Schiefner, Saint-Pétersbourg 1857.

Il appartient à notre temps d'élargir sans cesse le cercle où les nations civilisées ont à exercer leur action. Quoique les événemens les plus importans aient encore pour théâtre cette petite et glorieuse région européenne où depuis tant de siècles se jouent les destinées de l'humanité, il faut bien reconnaître que d'autres régions commencent, si l'on peut ainsi parler,à prendre place dans l'histoire. Il n'a pas fallu plus de deux siècles pour que le continent de l'Amérique, jadis livré à des tribus errantes et sauvages, devînt le centre de nombreux états dont la grandeur naissante promet de contre-balancer la puissance des plus fières nations de l'ancien monde. Une colonie pénitentiaire, établie sur un continent inconnu, n'a-t-elle pas été, en Australie, le germe d'un monde nouveau dont la merveilleuse prospérité nous étonne déjà? Les institutions anglaises ont pris racine aux antipodes mêmes de l'Angleterre, dans ces mers de la Polynésie que naguère parcouraient seulement les navigateurs les plus aventureux. L'Asie a de tout temps tenu une place dans les préoccupations des nations européennes; mais cette curiosité ne dépassait pas autrefois, au temps de la Grèce comme à l'époque des croisades, la partie du continent asiatique qui touche à l'Europe. A la fin même du siècle dernier, la rivalité des deux compagnies

française et anglaise dans l'Inde n'excitait qu'un médiocre intérêt dans la société polie de Paris, et Louis XV pouvait sans crainte abandonner Dupleix, qui aurait peut-être réussi à conquérir, au profit de la France, le magnifique empire échu à l'Angleterre. De nos jours, on peut dire qu'à des titres divers rien de ce qui concerne l'Asie ne nous laisse indifférens : l'émouvante histoire des conquêtes de l'Angleterre dans l'Inde et des luttes qu'elle y a soutenues est regardée par tous comme une des pages les plus brillantes de l'histoire contemporaine. Les précieux matériaux recueillis par les soins éclairés de la compagnie des Indes et mis en œuvre par l'érudition allemande ont ouvert à l'esprit humain des voies inexplorées. La critique y a retrouvé les origines non-seulement de nos langues, mais des idées religieuses et philosophiques qui, en se transformant à travers les âges, sont devenues le patrimoine des nations civilisées. Enfin les relations commerciales avec l'Inde et la Chine ont pris depuis cinquante ans une importance toujours croissante, et l'on se préoccupe sans cesse des moyens de les multiplier. La politique, la science, l'intérêt, tout se réunit donc pour attirer l'attention sur les expéditions dont l'Asie est le théâtre.

Malgré les travaux et les voyages modernes, la géographie de ce vaste continent est encore, dans beaucoup de ses parties, restée pour nous un mystère : la politique défiante des souverains de la Chine, le caractère sauvage des hordes nomades qui habitent le bassin de la Mer-Caspienne et du lac Aral, les obstacles que la nature oppose aux voyageurs dans les steppes de la Tartarie indépendante, les montagnes qui défendent les plateaux élevés de l'Asie centrale, voilà bien des motifs qui peuvent faire comprendre et excuser cette ignorance. Le Céleste-Empire, protégé par des barrières naturelles, n'a jusqu'ici été trouvé vulnérable que sur les côtes, et cinq ports seulement, comme on sait, y sont ouverts au commerce. C'est principalement pour remédier à l'insuffisance et au caractère précaire de ces relations que des forces anglo-françaises ont été récemment débarquées sur le territoire chinois. Pendant que l'attention générale est dirigée sur cette nouvelle tentative, il ne sera peut-être pas sans intérêt de montrer comment la Russie de son côté travaille à multiplier ses rapports avec la Chine et recule graduellement ses frontières asiatiques.

Dans la Sibérie occidentale, l'influence russe s'étend de plus en plus sur les régions qui avoisinent le Turkestan chinois: dans la Sibérie orientale, l'empire des tsars vient de s'annexer l'immense bassin du fleuve Amour, plus grand que le territoire entier de la France. La frontière asiatique de la Russie s'étend depuis le Caucase jusqu'à la mer d'Okhotsk, et sur cette vaste étendue touche à des

nations bien diverses. Sur l'isthme continental qui sépare la Mer-Noire de la Mer-Caspienne, la Russie lutte contre les tribus rebelles qui lui disputent avec acharnement les passages montagneux par lesquels elle veut s'ouvrir l'accès de la Perse. Dans les steppes nus qui remplissent cette singulière dépression du globe dont la Mer-Caspienne et le lac Aral forment le centre, elle se trouve en présence de hordes nomades dont le territoire la sépare des régions les plus riches et les moins connues de l'Asie centrale. Au-delà de la ligne des steppes, la frontière sibérienne n'est plus qu'une succession de chaînes de montagnes où des routes ne pénètrent qu'en quelques points seulement, depuis l'Altaï jusqu'à la mer d'Okhotsk et à la région volcanique du Kamtchatka.

On connaît assez généralement l'histoire des luttes que la Russie a soutenues dans le Caucase pour y établir et y consolider son autorité; mais il y a beaucoup d'informations à recueillir encore sur les tentatives qu'elle a faites pour reculer les frontières de la Sibérie et augmenter son influence dans les autres parties de l'Asie (1). Les expéditions dans les steppes et sur le territoire chinois n'ont été l'objet que de rapports sommaires perdus pour la plupart dans des journaux ou des recueils russes, et dont une partie seulement nous a été révélée par des traductions allemandes. Tous ces documens se distinguent d'ailleurs par une grande réserve, par la rareté des détails et l'absence de toute considération politique. Cette circonspection doit s'expliquer en partie par la crainte de porter ombrage à d'autres nations et de fournir un nouvel aliment aux accusations qu'on élève contre l'ambition de la Russie. Ceux qui seraient tentés de la représenter comme l'épouvantail de l'Europe devraient pourtant la voir sans mécontentement, puissance asiatique autant qu'européenne, tourner ses efforts du côté de l'Asie. Les entreprises de cette puissance du côté de l'Orient absorbent une partie considérable de ses forces. Voilà soixante ans qu'elle s'épuise à assujettir les Tcherkesses et qu'elle engloutit des armées et des trésors dans les gorges du Caucase : l'occupation permanente de ces contrées l'oblige encore à y entretenir des forces très considérables. Aujourd'hui d'ailleurs les craintes inspirées par le système politique de la Russie sont en partie dissipées. Instruit par de sévères leçons, le souverain qui la gouverne paraît renoncer à la politique funeste de son prédécesseur, pour prendre la généreuse initiative des réformes intérieures : les plus graves questions sociales s'agitent dans son empire, réveillé d'une longue et terrible oppression. La situation

(1) La *Revue* a déjà donné à ce sujet, dans sa livraison du 15 avril dernier, une curieuse étude sous ce titre *Progrès de la civilisation russe en Asie.*

de la Russie semble donc telle qu'on puisse, sans soulever trop d'alarmes, raconter l'histoire des expéditions les plus importantes qu'elle a faites au-delà de l'Oural pour agrandir la Sibérie et consolider son influence en Asie. Cette histoire a un double intérêt : elle nous instruit d'une part sur l'avenir destiné à la Sibérie, et d'une autre elle nous révèle plus d'un détail précieux sur des régions immenses et jusqu'à ce jour presque ignorées.

Il ne faut pas juger de l'importance d'un empire par sa superficie : la domination sur des déserts n'est qu'une domination nominale, souvent gênante. La Sibérie embrasse une partie considérable de l'Asie; mais aux latitudes les plus septentrionales elle est entièrement inhabitée. Les grandes routes qui en joignent les différentes provinces, et qu'on parcourt avec une si grande rapidité, ne dépassent nulle part le 58ᵉ degré de latitude; elles réunissent les villes les plus importantes, et traversent les districts les plus peuplés. Au-delà du 60ᵉ degré, la plaine immense de la Sibérie qui descend insensiblement vers l'Océan-Arctique est déserte : l'on y trouve seulement quelques établissemens misérables et quelques tribus nomades dans les vallées des grands fleuves qui la sillonnent, et du sud au nord descendent presque parallèlement vers la mer. Ces magnifiques cours d'eau sont fermés au commerce presque toute l'année, et ce n'est que pendant peu de mois qu'on peut en utiliser la puissance. Chacun de ces fleuves est sujet à deux débordemens annuels : une première fois au printemps, au moment où la débâcle des glaces encombre les embouchures, une seconde fois après les grandes pluies. Les inondations de nos contrées n'ont rien de comparable à celles des vallées sibériennes, parcourues par des fleuves d'un immense volume. Les eaux se répandent sur une incroyable largeur; pendant ce temps, la pêche est impossible, et les tribus qui y trouvent leur unique ressource sont souvent réduites à une extrême détresse. La navigation au contraire prend une remarquable activité, et chaque printemps des bateaux chargés de thé descendent les fleuves avec une vitesse extraordinaire.

L'Irtish, la première des rivières qu'on rencontre après avoir passé l'Oural, formait autrefois, au sortir de la Chine, la limite entre la Sibérie russe et le pays des Kirghiz; mais aujourd'hui la Russie s'étend très loin sur la rive gauche du fleuve. En réalité, aucune frontière naturelle ne sépare le gouvernement d'Omsk du territoire habité par les tribus nomades; aucune branche montagneuse ne joint l'Oural aux premiers rameaux de l'Altaï. Ces deux chaînes laissent entre elles de vastes steppes qui unissent, par une sorte de détroit continental, la grande plaine de la Sibérie au pays qui sert de bassin à la Mer-Caspienne et au lac Aral. Les steppes qui entou-

rent ces mers intérieures se prolongent, par Khiva et Bokhara, jusqu'aux plateaux de la Perse et de l'Afghanistan, qui ne sont séparés de l'Inde que par les défilés montagneux de l'Hindou-Kousch. D'Omsk et de Sémipolatinsk, situées sur l'Irtish et reliées par une magnifique chaussée, la Russie surveille les hordes kirghiz et maintient ses communications avec les nombreux postes cosaques échelonnés dans les steppes, sur les routes des caravanes.

Il y a peu de régions dont les caractères physiques soient aussi remarquables que ceux de la vaste contrée qui sépare la Sibérie de l'Asie centrale. En même temps qu'elle possède un système hydrographique propre, elle est en partie située à un niveau inférieur à celui de l'Océan. Cette dépression est la plus étendue qu'offre le globe terrestre, et les mesures barométriques de Hoffmann, Helmersen et Alexandre de Humboldt en ont déterminé les contours principaux. La nature singulière de cette région a pendant longtemps défendu l'indépendance des tribus qui l'habitent aussi bien qu'auraient pu le faire des chaînes de montagnes ou les escarpemens de plateaux élevés. Les plaines basses et unies de la grande dépression asiatique sont parcourues par les hordes nomades des Kirghiz; le long des principales vallées qui aboutissent au lac Aral se sont groupées de petites sociétés isolées et jalouses, Khiva, Bokhara, Kokand, Samarkand. La Russie a beaucoup de ménagemens pour les Kirghiz, qui sont ses voisins immédiats, et dont un grand nombre errent en nomades dans le gouvernement même d'Astrakan et sur le territoire de la Sibérie. Les autres vivent tantôt sur la frontière russe, tantôt sur la frontière chinoise; ils peuvent parcourir les steppes avec beaucoup de rapidité, en emmenant leurs tentes légères et leurs troupeaux. Toutes les fois que la Russie préparera une expédition contre Khiva, Bokhara, ou les régions voisines de l'Asie centrale, elle sera obligée d'avoir les Kirghiz pour alliés; ils peuvent rendre d'immenses services pour protéger et conduire les convois, fournir les chameaux, nourrir l'armée. « Tout l'art de la guerre en Orient, disait avec beaucoup de raison le prince Gortchakof au général de Gagern, qui rapporte ces paroles dans ses curieux ***Souvenirs de voyage en Russie***, consiste à faire vivre son armée; le reste n'est rien. Il faut avancer avec de faibles troupes et d'énormes caravanes. Tout ordre de marche doit ressembler à l'escorte d'un convoi. » Dans toutes les entreprises contre l'Asie centrale, les Kirghiz seraient donc d'indispensables auxiliaires : la Russie les traite avec beaucoup d'habileté, évitant de blesser leurs instincts indépendans, les attirant à ses marchés, les habituant par degrés au spectacle de la civilisation.

On estime environ à 2,600,000 le chiffre total des Kirghiz; c'est

sans doute la plus grande masse de peuples pasteurs qu'on puisse trouver sur le globe : pour contenir cette population turbulente et vouée au brigandage, la Russie est obligée d'entretenir un corps considérable de Cosaques. Cette milice est admirablement choisie pour servir d'intermédiaire entre la Russie et les nations demi-sauvages de l'Asie. Par ses mœurs et ses caractères, elle se rapproche des hordes asiatiques, et les rattache graduellement à la civilisation par l'exemple de la discipline et des travaux agricoles. Partout où s'établit un poste cosaque, la terre est bientôt cultivée, les forts s'entourent de champs et de jardins, et il est rare que des tentes kirghizes ne viennent pas se grouper autour de ces villages rudimentaires. Dans les steppes sibériens habités par les Kirghiz, il n'y avait en 1851 pas moins de 31,839 Cosaques enrégimentés.

Rien n'arrête l'extension de la puissance russe sur les vastes plaines situées entre la Mer-Caspienne et le Céleste-Empire. Plus à l'ouest, elle rencontre une barrière naturelle dans cette longue ceinture de montagnes qui s'étend sans discontinuité de l'ouest à l'est, depuis l'Altaï jusqu'à l'Océan-Pacifique. Les chaînes de l'Altaï, si célèbres par leurs gîtes aurifères, sont les Alpes de la Sibérie; leurs pics les plus aigus s'élèvent jusque dans la région des neiges éternelles. Les plaines sibériennes situées sur le versant nord de l'Altaï n'ont que 160 mètres d'altitude environ, et s'abaissent par une pente insensible jusqu'à l'Océan-Arctique. Les plateaux de l'empire chinois, dont l'Altaï forme en quelque sorte le contre-fort, sont au contraire très élevés, et atteignent jusqu'à 1,000 mètres d'altitude.

Depuis l'Irtish jusqu'au lac Baïkal, la frontière chinoise est fermée. D'après les traités conclus entre le Céleste-Empire et la Russie, la seule route autorisée pour le commerce des deux nations est celle du lac Baïkal; les transactions qui s'opèrent en d'autres points n'ont qu'un caractère tout à fait précaire. Sémipolatinsk, placé sur l'Irtish supérieur, est le centre principal de ce commerce accessoire; Biisk, situé sur l'Obi, a aussi avec la Mongolie quelques rapports de peu d'importance. Les transactions commerciales ne peuvent s'opérer dans cette région que par l'intermédiaire même des soldats mongols, dont les postes sont établis sur les affluens de l'Obi. Il n'y a pas une route véritable qui traverse l'Altaï proprement dit pour aller en Chine : on n'y arrive que par des chemins souvent presque impraticables; quelquefois on est obligé de se frayer des sentiers à travers d'épaisses forêts. On verra combien sont difficiles les communications entre la Sibérie et la Chine par quelques extraits d'une lettre que Castren écrivait en 1847, après une expédition qu'il avait faite au-delà de l'Altaï.

« Je viens de terminer mon aventureux voyage de l'autre côté de la chaîne Sajan, dans l'empire céleste de sa majesté chinoise. Pendant un mois, j'ai été en selle, presque chaque jour, du lever au coucher du soleil, et quand les journées du mois de juin dans le Sajan me paraissaient trop courtes, je les allongeais souvent en profitant d'un beau clair de lune. J'ai parcouru des steppes déserts et sans limites, gravi des rochers, de hautes montagnes, traversé des fleuves et des marécages, de profondes forêts et des taillis. A l'exception de quelques *laveries* d'or, je n'ai rencontré aucune habitation humaine, et je me suis vu obligé par la pluie et le soleil, le froid et le chaud, les orages et les ouragans, à reposer à la belle étoile ou sous ma tente de toile. Ma nourriture a consisté, dans les jours les plus heureux, en lait de vache, de brebis ou de chèvre, quelquefois en racines d'herbe, mais d'ordinaire seulement en pain et en thé.

« C'est pour un fonctionnaire russe une entreprise très dangereuse que de s'aventurer sans permission supérieure au-delà de la frontière chinoise, et cette permission n'est accordée à personne, sauf à quelques savans voyageurs; mais il arrive souvent que les chercheurs d'or russes rencontrent leurs voisins chinois sur la frontière : je bâtis là-dessus mon projet pour parvenir chez les Sojotes. Je comptais me donner pour un chercheur d'or qui, après avoir longtemps erré dans la montagne, vient chercher un peu de repos et demander l'hospitalité. — Un *darga* (chef) sojote me reçut à bras ouverts et me demanda bien vite des nouvelles du « khan blanc » (le tsar). Il m'interrogea sur la condition du peuple, l'état des troupeaux en Russie, sur les pâturages, le temps, etc. Il voulut bien m'apprendre lui-même que le « grand khan » ou sa majesté chinoise était toujours aussi puissant, en aussi bonne santé, que ses sujets étaient tranquilles et satisfaits; les troupeaux avaient de quoi paître, l'herbe poussait, le soleil brillait. Pour tout dire en un mot, Dalaï-Lama était un dieu tout bon et tout parfait. Après des complimens réciproques, nous tirâmes l'un après l'autre quelques bouffées de la pipe du darga, nous mîmes ensemble les doigts dans ma tabatière, et nous devînmes en un instant si bons amis, que le darga me donna une peau de chèvre, et qu'à mon tour je lui fis cadeau de la tabatière. Tout cela se passait devant ma tente, peu de temps après mon arrivée dans l'empire chinois. Le lendemain, je fis une visite au darga; mais notre amitié de la veille était complétement oubliée. Le terrible homme me menaça de me faire prisonnier, si je ne me hâtais de repasser la frontière. Qu'y avait-il à faire en pareille circonstance? Je priai le prince d'entrer sous ma tente, et lui donnai un morceau de maroquin rouge, en lui demandant la permission de rester dans l'empire céleste jusqu'à ce que mes gens et mes chevaux fussent reposés. J'avais déjà eu le temps de gagner quelques pauvres diables qui s'étaient mis à mon service jour et nuit, et étaient prêts à me raconter tout ce que je désirais savoir. Mon travail terminé, je remontai en selle et repris de grand cœur le chemin de la chaîne Sajan. »

Ce récit montre d'une façon assez piquante que les Chinois sont naturellement très disposés à entrer en rapports avec les étrangers, mais qu'ils sont retenus par la crainte de violer les ordres inspi-

rés par la soupçonneuse politique du Céleste-Empire. La Russie a jusqu'ici scrupuleusement respecté toutes ces exigences, et n'a jamais cherché à enfreindre les traités, malgré la timidité des populations mongoles qui habitent au sud des chaînes de l'Altaï. Cette modération sert ses intérêts : le commerce avec la Chine a pris un développement toujours croissant; il donne la vie à la Sibérie entière, pour laquelle il est une source de richesse plus durable et plus sûre que les mines d'or de l'Altaï.

La ville d'Irkoutsk, capitale de la Sibérie occidentale, est bâtie sur l'Angara, rivière qui sort du lac et va se jeter dans l'Iéniséi. L'entrepôt du commerce entre la Russie et la Chine est de l'autre côté du lac, sur la rivière Selenga, dans un lieu nommé Kiachta. C'est là que les produits russes, cotonnades, draps, cuirs, métaux, etc., s'échangent contre le thé. Le dépôt chinois, situé à peu de distance de Kiachta, de l'autre côté de la frontière, se nomme Maimatchin. C'est une petite ville carrée, entourée de palissades et traversée par deux rues rectangulaires et très étroites. Les maisons sont petites et en bois; elles n'ont que deux chambres, dont l'une sert de magasin et l'autre de logement au marchand. Le commerce russe à Kiachta ne consiste qu'en échanges, et se fait sans monnaie d'or ou d'argent. Chaque année, des commissaires russes et chinois déterminent la valeur relative des diverses marchandises. En 1854, les importations et les exportations se sont élevées à 23 millions, et les recettes de la douane de Kiachta ont atteint le chiffre de 11 millions. Les droits d'entrée exorbitans, avec la longueur et la difficulté des transports, expliquent le prix élevé du thé en Russie. Les envois de Kiachta à Moscou et à Nijni-Novgorod se font par terre et par eau. Le premier mode de transport demande ordinairement une année. Par le second, sur l'Angara, l'Iéniséi, l'Obi, l'Irtish, il faut quelquefois, à cause de la courte durée des étés, jusqu'à trois ans pour que les marchandises soient arrivées à leur destination en Russie. De Kiachta même à Irkoutsk, les transports se font généralement par eau ou sur la glace, le long de la Selenga ou sur le lac Baïkal; mais pendant deux mois l'on ne peut suivre cette route, quand la glace est encore trop peu épaisse. On pratique alors dans la neige une route qu'on affermit avec des branches, et en y faisant piétiner des chevaux. A plusieurs reprises, on a essayé de construire une chaussée permanente autour du lac Baïkal : l'impératrice Catherine en avait déjà fait exécuter une sur la chaîne de montagnes qui se nomme Chamar-Daban; mais cette vieille route est aujourd'hui presque impraticable. Un marchand russe, en 1850, en a fait construire une à ses propres frais. Depuis, les études et les progrès se sont multipliés; cependant l'on n'est

encore arrivé à aucune solution satisfaisante, et l'on n'a pu réussir à vaincre les obstacles nombreux que présente la configuration des montagnes de cette région. On ne traversait jadis le lac Baïkal que sur de simples bateaux; récemment on a construit des bateaux à vapeur qui rendent de très grands services comme remorqueurs.

Les marchands chinois rencontrent de leur côté de très grands obstacles pour transporter au cœur du Céleste-Empire les marchandises qu'ils achètent à Kiachta. Ils comparent, dans leurs discours, la région située entre cette ville et Péking au dos d'un chameau à deux bosses. Ils ont à traverser deux chaînes de montagnes élevées, et, dans l'intervalle qui les sépare, la plaine sablonneuse qui porte le nom de plateau de Gobi. On a souvent prétendu que le gouvernement chinois avait choisi la route commerciale du Baïkal comme la plus longue et la plus incommode; mais cette accusation ne paraît pas fondée. Le chemin de Sémipolatinsk à Péking, qu'on a quelquefois proposé d'y substituer, est hérissé d'obstacles, et traverse le désert du Gobi sur une longueur beaucoup plus grande que la route de Kiachta à Péking.

Toute la partie du gouvernement d'Irkoutsk qui est située entre le lac Baïkal et la Chine a été en 1851 érigée en un district particulier sous le nom de Transbaïkalie. Cette province est destinée à prendre une très grande importance; c'est là que prennent naissance les rivières qui, en se réunissant, forment l'Amour, ce magnifique fleuve dont la Russie vient d'annexer le bassin à ses possessions asiatiques. Les frontières de la Transbaïkalie ne sont pas encore nettement arrêtées. De nombreux colons sont aujourd'hui fixés dans les vallées de cette montagneuse région. En 1851, la population s'y élevait à 327,908 habitans; sur ce nombre, 183,071 sont dans le district de Wereshne-Udinsk, qui est sur la Selenga, entre Irkoutsk et Kiachta, et 144,310 dans le district de Nertschinsk, célèbre par la richesse de ses mines.

L'Angara, qui sort du lac Baïkal, forme avec l'Iéniséi, dans lequel il va se jeter, une vallée d'une immense longueur : d'Irkoutsk à l'embouchure du fleuve, il y a plus de 5,000 kilomètres. La pente moyenne des eaux sur cette immense étendue n'est que de 8 centimètres par kilomètre : aussi le cours en est-il assez lent. Pourtant l'on trouve sur l'Angara plusieurs rapides dangereux dans des défilés où le fleuve est encaissé entre des rives à pic très rapprochées. Pendant l'été, on descend l'Iéniséi avec des bateaux, tantôt en usant de rames, tantôt avec la voile, en profitant des vents favorables; au retour, on se fait traîner, suivant les latitudes, par des hommes, des chevaux ou des chiens.

A partir de l'Iéniséi, la plaine sibérienne cesse d'être unie; elle

se couvre d'ondulations qui deviennent de plus en plus marquées à mesure qu'on avance vers l'est. Le climat devient plus rigoureux, la culture du blé s'y arrête à des latitudes beaucoup plus basses que dans la Sibérie occidentale : d'immenses forêts s'étendent jusqu'au cercle polaire, et au-delà il n'y a plus que des déserts de mousse, entrecoupés de lacs et de marécages. Les vastes régions comprises entre les grands fleuves qui descendent, du sud au nord, vers la Mer-Arctique, sont entièrement abandonnées, dans la partie septentrionale de la Sibérie, à des tribus indigènes qui vivent de la pêche et de la chasse. Les Ostiaques habitent principalement entre les monts Oural et l'Iéniséi, les Tungouses et les Samoyèdes occupent le gouvernement d'Iéniséisk, enfin la partie la plus orientale du continent est abandonnée aux Iakoutes. Les habitudes de ces nombreuses tribus, pour la plupart nomades, assurent leur entière indépendance; mais il est juste de dire que le gouvernement russe s'est toujours montré fort bienveillant envers ces maîtres primitifs de la contrée, et n'a jamais donné l'exemple de ces actes de violence qui souillent l'histoire de tant de colonies. Les peuples sibériens non slaves sont divisés en trois classes. La première comprend les tribus sédentaires : celles-ci conservent leurs lois, leur religion, sont exemptes du recrutement militaire, et jouissent pourtant de tous les droits de citoyens russes. La seconde classe comprend les tribus nomades, mais qui se fixent sur des points particuliers du territoire pour y demeurer pendant un temps limité; leur indépendance est encore plus complète que celle des tribus de la première classe : comme les populations sédentaires, ces tribus à demi nomades paient un tribut de fourrures et ne relèvent des tribunaux russes qu'en cas de meurtre. Enfin dans la dernière classe rentrent les tribus complétement errantes, qui ne se fixent nulle part et n'envoient qu'irrégulièrement le tribut.

On comprendra mieux à quel genre de dépendance se soumettent les indigènes par un récit que j'emprunte encore au curieux ouvrage de M. Castren. Le voyageur vient d'arriver à Turuchansk, la ville la plus septentrionale de l'Iéniséi; plusieurs tribus viennent chaque année y payer l'impôt. « On voyait, dit-il, sur la place du marché des processions d'Ostiaques de l'Iéniséi et de Samoyèdes avec leurs costumes variés. Aucune de ces troupes n'oublie de nous honorer d'une visite et de nous interroger sur la santé de sa majesté impériale. On veut savoir si les impôts de l'année précédente sont bien arrivés entre ses mains, et si elle s'en est montrée satisfaite. Les chefs, auxquels on a décerné des caftans rouges et des médailles, présentent leurs remercîmens et promettent de rendre à l'occasion avec fidélité tous les services que l'on peut attendre d'eux. — Mais,

ajoute un chef ostiaque, si le tsar n'est pas content de moi, tu le salueras de ma part, tu lui diras de ne pas m'ôter mon rang, et de me faire connaître ses griefs, sur quoi je m'empresserai de transmettre à l'instant le commandement à un plus digne. — Ce discours n'exprimait nullement sa pensée véritable : il croyait en effet être en faveur toute particulière auprès de sa majesté, parce qu'il lui envoyait tous les ans, avec le tribut, un renard noir. Le même chef m'adressa ensuite plusieurs questions relativement à mes fonctions, et dès que mes réponses vagues lui eurent fait comprendre que je n'étais pas le troisième, non pas même le cinquième personnage après l'empereur, il prétendit me faire sentir sa supériorité, et me demanda de lui embrasser la main : il voulut bien néanmoins, après quelque temps, se contenter de me faire vider un verre à sa santé. »

La tolérance et la politique conciliante du gouvernement russe ont facilité le rapprochement entre les Européens et les indigènes; elles ont fini par vaincre dans presque toute la Sibérie la répugnance native que la civilisation inspire en tout temps et en tout pays aux populations sauvages et nomades. En beaucoup de points, les indigènes ont déjà perdu leurs mœurs et jusqu'à leur langue primitive, ils ont consenti à se laisser baptiser. Le christianisme n'a pourtant guère à se glorifier de ces victoires, car, aux yeux de ces peuplades, être chrétien ne signifie guère autre chose qu'être Russe, et elles considèrent le baptême comme le premier acte de sujétion politique. Un grand nombre, pour éviter de s'y soumettre, désertent les grandes vallées, où sont les principaux établissemens des Européens, et vont errer le long des affluens déserts des fleuves sibériens ou dans les vastes forêts où ils prennent leur source. Ce qui est plus singulier, c'est qu'en certains points de la Sibérie la civilisation ait elle-même abdiqué volontairement, et que les Russes aient par degrés échangé leur propre langue pour celle des tribus parmi lesquelles ils habitent. On cite un village, fondé par ordre de l'impératrice Catherine, sur un affluent de la Léna, où personne ne comprend plus la langue russe. Ce fait s'explique quand on connaît la singulière facilité avec laquelle la race slave s'adapte aux mœurs et aux habitudes les plus diverses. Cette race n'en est que plus propre, en définitive, à entrer en contact avec les peuples asiatiques, et elle y fera peut-être plus facilement qu'aucune autre pénétrer les notions premières de la civilisation.

Quelle impression générale doit résulter de ce tableau rapide des frontières et des possessions sibériennes? La nature elle-même en repousse les habitans vers les latitudes les plus méridionales; pourtant la frontière sibérienne, sur son immense longueur, ne s'ouvre au sud qu'en deux points seulement : d'une part sur les grandes plaines

de la Tartarie indépendante, de l'autre en Transbaïkalie, dans les vallées où prennent naissance les affluens de l'Amour. Des entreprises que tente la Russie dans ces deux directions dépend l'avenir de la Sibérie. On a récemment rendu compte ici même, avec d'intéressans détails, des expéditions dont la Tartarie indépendante a été le théâtre (1). Je me propose de faire connaître les principaux résultats des tentatives qu'à l'autre extrémité du continent asiatique la Russie a récemment dirigées dans la vallée de l'Amour. Si les premières commencent à lui ouvrir ces régions célèbres de l'Asie centrale où de tout temps se sont jouées les destinées de l'Asie, les secondes lui donnent accès dans des régions neuves où elle ne semble avoir aucune lutte à redouter, ouvrent à son commerce des routes nouvelles, et assurent sa future influence dans les eaux de ce vaste Océan-Pacifique, où toutes les grandes nations cherchent aujourd'hui à développer leurs établissemens ou à en fonder.

L'Amour est le seul fleuve de l'Asie septentrionale qui ne descende point vers la Mer-Arctique; son cours trace un arc immense qui, partant des montagnes situées à l'ouest du lac Baïkal, s'infléchit vers le sud jusqu'au-dessous du 48e degré de latitude : plus loin, il remonte vers le nord jusqu'à l'embouchure, située à la même latitude à peu près que la source. Il y a longtemps que ce magnifique cours d'eau avait attiré l'attention des conquérans de la Sibérie; nous trouvons les renseignemens les plus complets sur leurs anciennes expéditions dans un intéressant mémoire de M. Sverbejef, qui prit part à la première expédition du général Mouravief, et eut l'occasion de faire de curieuses recherches dans les archives sibériennes. Les Cosaques de Tomsk, quand ils arrivèrent pour la première fois dans la Transbaïkalie, vers 1636, reçurent des Tungouses les premiers renseignemens relatifs à l'Amour, et principalement sur la Schilka, qui est l'une de ses sources, et la Zéja, l'un des affluens les plus importans qu'on rencontre en descendant le fleuve. Vers la même époque, les Cosaques d'Iéniséisk obtenaient quelques données vagues sur l'Amour supérieur et la géographie de la Daourie. Pour les compléter, le premier palatin d'Iakoutsk, Pierre Golovine, envoya une expédition dans la Daourie. Poyarkof, à qui il confia cette mission, partit en 1683, et remonta avec cent trente Cosaques l'Aldan, un des affluens de la Léna; il pénétra dans les montagnes qui séparent le système hydrographique de l'Amour des eaux de la Sibérie septentrionale, et arriva dans la vallée de la Brianda, petite rivière qui appartient au bassin du grand fleuve de la Daourie et de la Mantchourie. Il s'y établit, pour quelque temps, au milieu

(1) Voyez la *Revue* du 15 avril dernier.

de peuplades inoffensives qu'il trouva livrées aux travaux de l'agriculture, et sur lesquelles il put aisément prélever l'impôt des fourrures. Poyarkof entendit parler d'une place fortifiée, située en Daourie, sur la Selimja : cette rivière n'est autre que la partie supérieure de l'affluent de l'Amour qui, à son embouchure dans le fleuve, porte le nom de Zéja. Il envoya cinquante Cosaques pour en faire la reconnaissance; mais les Daouriens les obligèrent à se retirer.

En 1644, Poyarkof suivit lui-même la Zéja jusqu'à l'Amour, descendit ce fleuve, en reconnut les affluens, et parvint jusqu'à l'embouchure. Il passa l'hiver chez les Giljakes, qui lui donnèrent en tribut une grande quantité de zibelines. Au printemps, il s'embarqua sur la mer d'Okhotsk, et revint par terre à Iakoutsk, en traversant le nord de la Sibérie. Toutes les peuplades qu'il avait rencontrées dans ce long et aventureux voyage étaient de mœurs si douces et avaient si facilement consenti à payer l'impôt, qu'à son retour Poyarkof déclara hardiment qu'avec trois cents hommes on pourrait faire la conquête définitive de la vallée entière de l'Amour. Cette confiance se conçoit parce qu'il n'avait jamais rencontré les Mantchoux, qui n'avaient alors aucun poste sur le fleuve, et dont il ne connaissait ni le nombre ni les moyens de résistance.

En 1649, le palatin Transbekof permit à Poyarkof de faire une nouvelle expédition. Il enrôla soixante-dix hommes et se dirigea vers l'Amour pour soumettre les Daouriens à l'impôt. Les indigènes prirent la fuite à la nouvelle de son approche et abandonnèrent leurs villages, dont quelques-uns étaient pourtant entourés de palissades et de fossés. Encouragé dans son entreprise, Poyarkof alla chercher de nouvelles recrues; mais il ne retourna pas lui-même en Daourie : un chef nouveau nommé Khabarof, se dirigea l'année suivante avec un corps russe vers l'Amour supérieur. A l'entrée de la vallée de l'Émuri, où plus tard les Cosaques fondèrent leur établissement principal, Khabarof trouva trois petites villes, dont chacune était gouvernée par un chef indépendant. Les indigènes essayèrent de se défendre : les premiers coups de feu abattirent leur courage. Khabarof prit d'assaut leurs villes, tua un grand nombre des habitans et fit beaucoup de prisonniers. Les incursions et les succès des Cosaques commencèrent dès lors à inquiéter les Mantchoux. La première expédition toute pacifique de Poyarkof ne les avait point alarmés; mais dès qu'ils soupçonnèrent de la part des Cosaques de véritables projets de conquête, ils s'apprêtèrent à leur résister. Après ses premiers succès en Daourie, Khabarof descendit l'Amour et alla hiverner sur la partie inférieure du fleuve, à Atchan, où il se fortifia. Il fut bientôt attaqué par une armée de 2,000 hommes, principalement composée de Mantchoux : huit canons furent mis en

batterie contre la forteresse cosaque; mais dans une heureuse sortie Khabarof s'en empara et réussit à repousser les Chinois. Il jugea prudent néanmoins de remonter le fleuve, afin de se rapprocher de la Sibérie. Arrivé sur la Kamara, un des affluens de l'Amour supérieur, il envoya des messagers à Iakoutsk pour demander un secours de 600 hommes. Il les avait chargés de répandre les bruits les plus exagérés sur la richesse des contrées d'où ils venaient, dans l'espoir d'y attirer le plus d'hommes possible : la renommée de l'Amour remplit bientôt la Sibérie, et toute la population voulait y courir; on nommait l'Amour la « source de richesse, » le pays qu'il traverse « Chanaan. » A Moscou, l'on projeta une grande expédition en Mantchourie; Démétrius Zinovief fut envoyé avec 150 hommes auprès de Khabarof, avec mission de discipliner les Cosaques de l'Amour et de tout préparer pour l'arrivée prochaine d'une armée de 3,000 hommes. Zinovief eut quelque peine à vaincre les habitudes de brigandage des Cosaques et à les astreindre aux travaux de l'agriculture. Il revint avec Khabarof à Moscou, après avoir choisi son successeur, Stepanof. Celui-ci alla réunir de grandes provisions de blé sur le Sungari dans l'attente d'une armée russe; il remonta ce magnifique confluent de l'Amour à une certaine hauteur, mais rencontra bientôt une nombreuse armée chinoise qui le battit et le força à la retraite. Obligé de revenir vers l'Amour supérieur, il s'arrêta à l'entrée de la vallée Kamara, et construisit une fortification qu'il nomma Kamarsk. En 1655, une armée chinoise de 10,000 hommes vint l'attaquer avec quinze canons : l'assaut fut repoussé, et les Chinois furent mis en déroute. A la même époque, un autre chef, Pachkof, était entré dans le bassin supérieur de l'Amour par une route nouvelle; il avait traversé le lac Baïkal, suivi la Selenga, et était arrivé par les montagnes jusque sur la Schilka. Il fonda en 1658, dans cette partie de la Transbaïkalie, Nertchinsk, depuis si célèbre comme lieu de transportation et centre d'un riche district métallurgique. Pachkof se mit bientôt en communication avec Stepanof, et lui demanda un secours de 100 hommes. A ce moment même, ce dernier était retourné sur le Sungari pour tirer vengeance de sa première défaite; mais il fut de nouveau battu, ses Cosaques se débandèrent et furent faits prisonniers, 17 seulement parvinrent à joindre Pachkof.

Ce désastre mit pour quelque temps un terme aux expéditions russes du côté de l'Amour. En 1654, un Polonais nommé Tchernigowski tua, au moment où il revenait d'une foire, le palatin Obouchof, et s'enfuit avec ses complices du côté de l'Amour; il s'arrêta à l'entrée de l'Émuri, dans un lieu inhabité, qui prit le nom d'Albasin. Ce lieu, célèbre dans l'histoire de la Sibérie, est situé à quelque distance du confluent de la Schilka et de l'Argun, qui, en se réunissant, donnent

naissance à l'Amour proprement dit. Le nouvel établissement prospéra; la forteresse s'entoura peu à peu de villages; on cultiva avec succès le froment, le seigle, l'avoine, le chanvre; de nouvelles familles de paysans venaient chaque année s'y établir, et Tchernigowski reçut sa grâce en récompense de son heureuse tentative de colonisation. On éleva bientôt des avant-postes sur l'Amour et la Zéja, et ces empiétemens nouveaux déterminèrent le gouvernement chinois à tenter un effort décisif pour chasser les Russes de la vallée de l'Amour. L'empereur Kang-khi fortifia graduellement la Mantchourie, soumit facilement les tribus tungouses, dont les Cosaques avaient fatigué la longanimité. Après avoir détruit tous les avant-postes cosaques, brûlé leurs villages, l'armée chinoise mit le siége devant Albasin; elle était forte de 15,000 hommes et avait quinze canons : la petite garnison cosaque, qui ne comptait que 450 hommes mal armés et dépourvus de munitions, fut réduite à se rendre, et Albasin fut rasé. Les prisonniers furent emmenés à Péking : leurs descendans y habitent encore, et, quoique devenus entièrement chinois, sont demeurés fidèles à leur religion; c'est même grâce à cette circonstance que la Russie a obtenu le privilége exclusif d'avoir une mission à Péking : le gouvernement chinois exige seulement que le personnel en soit renouvelé entièrement tous les dix ans.

Le fort d'Albasin fut bientôt reconstruit, et cet établissement n'aurait sans doute pas tardé à reconquérir son ancienne importance, si la destruction complète du fort n'eût été stipulée par le traité qui fut signé en 1689 à Nertchinsk entre le ministre chinois et le prince Golovine. Ce traité marque le début des relations diplomatiques entre le Céleste-Empire et la Russie. Golovine trouva les ambassadeurs chinois, assistés de deux jésuites habiles, Gerbillon et Pereira, à la tête d'une armée de 10,000 hommes. Craignant d'engager la guerre et de mettre en danger les colonies naissantes du lac Baïkal, il consentit à abandonner à la Chine toute la vallée de l'Amour. D'après la lettre du traité, une rivière nommée Gorbitza devait, sur toute sa longueur, servir de frontière; aujourd'hui, en y regardant de plus près, les géographes sibériens ont découvert qu'il y a deux Gorbitza : l'une qui se jette dans la Schilka, une des sources de l'Amour, et l'autre dans l'Amour même. La première avait longtemps servi de limite, mais en arguant d'une erreur on a pu récemment reculer la frontière jusqu'à la seconde sans enfreindre les traités. Il est certain qu'à l'époque où ces traités furent signés, on n'avait que de grossières notions sur la géographie de cette partie de la Sibérie orientale, et qu'aujourd'hui même on ne la connaît encore que bien imparfaitement. Au-delà de la Gorbitza, la frontière, suivant ces anciennes conventions, devait être tracée par les monts

Stanovoï, qui forment le point de partage entre les eaux qui coulent vers le nord et celles qui, au sud, vont descendre dans l'Amour. Cette ligne de faîte s'abaisse en réalité tellement du côté de la mer d'Okhotsk, qu'il est à peu près impossible d'y trouver une limite naturelle.

C'est à une époque toute récente que la région, imparfaitement connue lors de la conclusion du traité de Nertchinsk, a été de nouveau visitée. Pendant les années 1844 et 1845, M. de Middendorf s'assura que les frontières entre la Sibérie et la Mantchourie sont de ce côté tout à fait incertaines. Dans les territoires qu'on s'était habitué à considérer comme appartenant à la Russie, il rencontra des peuplades qui paient tribut à la Chine, et dans la région qu'on supposait chinoise il en trouva d'autres qui se croient soumises à la Russie; quelques-unes même, de crainte d'erreur, envoient le tribut des deux côtés. Les peuples qui habitent les vallées et vivent de la pêche restent généralement soumis à la Chine, tandis que les tribus tungouses, qui errent dans les districts élevés et montueux, se regardent comme tributaires de la Sibérie russe, aussi bien sur le versant méridional que sur le versant septentrional des monts Stanovoï et des chaînes qui leur font suite. Comme les rivières entrent dans les montagnes et les traversent, il en résulte que les tributaires des deux nations se trouvent en quelque sorte mêlés.

Quand le traité de Nertchinsk assignait comme limite la chaîne Stanovoï, les géographes chinois, suivant M. de Middendorf, ne prétendaient pas la placer au point de partage des eaux qui vont les unes vers le nord, les autres vers le sud, mais sur le bord méridional de la grande région plus ou moins montueuse que traversent sur une grande longueur les affluens de l'Amour. Cette interprétation faisait rentrer dans le domaine de la Russie une région très étendue qu'auparavant elle n'embrassait pas dans ses possessions. M. de Middendorf suivit lui-même ces limites nouvelles, traversa les affluens de l'Amour au sortir des montagnes, et trouva plusieurs monticules que les Chinois avaient élevés pour marquer leurs frontières. Il fit connaissance dans ce voyage avec quelques tribus qui depuis cent soixante ans envoyaient à Iakoutsk un tribut de fourrures qu'on avait toujours reçu sans en connaître exactement l'origine. M. de Middendorf put s'assurer aussi que, dans les vallées presque inhabitées des affluens de la rive gauche de l'Amour, la domination chinoise est devenue extrêmement précaire.

On se contentait ainsi au début de reculer la frontière sibérienne, en interprétant les anciens traités de la manière la plus favorable; mais des circonstances nouvelles vinrent bientôt précipiter le cours des empiétemens de la Russie dans la Mantchourie. En 1854, pen-

dant la guerre d'Orient, sur la nouvelle qu'une escadre anglo-française devait aller visiter les établissemens du Kamtchatka, le gouvernement russe jugea nécessaire d'envoyer des renforts à la faible garnison de Petropavlovsk. Une expédition fut organisée par le général Mouravief, gouverneur de la Sibérie orientale; elle prit, pour aller au Kamtchatka, le chemin de l'Amour, et recueillit les premiers renseignemens sur ces régions jusqu'alors entièrement inconnues. Le lieutenant Popof dessina, dans cette rapide reconnaissance, une carte générale de l'Amour. Ce premier voyage révéla au général Mouravief l'importance de ce fleuve magnifique : il comprit que la possession des régions qu'il traversait assurerait un avenir nouveau aux colonies de la Sibérie. Il descendit depuis l'Amour à trois reprises différentes, et y réunit de nombreux et précieux documens sur la géographie de la Mantchourie, sur ses ressources, sur les mœurs et le caractère des tribus qui l'habitent. De son côté, l'amiral Poutiatine, chargé d'aller négocier de nouveaux traités avec le Japon, mit à profit son séjour dans les parages de la mer d'Okhotsk pour remonter l'Amour depuis l'embouchure jusqu'au fort cosaque Ust-Strelotschnaja, placé au confluent de l'Argun et de la Schilka. Il n'avait à son service qu'un mauvais bateau à hélice, le *Nadeschda,* qui employa soixante-seize jours à parcourir cette distance. Aujourd'hui l'on voyage beaucoup plus rapidement sur l'Amour. Dès 1857, la *Léna* a fait ce voyage en trente jours; en 1858, on compte déjà six bateaux à vapeur sur l'Amour, et on le remonte en vingt jours de Nicolaïef à la Transbaïkalie. Pendant le voyage de l'amiral Poutiatine, M. Petchurof a fait de nombreuses observations astronomiques, et a pu tracer ainsi une carte rectifiée du fleuve, dont l'exactitude ne laisse plus rien à désirer. Depuis, M. Rochkof a complété le travail de M. Petchurof par des déterminations astronomiques faites en divers points voisins de l'embouchure du fleuve. La géologie et la flore de l'Amour ont été l'objet d'études spéciales de M. Permikin, qui prit part à la première expédition de 1854, et depuis de MM. Maak, Maximovitch et Ruprecht. L'ethnographie n'a pas été négligée dans ces diverses expéditions, et nous sommes en possession de précieux détails sur les tribus de la vallée de l'Amour comme sur les établissemens que les Mantchoux y conservent encore.

L'Amour dessine un arc immense depuis la Transbaïkalie, où ce fleuve prend sa source, jusqu'à la Manche de Tartarie. Ses principaux affluens sont, sur la rive gauche, la Zéja et la Burija, dont les vallées sont à peu près désertes, et qui sortent des chaînes montueuses placées sur le prolongement des monts Stanovoï. Sur la rive droite, dans la région où l'Amour atteint la latitude la plus méridio-

nale, il a pour affluent le Sungari. A vrai dire, il est difficile de décider lequel de l'Amour ou du Sungari mérite le mieux le titre de fleuve : le Sungari amène toutes les eaux de la Mantchourie méridionale, et paraît être plus important, parce qu'il garde sa direction première en se réunissant à l'Amour, tandis que celui-ci se trouve dévié vers le nord, après avoir, depuis sa source, toujours coulé du côté du sud.

On pourrait appeler Amour supérieur toute cette portion du fleuve qui précède le confluent du Sungari et se dirige du nord au sud, et Amour inférieur la partie du fleuve qui s'étend depuis ce point jusqu'à l'embouchure. Ces deux branches ont à peu près la même longueur. L'Amour supérieur offre des parties admirablement adaptées à la colonisation. A partir du point où il commence à porter son nom, il traverse une région très montueuse, mais des deux côtés du fleuve s'ouvrent un grand nombre de vallées latérales qui offrent de fertiles pâturages et des forêts magnifiques. L'ancienne ville d'Albasin était située à l'entrée de l'Émuri, qui sans doute a donné son nom au fleuve Amour, et les émigrans sibériens se sont hâtés d'y former un établissement. Toute la région de l'Amour qui confine à la Transbaïkalie se colonise rapidement; déjà vingt mille Sibériens s'y sont portés, et chaque jour ce nombre va croissant.

En descendant le fleuve, on rencontre les premiers postes des Mantchoux, qui surveillent les tribus de l'Amour, à l'entrée d'une belle vallée formée par la Kamara. Ces postes consistent en quelques huttes et ne sont habités que pendant une partie de l'année; au-delà de la Kamara, le fleuve traverse jusqu'à la Zéja un pays montueux couvert d'épaisses forêts et presque désert; la vallée s'élargit, au sortir des montagnes, en immenses plaines où l'on n'aperçoit plus de forêts. Au confluent de l'Amour et de la Zéja est une ville chinoise du nom d'Aigunt. Un grand nombre de villages entourés de jardins et de champs sont groupés dans cette partie de la vallée. Nous emprunterons à un intéressant récit de M. Sverbejef la description de ces établissemens chinois. M. Sverbejef avait été envoyé en avant de la flottille russe, avec un interprète et une petite troupe, pour transmettre une dépêche au gouverneur de la ville chinoise. On descendit dans le premier village pour chercher un messager : les Chinois effrayés se prosternaient devant les Russes. Bientôt, rassurés par leurs protestations pacifiques, ils les invitèrent à entrer dans leurs cabanes, leur offrirent des pipes et du tabac. Les maisons ne contiennent qu'une seule chambre : quatre murs, bâtis avec des briques non cuites et de l'argile, supportent la charpente du toit, recouvert en chaume. Les fenêtres sont grandes et fermées avec du papier. Le long des murailles court un long poêle, sorte de tuyau qua-

drangulaire, chauffé avec du bois et des roseaux, qui sert de siége pendant le jour et de lit pendant la nuit. Une table est toujours prête pour le thé; à côté est une grande chaufferette où l'on fait bouillir l'eau et où l'on allume les pipes, qu'hommes, femmes et enfans ont continuellement à la bouche. Les Mantchoux cultivent eux-mêmes ce tabac, qui est très fin, ressemble beaucoup au tabac japonais, et, comme celui-ci, est d'un goût faible, mais très agréable. Les villages n'ont point de rues; chaque maison est entourée de jardins très bien cultivés. Les Russes attendirent quelque temps la réponse du gouverneur. Enfin deux employés chinois, habillés de *kourmas* bleus et la tête couverte d'un bonnet surmonté de boules qui indiquaient leur rang, vinrent les chercher pour les conduire à Aigunt. On les fit débarquer dans le port, où se trouvait réunie la flottille chinoise de l'Amour, composée d'une trentaine de jonques environ. La garnison de la ville, que les Mantchoux nomment Sachaljan-Ula, était assemblée sur les bords du fleuve : elle se composait d'un millier d'hommes couverts de *kourmas* en lambeaux et de toutes couleurs, armés de bâtons ou de piques, quelques-uns de fusils. D'autres portaient de grands arcs et des carquois. Une foule immense se pressait autour des soldats, et les enfans entraient même dans les rangs. Quand la confusion était au comble, les Mantchoux rétablissaient l'ordre à grands coups de bâton, spectacle pénible et risible à la fois. Une batterie défend l'accès du port, si l'on peut donner ce nom à dix affûts couverts de grandes housses rouges, sous lesquelles M. Sverbejef soupçonne fortement qu'on n'aurait point trouvé de canons.

Les Russes, précédés et suivis d'une nombreuse escorte, se dirigèrent vers la forteresse, où résidait le gouverneur. La ville est entièrement bâtie en bois, elle s'étend le long du fleuve sur 4 kilomètres environ de longueur. Les maisons sont entourées de cours, bordées de haies; un grand nombre de tourelles, ornées de grosses boules, de drapeaux et de figures sculptées, donnent à l'ensemble de la cité chinoise un aspect des plus bizarres. Les Russes regardaient avec une grande curiosité les femmes chinoises, parce qu'ils n'en avaient jamais vu jusque-là; le séjour de Maimatchin, comme de toutes les villes limitrophes de la Sibérie, leur est en effet complétement interdit. Les femmes mantchoues ne ressemblent en rien à celles des Tungouses, des Buriates et des Ostiaques. Elles sont beaucoup plus jolies; quelques-unes pourraient affronter la critique européenne la plus exigeante : elles sont brunes et ont des yeux noirs d'une remarquable vivacité. Elles portent une robe bleue à manches larges, et leurs cheveux sont relevés à la chinoise. Les Russes remarquèrent avec surprise qu'elles avaient toutes la tête coquettement ornée de fleurs rouges et roses, bien que la matinée fût très peu avancée. Ils

ne purent savoir si les fleurs étaient leur coiffure habituelle, ou si elles avaient voulu se parer pour recevoir les étrangers.

A l'entrée de la forteresse, grand carré entouré d'une palissade, commencèrent les cérémonies inséparables de toute réception officielle dans le Céleste-Empire. Il fallut traverser quatre cours d'honneur avant d'arriver au tribunal où se tenait le gouverneur. Dans la première cour, les Russes furent obligés de déposer leurs sabres; dans la dernière cour, il fallut se préparer à saluer convenablement le gouverneur. Pendant ce temps, on pouvait admirer les instrumens de torture dont l'enceinte était remplie. Le gouverneur attendait les Russes sur une haute estrade; il était assis devant une table qui portait des plumes, un encrier et les sceaux. C'était un homme d'une figure très fine et très intelligente, vêtu d'un *kourma* jaune; sa calotte était ornée d'une boule bleue et de trois queues de zibeline. Il répondait avec beaucoup de dignité au discours de l'interprète russe, quand un vieillard entra en courant et annonça, avec tous les signes d'une grande épouvante, l'arrivée de bateaux qui *fumaient et empestaient le fleuve*. Le mandarin ne parut point partager sa frayeur, mais se mit en route avec les Russes vers le port, et alla faire, avec toute sa suite, une visite au général Mouravief, qui le reçut avec les plus grands honneurs, et lui signifia son intention d'aller jusqu'à l'embouchure de l'Amour.

Au-delà d'Aigunt, l'Amour parcourt en serpentant une longueur de 200 kilomètres; les nombreuses îles qui l'entrecoupent forment dans cette partie de la vallée comme un long archipel. Le fleuve reçoit ensuite les eaux d'un affluent important, nommé Burija. La vallée de cette grande rivière est peu fréquentée, et l'on ne put obtenir que très peu de renseignemens sur son cours. Pourtant, par sa position vers le milieu du bassin de l'Amour et dans une région très accessible et très favorable à la colonisation, la Burija mérite d'être signalée, et M. Petchurof ne craint pas d'affirmer qu'un des premiers et des plus importans centres de colonisation s'établira au confluent de cette rivière. Au-dessous de ce point, l'Amour s'enfonce de nouveau dans les montagnes, et traverse, entre des défilés très pittoresques, une chaîne assez élevée. Dans cette région sauvage et inhabitée, le fleuve se précipite avec une vitesse de cinq nœuds à l'heure. Il se ralentit bientôt en entrant dans de nouvelles plaines; il y parcourt les bras d'un long archipel qui s'étend jusqu'à l'embouchure du Sungari, cet immense affluent qui descend de la Mantchourie méridionale. La vallée du Sungari est la partie la plus peuplée de toute la province : la fertilité de ses bords, le cours lent et sûr du fleuve y ont attiré un grand nombre d'habitans. Giren-Choten, ville située sur le Sungari, est trois fois plus considérable qu'Aigunt :

c'est là que se trouvent les chantiers où l'on construit tous les bateaux qui naviguent sur l'Amour.

C'est au confluent du Sungari que commence l'Amour inférieur : jusqu'à ce point, ce fleuve pénétrait dans des contrées de plus en plus méridionales et par conséquent plus fertiles. Au-delà, il remonte graduellement vers le nord. Jusqu'à l'Ussuri, confluent qui sort encore de la Mantchourie méridionale, la vallée, quoique à peine habitée, présente les indices d'une très grande fertilité; elle est bordée de beaux pâturages, et nulle part le fleuve n'est plus poissonneux. La vallée de l'Ussuri a été décrite par un missionnaire français, le père de La Brunière, coadjuteur du vicaire apostolique de la Mantchourie. Il y passa tout un hiver à prêcher l'Évangile aux familles tungouses qui l'occupent. La population y est très clair-semée : elle ne dépasse point 800 âmes; sur ce nombre, on compte 200 Chinois, dont quelques-uns font le commerce, mais dont la plupart sont venus chercher un asile chez les Tungouses. Les habitans de la vallée ont pour occupation principale, après la pêche et la chasse, la recherche d'une racine très précieuse et très rare, qui jouit sans doute de propriétés médicinales, et qui s'envoie en Chine. Un naturaliste russe, M. Léopold Schrenk, a aussi parcouru une partie de la vallée de l'Ussuri, et dans son rapport adressé à l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, il la représente comme formée de plaines très fertiles, où croissent toutes les plantes et les légumes de l'Europe. Cette année même, les Russes ont dû y fonder leurs premiers établissemens.

Au-delà de l'Ussuri, la vallée s'élargit davantage; sur les belles plaines que baigne le fleuve vivent les tribus à demi nomades des Goldes. Ces tribus partagent leur temps entre l'agriculture et la pêche. Leurs mœurs sont d'une extrême douceur, et les Russes qui firent partie de la première expédition furent étonnés de la complaisance qu'ils mirent à les guider dans les inextricables canaux qui font de tout l'Amour inférieur un véritable labyrinthe. Cette multitude d'îles et de bras y rend la navigation assez difficile, d'autant plus que le courant est quelquefois si fort qu'à la remonte on est obligé de choisir les passages les moins profonds, et qu'alors on court le risque de s'échouer.

Dans la partie extrême de son cours, l'Amour atteint une immense largeur, et en outre il communique avec plusieurs grands lacs. Le fleuve court à peu près parallèlement aux rives de la Manche de Tartarie, depuis le premier de ces lacs, qui se nomme Kisi, jusqu'à son embouchure. Le lac Kisi n'est séparé de la côte que par un intervalle de 16 kilomètres, quoique le fleuve, avant d'aller se jeter à la mer, ait encore, depuis ce point, un parcours de plus de 200 kilo-

mètres. Le lac Kisi, encaissé par des montagnes, a 43 kilomètres de long et 10 kilomètres de largeur moyenne. C'est un admirable bassin naturel tout préparé pour le commerce de l'Amour; aussi cet emplacement a-t-il déjà attiré l'attention des Russes. Deux forts y ont été établis : le fort Mariinsk sur les bords mêmes du lac, le fort Alexandrovsk sur la Manche de Tartarie, dans une baie qui porte le nom français de Castries, de l'autre côté de l'arête montagneuse qui sépare le lac Kisi de la mer. On songe à établir sur ce point un chemin de fer, ou au moins une chaussée ordinaire. A partir du lac Kisi s'étend entre la mer et l'Amour une chaîne de montagnes couvertes de forêts vierges et impénétrables. Les bords du Bas-Amour sont à peu près déserts. On n'y trouve çà et là que quelques misérables huttes, habitées par des tribus qui ont subi, moins que celles de l'Amour supérieur, l'influence des Mantchoux. A l'entrée de l'Amour, on a élevé la forteresse de Nicolaïevsk, destinée à devenir la station principale de la Russie dans ces parages. La flotte du Kamtchatka, qui autrefois hivernait dans le magnifique port de Petropavlovsk, aura désormais pour station d'hiver l'île Wait, située dans le liman de l'Amour. Le climat du Kamtchatka est trop rigoureux pour qu'on persiste plus longtemps à y garder des établissemens, aujourd'hui que l'occupation du bassin de l'Amour livre à la Russie une longue ligne de côtes plus méridionales.

Les cartes russes les plus récentes font déjà rentrer dans le territoire de la Sibérie, outre la rive gauche de l'Amour, une grande partie de la rive droite. La côte de la Manche de Tartarie jusque vers le 45e degré de latitude et l'île Sachalin tout entière s'y trouvent comprises. Une fois qu'elle aura consolidé sa domination sur l'Amour, la Russie cherchera sans doute à pénétrer dans les parties méridionales de la Mantchourie, et jettera les fondemens d'un empire situé sur l'Océan-Pacifique. Sans chercher à pénétrer les mystères d'un avenir encore lointain, on peut dès aujourd'hui affirmer que les établissemens russes de l'Amour sont destinés à prospérer. Ce fleuve est navigable sur toute sa longueur, et l'on peut remonter la Schilka, son affluent sibérien, jusqu'à Tchita. Ce lieu, qui n'était qu'une pauvre bourgade perdue au fond de la Transbaïkalie quand les exilés du 14 décembre 1826 y furent envoyés, est devenu aujourd'hui une ville importante, et il sera un jour l'entrepôt principal du commerce de l'Amour. Cette voie fluviale est le débouché naturel des produits de la Sibérie, qui sont beaucoup plus nombreux et plus abondans qu'on ne le croit, et consistent principalement en blé, fourrures, viande salée, bois, métaux. La Sibérie pourra recevoir directement par l'Amour une foule de marchandises qui aujourd'hui ne lui arrivent que par la coûteuse voie de terre.

L'on ne verra plus certains objets de première nécessité atteindre dans la Sibérie orientale des prix vraiment fabuleux, quand le bassin du fleuve sera, comme la Californie, devenu un des marchés de l'Océan-Pacifique. Déjà, par la voie des îles Sandwich, des relations se sont nouées entre les états américains et les établissemens russes; le Japon lui-même a demandé à commercer sur l'Amour, et y a envoyé quelques navires. De magnifiques gisemens de houille ont été découverts sur l'Amour même et dans l'île Sachalin, admirablement placée pour approvisionner la navigation à vapeur dans les parages septentrionaux de l'Océan-Pacifique et les mers du Japon. Enfin à tous ces avantages il faut encore ajouter la richesse des pêcheries de ces parages éloignés, que les Américains seuls parcourent aujourd'hui, mais que les Sibériens vont bientôt leur disputer.

L'occupation de la Mantchourie inaugure une ère nouvelle dans l'histoire de la Sibérie. En étudiant la géographie générale des possessions asiatiques de la Russie, nous avons vu qu'au-delà de l'Oural cette puissance ne peut s'agrandir que dans deux directions : du côté du lac Aral ou du côté de l'Amour. Vers laquelle de ces deux directions la Sibérie doit-elle chercher à reculer ses limites? La nature des régions qui avoisinent le lac Aral et les fleuves qui s'y jettent, les habitudes guerrières des populations de Khiva, de Bokhara, de Kokand, opposent de sérieux obstacles aux tentatives d'une colonisation régulière, et pendant longtemps au moins la Russie ne pourra fonder de ce côté que des postes et des établissemens purement militaires. La belle vallée de l'Amour appelle au contraire l'émigration; les tribus éparses qui l'habitent ont un caractère si doux et si pacifique, qu'elles sont plutôt des auxiliaires que des ennemies : aussi c'est de ce côté que se tournent aujourd'hui, en Sibérie, tous les regards et toutes les espérances. C'est peut-être vers les régions qui avoisinent l'Hindou-Kousch que la Russie ambitionnerait le plus d'étendre son influence, et il n'est pas impossible qu'on caresse secrètement le désir de balancer l'influence de l'Angleterre en Asie; mais les rêves politiques qu'on nourrit à Saint-Pétersbourg n'occupent guère les esprits en Sibérie. Les habitans des immenses contrées situées au-delà de l'Oural regardent déjà moins du côté de l'Europe que de la Chine et du grand Océan-Pacifique. La population de la Sibérie orientale commence à égaler celle de la Sibérie occidentale, et le mouvement de la colonisation se porte de plus en plus vers l'Orient.

La Russie n'a aucun intérêt à contrarier le mouvement naturel d'expansion qui entraîne la Sibérie vers l'Océan-Pacifique. Ce n'est qu'en facilitant les projets, en flattant les espérances des populations qui habitent au-delà de l'Oural, qu'elle peut conserver quelque

force aux liens qui l'unissent à ces lointaines colonies asiatiques. L'histoire passée de la Sibérie n'est point de nature à exalter dans la pensée des Sibériens le souvenir de la mère-patrie. Ils savent que la conquête des territoires qu'ils habitent n'a coûté à la cour moscovite aucun sacrifice, et qu'elle fut due entièrement aux entreprises privées des Cosaques que l'esprit d'aventure et de rapine poussa au-delà de l'Oural. Ils se souviennent encore de la destruction d'Albasin, et se rappellent que la Russie abandonna les Cosaques dans la lutte, aussi hardie que persévérante, qu'ils avaient commencée contre le Céleste-Empire. Les traditions nationales ne relient donc que bien faiblement la Sibérie à la Russie : la nature les sépare plus qu'elle ne les unit; les sentimens, les souvenirs de ceux qui viennent peupler la colonie élèvent une barrière morale entre la Russie asiatique et la Russie européenne. C'est en Sibérie que le serf trouve l'indépendance qui lui était refusée dans son pays, l'exilé politique une patrie nouvelle, le sectaire la liberté de conscience, le criminel vulgaire des solitudes où sa honte s'efface et s'oublie. Ces élémens variés tendent à composer une société tout à fait nouvelle dont un sentiment commun relie tous les membres, le besoin de la liberté. Les Sibériens se trouvent répandus sur des régions trop vastes et trop faiblement peuplées pour que le joug d'une autorité quelconque puisse s'y faire sentir avec quelque force. Une grande destinée attend sans doute cette nation naissante, qui un jour peut-être balancera la puissance américaine dans une partie de l'Océan-Pacifique; mais cet avenir est encore si lointain, que la Russie devra longtemps encore présider à ses développemens. Il appartient aux grandes nations d'en faire naître d'autres autour d'elles. L'Angleterre a préparé la grandeur des États-Unis, et jette aujourd'hui dans l'Australie et dans l'Inde les fondemens d'empires dont la domination doit lui échapper un jour. La Russie a pour devoir d'introduire le christianisme et la civilisation européenne dans le nord de l'Asie : elle doit poursuivre ce but par tous les moyens, lors même qu'elle préparerait ainsi l'indépendance future de l'empire qu'elle est occupée à étendre au-delà de l'Oural.

AUGUSTE LAUGEL.

LA

MONARCHIE DE LOUIS XV

II.

L'EUROPE ET LA DIPLOMATIE FRANÇAISE PENDANT LA RÉGENCE.

I. *Mémoires du duc de Saint-Simon.* — II. *Mémoires secrets de Duclos.* — III. *Mémoires militaires relatifs à la succession d'Espagne.* — IV. *Histoire de la Régence*, par Lémontey. — V. *Journal de Barbier.* — VI. *Mémoires du marquis d'Argenson.* — VII. *Las Memorias del marchese de San-Felipe*, etc.

I.

Le souci constant des gouvernemens menacés, c'est de chercher la force qui leur manque. Leur action se dirige toujours vers ce but, qu'une préoccupation naturelle leur fait estimer aussi utile au pays qu'à eux-mêmes. Les intérêts nationaux sont-ils opposés à ceux du pouvoir, on peut s'attendre à voir les traditions sacrifiées aux expédiens, et les alliances temporairement avantageuses l'emporter sur les alliances d'une utilité permanente. Ces intérêts concordent-ils, les périls du pouvoir profiteront au pays, car il agira avec la puissance d'un gouvernement rehaussée par l'énergie d'une faction.

La régence fut à ses débuts un établissement faible et contesté : nous l'avons vue, malgré la popularité des premiers jours, constituer une administration collective impuissante jusqu'au ridicule (1), et contre laquelle ne tardèrent pas à s'élever toutes les influences qui l'avaient faite ou acclamée depuis le parlement jusqu'au jansénisme.

(1) Voyez la livraison du 1er juin.

Si la réaction contre le système de Louis XIV avait déterminé le triomphe du duc d'Orléans, à qui les haines publiques assuraient le bénéfice de ses longues disgrâces, si l'impérieux mouvement de l'opinion avait empêché les hommes de la vieille cour de produire le système d'une régence étrangère exercée par procureur tel qu'il était consigné dans les instructions de l'ambassadeur d'Espagne, le titre du neveu de Louis XIV à l'exercice du pouvoir suprême n'était pas moins dénié par tous les mécontens dont les espérances s'abritaient sous la protection du nom et de la puissance de Philippe V.

Une difficulté beaucoup plus sérieuse menaçait d'ailleurs le régent. Louis XV enfant était d'une complexion tellement délicate et d'une si chétive apparence qu'il y avait fort à craindre que ce reste du sang du roi son aïeul n'échappât point au sort qui semblait le poursuivre. Durant les trois premières années de la régence, la France et l'Europe considérèrent cette catastrophe comme à peu près certaine; mais l'événement que la calomnie supposait hâté par les vœux du premier prince du sang, et qu'elle allait jusqu'à dire préparé par d'atroces machinations, était précisément l'effroi de sa pensée, le souci permanent de sa vie, car une telle perspective arrachait forcément le régent à la voluptueuse indolence qu'il tenait pour l'avantage le mieux constaté du pouvoir. Ce prince pensait en effet que la mort, alors si probable, du jeune roi susciterait une question qui, en changeant le cours des destinées de la France et en bouleversant l'économie de toutes les stipulations diplomatiques, le toucherait directement lui-même dans son honneur plus encore que dans son ambition. Il savait fort bien que Philippe V, malgré les termes du traité d'Utrecht et les engagemens pris par son aïeul envers l'Europe, malgré sa propre renonciation à la couronne de France, adressée à Paris et renouvelée à Madrid devant les cortès espagnoles (1), ne manquerait pas de réclamer l'héritage de la monarchie française au préjudice de la maison d'Orléans, à laquelle cet héritage était dévolu par les actes les plus solennels. Aucun cabinet n'ignorait que le roi d'Espagne, pleinement convaincu que nulle stipulation n'avait pu infirmer le droit qu'il tenait de sa naissance, était résolu à en appeler aux armes en protestant contre des traités et des renonciations qu'il n'avait, disait-il, souscrits que par

(1) L'article 6 du traité d'Utrecht contient l'énoncé des actes concernant les renonciations respectives du roi Philippe V au trône de France, et des ducs d'Orléans et de Berri au trône d'Espagne. Les principaux sont la renonciation du roi d'Espagne faite à Madrid le 5 novembre 1712, et la confirmation postérieure de la même renonciation devant les états de Castille; les renonciations du duc de Berri et du duc d'Orléans à la couronne d'Espagne, données dans le courant de la même année et enregistrées au parlement; les lettres patentes du roi, également enregistrées, admettant et consacrant à jamais les susdites renonciations. (Voyez Dumont, *Corps diplom.*, t. VIII, p. 339.)

contrainte. Il était de notoriété publique que, si le prince de Cellamare n'avait pas fait valoir les droits de son maître lors de la mort de Louis XIV, c'est que cet agent judicieux avait reculé devant une impossibilité démontrée, et que l'on comptait trouver plus tard pour réclamer la royauté une force et des appuis qui avaient manqué pour réclamer la régence.

Pendant que le duc d'Orléans déjouait les intrigues des légitimés, fauteurs secrets de toutes les agitations dans les parlemens et dans la noblesse provinciale, il voyait donc se préparer une crise dynastique de nature à renverser par leur base les traités qui, après de si terribles perturbations, avaient rendu la paix à la France; il se voyait lui-même dans l'alternative, ou de monter sur le premier trône du monde, ou d'être enterré vivant dans l'impuissance et dans la honte, s'il était supplanté par un monarque qui ne tenait plus à la France que par sa foi dans un titre considéré par lui comme imprescriptible. Le régent se trouva dès lors conduit à gouverner de manière à résoudre à son profit ce grand problème de l'avenir, si un funeste événement venait à le poser. Il chercha des alliances destinées à garantir son droit et à le fortifier contre l'Espagne; menacé par ses ennemis d'une revendication qui ne blessait pas moins les droits de la nation que les siens, il dut s'efforcer d'élever ses ressources à la hauteur de ses périls. Dans cette pensée, il se lia étroitement avec l'Angleterre, où la maison de Hanovre rencontrait alors devant elle des difficultés de la nature de celles que redoutait la maison d'Orléans; puis, complétant l'ensemble du système ébauché par le traité de 1717, il s'engagea bientôt par le traité de la quadruple alliance, conclu avec la Grande-Bretagne, la Hollande et l'empire, dans une politique aussi nouvelle pour la France que l'était alors la situation du pays. Le régent parut prendre le contre-pied de la politique de Louis XIV, allant un moment jusqu'à relever les Pyrénées en faisant la guerre à l'Espagne avec le concours des forces britanniques.

L'association soudaine des intérêts de la France avec ceux de l'Angleterre et la solidarité établie entre deux maisons menacées par un prétendant, toute cette diplomatie de lord Stanhope et de l'abbé Dubois, machine de guerre montée contre les deux cours de Saint-Ildephonse et de Saint-Germain, était inspirée sans nul doute par l'intérêt direct et personnel du duc d'Orléans; mais pour être personnelle, cette politique-là était-elle donc mauvaise? La nation n'avait-elle pas un intérêt au moins égal à celui du régent à faire avorter, par un changement radical dans le système de ses alliances, des prétentions qui n'auraient laissé subsister de l'œuvre de Louis XIV que l'apparence, puisque la monarchie française eût été subordon-

née à son tour à la monarchie délabrée dont la tutelle lui avait été si onéreuse? Le devoir de la France n'était-il pas d'ailleurs de défendre l'indépendance de sa propre politique contre les caprices d'une reine aveuglée par la tendresse et l'ambition? Enfin, dans l'état d'épuisement amené par un demi-siècle de guerres, n'avait-elle pas un intérêt du premier ordre à maintenir les traités qui lui avaient coûté si cher contre l'agitateur irrévocablement résolu à les renverser? Pour apprécier avec équité la conduite du régent et celle du cardinal Dubois, il faut d'abord résoudre cette question-là et se rendre compte des extrémités auxquelles la France aurait été conduite, si elle n'avait pas résolûment rompu avec l'Espagne gouvernée par Alberoni.

Lorsqu'il accepta le testament de Charles II, Louis XIV croyait assurer la paix du monde par l'union de deux grandes nations longtemps rivales, et garantir la prépondérance de la France en donnant la marine espagnole pour auxiliaire à ses armées; mais ce plan, où la grandeur n'excluait pas la prudence, avait cessé d'être exécutable depuis qu'Élisabeth Farnèse était entrée dans la couche de Philippe V, et que le fils d'un jardinier de Parme gouvernait la Péninsule avec une plénitude d'autorité que n'avait pas possédée Ximenès. Durant dix années, une pensée de tout point contraire à celle de Louis XIV anima le cabinet de Madrid, et s'y produisit d'une manière tellement aveugle et avec des allures tellement passionnées, qu'il devenait aussi impossible de la contredire que périlleux de la combattre.

Noyé dans les tristesses de l'hypocondrie et cachant au fond des bois une vie assiégée par mille fantômes, le petit-fils du grand roi, énervé par une sorte de libertinage conjugal, ne s'appartenait plus à lui-même. Une seule espérance faisait passer quelques éclairs dans la nuit de cette âme désolée, c'était celle de gouverner un jour par lui-même ou par l'un des infans issus de ses deux mariages cette France au génie de laquelle il n'était pas moins étranger par sa nature que par ses habitudes. Les hommes les mieux renseignés sur les dispositions de ce prince, qu'ils aient écrit en français comme Louville, ou en espagnol comme le marquis de San-Felipe, sont unanimes pour attester la persistance de cette pensée, fomentée par la femme qui dominait son esprit et ses sens. Ne supportant pas l'idée de laisser sans couronne et sans grands établissemens les fils qu'elle avait donnés à la caducité prématurée du roi d'Espagne, cette mère, dont l'ambition s'allumait au foyer de ses tendresses, avait fait contre la paix du monde le serment d'Annibal. Afin d'atteindre un but qu'elle ne prenait pas même le souci de dissimuler, elle était résolue à bouleverser tous les traités qui en avaient fixé l'état terri-

torial, en allumant une guerre générale dont son conseiller italien se flattait d'imposer la charge principale à la France.

Après la guerre de la succession, l'Espagne avait beaucoup souffert sans doute, et payé l'avénement de la dynastie française d'un prix que son patriotisme pouvait trouver exorbitant. Malgré ses plus vives résistances, elle s'était vue contrainte de souscrire aux dispositions des traités d'Utrecht, qui furent pour l'Espagne du XVIII[e] siècle ce que les traités de Vienne ont été pour la France du XIX[e]. Dans les Pays-Bas, elle perdit une souveraineté que, d'après les stipulations de la *barrière*, l'Autriche exerça de concert avec la Hollande. En Italie, l'Espagne dut renoncer au Milanais et à ce beau royaume de Naples, éternelle tentation de l'étranger. La Sicile, érigée en royaume, resta, entre les mains du duc de Savoie, le prix d'une habileté trop voisine de la perfidie pour que le succès en pût être durable. La Sardaigne fut cédée à l'empereur, Minorque à l'Angleterre, et l'Espagne vit graver sur le rocher de Gibraltar le stigmate de sa déchéance.

Toutefois, si pénibles que fussent ces sacrifices, la plupart d'entre eux affectaient plutôt l'orgueil du pays que sa puissance, car avec le bienfait de la paix, qui lui était plus nécessaire qu'à personne, ils lui donnaient une position plus naturelle et une concentration de forces plus précieuse que des possessions lointaines très onéreuses et toujours contestées. L'Espagne, demeurée pleinement maîtresse du Nouveau-Monde et de ses possessions asiatiques, conduite à mettre en valeur l'un des plus riches territoires de l'Europe, serait restée, avec un gouvernement même médiocre, la première des puissances coloniales, et fût devenue probablement la première des puissances maritimes.

Bon juge en matière de dignité royale, Louis XIV avait pensé que son petit-fils pouvait, sans y risquer ni son honneur ni les intérêts essentiels de sa monarchie, accepter les conditions que lui imposait la rigueur des temps. La pensée qu'il exprimait en 1713 dans ses négociations secrètes avec la reine Anne, et qu'il fit, à force d'efforts, prévaloir à Madrid, n'aurait pas changé à coup sûr dans le cours de quatre années. Si donc il avait vu l'Espagne, pour assurer aux fils d'une petite princesse de Parme des souverainetés en Italie, se mettre en conspiration contre tous les traités et contre tous les gouvernemens, susciter la guerre civile en France, armer le Turc contre l'Allemagne, évoquer jusqu'au fond du Nord le concours de Charles XII et du tsar, s'il avait pu prévoir que ces préparatifs immenses aboutiraient à la destruction, dans les eaux de la Sicile, de la dernière grande flotte qu'ait eue l'Espagne, et à l'épuisement qui suit les efforts démesurés, nul doute que devant le froncement de son sour-

cil Alberoni ne fût rentré dans la poussière, comme il était arrivé à la princesse des Ursins pour des motifs mille fois moins sérieux. Nul doute encore que si, par impossible, Philippe V s'était obstiné dans des desseins où l'injustice le disputait à l'extravagance, Louis XIV n'eût fini par sacrifier les intérêts de son sang à ceux de la France.

Loin de faire un crime au régent d'avoir répudié une politique dont l'aveuglement du roi d'Espagne eût rendu la continuation désastreuse, Louis XIV, on peut le croire, aurait approuvé l'attitude de ce prince, et trouvé naturel que pour conserver la paix aux peuples épuisés, en se ménageant à lui-même des éventualités consacrées par de si solennelles stipulations, il s'engageât plus étroitement dans l'alliance anglaise, dont ce monarque avait lui-même jeté les fondemens par les actes d'Utrecht. Dans les rêves maternels d'Élisabeth, dans les combinaisons plus astucieuses d'Alberoni, rien n'intéressait la France et ne valait le risque que lui aurait fait alors courir une guerre contre l'Angleterre et contre l'empire réunis. Puisqu'elle ne pouvait elle-même prendre pied au-delà des Alpes, ne valait-il pas autant, et mieux peut-être, que ces magnifiques contrées tombassent sous la domination toujours abhorrée et toujours précaire des *tedeschi* que de repasser sous le sceptre de l'Espagne, dont les dernières ressources se fussent épuisées pour les conserver? Affronter, pour donner Naples et la Sicile à Philippe V, une coalition européenne, et, au moment où les victoires du prince Eugène à Belgrade et à Peterwaradin rendaient à l'Autriche la disponibilité de ses forces, recommencer, avec trois milliards de dette et les longs embarras d'une minorité, une lutte que Louis XIV s'était estimé si heureux de finir au prix des plus durs sacrifices, c'eût été là le comble de la démence, et tel était pourtant le seul prix auquel le régent pouvait maintenir l'alliance avec l'Espagne, dont l'abandon lui a été si souvent reproché. Pour se faire pardonner ce que Philippe V envisageait comme une usurpation, pour obtenir surtout de la part de ce monarque le désistement de ses prétentions éventuelles, il aurait fallu que le duc d'Orléans mît les ressources de la France à la disposition d'Alberoni, qu'il jetât une armée au-delà des Alpes, une autre au-delà du Rhin, et qu'il équipât une flotte afin de préparer la restauration de Jacques III en Angleterre. Telle était cette prétendue politique de Louis XIV, qu'on fait un crime au régent d'avoir sacrifiée à de mesquines préoccupations et à des intérêts personnels (1).

Au fond, l'Espagne elle-même n'était guère moins désintéressée

(1) Voyez *Philippe d'Orléans, régent de France,* par M. Capefigue, tome I[er], chap. XI et XIV.

que la France dans les projets déjoués par la ferme et saine politique du régent. Pendant que le succès n'aurait servi que les intérêts personnels des infans, l'avortement de ces desseins épuisa la nation et la laissa, sans armée et sans marine, dans une prostration mortelle que le règne de Charles III suspendit à peine pour quelques années. Lorsqu'on observe la persistance avec laquelle ces plans audacieux furent suivis par un ministre chez lequel l'intelligence égalait la passion, on est conduit à soupçonner qu'Alberoni songeait moins à relever l'Espagne qu'à servir l'Italie. Préparer l'indépendance de sa patrie en y implantant des princes assez puissans pour la défendre, accomplir ce dessein à l'aide de toutes les ressources d'un pays qu'il détestait encore plus qu'il n'en était détesté, telle me semble avoir été l'arrière-pensée de cet homme, type accompli du génie italien dans ses haines sans mesure et ses ambitions sans scrupule. Animé contre l'empire et les Allemands des fureurs d'un guelfe du XII[e] siècle, aussi éloquent dans l'expression de ses antipathies que Machiavel exhortant Laurent de Médicis à délivrer l'Italie des barbares, le curé parmesan subordonnait, comme le secrétaire d'état florentin, la politique et la morale à son idée fixe. Le monde vit donc un prêtre décoré de la pourpre arrachée au saint-siége par ses menées user du sceptre comme d'un poignard, et conspirer contre son repos et contre les traités dans le cabinet d'un grand roi comme de nos jours pourrait le faire un chef de conjurés dans ses ventes.

Jamais un ministre turbulent n'avait trouvé des circonstances plus favorables pour bouleverser l'Europe. Toutes les cours étaient troublées par des contestations dynastiques ou par l'amer regret des sacrifices qu'elles avaient dû consentir lors de la pacification générale consommée à Utrecht, à Rastadt et à Bade (1). La France, au dire du parti de l'ancienne cour, assistait à un commencement d'usurpation préparée par un empoisonneur. L'Angleterre venait de voir débarquer sur ses rivages un vieil électeur allemand, aussi peu soucieux des intérêts de ses nouveaux sujets qu'ignorant de leurs usages et de leur langue. Il avait étalé au milieu d'un peuple inquiet et sévère le scandale de ses préférences et celui des plus honteuses dissensions domestiques. L'esprit de parti protégeait seul George I[er] sur un trône qu'un prétendant habile et résolu aurait facilement ébranlé; mais, heureusement pour la maison de Hanovre, Jacques III n'avait un moment touché la terre natale que pour la quitter avec précipitation, et ce prince se montrait aussi peu capable de préparer le succès de sa cause que peu digne de l'héroïque dévouement des

(1) Paix d'Utrecht du 11 avril 1713, paix de Rastadt et de Bade du 6 mars et du 7 septembre 1714.

martyrs chaque jour immolés pour elle. Pourtant une grande incertitude planait encore, durant la régence, sur l'issue définitive de la lutte engagée entre deux familles dont l'une pouvait compter sur l'Écosse et l'Irlande presque entières, dont l'autre se montrait plus soucieuse de fortifier sa position en Allemagne que de s'identifier avec un pays où elle n'était pour ses propres partisans que le signe et le gage de leur victoire. La maison d'Autriche, à laquelle les derniers traités venaient d'arracher la couronne des rois catholiques, ne pouvait se résigner à un tel sacrifice, et l'empereur Charles VI aurait plus d'une fois tenté de troubler un état de choses fondé sur ce qu'il considérait comme la déchéance de sa race, s'il n'avait eu à compter d'abord avec les menaces des Turcs, et plus tard avec leur fanatique désespoir. Deux royautés nouvelles érigées en Prusse et en Piémont, en recherchant toutes les occasions d'élever leur puissance au niveau de leur titre, venaient multiplier ces brandons de discorde complaisamment attisés par le cardinal Alberoni. Au nord, la Pologne, se débattant entre deux rois patronnés par l'étranger, entrait dans la période de fébrile impuissance que la Suède avait ouverte au profit définitif de la Russie. Enfin ces deux contrées rivales étaient régies, l'une par un grand homme résolu à remuer l'univers pour s'y faire une place digne de lui, l'autre par un guerrier maniaque dont le nom demeure dans l'histoire ballotté entre ceux d'Alexandre et d'Érostrate, et qui voulait, avant de disparaître de la scène du monde, y allumer un dernier incendie.

De 1715 à 1720, l'Europe toucha donc, par les points les plus divers, à des collisions d'une portée incalculable, et la crise qui avait ensanglanté la dernière moitié du siècle précédent semblait devoir recommencer et s'étendre. Si la foudre n'a pas enflammé ce ciel orageux; si, dans une période de vingt-huit ans, de la mort de Louis XIV à celle du cardinal de Fleury, la France a presque doublé sa population et plus que triplé ses richesses, le principal honneur en revient à la volonté du régent de faire échouer sur tous les points les tentatives de certains cabinets contre l'état territorial et celles des factions contre l'ordre établi. Le succès de cette politique, dont la modestie n'excluait pas l'utilité, est dû principalement à la sagacité un peu vulgaire, mais toujours éveillée, avec laquelle Dubois éventait toutes les mèches, à la courageuse promptitude avec laquelle il posait le pied sur tous les charbons. L'épuisement de la France après le règne de Louis XIV ne comportait pas une autre conduite, comme nous croyons l'avoir surabondamment établi (1).

(1) Voyez, sur *Louis XIV et ses Historiens*, la *Revue* du 1er novembre 1856, 15 février et 1er juillet 1857.

Si un prince investi d'un titre temporaire au pouvoir avait poursuivi des perspectives qui ne pouvaient devenir plus vastes qu'en étant plus incertaines; si, au lieu de s'unir résolûment pour le maintien des traités avec l'Angleterre et avec l'Autriche, le régent, sans finances, sans armées et sans marine, avait compromis l'avenir de son pupille en suivant les ambitieuses traditions des deux règnes précédens, une pareille témérité aurait justifié, plus que n'ont pu le faire ses vices, toutes les calomnies des contemporains et toutes les sévérités de l'histoire.

Un instinct égoïste, mais très éclairé, fit faire au régent à peu près ce que lui aurait inspiré un sentiment plus élevé de ses devoirs. En resserrant par de nouvelles alliances le système des traités d'Utrecht, il servit les véritables intérêts de la France, quoiqu'il songeât surtout à ceux de sa maison. Le désir d'affermir sa position auprès du jeune roi après sa majorité et de s'assurer la reconnaissance de son pupille comme il avait déjà son affection le conduisit à reprendre pied à pied, pour la couronne, tout le terrain qu'elle avait un moment perdu, de manière à remettre aux mains de Louis XV le royaume dans la plénitude de ses forces et la royauté dans la plénitude de ses prérogatives. La pensée simultanée de conserver la paix et de fortifier l'autorité royale lui fit accueillir avec un empressement que l'histoire a le droit de condamner sans doute, mais qu'elle a aussi le devoir de comprendre, tous les projets présentés comme pouvant assurer la libération financière de l'état et dégager l'avenir des charges dont l'avait grevé le passé. Par un autre côté, tous ces projets, si extravagans qu'ils pussent être, servaient d'ailleurs la politique du régent, et le succès n'en devait malheureusement être que trop complet. On ne tarda pas à voir en effet l'esprit militaire dans la noblesse, l'ardeur des convictions religieuses dans la bourgeoisie, tomber devant les appels incessans adressés par le pouvoir à toutes les cupidités et sous l'exemple corrupteur des rapides fortunes. Une très courte analyse des faits, repris au point où les a laissés la première partie de ce travail, va nous montrer la régence accomplissant une bonne politique par de mauvais procédés, et nous allons, à travers les cris avinés de l'orgie, observer au Palais-Royal l'unité dans les vues, l'habileté dans les moyens, et cet heureux balancement de la modération avec la force auquel les factions ne résistent jamais.

II.

Les difficultés allaient s'accumulant chaque jour autour du régent sans qu'elles parussent l'occuper, car les dissipations de sa vie semblaient moins révéler une ferme confiance qu'une sorte d'indifférence

apathique sur l'issue de la lutte. Le parlement n'avait pas tardé à franchir les limites très peu précises qui, sous l'ancien régime, séparaient la résistance légale de l'usurpation de souveraineté. Éprouvant le besoin de se dédommager d'un silence de cinquante ans, tout plein des vagues espérances conçues au début du nouveau règne, il était sous l'empire d'une fièvre d'opposition qui l'aurait promptement conduit aux dernières extrémités, si la froideur publique n'avait amorti ses entreprises et ses coups. On était en effet dans un temps où le pays, partagé entre l'agitation janséniste et les émotions excitées par le succès des premières opérations de Law, ne prêtait qu'une attention distraite aux remontrances réitérées d'un corps dont les arrêts arguaient de nullité les actes principaux de l'autorité royale. Comme il arrive toujours, les cupidités avaient énervé les passions. L'édit pour la création de la chambre de justice qui, dans la personne des traitans, atteignait leurs fils, revêtus en si grand nombre de la toge parlementaire, celui de 1718 relatif aux monnaies, l'octroi au sieur Law d'attributions qui laissaient pressentir la promotion prochaine de cet étranger au contrôle général des finances, toutes ces mesures avaient provoqué, de la part des magistrats, une série d'arrêts qui constituaient la magistrature en guerre flagrante avec la régence. Cette lutte, destinée à se renouveler si souvent durant le règne de Louis XV, prit, à partir de cette époque, des allures en quelque sorte régulières, à tel point qu'on pouvait en tracer d'avance le programme.

Lorsque le grand conseil avait cassé les arrêts du parlement, celui-ci commençait par engager dans sa cause la tournelle, la cour des comptes et la cour des aides; il ralliait les divers parlemens du royaume par des arrêts d'union, préludant ainsi à la tentative d'instituer un grand corps indépendant, politique et judiciaire, entre la couronne et la nation. Les avocats cessaient de plaider, les magistrats quittaient leurs siéges, et des milliers de suppôts désœuvrés demeuraient sur les pavés de Paris en disponibilité pour tous les désordres. La couronne, de son côté, menaçait d'un lit de justice, faisait enlever de nuit les meneurs du parlement, en pensionnait quelques-uns et envoyait la cour siéger à Pontoise. La recette était d'un effet sûr, car encore qu'on y fît grande chère, l'ennui ne tardait pas à faire voir aux plus obstinés les questions sous un autre jour. Après quelques mois de suspension dans la distribution de la justice, le parlement, stimulé par les avocats sans cause et les huissiers sans protêt, rentrait silencieusement au palais, sans que la royauté eût retiré plus de profit que lui-même d'une conduite dont la violence était presque toujours rachetée par une faiblesse.

On sait que le *système* devint, de 1717 à 1720, le principal

champ de bataille entre le gouvernement et la magistrature. Si celle-ci avait attaqué la trop fameuse compagnie mississipienne lorsque des émissions monstrueuses eurent manifestement mis en péril le capital engagé, et quand des manœuvres frauduleuses eurent donné à ses actions une valeur dont la seule base était l'aveuglement public, une telle intervention aurait été aussi utile que légitime. Le parlement au contraire avait commencé la guerre contre Law bien avant qu'il ne fût devenu un ennemi public : la création si utile de sa banque, ses premières opérations pour donner aux innombrables titres de la dette publique l'élasticité de circulation qui leur manquait, avaient rencontré une résistance encore plus acharnée que la création de la compagnie d'Occident et l'abandon de toutes les ressources du royaume à un ministre transformé en charlatan. Law fut moins poursuivi comme téméraire et comme fripon que comme étranger et comme novateur, et le palais détestait encore plus le fondateur du crédit et l'habile financier que le colonisateur chimérique de la Louisiane.

Attaquer un homme qui, avant de ruiner des actionnaires imbéciles, plus dignes de mépris que de pitié, avait rendu au trésor l'immense service de substituer tout à coup l'abondance à la pénurie, c'était blesser le régent dans ses plus chaleureuses convictions et renverser l'édifice de ses plus brillantes espérances. Il rendit donc au parlement guerre pour guerre, et d'Aguesseau ne tarda pas à succomber dans la lutte engagée entre un prince dont il partageait toujours l'avis quand il s'agissait d'opiner et des magistrats vers lesquels il inclinait toujours quand il s'agissait d'agir. Le duc de Noailles et le maréchal d'Huxelles, qui avec le chancelier avaient formé ce que l'on a quelquefois nommé le premier triumvirat de la régence, tombèrent du pouvoir comme d'Aguesseau, lorsque le gouvernement eut perdu le double caractère parlementaire et aristocratique que lui avait conféré son origine. Ils disparurent naturellement et sans disgrâce quand la gravité des conjonctures eut conduit le duc d'Orléans à concentrer le pouvoir aux mains d'hommes tout dévoués à la pensée nouvelle qu'ils allaient appliquer au dedans comme au dehors. De ce jour-là, la régence eut ses agens personnels, comme elle avait sa politique et sa physionomie propres.

A l'intérieur, l'homme principal du régent fut son garde des sceaux d'Argenson, qui connaissait le parlement, nous dit son fils, « comme les grands généraux connaissent ceux contre lesquels ils ont longtemps fait la guerre (1). » L'ancien lieutenant de police de

(1) *Mémoires et Journal inédit du marquis d'Argenson*, ministre des affaires étrangères sous Louis XV. (Edit. Janet, tome Ier, p. 17.)

Louis XIV joignait à une grande souplesse d'esprit et de conduite l'avantage de posséder cette *tête de Rhadamante* gravée à l'eau-forte par Saint-Simon. Il dissipait l'émeute rien qu'en paraissant devant elle, et en agitant, comme une crinière de lion, les boucles noires de son épaisse perruque : ministre précieux pour un gouvernement qui avait plus à cœur d'effrayer ses ennemis que de les frapper! Un homme qui ne dormait jamais, au dire de ses contemporains, était l'agent qu'il fallait à un prince qui dormait toujours. Assuré de la vigilance de son garde des sceaux, le duc d'Orléans pouvait sans imprudence calfeutrer les portes de son palais, devenu le théâtre d'orgies quotidiennes qui recommençaient à heure fixe avec une sorte d'effroyable régularité. Comme un despote d'Asie, le régent du royaume y demeurait inabordable à tous, noyant chaque jour dans les fumées de l'ivresse l'admirable esprit dont il ne retrouvait l'usage qu'après que le soleil du lendemain avait parcouru la moitié de son cours; mais, inspirés par la pensée de leur maître, un ministre habile et dévoué avait l'œil ouvert sur l'Europe, un autre connaissait toutes les trames et avait la main fort avant dans toutes les machinations d'imprudens et frivoles conspirateurs. C'était assez pour laisser dormir le duc d'Orléans et le rassurer sur les intérêts de sa maison, confondus dans sa pensée avec ceux de la France.

Ce n'était pas seulement aux agitateurs en robe rouge et aux émeutiers de la rue, futurs disciples du diacre Pâris, que d'Argenson avait affaire. La maison du Maine s'agitait dans l'ombre, et l'état d'une grande province, alors en armes, laissait prévoir des périls auxquels le régent était fort assuré de faire face tant qu'il serait couvert par le manteau de l'autorité royale, mais dont il était impossible de mesurer la portée, si la mort de Louis XV venait à poser tout à coup la redoutable question successoriale, alors si loin d'être résolue. Laissé à lui-même, le régent aurait déployé vis-à-vis des légitimés non pas une générosité qu'il n'avait envers personne, mais la modération qu'il avait envers tout le monde. Toujours empressé de payer en égards à la duchesse d'Orléans ce qu'il lui refusait en affection, il lui répugnait beaucoup d'atteindre les frères de sa femme, d'atteindre cette princesse elle-même dans les susceptibilités de sa tendresse et de son orgueil. Toutefois, la légitimation des bâtards et leur droit de successibilité à la couronne ayant été les deux griefs principaux contre le dernier règne, la régence avait jugé impossible de ne pas donner quelque satisfaction sur ce point-là au sentiment public. De plus, les ducs et pairs s'agitaient avec cette activité que rien ne stimule autant que le vague des prétentions et l'incertitude du but à atteindre; dans la double lutte engagée par eux contre les légitimés et contre les magistrats, le régent jugea

prudent de leur livrer les premiers plutôt que d'offenser les seconds, qu'il prenait alors tant de précautions pour se concilier. Après deux années d'hésitation, il se résigna donc à dépouiller les légitimés de tout droit éventuel à la couronne, mais en leur réservant pour la vie le rang et tous les honneurs parlementaires des princes du sang. Ces dispositions furent consignées dans l'édit du 8 juillet 1717, équitable transaction entre des droits acquis et des prétentions scandaleuses, et dans les termes de laquelle le régent désirait vivement se maintenir.

Mais il avait compté sans les passions d'autrui, auxquelles les hommes faibles résistent moins facilement qu'aux leurs. La maison de Condé, si médiocrement représentée durant deux générations, allait l'être d'une manière plus triste encore par le prince connu dans l'histoire du XVIIIe siècle sous le nom de M. le Duc. Cupide comme son père, il joignait au naturel impitoyable du comte de Charolais, son frère, une suite dans les desseins qui en aurait fait un homme remarquable, si son intelligence ébauchée avait jeté autre chose que des éclairs. Portant à Bénédicte de Condé, duchesse du Maine, sa tante, une haine entretenue par de longs procès, inquiet de l'influence que le duc du Maine pouvait prendre à son préjudice près de Louis XV dans l'intimité de ses fonctions de surintendant de l'éducation royale, jaloux surtout de confisquer d'un seul coup au profit de la maison de Condé tous les établissemens dont la faiblesse de Louis XIV avait investi ses enfans naturels, le duc de Bourbon entreprit d'achever une ruine à laquelle il avait la brutale franchise de donner pour seul motif le grand profit qu'elle devait lui rapporter. Secondé par les ducs, toujours à l'affût des occasions, et aussi jaloux d'arracher aux légitimés le droit de traverser le parquet qu'avait pu l'être Louis XIV d'enlever la Franche-Comté à l'Espagne, maître de Saint-Simon par son idée fixe, de Dubois et de d'Argenson par leurs intérêts, il circonvint si bien le régent qu'il en obtint ce qui répugnait le plus à ce prince, une rigueur inutile.

Personne n'ignore que, dans le célèbre lit de justice du 26 août 1719, les légitimés furent déclarés déchus de leur qualité de princes du sang, privés de leurs droits et honneurs, et ramenés pour leur siége au parlement au simple rang de leur pairie. Une étude antérieure sur Saint-Simon (1) m'a donné l'occasion d'esquisser la physionomie de cette séance, dont je ne rappellerai que les deux principaux résultats, la remise à M. le Duc de la surintendance retirée à M. du Maine, et la capitulation du parlement, contraint d'enregistrer sans observation, sous l'empire des baïonnettes, tous les

(1) Livraison du 15 février 1857.

édits contre lesquels il avait protesté. Le duc de Bourbon se paya donc en argent et le duc d'Orléans en puissance.

Ce prince avait commis la faute signalée par Machiavel, de frapper ses adversaires à plusieurs reprises au lieu de les atteindre d'un seul coup, et celle de les laisser en même temps puissans et irrités. La conspiration de la maison du Maine contre la régence exista sans doute à partir de la mort de Louis XIV, mais elle prit une consistance un peu plus sérieuse après l'édit de 1717, et elle réunit toutes ses ressources dans une explosion de désespoir après le lit de justice de 1719. A sa première période, elle n'eut pas d'autre importance que celle qui appartient toujours aux conversations de beaux-esprits mécontens. De poétiques hommages à la déesse qui présidait aux *grandes nuits*, des contrastes heureux entre les plaisirs délicats dont Sceaux était l'asile et les tristes scènes du Palais-Royal, des allusions contre le régent et sa fille en délire, qui livrait sa jeunesse à la volupté et à l'orgueil comme une proie à dévorer, les flatteries académiques de Malézieu, les élégances d'esprit du cardinal de Polignac, et dans une ombre mystérieuse les hideuses déclamations de La Grange Chancel, ces distractions inoffensives, quoique fort malveillantes, avaient d'abord suffi aux passe-temps d'une société plus avide de plaisir que de pouvoir, et qui tenait aux émotions de la lutte autant qu'aux profits de la victoire. Cependant, lorsque M. du Maine dut renoncer à un état princier qu'il possédait depuis sa naissance, quand la princesse associée à son sort par la volonté de Louis XIV, se vit dépouillée du rang qui seul rendait pour elle une telle union supportable, sa débile et nerveuse nature s'exalta jusqu'à la fureur, et à la politique du madrigal l'on tenta de substituer une véritable politique de conjurés.

D'abord parurent de gros mémoires farcis de textes sur les droits reconnus aux bâtards à diverses époques et dans diverses contrées; puis circulèrent les pamphlets clandestins contre le régent, qui rappelaient ses attentats en laissant pressentir un crime plus grand encore. Bientôt l'on rédigea des adresses aux futurs états-généraux, dont on évoquait le fantôme, afin de résister, si la mort venait à frapper le jeune roi, à des prétentions qu'on déclarait attentatoires à la souveraineté nationale, celle-ci pouvant seule, selon les publicistes de Sceaux, dépouiller de son droit héréditaire l'ancien duc d'Anjou au profit du duc d'Orléans. Par soi-même ou par des agens moins prudens que dévoués, l'on guettait dans les provinces tous les symptômes d'agitation, en s'empressant de les transformer en symptômes de révolte. Enfin, dans l'impuissance bien démontrée d'agir par soi-même, l'on arrivait vite au but final auquel avaient abouti jusqu'alors toutes les conspirations aristocratiques; l'on im-

plorait le secours de l'étranger en se faisant fort de lui ouvrir les portes de la France. Toutefois ces tempêtes d'une petite cour venaient mourir au dehors dans le calme le plus désespérant. Ni les lourds écrits de l'abbé Brigault, ni les correspondances auxquelles sa maîtresse employait la main et parfois l'esprit de Mlle Delaunay ne parvenaient à émouvoir le royaume, tout entier au bonheur de respirer après les longues guerres du dernier règne, et qui commençait à relever son agriculture, grâce à la suppression du dixième prononcée en 1717 et aux dégrèvemens successifs opérés par Law, devenu contrôleur-général en janvier 1720. Paris professait une indifférence plus générale encore pour les questions débattues, et tout entier à un bien-être qui dépassait toutes les espérances, il refusait de s'inquiéter des problèmes que pouvait ouvrir à chaque instant la mort toujours appréhendée du jeune roi. Le moyen d'intéresser à autre chose qu'à sa fortune une population qui avait les poches pleines d'actions, et où le plus mince bourgeois avait en se couchant la chance de se réveiller millionnaire!

Dans cet état de l'esprit public, le régent n'avait pas à s'inquiéter beaucoup pour le présent, et il était rassuré au moins sur la durée de son pouvoir temporaire. Si donc il versa des larmes amères à la lecture de la *philippique* où la calomnie le représentait préparant la mort de l'enfant dont il protégeait les jours avec une si affectueuse sollicitude, c'était toujours avec de fous rires qu'il accueillait les nouvelles de Sceaux et les mots des beaux-esprits auxquels il fournissait une si abondante moisson d'épigrammes. Aucun péril sérieux ne pouvait sortir pour lui ni des pamphlets rédigés par des écrivains faméliques, ni des mouvemens de quelques gentilshommes jetés par leur antipathie contre les ducs dans les filets de Mme du Maine, ni même de la très pauvre conspiration dans laquelle Alberoni engageait de force la prudence du prince de Cellamare, au grand désespoir de cet ambassadeur aussi honnête que timide. Rien de tout cela n'était à redouter tant que la Providence conserverait l'enfant royal sur lequel le régent avait reporté toute la tendresse qu'il refusait, selon les témoignages contemporains, au duc de Chartres, son propre fils. Un seul embarras grave existait alors pour la régence, c'était celui que créait l'état agité de la Bretagne.

De 1717 à 1720, l'administration royale fut comme suspendue dans cette grande province. Le vieux maréchal de Montesquiou avait ajouté aux difficultés inhérentes à la situation d'un gouverneur celles que ne manque jamais de susciter l'irritabilité du caractère unie à la grossièreté des formes. Une simple et fière noblesse s'était indignée contre des dédains qu'elle savait ne pas mériter, et qu'elle se croyait assez forte pour punir. En lutte ouverte avec le représen-

tant de l'autorité royale, les états rappelèrent la cour à l'exécution des clauses solennellement attachées par la Bretagne en 1532 à son union avec la monarchie française, profitant habilement des embarras d'une minorité pour exposer et grouper des griefs fort antérieurs à la régence, mais dont l'énergie du gouvernement précédent avait interdit de réclamer le redressement. Un pacte secret avait uni dans la poursuite du même but un très grand nombre de gentilshommes; des armes et des munitions étaient cachées dans les donjons et les caves des châteaux, pendant qu'une affiliation mystérieuse semblait pouvoir, au premier signal, faire sortir une armée des profondeurs de ces bois qu'aucune route carrossable ne traversait encore. Des émissaires partis pour Madrid avec les pleins pouvoirs des gentilshommes ligués y avaient été accueillis avec des transports d'espérance et de joie, et plusieurs frégates espagnoles se préparaient à jeter de l'argent et des armes sur le vaste littoral où les conjurés guettaient l'apparition des couleurs espagnoles comme le signal d'une insurrection générale.

Cette conspiration bretonne fut de tous points formidable : il n'en faudrait pour preuve que les curieux documens récemment publiés par l'écrivain qui vient de s'en constituer l'ingénieux et patriotique apologiste. Ce qu'il faut pleinement accorder à celui-ci, c'est que ces rudes inspirations, dans lesquelles venaient se confondre et des griefs sérieux et de vains regrets pour l'indépendance perdue, étaient originairement étrangères aux tripotages de Sceaux, nonobstant les tentatives du comte de Laval pour unir les deux causes dans un effort commun. Ce qu'on peut concéder encore peut-être, malgré les relations étroites des confédérés bretons avec l'Espagne, c'est qu'ils ne connurent point cette triste conspiration de Cellamare que l'abbé Dubois allait bientôt faire dénouer par la main d'une fille publique. « Entre les troubles de Bretagne et la conspiration de Cellamare, je ne vois, dit M. de La Borderie (1), d'autre rapport qu'une coïncidence fortuite et un ennemi commun; mais d'ailleurs cause, but, moyens, tout diffère, surtout l'issue. Les chefs mêmes de la conspiration de Cellamare n'obtinrent du régent qu'une dédaigneuse indulgence. Pour châtier la résistance des Bretons, il crut nécessaire de couper quatre têtes, et ces têtes tombèrent noblement. » Ceci est strictement vrai; mais toutes différentes que fussent les causes, elles créaient par leur coïncidence même un grand péril pour le régent, et l'imminence d'une révolte dans une province populeuse et énergique explique une sévérité que ce prince ne déploya

(1) *Conspiration de Pontcallec*, dans la *Revue de Bretagne et de Vendée*, livraisons de janvier 1857, février et avril 1858.

jamais envers ses ennemis lorsqu'il eut la ressource de pouvoir les mépriser. Jusqu'à la sanglante exécution de Nantes, l'état menaçant de la Bretagne fut pour les hommes de la vieille cour, les habitués de Sceaux et les salariés de l'ambassade espagnole, l'objet des préoccupations les plus vives et des plus ferventes espérances. Le maréchal de Villeroy admirait fort la résistance des Bretons tout en enseignant à son élève que la France lui appartenait en toute propriété, et du fond de sa retraite claustrale Mme de Maintenon jetait un dernier regard sur les nuages amoncelés à l'ouest du royaume; la Bretagne semblait lui préparer sa vengeance (1).

Je demande maintenant au lecteur de se mettre en présence de la situation dont les élémens principaux viennent de passer devant ses yeux. Qu'en se plaçant en face de l'hypothèse si longtemps probable de la mort du jeune roi sans descendance mâle, il mesure par la pensée les périls que semblaient préparer une succession contestée, des parlemens hostiles, une grande province prête à s'insurger, un prétendant tel que Philippe V et un ministre tel qu'Alberoni; celui-là résolu à tout sacrifier à son droit, celui-ci cherchant à faire sortir d'un bouleversement général, avec une double restauration en France et en Angleterre, l'abaissement de l'empire et la résurrection nationale de l'Italie; qu'on pèse de bonne foi tant et de si redoutables éventualités, et qu'on ose dénier au régent le droit de chercher pour sa patrie et pour sa famille des garanties dans une étroite alliance avec le seul cabinet qui eût alors un intérêt direct à défendre l'état dynastique et territorial consacré par les traités!

La conformité des intérêts politiques entre la maison de Hanovre, appelée au trône par une révolution, et la maison d'Orléans, pourvue d'un titre à la couronne par suite d'une renonciation contestée, était tellement manifeste qu'elle fut pressentie même avant la mort de Louis XIV. On peut voir dans Saint-Simon les intrigues pratiquées par les amis personnels du duc d'Orléans, particulièrement par Dubois et par Canillac, pour lier ce prince avec l'ambassadeur d'Angleterre. On sait qu'en témoignage d'adhésion à la régence, et pour la couvrir d'avance d'une sorte de protection ostensible et insolente, lord Stair, qui exerçait ces fonctions à Paris depuis la paix de 1713, s'était montré dans la salle du parlement le jour où cette cour envoya le premier prince du sang en possession de l'autorité royale, comme elle l'aurait fait pour un mince héritage.

Cependant des nuages vinrent promptement s'interposer entre l'ambassade britannique et le gouvernement à peine formé. Mettant

(1) Lettre de Mme de Maintenon, du 24 janvier 1718.

à profit, après de longues hésitations, les moyens que lui avait secrètement ménagés l'imprudent intérêt de Louis XIV, le prétendant avait, après la mort de ce monarque, touché la terre d'Écosse, qu'il ne tarda pas à quitter. Le régent ne fit rien pour contrarier des préparatifs déjà presque terminés, et n'arrêta pas dans les ports du royaume les armemens des jacobites, commencés malgré les dispositions formelles du traité d'Utrecht. Sans aider au succès de l'expédition, ce prince ne l'entrava point, répugnant, pour un intérêt personnel, à combattre ostensiblement une cause qui durant vingt-cinq ans avait été celle de la France, et qui demeurait encore la cause des rois.

Tout entier au soin d'élever sa fortune en caressant les idées les plus chères à ses compatriotes, Stair ne manqua pas de transformer la réserve de la France en hostilité, et jeta contre le régent dans l'esprit de George Ier des préventions qui furent d'abord réputées invincibles. Nous connaissons tous, par les disciples qu'il a formés, « cet Écossais grand et bien fait, portant le nez au vent avec un ton de merveilleuse assurance, haïssant la France à mort et se passant à tout propos les plus étranges libertés (1). » Lord Stair est le patron d'une école diplomatique encore très vivante, qui continue de servir son pays dans ses passions plus que dans ses intérêts, et qui a résolu le double problème de le faire grandir et détester.

Aucune relation amicale n'aurait donc été nouée entre les deux gouvernemens malgré des avantages réciproques, si à côté de Stair ne s'était rencontré un homme qui sut prendre avec résolution et jouer avec une habileté consommée le rôle naturel déserté par le ministre d'Angleterre. L'abbé Dubois, malgré l'infimité de son origine, était depuis longtemps préparé aux grandes affaires par les missions délicates qu'il avait reçues en Espagne de la confiance du duc d'Orléans, en Angleterre de celle de Louis XIV durant l'ambassade du maréchal de Tallard. Sa vaste instruction classique, due à un obscur bienfaiteur, était servie par une mémoire imperturbable. D'un caractère résolu et d'un esprit prompt, il mit celui-ci au service de sa fortune sans en rien réserver pour les satisfactions de sa vanité. Une conversation aussi abondante que pittoresque, à en juger par ses dépêches, l'aurait placé au rang des hommes les plus spirituels de son temps, si la cynique liberté de ses mots *salés* n'avait révélé l'indélébile empreinte des habitudes premières et rendu spécieuses les accusations sous lesquelles a succombé sa mémoire. Toujours inquiet qu'on entrevît la livrée sous l'habit ecclésiastique dont il s'était affublé par ordre, il échappait au rôle de Tartufe en

(1) *Mémoires* de Saint-Simon, tome XVII, page 208.

affectant parfois celui de Scapin, ne parvenant guère à se faire prendre au sérieux ni par l'église, à laquelle il n'appartenait en aucune façon, ni par le monde, dont il avait conservé les allures en s'en trouvant séparé par son habit. Écrasé sous le poids d'une position fausse, dont on se dégage quelquefois par le caractère, mais jamais par l'esprit, l'abbé Dubois comprit vite qu'il ne lui restait qu'un rôle possible, celui d'un dévouement absolu à son maître; qu'il n'avait qu'une chance pour élever un jour sa condition, celle de devenir nécessaire au prince qui connaissait mieux que personne la portée de son intelligence politique, et s'inquiétait moins que tout autre des licences de son langage et des disparates de sa vie. Aussi ne quitta-t-il jamais le duc d'Orléans ni dans la paix ni dans la guerre, et les implacables ennemis que lui fit plus tard sa fortune attestent qu'il porta sur tous les champs de bataille un sang-froid que faisaient remarquer davantage son petit collet et sa maigre figure, encadrée dans une perruque blonde.

Si Dubois ne valut pas mieux que la moyenne de ses contemporains, on peut affirmer qu'avant son ministère ses mœurs n'étaient pour personne un objet de remarque, ou du moins de scandale. Le roi l'interrogeait souvent; il avait dans les entours du duc de Bourgogne des liaisons honorables, et la manière dont Fénelon parle de Dubois dans diverses lettres à son neveu, l'avis qu'il donne à ce jeune homme de le *cultiver* (1), sont fort loin de laisser soupçonner un monstre; on ne voit pas poindre encore ce parangon de vice et de bassesse issu de l'entente des jansénistes exaspérés avec les grands seigneurs furieux de s'être vus évincés du pouvoir par un ancien laquais. Il est fort à croire assurément que cet abbé de contrebande ne fut au Palais-Royal ni un héros de chasteté ni un héros d'indépendance; mais il faut que ses écarts aient tenu assez peu de place dans sa vie, puisque ses ennemis ne relèvent par le nom d'aucune maîtresse leurs attaques à sa moralité, car l'historiette du ma-

(1) Lettre au marquis de Fénelon du 4 juin 1693. Voici sur les rapports de Fénelon avec Dubois des témoignages plus formels. Dans une lettre que lui adresse l'archevêque de Cambrai pour lui recommander son neveu, qui faisait en 1706 la campagne d'Italie dans l'armée du duc d'Orléans, il s'exprime en ces termes : « J'ai appris, monsieur, les bons offices que vous avez rendus à mon neveu, et je les ressens comme les marques de la plus solide amitié pour moi. J'espère qu'il ne négligera rien pour vous engager à continuer ce que vous avez bien voulu faire d'une manière si effective et si obligeante. Je n'oublierai jamais ce que nous vous devons, lui et moi, dans cette occasion. Jugez combien je suis touché lorsque je joins une chose si digne de votre bon cœur avec toutes les autres qui m'ont rempli depuis si longtemps des sentimens les plus vifs et les plus sincères pour vous..... Je crains pour vous dans cette guerre, sachant combien vous vous exposez. Réservez-vous pour servir le prince d'une autre manière plus tranquille. Personne ne sera jamais, monsieur, avec une plus forte passion, etc. De Cambrai, 4 octobre

riage de Dubois, répétée et embellie par La Baumelle, n'est pas de celles qui font le plus d'honneur à l'inventive fécondité de Saint-Simon. De l'aveu de celui-ci d'ailleurs, Dubois était sobre comme un cénobite et ne jouait jamais. Enfin Duclos, Marmontel et Lémontey, quoique dans leurs flétrissures ils aient encore renchéri sur Saint-Simon et Voltaire, organes d'une secte implacable et d'une noblesse humiliée, nous ont laissé le règlement de vie de ce Sardanapale devenu premier ministre, et nous voyons qu'à l'âge de soixante-sept ans il consacrait quinze heures au travail, six heures au sommeil, et qu'il dînait avec une aile de poulet et un verre d'eau!

Lorsqu'en face de la balance où l'histoire pèse l'honneur des hommes publics, on trouve le plateau des preuves plus léger que celui des accusations, l'hésitation est un devoir pour celui même qui n'aurait conçu ni l'intention, ni l'espérance de réhabiliter une mémoire condamnée. Ce devoir devient plus impérieux pour le publiciste s'il s'agit d'un homme qui a infligé à un grand parti religieux et à une aristocratie vaniteuse les plus amères déceptions, et dont les actes principaux ont reçu une interprétation généralement malveillante. Le moment est venu d'apprécier ceux-ci et de dire comment Dubois parvint à les consommer.

III.

Revêtu du simple titre de conseiller d'état, il entreprit avec la plus singulière confiance l'une des œuvres diplomatiques dont l'influence a été la plus considérable sur les destinées de l'Europe moderne. Il résolut d'abord de lier deux maisons royales par l'intérêt de leur sûreté commune, il conçut ensuite la pensée de fonder sur l'alliance anglo-française un pacifique arbitrage, assez puissant pour imposer d'une part aux taciturnes rancunes de l'empereur Charles VI,

1706. » Si l'on croit pouvoir attribuer à la reconnaissance de Fénelon les formules plus que polies de cette lettre, nous joindrons à ce passage l'extrait suivant d'une lettre de recommandation adressée cinq ans plus tard à la femme d'un intendant auprès duquel l'abbé Dubois suivait une affaire d'intérêt privé : « Souffrez, madame, que je vous montre une pleine confiance pour une grâce que je dois vous demander. M. l'abbé Dubois, autrefois précepteur de monseigneur le duc d'Orléans, *est mon ami* depuis un grand nombre d'années. J'en ai reçu des marques solides et touchantes dans les occasions. Ses intérêts me sont sincèrement chers. Je compterai, madame, comme des grâces faites à moi-même toutes celles que vous lui ferez. S'il était connu de vous, il n'aurait aucun besoin de recommandation, et son mérite ferait bien plus que mes paroles. Il a une affaire importante où vous et M. Renjault pouvez lui être très utiles. J'espère que vous ne refuserez pas de lui faire sentir de bon cœur ce qui m'a fait une si forte impression pendant que vous étiez en ce pays. 11 octobre 1711. »

de l'autre aux délirantes espérances d'Alberoni, les conditions d'un accord raisonnable. Dès les premières dépêches écrites de La Haye à la fin de l'année 1716, on trouve exposés avec tous leurs développemens ces vastes plans conçus *à priori*, et qui devaient, à travers mille obstacles et après des résistances de toute nature, s'exécuter littéralement et de point en point en moins de dix-huit mois.

Des liaisons antérieures avec lord Stanhope mirent Dubois en mesure de rencontrer à La Haye, sous une sorte de domino diplomatique, ce ministre principal de George Ier, qu'il suivit à Hanovre, où se trouvait alors le roi d'Angleterre. L'on sait que de cette rencontre, dont le caractère prétendu fortuit ne trompa personne, sortit, après des discussions consignées dans une longue série de dépêches étincelantes de verve, le traité de la triple alliance signée entre la France, l'Angleterre et la Hollande (1). Cet acte rappelait toutes les dispositions du traité d'Utrecht, dont il n'était, à vrai dire, que la sanction. Il garantissait la succession d'Angleterre à la maison de

(1) 4 janvier 1717. Dumont, *Corps diplomatique*, tome VIII, page 484. Les nombreuses dépêches de Dubois durant sa mission à La Haye et son ambassade à Londres, dépêches dont la plupart ont une étendue considérable, présentent l'intérêt d'un drame aussi instructif que piquant. Cet intérêt résulte d'une situation diplomatique qui ne fut peut-être jamais aussi compliquée, et de l'originalité avec laquelle tous les incidens de cette situation sont exposés par un observateur spirituel et sagace, qui passe avec un naturel charmant des considérations politiques les plus élevées aux plus diffuses libertés d'une conversation familière. Lorsque le dépôt des affaires étrangères donnera cette correspondance au public, d'après le mode de publication dont les *Négociations relatives à la succession d'Espagne* ont présenté le plus parfait modèle, il rendra aux lettres sérieuses un service signalé. Si la chancellerie française est fort loin d'avoir été la plus habile de l'Europe, les correspondances de ses agens ont conservé, même aux jours de décadence et de faiblesse, la supériorité sensible qui tient au génie de notre langue et à celui d'un pays qu'on pourrait appeler la patrie de la conversation. J'ai lu et annoté un grand nombre de correspondances diplomatiques, et ce devoir de ma première jeunesse a suscité l'un des goûts les plus persévérans de ma vie. Parmi tant de correspondances manuscrites ou imprimées, on me permettra d'en citer six, en négligeant les monumens antérieurs aux temps modernes, qui m'ont paru, à des titres divers, avoir une supériorité décidée sur toutes les autres. J'indiquerai d'abord les belles dépêches du cardinal d'Ossat durant son ambassade à Rome pour l'absolution d'Henri IV, celles de Mazarin pendant ses négociations avec don Louis de Haro pour le traité des Pyrénées, les dépêches de l'abbé, depuis cardinal de Polignac, ambassadeur en Pologne lors de l'élection du prince de Conti en 1696, celles de l'abbé Dubois, de 1717 à 1720, dont je viens de signaler l'importance. J'y joindrai la correspondance de Sieyès pendant son ambassade à Berlin après la paix de Bâle, œuvre qui laisse bien loin derrière elle, par les vastes horizons qu'elle ouvre à la pensée, les conceptions constitutionnelles du théoricien de l'an VIII, enfin les lettres particulières adressées par M. de Talleyrand au roi Louis XVIII pendant le congrès de Vienne, correspondance fort inférieure aux autres par la portée politique, mais qui, sous des formes dont l'élégante légèreté effleure souvent le fond des choses, présente un modèle de flatterie consommée et de calcul habile. Par une singularité que l'église n'a d'ailleurs aucun intérêt à relever, il se trouve que tous ces diplomates ont appartenu au clergé sans l'avoir beaucoup édifié.

Hanovre et la succession éventuelle de la couronne de France à la maison d'Orléans, en vertu des renonciations de Philippe V; il stipulait des secours respectifs en hommes et en vaisseaux pour celle des deux puissances qui serait ou menacée par une insurrection ou attaquée par un gouvernement étranger; il imposait enfin à la France l'obligation d'éloigner le prétendant, et celle bien plus pénible d'exécuter sous l'inspection de commissaires anglais la stipulation de 1713 relative à la démolition des fortifications et au comblement du port de Dunkerque.

La triple alliance de 1717 eut un sort singulier, mais facile à prévoir. Violemment attaqué en Angleterre comme une conséquence de cette paix d'Utrecht si odieuse à la nation, que la chambre des communes, en réclamant une poursuite criminelle contre ses auteurs, persistait à l'appeler *a treacherous and dishonourable peace*, ce traité fut incriminé au conseil de régence par des motifs graves, et ces motifs auraient pu y triompher, si ce conseil n'avait été une pure institution de parade créée pour l'inerte vanité de ses membres. Quoique la clause concernant Dunkerque eût été subie par Louis XIV (1), la rappeler en l'aggravant par l'établissement d'un commissariat semblait une concession des plus blessantes pour l'honneur national. Passer de la reconnaissance de la maison de Hanovre à l'obligation de chasser d'une terre hospitalière une dynastie malheureuse et dévouée à la France, c'était soulever contre soi de nobles et légitimes indignations. Ni le régent ni Dubois ne l'ignoraient; il y avait seulement entre eux cette différence, que le prince souffrait cruellement des répugnances publiques, tandis que le seul souci du diplomate était de le fortifier contre elles. Sachant fort bien qu'un traité qu'il réputait si utile ne pourrait passer en Angleterre qu'à l'aide d'une rédaction presque offensante, et que pour le faire amnistier du parlement, même dans les termes où il était présenté, il faudrait toute la résolution de Stanhope servie par l'habileté de Walpole, Dubois suivit la pente d'une nature qui s'inquiétait toujours beaucoup plus du succès que du prix dont il fallait le payer. Subalterne et encore obscur, ne tenant à rien ni à personne, cet agent jusqu'alors sans caractère officiel n'avait à sacrifier ni traditions ni renommée, et les perspectives de l'ambition le touchaient plus que les délicatesses de l'honneur. Devinant donc avec un instinct sûr que tous les problèmes européens seraient bientôt résolus par cette œuvre inattendue, et que les conséquences feraient passer sur le principe, l'ancien valet de chambre accepta sans résistance des conditions devant lesquelles aurait certainement reculé la juste fierté d'un gentilhomme.

(1) Traité d'Utrecht, art. IX.

Le traité, signé par l'abbé Dubois, le général Cadoghan et le pensionnaire Heinsius, touchait en effet à des intérêts plus importans encore que ceux de deux dynasties. Il impliquait de la part de la France, de l'Angleterre et de la Hollande, la garantie de tout le système politique fondé à Utrecht, et l'on sait que les bases principales de ce système étaient, avec l'établissement de Philippe V sur le trône d'Espagne et des Indes, l'attribution à l'Autriche des anciennes possessions espagnoles en Flandre et en Italie, et l'octroi de la Sicile au duc de Savoie à titre de royaume. Ce fut à l'exécution de ces dispositions que les signataires de la triple alliance s'empressèrent de rappeler tous les cabinets, afin de prévenir par un arbitrage la guerre qui menaçait le monde d'un nouvel et plus terrible embrasement.

Le succès des négociations de La Haye avait été assez éclatant pour que Dubois pût enfin paraître sur un grand théâtre, où il appliqua durant deux années à la solution de toutes les questions pendantes la politique nouvelle dont personne ne lui contestait l'initiative. Revêtu du titre d'ambassadeur, il se rendit à Londres. De ce jour s'opéra dans cet homme, qui étouffait jusqu'alors sous sa livrée mal recouverte, une sorte de transfiguration. L'aristocratie la plus exclusive de l'Europe vit un vieux précepteur, à la santé détruite, aux mœurs communes, à la langue cynique, se mettre à son niveau à force d'esprit de représentation et de dépense. Il joua si bien son rôle qu'il parut prendre au sérieux les plaisirs et les goûts dont il subissait la contrainte avec le plus d'effort, et qu'il put soutenir jusqu'au bout cette lutte quotidienne contre lui-même par la seule pensée de faire profiter sa patience à son ambition et ses ennuis à ses intérêts.

Le cabinet britannique parvint, après de longs efforts, à triompher des rancunes de l'empereur Charles VI en lui montrant, s'il s'obstinait à méconnaître les faits accomplis, la France prête à se joindre à l'Espagne pour obtenir enfin la reconnaissance du petit-fils de Louis XIV, qui régnait à Madrid depuis dix-huit ans. L'Angleterre n'obtint toutefois de ce monarque taciturne une sorte de silencieuse adhésion à une clause qui l'humiliait que moyennant l'engagement de joindre la Sicile aux domaines d'Italie, dont les traités d'Utrecht et de Rastadt avaient garanti la possession à l'Autriche. Or ces mêmes traités avaient assuré la Sicile au duc de Savoie. Il fallait donc que la France et l'Angleterre, imitant à leur tour, contre un prince fourbe, les astucieuses pratiques dont il était coutumier, imposassent à Victor-Amédée, en échange d'une possession solennellement garantie, l'onéreuse compensation de la Sardaigne.

Cependant les difficultés principales de la négociation que Dubois suivait si laborieusement à Londres ne venaient ni de Vienne ni de Turin. L'on savait en effet fort bien que la première de ces cours ne tarderait pas à sacrifier ses traditions de famille à un grand intérêt territorial, si la possession de la Sicile assurait entre ses mains celle du royaume de Naples, et ce n'était pas sans une secrète satisfaction que toutes les parties se proposaient de prouver au nouveau roi de Sicile que la force était encore demeurée la reine du monde, vieil axiome dont les succès de son habileté avaient fini par le faire douter. L'obstacle véritable était à Madrid, et chaque jour il paraissait devenir plus insurmontable. De cette cour partaient, comme d'un antre de conjurés, des nuées d'agens secrets, les uns pour provoquer l'héroïque folie de Charles XII à une descente en Écosse, ou pour attiser contre l'électeur de Hanovre les rancunes du tsar, les autres pour armer les Turcs et les insurgés hongrois contre l'empereur, le plus grand nombre pour donner du cœur au bon prince de Cellamare, engagé, à son vrai désespoir, dans des machinations dont il pénétrait fort bien la vanité sur les bords de la Seine, mais qu'on prenait fort au sérieux sur ceux du Manzanarès, où un émissaire de la duchesse du Maine exaltait par d'impudens mensonges l'imagination d'Alberoni.

Malgré la situation plus qu'équivoque des deux branches de la maison de Bourbon, les rapports officiels des deux cours se maintenaient encore sur un pied régulier. Le régent saisissait avec un empressement calculé toutes les occasions de donner au roi d'Espagne des marques d'une respectueuse déférence, en affectant de n'attribuer qu'au ministre dont il poursuivait la chute les mauvais procédés dont il avait à se plaindre. Il avait soigneusement informé Philippe V des conventions conclues à La Haye et fait les efforts les plus persévérans pour décider le prince à accéder au traité de la quadruple alliance, dont les préliminaires se négociaient alors à Londres entre l'Autriche et les trois puissances déjà confédérées. Afin de provoquer une adhésion qui aurait résolu presque toutes les difficultés à la fois, la France alla jusqu'à s'engager à faire garantir en Italie aux infans issus du second mariage du roi d'Espagne la dévolution des duchés de Parme et de Toscane, destinés à devenir bientôt vacans par l'absence d'héritiers mâles dans les maisons de Farnèse et de Médicis. Le régent attachait un si grand prix à désintéresser la reine et à ramener Philippe V, que Dubois lui reprocha plus d'une fois dans ses lettres de faire passer les intérêts de la France après ceux de l'Espagne; mais ces efforts ne servirent qu'à rendre les inimitiés plus implacables et les aveuglemens plus profonds. Si la perspective de l'établissement de ses enfans à Parme et à Florence fut

un moment sur le point de faire fléchir Élisabeth, ainsi que l'atteste le marquis de San-Felipe, l'obstination de son ministre dans des projets où sa haine contre les Allemands tenait une plus grande place que son dévouement à l'Espagne ne tarda pas à éteindre des lueurs passagères de modération et de bon sens. Fasciné par une double illusion sur la faiblesse politique de la régence et la faiblesse militaire de l'Autriche, Alberoni marcha avec une résolution inébranlable dans la route au bout de laquelle il allait trouver sa perte, mais qu'il suivit assez longtemps pour attirer sur l'Espagne le dernier des malheurs, celui d'une guerre avec la France.

L'énergie de cet homme avait galvanisé l'Espagne plutôt qu'elle ne l'avait ranimée. Il avait fait sortir d'un état de ruine, que la veille encore on réputait irréparable, une armée nombreuse, une flotte d'assez belle apparence et des fourgons chargés des piastres du Mexique; mais en contemplant tant de merveilles il oubliait que des recrues ne sont pas plus une armée que des vaisseaux sans commandans ne sont une flotte, que des métaux importés ne sont la richesse. A la formation de la triple alliance il avait répondu en envahissant la Sardaigne, possédée par l'empereur, de telle sorte qu'à la difficulté de faire accéder le roi de Sicile au plus pénible des échanges était venue se joindre celle d'arracher à l'Espagne l'île qui en formait l'objet. Ce succès militaire avait été bien loin d'améliorer la situation politique du cabinet espagnol, que ses violences isolaient chaque jour davantage.

Saisissant l'occasion de faire contraster sa conduite avec celle de son ennemi, l'empereur résolut d'agréer les conditions de paix arrêtées par la France, l'Angleterre et la Hollande, et ces conditions devinrent entre l'Autriche et ces trois puissances les bases d'un quadruple traité qu'après dix-huit mois de négociations laborieuses, Dubois revêtit enfin de sa signature, en signalant avec raison cet accord comme la consécration de sa politique et le signal certain du rétablissement de la paix (1). Cette coalition, qui proclamait le respect des traités antérieurs et entendait appliquer à toutes les questions pendantes des solutions équitables et modérées, ne fit reculer ni un roi maniaque ni un ministre furieux. A la notification de la quadruple alliance Alberoni avait répondu par l'ordre adressé à la flotte espagnole de s'emparer de la Sicile et d'y renverser la domination du duc de Savoie, prenant ainsi au piége le vieux renard que toute l'Europe réputait en accord secret avec lui. La conquête de cette île était à peine consommée, que l'armée de Philippe V se pré-

(1) La quadruple alliance fut signée à Londres le 2 août 1718. Dumont, *Corps diplomatique*, tome VIII, page 531, première partie.

parait à envahir le royaume de Naples, et que ses ambassadeurs notifiaient à toutes les cours l'intention où était ce monarque de ne point s'arrêter avant d'avoir arraché l'Italie à l'empereur. Audacieusement bravés par des projets qui, pour être chimériques, n'en demeuraient pas moins déplorables, les signataires du quadruple traité durent aviser. Une flotte anglaise parut dans les eaux de l'Italie, et, après quelques heures d'un combat qui fut à peine soutenu, il ne resta plus un vaisseau de la nombreuse *armada* sur laquelle Alberoni avait compté pour changer la face du monde.

Une infatuation moins incurable aurait trouvé le plus solennel avertissement dans un désastre que la nullité de la résistance rendit encore plus humiliant qu'irréparable; mais si ce malheur exaspéra l'Espagne contre l'homme auquel elle pouvait si justement l'imputer, il ne rendit pas celui-ci plus accessible aux bienveillans conseils de la France. A l'offre presque généreuse d'assurer à Philippe V, avec l'intégrité de la monarchie en Espagne et dans les Indes, la prochaine dévolution de la Toscane et de Parme, Alberoni, enfin cuirassé de la pourpre romaine, arrachée aux longues résistances de Clément XI, répondit en envoyant au prince de Cellamare l'ordre de frapper un grand coup et de *mettre le feu à toutes ses mèches* (1). Mais Dubois, qui avait conquis le portefeuille des affaires étrangères par la signature de la quadruple alliance, ne s'inquiétait guère plus des forfanteries d'Alberoni que des intrigues où les ordres de Madrid avaient égaré la probité d'un ambassadeur. Les copistes auxquels Cellamare et Mme du Maine confiaient leurs plus secrets manuscrits étaient tous grassement payés par le ministre, et accomplissaient leur besogne dans la plus entière sécurité. Lors donc que l'ordre arriva de mettre le feu aux poudres, l'explosion qui devait anéantir la régence se fit le plus tranquillement du monde dans le bouge de la Fillon.

Le régent retira de cette aventure l'avantage de déshonorer son ennemi en s'honorant lui-même. Pendant que l'on reconduisait courtoisement Cellamare à la frontière et que cet ambassadeur allait porter à Madrid les dernières paroles de bon sens qui purent s'y faire entendre, la duchesse du Maine donnait à M. le Duc, son neveu, la jouissance la plus douce à son cœur, celle de la tenir sous sa garde dans son bon château de Dijon; mais la princesse ne tarda pas à changer le rôle d'Émilie, qu'elle avait choisi d'abord dans sa conjuration, pour le rôle plus dégagé et plus lucratif de Lisette. Résistant moins à l'ennui qu'elle ne l'avait fait à la crainte, elle donna

(1) Voyez, dans l'histoire de Lémontey, l'extrait des dépêches d'Alberoni trouvées à l'hôtel de l'ambassade espagnole lors de l'arrestation du prince de Cellamare. Tome Ier, ch. v et vii, et tome II, pièces justificatives, page 399.

bientôt une liste si complète et si amplifiée de ses complices, que tout le souci du pouvoir fut de lui prouver qu'elle avait été bien moins coupable qu'elle ne le disait. Les rigueurs de Dubois et de M. Le Blanc, son agent actif et dévoué, consistèrent à envoyer quelques pauvres diables manger à Madrid un pain fort mal gagné, et les soubrettes de la pièce continuer sous l'abri complaisant de la Bastille le cours de leurs galanteries. M. et Mme du Maine, pour prix d'un repentir exprimé avec effusion, retrouvèrent leurs palais, leurs richesses, et bientôt après le rang qui leur avait été ravi pendant qu'on leur faisait l'honneur de les craindre. Ce ne fut un événement pour personne, excepté pour Saint-Simon, trop aveuglé pour comprendre que des chefs de parti ont plus à redouter le ridicule que l'échafaud.

Après que le ballon qui semblait recéler tant d'orages eut été percé d'un coup d'épingle, l'horizon se rasséréna, et les trois dernières années de la régence ne furent pas moins paisibles que ne l'avaient été celles du précédent règne. Paris seul fut agité par l'avilissement des actions et par des ruines aussi rapides que l'avaient été certaines fortunes; mais cette agitation, strictement concentrée dans la capitale, n'atteignit que les familles engagées dans le commerce de honteuses valeurs, sans que la chute du système affectât d'ailleurs la richesse publique, dont il avait provoqué l'accroissement sensible (1). Aucune des deux qualités par lesquelles se fondent les gouvernemens n'avait donc manqué à Philippe; il avait été heureux et habile. Nul obstacle ne s'élevait désormais contre son pouvoir dans le sentiment public. Si l'on veut même lire avec attention le très instructif journal où l'avocat Barbier a consigné sans plus de prétention que de parti pris ses notes quotidiennes sur les dispositions du peuple et de la bourgeoisie, l'on verra qu'à la dernière période de la régence la fâcheuse impression produite sur les gens de bien par les mœurs du régent était comme amortie par l'admiration croissante que suscitait son grand esprit politique (2). A partir de

(1) Ne voulant dans cette étude embrasser que les principales données politiques, je me borne à rappeler sur ce point-là l'accord de tous les historiens et de tous les économistes du XVIIIe siècle. Voyez surtout Voltaire, *Siècle de Louis XV*, ch. II; Marmontel, *Régence du duc d'Orléans*, tome Ier, page 202; *Mémoires* du marquis d'Argenson, tome Ier, page 23, et Forbonnais, *Recherches sur les finances*, tome II, page 640.

(2) Ce double sentiment est exprimé à toutes les pages du journal de Barbier. Il suffira, parmi de nombreux passages, de citer le suivant, où l'on trouve l'opinion de Paris prise sur le fait dans une note écrite au lendemain de la mort du régent. « Le duc d'Orléans n'a eu contre lui que le malheureux système de 1720, qui a ruiné bien des familles particulières, car le royaume n'a jamais été ni si riche, ni si florissant. Quoique je sois l'un des blessés, il faut pourtant rendre justice à la vérité. Hors cela, il n'y a jamais eu un plus grand prince... Pour la politique, jamais personne ne l'a

1720, ce prince fut complétement maître de la situation, comme nous dirions aujourd'hui, et n'eut plus à compter avec personne. Enfin, si la France avait eu le malheur de perdre son jeune roi, perspective longtemps imminente et en vertu de laquelle on avait dû gouverner, la transmission de la couronne à la branche française n'aurait plus rencontré dans la nation un contradicteur sérieux. Dans une courte, mais laborieuse carrière de huit années, la régence avait donc assuré le présent et garanti l'avenir.

Cependant la conspiration de Cellamare avait eu ses conséquences naturelles. Elle avait hâté la déclaration de guerre à l'Espagne, que le refus de cette cour d'agréer les propositions des signataires de la quadruple alliance rendait d'ailleurs à peu près inévitable. Acculé à cette extrémité qu'il pouvait se rendre la justice d'avoir tout fait pour détourner, le régent ne s'engagea qu'avec répugnance dans une guerre qui, pour être devenue nécessaire, n'en demeurait pas moins contraire aux intérêts permanens de la France. La nation voyait avec un regret général une querelle qui allait armer l'un contre l'autre deux peuples de l'alliance desquels on s'était promis de si grands biens, et détruire, semblait-il, dans ses fondemens mêmes l'œuvre cimentée par tant de sang. Philippe V porta en Navarre une confiance étrange. Longtemps entretenu par son ministre dans la persuasion qu'à l'aspect du petit-fils de Louis XIV, les troupes françaises quitteraient leurs drapeaux pour rejoindre les siens, il fut confondu d'une fidélité imprévue qui revêtait à ses yeux la couleur d'une sorte de trahison. La campagne fut d'ailleurs aussi rapide que décisive, car les recrues d'Alberoni ne tinrent pas plus devant les régimens de Berwick que ses vaisseaux radoubés n'avaient tenu devant la flotte de l'amiral Byng. Témoins d'une déroute qui les fit plus d'une fois trembler pour leur sûreté personnelle, le roi et la reine ouvrirent enfin les yeux, et l'audacieux aventurier qui avait si longtemps agité le monde fut sacrifié au besoin d'une paix souhaitée par la France aussi ardemment que par l'Espagne.

C'est ici que se place la péripétie la plus importante et la plus inattendue de ce drame si compliqué, et que se révèlent, avec un éclat

possédée comme lui. Depuis la mort de Louis XIV, il a mené toutes les cours selon ses vues. Il a fait une guerre à l'Espagne, et deux ans après il fait sa fille reine d'Espagne en la mariant au prince des Asturies et une autre fille à don Carlos. Hors cette campagne, la France a été en paix depuis sa régence. Il a contenté la cour de Rome, dont il était très ami, et de laquelle lui-même il se souciait fort peu, à ce que je crois. Il avait une qualité, qui est bien l'âme du conseil, le secret. Il aimait fort toutes les p... nouvelles qui paraissaient dans Paris, mais avec toutes ces femmes, p... ou autres, il n'était jamais question d'affaires d'état; travaillant beaucoup, mais se divertissant trop et ayant trop bu, ce qui lui a attiré son attaque d'apoplexie. » (*Chronique de la Régence et du Règne de Louis XV* de décembre 1723, tome Ier, p. 306, éd. Charpentier.)

impossible à méconnaître, l'habileté de Dubois et la haute sagacité du prince dont il était plus souvent l'agent que l'inspirateur. A peine l'étranger si fatal à l'Espagne était-il parti pour un exil aussi agité que son ministère, qu'une négociation dont les détails ont été dérobés à l'histoire, mais qui paraît avoir été directement suivie entre le cardinal Dubois et le père d'Aubenton, confesseur du roi d'Espagne, venait donner à la France une position fédérative plus forte qu'elle n'en avait jamais possédé. L'armée du maréchal de Berwick n'avait pas encore repris ses cantonnemens dans nos provinces méridionales, qu'une nouvelle qu'on aurait la veille qualifiée d'absurde, en songeant aux sentimens que le régent et Philippe V entretenaient depuis si longtemps l'un pour l'autre, éclatait tout à coup sur l'Europe stupéfaite. On apprenait avec une émotion qui fut à Londres voisine de la colère que, du fond du palais où il livrait follement au plaisir les restes de sa vie, le régent venait, avec un secret que nul n'avait pénétré, de reprendre les traditions des deux précédens règnes, en choisissant une infante pour épouse à Louis XV, et en plaçant deux de ses filles sur les marches du trône d'Espagne. Faire sortir la consécration de l'œuvre de Louis XIV d'une rivalité dynastique et d'une guerre qui semblait en impliquer l'anéantissement, conserver vis-à-vis de l'Europe la bonne attitude prise par le traité de 1718 en revenant à la grande politique de famille par les conventions matrimoniales de 1721, renouer enfin avec l'Espagne en demeurant l'allié de l'Autriche et de l'Angleterre, c'était à coup sûr une grande chose, et je ne sais guère de victoire diplomatique à placer au-dessus de celle-là.

Pendant que la France rétablissait dans le midi son système fédératif, sa médiation amenait la fin de la terrible guerre qui avait si longtemps ensanglanté le nord de l'Europe. Elle négociait la paix de Nystadt entre la Suède et la Russie, trouvant dans les ressources que lui créait l'inépuisable fécondité du contrôleur-général le moyen de subventionner et le tsar victorieux et la Suède, qui avait payé si cher la gloire éphémère d'un insensé. Lorsqu'on met en regard du point d'où était parti ce gouvernement débile le point auquel il était si promptement parvenu, quand on le voit presque aussi puissant par la paix que Louis XIV l'avait été par la guerre, il est impossible de méconnaître l'esprit politique du prince et l'habileté du ministre étroitement associé à sa pensée.

A l'intérieur, le succès avait été plus manifeste encore, car pour les peuples la victoire est plus facile à constater que l'influence. Or la victoire avait été complète, car le régent ne recevait d'aucun de ses serviteurs éprouvés des protestations si chaleureuses que de la part des ennemis qu'il avait abattus et relevés. Le triple mariage

avait anéanti le parti de l'Espagne, et le seul souci de M. et de Mme du Maine était de faire oublier, à force d'empressement, qu'ils avaient songé à en former un. Le parlement avait disparu de la scène politique sous la menace du régent de le mettre au-dessous du dernier bailliage à sa première tentative d'ingérence dans les affaires de l'état. Une guerre dont la rudesse commençait à rappeler les jours du père Tellier était dirigée contre les *appelans*, un peu parce qu'ils formaient le parti de l'opposition, beaucoup plus parce que Dubois avait fait du parti moliniste l'instrument de sa fortune ecclésiastique, et que la poursuite effrénée de celle-ci lui ôtait le sang-froid qui formait l'une de ses qualités principales. Moitié par intérêt d'état, moitié par intérêt personnel, le régent et son ministre avaient donc noué avec Rome, durant les trois dernières années de leur vie, les relations les plus intimes, et ils en recevaient un concours dont la France avait perdu l'habitude depuis les temps de Louis XIV et de Mazarin. De là les efforts persévérans de la régence pour frapper d'un seul et dernier coup l'opposition politique et religieuse en imposant au parlement l'enregistrement de la bulle *Unigenitus,* que cette compagnie avait osé refuser à Louis XIV. Le succès fut complet, grâce aux ennuis d'un long séjour à Pontoise et aux efforts richement salariés du premier président de Mesmes. Lors donc qu'aux premiers jours de cette année 1723, dont ni le régent ni son ministre ne devaient voir le terme, le duc d'Orléans, radieux du démenti éclatant donné à de si persévérantes calomnies, remettait au monarque, entré dans sa treizième année, son royaume en paix avec l'Europe et avec lui-même, il pouvait se rendre le témoignage d'avoir servi la monarchie comme il appartenait au premier prince du sang et dans l'esprit de ses traditions gouvernementales.

Il avait été secondé dans cette œuvre par un ministre que son origine démocratique et la haine acharnée des grands avaient poussé à l'exercice du pouvoir absolu, et dont la faute principale fut de vouloir relever par des dignités ecclésiastiques une vie en désaccord avec elles. Il n'avait pas suffi à Dubois d'être proclamé premier ministre dans les termes mêmes où l'avait été Richelieu : ce vieillard avait voulu mourir prince de l'église, et ne s'était pas moins agité pour cette affaire que pour la signature de la quadruple alliance. Cédant à la pression de l'empereur et de la France, le saint-siége avait fini par revêtir de la pourpre l'ancien valet aux mœurs, sinon scandaleuses, du moins fort libres, que par une première faiblesse il avait élevé sur le siége de Fénelon. Ce fut le dernier et le plus déplorable triomphe de cette fortune. Dubois, devenu ministre par ses talens, aurait peut-être désarmé l'envie et relevé cer-

tainement l'honneur de son nom en se montrant supérieur à ses ennemis; mais Dubois, laïque de la veille, devenu tout à coup archevêque de Cambrai et membre du sacré collége, se faisant conférer en vingt-quatre heures tous les ordres sacrés, depuis la tonsure jusqu'à l'onction épiscopale, Dubois immolant à son ambition toutes les règles de l'église au moment où il s'affublait de ses plus éclatantes dignités, suscita l'indignation des chrétiens et la risée des philosophes, et fut poursuivi avec autant d'acharnement par les uns que par les autres. Aux yeux des premiers, sa promotion fut un scandale; aux yeux des autres, son sacre fut une cérémonie grotesque. Ceux-ci s'irritèrent surtout de la passion jalouse avec laquelle le nouveau cardinal défendit les prérogatives de sa dignité jusque dans les spasmes de la mort. L'église le rejeta comme un choix indigne, pendant que la philosophie l'injuriait comme un hypocrite et un athée, de telle sorte que sa soutane rouge devint pour Dubois, porté au faîte des honneurs et du mépris, une sorte de tunique empoisonnée qui a dévoré jusqu'à sa mémoire.

Parmi les actes cyniques qui font tache dans la vie du régent, cette promotion est peut-être celui qui a le plus compromis le nom de ce prince devant la postérité, tant il est dangereux de profaner les choses saintes dans les siècles mêmes qui mettent le plus d'ostentation à les dédaigner. Ce systématique divorce avec les idées par lesquelles vivent et grandissent les peuples fut l'irréparable malheur des hommes de cette triste génération. La régence atteignit dans leurs racines toutes les notions de foi, de désintéressement et de pudeur, et les ébranla moins par les spéculations de l'esprit, qui commençaient à peine à naître, que par une corruption de laquelle jaillirent bientôt comme de leur source véritable ces spéculations elles-mêmes. Or ces saintes notions profanées ont des réveils soudains, et, même aux jours où elles semblent le plus oblitérées, elles demeurent assez puissantes pour avoir raison de leurs imprudens profanateurs. De ce duel insensé contre ce que respecteront éternellement les hommes sortit le caractère de décadence imprimé aux personnages et aux œuvres de ce temps par la main de la Providence et par la justice de l'histoire. Devant la postérité, le gouvernement de Philippe d'Orléans a perdu par ses vices tout le terrain qu'il avait conquis par la sagesse de sa politique, et des deux sentimens que nous avons constatés chez les contemporains, c'est le moins favorable au régent qui a survécu : ceci est tellement vrai que c'est presque hasarder une nouveauté que de rappeler aujourd'hui l'existence simultanée de l'admiration et du peu d'estime qu'on professait pour ce prince. La noblesse qui entourait le trône fit dans l'opinion publique une chute plus profonde encore que le pouvoir

royal, car elle perdit à jamais dans les tripots de la rue Quincampoix, de la place Vendôme et de l'hôtel de Soissons, cette virginité de l'honneur qui avait survécu à la corruption de deux siècles. De plus, lorsque les princes du sang se faisaient courtiers marrons, et les ducs et pairs agioteurs, il fallait bien s'efforcer de retrouver, par un redoublement de morgue et de dédaigneuse exigence, une considération disparue, afin d'imposer au pays les apparences d'un respect dont la simulation ne tarda pas à lui devenir insupportable.

Enfin, si j'avais l'imprudence de tenter, après le maître dont les tableaux sont dans toutes les mémoires, une étude de cette époque au point de vue de l'inspiration et de l'art (1), j'aurais à signaler avec lui dans les régions de la pensée le même abaissement que dans celles de la vie sociale. La régence avait pourtant reçu de publications jusqu'alors inédites une impulsion qui semblait devoir être féconde. De l'émotion politique qui suivit un moment la mort de Louis XIV et de la réaction à laquelle le gouvernement nouveau prêta d'abord la main, sortirent, avec la première édition complète du *Télémaque*, les *Mémoires* du cardinal de Retz, de Joly, de Gourville, de Mme de Motteville et du comte de Brienne, brillantes leçons dont ne tarda pas à se lasser une génération qui vivait pour le plaisir et pour l'argent, avec lequel le plaisir s'achète. Les Montfaucon, les Baluze, les Le Long, les Lobineau, les Secousse, les Laurière n'en continuaient pas moins dans le silence du cloître ou du cabinet des travaux inspirés par le sentiment du devoir plus que par l'espérance du succès, comme si un siècle nouveau ne s'était pas levé sur la France; mais à part ces grandes œuvres de la science, contemporaines de tous les âges, il faudrait, pour rappeler la physionomie de ce temps, se résigner à montrer l'art dramatique représenté par Crébillon, la critique littéraire exercée par Fontenelle et par Lamotte, et, durant l'exil de Jean-Baptiste Rousseau et la jeunesse encore obscure d'Arouet, la poésie lyrique rendant quelques derniers accords sur la lyre tremblotante des Chaulieu et des Sénécé. Ce travail, qui n'est plus à faire, suggérerait une conclusion naturelle : c'est que la régence, qui poussa si loin l'audace des mœurs, n'eut pas même celle de la pensée, que la corruption y fut à la fois frivole et stérile, et que, dans l'ordre moral, cette époque, où l'on s'inquiétait moins de faire école que de bien vivre, n'a été le commencement de rien, si elle est devenue la fin de beaucoup de choses.

L. DE CARNÉ.

(1) Voyez le *Tableau de la Littérature française au dix-huitième siècle*, par M. Villemain, deuxième et troisième leçons.

LA

GUERRE DE L'OUDE

I.

L'INSURRECTION DE LUCKNOW

I. Sleeman's *Journey*. — II. General Jacob's *Views and Opinions*. — III. Mead's *Sepoy Revolt*. — IV. Ruutz Rees's *Personal Narrative*. — V. Anderson's *Personal Journal*. — VI. *The Defence of Lucknow*, by a staff-officer. — VII. Innes's *Rough Narrative*, etc.

I.

L'envahissement graduel de la péninsule indienne par les Anglais est, aux yeux de bien des gens, l'œuvre d'une ambition insatiable. Même en Angleterre, on la juge souvent ainsi, et c'est cependant en Angleterre qu'on peut le mieux étudier la formation de ce pouvoir colossal. Quiconque, sans parti pris d'avance, voudra poursuivre cette étude avec quelque application se convaincra aisément que, sans être absolument fausse, cette appréciation doit être essentiellement modifiée, si l'on veut se rendre un compte exact d'un des plus grands faits historiques que les temps modernes aient vus se produire. Entend-on par « conquête » une simple extension d'influence et d'autorité, de prépondérance politique? Il est certain que les Anglais ont dû, de toute nécessité, poursuivre ce but. Leur sécurité propre, celle des alliés qu'ils rattachaient à eux pour se mieux garantir, ne leur laissaient pas d'autre alternative. Si au contraire on donne au mot « conquête » son sens le plus ordinaire, et si l'on veut dire que l'annexion successive des territoires soumis à des

princes indigènes était dès le principe l'objet poursuivi par le gouvernement britannique, rien ne serait plus difficile, je ne dis pas à prouver, mais à soutenir d'une manière plausible. Le système politique imaginé par Clive et suivi par ses plus glorieux successeurs, Hastings par exemple et Cornwallis, consistait à partager le pouvoir avec les princes du pays, à leur vendre le plus cher possible une protection qui les plaçait sous la dépendance du gouverneur-général, et permettait à celui-ci d'atténuer graduellement ce que leur domination avait de plus abusif. On procédait ainsi dans un double intérêt : d'abord afin de maintenir une suprématie qui, pour durer et porter tous ses fruits, devait être tolérable, ensuite, et en seconde ligne, afin de remplir le devoir de tout peuple civilisé qui est d'amener à son niveau, par tous les moyens dont il dispose, les nations barbares dont il a pris la tutelle. Que ce dernier point de vue ne soit pas celui où se placent les militaires qui vont ramasser des grades à la pointe de l'épée dans les plaines du Bengale, les gorges du Cuttak ou celles de l'Ahmednagour, nous l'admettons volontiers, et encore réclamerons-nous le bénéfice de quelques admirables exceptions. Que ce ne soit pas celui des collecteurs d'impôt qui çà et là torturent le contribuable hindou pour lui arracher ses misérables épargnes, nous l'accordons encore. Soldats et hommes du fisc toutefois ne sont ici que des agens subordonnés. La pensée qui les met en jeu, qui les emploie, est en définitive celle qui préside aux destinées d'une *commonwealth* dont la puissance même indique assez l'élévation morale, et qui, lorsqu'un intérêt pressant ou de conservation ou de susceptibilité nationale ne l'en fait pas dévier, se montre d'ordinaire plus soucieuse que toute autre et des droits de la conscience et de ceux de l'humanité. Sans nous croire plus naïf que de raison ou plus aveuglé qu'un autre sur les mérites et démérites du gouvernement anglais, nous pensons et soutiendrions au besoin qu'il a pour mobile, plus fréquemment que ses ennemis ne l'admettent, le noble sentiment de sa responsabilité devant le monde et devant l'histoire.

Pour justifier ce qui vient d'être dit au sujet de ces annexions de territoire qui s'accomplissent d'année en année, sous la pression de la nécessité, par des conquérans sans le vouloir, et leur attirent les plus amères censures de ceux-là même au profit desquels elles sont faites, nous n'aurions qu'à raconter en détail comment a eu lieu l'occupation du royaume d'Oude; mais ce serait nous écarter peut-être du plan de cette étude. Il nous suffira d'exposer quelques faits principaux, qui se rattachent étroitement au sujet que nous voulons traiter.

L'Oude était jadis une dépendance féodale de l'empire du Mogol,

et pliait sous la mystérieuse puissance cachée au fond du palais sacré de Delhi; mais le temps avait peu à peu relâché les liens de cette espèce de suzeraineté : un simple tribut représentait tous les devoirs d'allégeance, lorsque les Anglais se trouvèrent pour la première fois en contact avec le nabab-vizir qui régnait à Lucknow. Lord Cornwallis conclut avec lui des arrangemens analogues à ceux qu'avaient déjà souscrits plusieurs autres souverains du même ordre. Les attributions du gouvernement étaient divisées en deux parts. L'une, comprenant tout ce qui a trait à la défense du territoire et aux relations avec les états étrangers, devenait le domaine des Anglais, bien entendu moyennant subside; l'autre, concernant l'administration intérieure, restait au prince ou à ses agens. Le nabab régnant, comme il arrive la plupart du temps, n'était qu'un souverain purement nominal, gouverné par son ministre, devenu lui-même l'instrument de la puissance anglaise. L'intervention de cette puissance n'empêcha pas, semble-t-il, les abus de s'accroître; les exactions destinées à pourvoir au subside, venant s'ajouter à celles qui défrayaient le luxe du souverain, aggravèrent purement et simplement la situation des sujets. Le pays s'appauvrissait de jour en jour; les impôts, devenus excessifs, ne rentraient pas; les arrérages dus à l'Angleterre allaient s'accumulant d'année en année, et les lettres éloquentes de lord Cornwallis au nabab, pleines de reproches poignans et d'utiles conseils, ne changeaient en rien cette situation déplorable. Quand lord Cornwallis eut été remplacé par lord Mornington (depuis lord Wellesley), celui-ci, qui avait à se prémunir contre les attaques prévues des peuplades guerrières de l'Afghanistan (1), crut dangereux de laisser subsister dans les provinces où l'ennemi pénétrerait sans doute une organisation militaire indigène capable de lui créer des embarras. Il voulut donc en finir avec « son excellence le vizir, » et lui demanda nettement de licencier toutes ses troupes, l'armée anglaise d'occupation, qu'on aurait soin d'augmenter, — moyennant augmentation du subside, — devant suffire à tous les besoins, soit de la défense des frontières, soit de la répression des troubles intérieurs. Le vizir, persuadé que toute résistance ouverte était inutile, essaya de la diplomatie; il parla de ses répugnances, demanda des délais, manifesta l'intention d'abdiquer. Cette menace touchait peu lord Wellesley, qui était tout prêt à permettre l'abdication, mais au profit de la compagnie. Le vizir au contraire entendait transmettre le pouvoir à un membre de sa famille. Comme il insistait sur ce point,

(1) Les Afghans, en 1796, avaient fait irruption dans l'Inde, et Zemanah ou Zemaum-Schah, dont les états s'étendaient des bouches de l'Indus au parallèle de Cachemire, des frontières des Sikhs jusque dans le voisinage de la Perse, s'était avancé jusqu'à Lahore à la tête d'une armée de 33,000 hommes, presque uniquement composée de cavalerie.

on l'accusa de mauvaise foi, presque de trahison, et on lui fit entendre qu'un châtiment sévère pourrait bien mettre un terme à des tergiversations inutiles. Bref, sous la main de fer qui l'étreignait, le malheureux prince dut céder. On lui imposa l'abandon d'un territoire dont les revenus étaient l'équivalent des services que lui rendraient les troupes anglaises, mises désormais gratuitement à sa disposition. Les troupes indigènes devaient être licenciées. Quant au territoire sur lequel le vizir semblait, une fois ces conditions accomplies, conserver tous ses droits, on lui déclara nettement qu'on n'entendait pas qu'il y pût exercer une autorité indépendante. « N'oubliez pas, écrivait lord Mornington au résident anglais, n'oubliez pas que mon principal objet a été bien moins d'assurer le paiement régulier du corps auxiliaire que d'annuler le pouvoir militaire du vizir. » Celui-ci comprenait de reste sa situation, et cherchait à s'y dérober par tous les expédiens imaginables; mais aux raisonnemens spécieux de la diplomatie anglaise, tels qu'on les imagine sans peine: — bon ordre rétabli dans le royaume, appui constant de la Grande-Bretagne, sécurité absolue pour le souverain, — des menaces directes venaient prêter leur poids décisif. Les principaux employés de l'administration financière avaient déjà reçu ordre de se tenir prêts à rendre leurs comptes au gouvernement britannique, et un des frères cadets du gouverneur-général (Henry Wellesley) était accouru à Lucknow pour confirmer les altiers protocoles du résident anglais. A toutes les plaintes, à toutes les remontrances, les deux négociateurs restaient sourds, et, à force d'insister, ils finirent, sinon par convaincre le vizir, du moins par le décider à paraître convaincu. Tout ce qu'il obtint en échange de la cession qu'il fit de tous ses droits essentiels fut la permission d'accomplir un pèlerinage qui le dispensât d'assister à l'écroulement de sa puissance et d'entendre les amers reproches que sa faiblesse ne pouvait manquer de lui attirer. Le traité fut enfin signé. Les districts cédés à la compagnie représentaient un revenu d'environ 38 millions (13,523,474 roupies). La compagnie garantissait au vizir et à ses successeurs la possession du surplus de l'Oude *avec l'exercice de leur commune autorité.* Le vizir s'engageait de son côté à établir dans ses possessions réservées un système d'administration favorable à la prospérité des habitans, et calculé de manière à sauvegarder soit leurs vies, soit leurs droits de propriété. « Enfin, disait le traité, son excellence le vizir s'engage à consulter sur toutes choses les officiers de l'honorable compagnie, afin d'agir de tous points conformément à leurs conseils. » On ne saurait être plus clair et plus catégorique, et il n'est pas malaisé de voir à quoi se réduisait la souveraineté garantie au nabab-vizir.

L'état de choses constitué en 1801 s'est maintenu jusqu'en 1856, époque où l'annexion complète, — l'*absorption*, c'est le mot consacré, — a été formellement proclamée. Autant vaut dire que, pendant un demi-siècle et plus, les Anglais ont eu sans conteste la haute main dans les affaires de l'Oude. Or, comme la responsabilité se mesure au pouvoir qu'on exerce, c'est à eux, à eux seuls, qu'il faut demander compte de l'état dans lequel ce royaume s'est trouvé lorsque, une année à peine après leur prise de possession, il est devenu le principal théâtre de la formidable insurrection de 1857. Elle s'y débat encore sous les coups redoublés dont la frappent sans relâche les habiles généraux auxquels la Grande-Bretagne a confié le soin de sa vengeance, et dans aucune autre partie de l'immense empire anglo-indien ce terrible incendie, que tant de sang n'a pas encore pu éteindre, n'a trouvé plus d'alimens, ni de plus inflammables. D'où vient donc ceci? Et la réponse à cette question n'est-elle pas dans la situation faite au prétendu souverain de ce malheureux pays comme à ses grands feudataires, à partir de l'époque dont nous avons dû évoquer le souvenir?

Un livre curieux à plus d'un titre et devenu plus curieux encore qu'il ne l'était, *the Private Life of an Eastern King*, nous a montré l'intérieur de ce *kayserbagh* (1) de Lucknow, où se vautrait dans l'abrutissement le plus effréné, dans les excès du sensualisme le plus grossier, Wajid-Ali, le cinquième successeur de ce Saadut-Ali-Khan, avec lequel fut signé le traité de 1801. Saadut-Ali-Khan lui-même n'était pas, comme on est peut-être tenté de le croire, un prince dépourvu de toute énergie et de toute capacité. Il avait su, tout en réduisant considérablement l'effectif de son armée, tenir en bride les excès d'une turbulente aristocratie, faire exécuter à peu près les lois du pays, rentrer en possession de plusieurs territoires arrachés par d'indignes favoris à la prodigalité aveugle de ses ancêtres, et telle était son économie (dont les Anglais profitèrent largement) qu'ayant trouvé à son avénement royal le trésor tout à fait vide, il y laissa, après dix-sept ans de règne, une épargne de 14 millions sterling (350 millions de francs). Lord Hastings, au milieu des embarras financiers de 1814, alors que le change mettait la roupie au taux exorbitant de 2 shillings 8 et 10 pence (2), ayant sur les bras son expédition du Nepaul, fut heureux d'avoir à puiser dans ces coffres si bien garnis. Après la mort du nabab, son fils aîné Gazee-ud-Deen-Hydure, absolument dominé par le résident anglais, qui était alors le colonel Baillie, prêta successivement à l'honorable com-

(1) *Kayserbagh*, palais du roi. Voyez sur ce livre la *Revue* du 1er janvier 1856.
(2) Au lieu de 2 shill. 1/2 p.

pagnie, et à l'intérêt de 6 pour 100, très léger pour la circonstance, deux crores de roupies. C'est là le début de son règne et aussi le seul monument que l'histoire en ait enregistré, car elle ne dit pas même si ces millions ont été remboursés exactement, ce qu'il faut supposer. Quoi qu'il en soit, Gazee-ud-Deen-Hydur et ses quatre successeurs passèrent tour à tour sur le *musnud* sans laisser aucun indice d'une initiative politique quelconque. Entourés de baladins, de jongleurs, d'eunuques, de femmes perdues, d'animaux domptés, engourdis par l'abus des boissons enivrantes, hébétés par les infâmes voluptés du *zenanah,* sans volonté comme sans pouvoir, dignes en tout point de cette énergique définition que Napoléon appliquait au monarque constitutionnel tel que Sieyès l'avait rêvé, ils ne durent peut-être qu'à cet excès d'abaissement le maintien de leur autorité à peu près nominale. Rois vassaux, s'ils avaient montré la moindre énergie, le plus léger ressentiment de leur condition servile, un décret signé à Calcutta les eût aussitôt renversés. Ils le savaient peut-être, et ceci, bien prouvé, leur compterait comme circonstance atténuante.

Leurs premiers ministres, dépositaires de cette ombre de pouvoir qui leur avait été laissée, on ne sait vraiment pourquoi, gouvernaient tant bien que mal entre deux périls et entre deux terreurs: le résident anglais, dont un souffle les ébranlait, et les *zemindars* ou *taloukdars* (1), sujets émancipés qui, dans le domaine dit royal, s'étaient peu à peu taillé des baronnies indépendantes. La politique, on va le voir, a comme toute autre science ses causes et ses effets rigoureusement enchaînés, ses lois irréfragables, dérivant d'une logique partout la même. La féodalité hindoue s'était formée dans l'Oude, comme on l'a vue se former au moyen âge dans les différens états de l'Europe. Le pouvoir absolu du Grand-Mogol ayant à s'exercer sur une étendue trop vaste pour être administrée directement, il avait fallu la scinder en fractions soumises au vasselage.

(1) Le *zemindar* (nom mahométan substitué à celui de *des-adikar*) est, dans l'organisation politique de l'Inde, un agent du fisc, banquier intermédiaire entre le gouvernement et les contribuables. Ces fonctions, d'abord révocables, devinrent ensuite inamovibles, puis enfin héréditaires. Le *zemindar,* placé entre le gouvernement et la municipalité villageoise, leur servait d'intermédiaire. Lui-même n'entrait en rapport avec les contribuables qu'au moyen d'un autre intermédiaire, le chef ou maire (*potail* ou *pottell*) de chaque village. Ces deux fonctionnaires héréditaires, aidés de quelques habitans à leur choix, faisaient la répartition de l'impôt et en assuraient la rentrée. Le *zemindar,* responsable envers le gouvernement, recevait dès lors des pouvoirs étendus, et y puisait une influence considérable, dont il profitait nécessairement pour amasser de grandes richesses. Le *taloukdar* est une espèce de *zemindar* de moindre importance, tenancier feudataire de domaines étendus. A côté, au-dessous du *zemindar* et du *taloukdar,* il y a une quantité de possesseurs terriens à divers titres : *maliks, khoudkhats, paykasth, puttiedars, byacharrys, ashrafs,* etc.

Les grands vassaux, soumis à des exigences plus ou moins dures, menacés de dangers plus ou moins pressans, avaient dû chercher, soit en se fortifiant chez eux, soit en s'alliant avec leurs pairs, à se garantir des unes et des autres. De là les royautés subalternes, les vizirs, les nababs, dont l'existence affermie et la puissance toujours croissante tendaient toujours à restreindre l'autorité centrale, et, par une politique assidûment suivie, l'avaient peu à peu réduite en effet à se contenter d'un tribut d'argent, plus ou moins considérable, payé avec plus ou moins d'exactitude selon les circonstances et l'impunité plus ou moins bien garantie. Aveuglés à leur tour par le succès de leur entreprise, enivrés du pouvoir conquis, et cherchant aussi à simplifier les ressorts de leur gouvernement, afin de savourer plus à leur aise la magnifique existence qu'ils s'étaient faite, les nababs, les vizirs, les grands feudataires de la couronne avaient de même compromis leur puissance, en acceptant les services intéressés des grands propriétaires, devenus fermiers à bail d'immenses districts. Assez riches pour assurer la rentrée à peu près régulière de l'impôt frappé sur la circonscription territoriale qu'on leur soumettait ainsi, et pour payer de plus, au besoin, la connivence des favoris du nabab, ces *zemindars* usaient largement de leurs priviléges, qu'ils comprenaient comme Reginald Front-de-Bœuf par exemple interprétait ceux du baronnage normand. La population du pays d'Oude étant essentiellement militaire, en vertu de traditions et de circonstances historiques qui se perdent dans la nuit des âges, ils n'éprouvaient aucune difficulté à enrôler des bandes d'hommes d'armes, prêtes à marcher au premier signal du maître et contre n'importe lequel de ses ennemis. Ces bandes grossissaient à mesure que le domaine du *zemindar* s'étendait, et il s'étendait toujours, soit par concessions payées au gouvernement, soit par annexion à main armée des domaines voisins, quand ces domaines étaient mal défendus, soit par suite de ces contrats en vertu desquels, lorsque le droit est foulé aux pieds, le plus faible est réduit à s'assurer, en la payant, la protection du plus fort. Aussi, de génération en génération, le nombre de ces tyrans subalternes diminuait-il, et leur puissance individuelle s'en trouvait-elle accrue dans la même proportion. Ils n'étaient plus, comme dans le principe, de riches paysans, chefs de bandits, mais de hauts et puissans seigneurs, ayant forteresse à créneaux, menant leur contingent à la guerre, et au besoin pouvant tenir tête à leur souverain, si celui-ci s'avisait de prendre trop au sérieux ou ses droits ou ses devoirs monarchiques.

Un militaire fort distingué, qui a longtemps rempli dans l'Inde des fonctions importantes, et s'est fait connaître au dehors par sa

participation active à la destruction de cette secte soi-disant religieuse qui avait érigé la trahison en principe et l'assassinat en sacrifice agréable à la Divinité, le colonel Sleeman (1), l'historien des *thugs,* après une tournée qu'il avait faite, par l'ordre de lord Dalhousie, dans le royaume d'Oude (1849-1850), devait rendre compte de ses observations; or, assez versé dans la routine officielle, il savait d'avance à quel sort était réservé un long mémoire manuscrit déposé aux mains des agens de l'autorité centrale, soit à Calcutta, soit à Londres. Aussi prit-il le parti de rédiger ce mémoire de manière à pouvoir le faire imprimer au besoin, et le livre parut en effet, mais tiré à un très petit nombre d'exemplaires et destiné à une circulation très restreinte. Depuis cette demi-publication, les événemens ont marché de manière à rendre superflus les scrupules administratifs de l'auteur, et après sa mort du reste la masse du public a été initiée aux renseignemens secrets donnés sur l'état intérieur du royaume d'Oude par l'un des derniers résidens anglais à la cour de Lucknow.

Nous résumerons en peu de mots le livre du colonel Sleeman. Au-dessus d'une population misérable, que déciment les guerres privées, qu'épuise l'impôt perçu sous mille formes, règnent en définitive les *taloukdars,* ces grands barons dont nous avons parlé. Autour d'eux tout est corvéable à merci. Ils peuvent impunément commettre les crimes les plus odieux. Aucun redressement possible contre leurs usurpations tyranniques. Le gouvernement, auquel ils dérobent ouvertement les deux tiers du revenu que les taxes produisent, n'a ni le pouvoir ni même la volonté de punir ces insolens déprédateurs. Pourvu qu'ils achètent à beaux deniers comptans le ministre en exercice, pourvu que les jongleurs, les musiciens et les bayadères du palais soient amplement défrayés, pourvu que le nabab voie s'étaler dans les orgies dont on le berce le même luxe grossier, tout est bien, et tout peut marcher ainsi. Cette insouciance brutale n'existât-elle pas, que pourrait un prince comme celui qui règne à Lucknow contre deux cent cinquante grands vassaux, dont un seul peut mettre sur pied dix mille hommes, et qui possèdent, entre eux tous, cinq cents pièces d'artillerie? Aussi se garde-t-on de les mécontenter en quoi que ce puisse être, et encouragés ainsi, ces fiers aristocrates en viennent parfois à d'étranges extrémités. L'un d'eux, Gholam Huzrut, a deux forteresses où il se retire lorsqu'il se croit menacé. S'agit-il de recruter ses garnisons, il envoie à Lucknow des hommes à lui, chargés de faciliter l'évasion des prisonniers détenus

(1) Depuis général, chevalier de l'ordre du Bain, etc. Le général sir William Sleeman est mort en 1856, durant la traversée qui le ramenait en Angleterre.

pour crimes ou délits. Une de ces tentatives (1849) eut les résultats suivans. Cinq des prisonniers furent tués, vingt-cinq furent repris, quarante-sept s'échappèrent et allèrent prendre du service sous le drapeau de leur libérateur. Au confluent des rivières Ghogra et Chouka est le fort de Bhitolee, où se maintient un autre *taloukdar* nommé Gorbuksh. Gorbuksh a des comptes embrouillés avec le fisc; il est aussi sous le coup de certaines poursuites plus sérieuses que la police des frontières (police anglaise) entend diriger contre lui. Aussi se tient-il prêt, et quatre mille hommes abrités derrière les murailles de sa forteresse, quatre mille complices de ses brigandages, lui serviront au besoin de cautions. Naturellement il les faut nourrir, et il n'y a pas de quoi s'étonner beaucoup si Gorbuksh, dont la redevance annuelle comme percepteur d'impôts monte à 200,000 roupies (500,000 fr.), et qui, sur cette somme, a obtenu remise du quart, ne verse plus, depuis trois années consécutives, ès mains du trésorier de la couronne une seule pagode étoilée (1). On a voulu procéder envers lui par les voies de rigueur; elles ont échoué misérablement : il a fallu temporiser d'abord, céder ensuite. Gorbuksh, en revanche, entend la science fiscale beaucoup mieux que les agens anglais. Les propriétaires qu'il tient sous sa domination acquittent fort régulièrement leur tribut, et il perçoit ainsi chaque année un revenu évalué à 250,000 roupies (625,000 fr.). Il a un fils qui écume ouvertement les grandes routes, et qu'il désavoue très haut pour cette conduite irrégulière. Au fait et au prendre, père et fils se valent et s'entendent à merveille. Dans la bande du fils s'enrôlent ceux qui feraient trop éclatante figure dans l'armée du père, lequel est, tout comme ses ancêtres depuis plusieurs générations, magistrat héréditaire, officier public, administrateur des revenus du gouvernement.

On ne nous demandera pas sans doute une longue galerie de portraits pareils; ceux-là suffisent pour caractériser un état social. Ce qu'il entraîne de conséquences déplorables est facile à deviner. Les petites guerres féodales de *taloukdars* à *taloukdars* ruinent peu à peu le pays. On n'y cultive plus en paix que les terres possédées par ces riches seigneurs, et là seulement peut s'apprécier la fertilité naturelle de ce sol admirable, qui du territoire d'Oude avait fait jadis une sorte de jardin. Le laboureur, quand il a vu sa moisson ravagée, sa chaumière détruite, déserte ou le pays ou son ingrat métier. Il émigre ou se fait brigand, lui aussi. Parfois il essaie de se défendre, et tombe en soldat à la limite de son champ envahi. Sur ce champ, désormais abandonné à sa fécondité propre, le berger nomade

(1) La plus petite des monnaies d'or indiennes. Elle vaut environ dix francs.

vient paître son troupeau. Après un certain temps, le sol, ainsi fréquenté, acquiert un renouvellement de puissance productive qui provoque une nouvelle culture. D'ailleurs le gouvernement demande moins de loyer de cette terre améliorée, mais dont la possession est si précaire. Il donne quittance de tous les arriérés de bail ou de taxe dont elle est la garantie hypothécaire; souvent il la concède pour plusieurs années à titre gratuit. Il s'appauvrit d'autant, sans que le cultivateur y ait le moindre gain. Le dommage fait se compense tant bien que mal, et voilà tout.

Pour peu qu'on suive de fait en fait les conséquences inévitables d'un pareil désordre, il est aisé de comprendre pourquoi le pays d'Oude est si essentiellement un pays guerrier. De tous côtés, des forteresses cachées parmi les bambous, dans les jungles qu'on s'abstient tout exprès de défricher; des partis errans, des bandes de pillards auxquelles on en oppose d'autres; le gouvernement obligé de recouvrer une partie de ses contributions à force ouverte; la police organisée en *guerillas;* une foule d'hommes sans autre vocation, sans autre industrie que le maniement du *tulwar* ou du mousquet à mèche; les enfans de village se donnant pour passe-temps favori la construction et la prise de petites fortifications pétries dans l'argile; puis, brochant sur le tout, le recrutement pour l'armée de la compagnie, pratiqué là sur une plus grande échelle que dans aucun autre pays de l'Inde. « Sur la portion du territoire d'Oude qui nous fut cédée en 1801, dit le colonel Sleeman, cette classe d'hommes d'armes, de *condottieri*, a presque disparu. C'est donc seulement dans l'autre moitié qu'ont été enrôlés près de cinquante mille officiers ou cipayes que ce pays a fournis à l'armée indigène. A peine, chez nous, en a-t-on levé cinq mille. »

Ici se présente l'objection que nous faisions pressentir plus haut. Comment, sous l'influence anglaise, — dont le traité de 1801 nous révèle l'étendue, à vrai dire illimitée, — un régime aussi abusif avait-il pu se maintenir et se développer? C'est justement un résident anglais, un homme investi de l'autorité la plus redoutable et la plus efficace, qui nous dépeint ces désordres, cette dégradation, qui les signale à son gouvernement, et n'y voit d'autre remède que l'annexion du royaume d'Oude. N'a-t-on pas le droit de lui demander si, avant de recourir à cette flagrante violation des traités, il a épuisé tous les moyens de prédominante influence qui étaient en ses mains? Où est la preuve qu'il a exigé le renvoi de ces ministres corrompus dont il signale les concussions éhontées? Établit-il, bien ou mal, qu'il ait pris à cœur l'anéantissement de cette puissance illégale que les *taloukdars* s'étaient arrogée? qu'il ait tenté de déjouer les fraudes au moyen desquels ils agrandissaient leurs domaines et

s'assuraient les revenus indispensables à l'entretien de leurs coupe-jarrets? Laisse-t-il entrevoir qu'à Lucknow même, sinon dans les provinces, où à la rigueur beaucoup de crimes pouvaient se commettre sans qu'il les connût, il ait essayé de réagir contre les monstruosités du ***kayserbagh***, ce mauvais lieu royal, où il n'y avait de chastes que les eunuques, de raisonnables que les animaux apprivoisés? Le colonel Sleeman a formulé un très éloquent réquisitoire; mais il a oublié ce point essentiel, c'est que son inertie l'a presque rendu complice des crimes qu'il signale, et qu'il n'était pas seulement chargé de dénoncer. Faut-il dire toute notre pensée? Il nous semble que si on n'eût pas regardé comme une éventualité possible, — n'ajoutons pas désirable, — la rupture du traité de 1801, l'action de l'Angleterre sur les nababs d'Oude eût été tout autrement suivie, persistante, énergique, effective, qu'elle ne l'a été malheureusement pour tout le monde.

Quoi qu'il en soit, le royaume d'Oude était en dissolution. Plus d'autorité reconnue, plus de sécurité personnelle, plus de propriété certaine, un peuple sous les armes, chaque district, chaque ***pungannah*** devenu le théâtre de luttes sanglantes, les champs déserts et envahis par le ***jungle***, les forces productives du pays diminuant chaque jour, tels furent, — on le dit et il faut le croire, — les motifs de l'absorption. Quant aux prétextes, ils ne manquaient pas, car, volontairement ou non, les nababs d'Oude avaient très certainement enfreint les clauses du traité de 1801. Nous n'en voulons qu'une preuve, mais décisive. Ce traité leur prescrivait le licenciement de toutes leurs troupes indigènes. Or, au moment de l'annexion, ils avaient soixante mille hommes sous les armes.

Ce fut là une des difficultés sérieuses de la mesure proposée par le colonel Sleeman, et définitivement adoptée par lord Dalhousie cinq ou six ans après le compte-rendu de son délégué (1). Il fallut licencier cette armée, au moins les deux tiers, car vingt mille hommes environ furent incorporés dans les troupes de la compagnie. Il fallut aussi liquider sa solde, fort arriérée suivant l'usage. Quarante mille hommes exercés au métier des armes rentrèrent ainsi dans les rangs de la population civile, sans aucune des habitudes ou des industries qui sont, pour celle-ci, les conditions de son existence. Ils y rentraient avec quelques ressources, bien précaires, provenant de la distribution d'argent qui venait de leur être faite. Ces ressources ne pouvaient les mener loin, et il est aisé de deviner qu'un an après l'annexion, c'est-à-dire à l'époque où éclata

(1) *A Journey through the kingdom of Oude in* 1849-1850... *with a private Correspondence relative to the Annexation of Oude to British India*, 2 vol., publiés réellement pour la première fois, ainsi que nous l'avons dit, en 1858.

la révolte des cipayes (c'est ainsi qu'on s'applique, en Angleterre, à qualifier l'insurrection de 1857), ceux d'entre les anciens soldats du roi d'Oude qui n'avaient pas trouvé à s'enrôler dans les bandes des *taloukdars* devaient être réduits à ces dures extrémités que le poète qualifie de « mauvaises conseillères. »

Jusqu'alors tout était resté dans un calme absolu, qui avait complétement abusé les autorités anglaises. Ni les quarante mille soldats licenciés, ni les *taloukdars* et leurs cent mille satellites, ni la population suspecte des grandes villes du pays, comme Lucknow ou Fyzabad, n'avaient fait entendre une seule plainte. Par le fait, l'annihilation de la vieille royauté dynastique n'était un véritable grief pour aucune des grandes classes d'habitans. On avait supporté les nababs en les méprisant; on les voyait tomber sans regret. Mais si par là aucun intérêt vital ne se trouvait froissé, il n'en était pas de même de l'application du nouveau régime. Dans la capitale par exemple, la cour, brusquement dépossédée, laissait en souffrance toutes les industries plus ou moins légitimes qui alimentaient ses vices abjects et capricieux, ses goûts insensés. De même, si l'on dit vrai, que les perruquiers se montrèrent à Paris en 1789 les plus ardens ennemis de la révolution, de même le gouvernement anglais à Lucknow, en 1856, dut compter parmi ses adversaires tout ce ramas de bétail humain qui s'entasse en Orient autour d'un *zenanah* royal. Ceci, à tout prendre, n'eût été qu'un inconvénient et non pas un danger : il n'y avait pas à en tenir compte; mais il eût fallu au contraire, — l'événement l'a prouvé, — prendre en grande considération l'attitude réservée et les sourdes rancunes des *taloukdars*.

Ils se sentaient menacés dans leur indépendance graduellement conquise, et menacés aussi dans leurs intérêts, dans la possession de ces grands domaines agrandis *per fas et nefas*. Cependant aux premiers jours pas un ne bougea. Ils voulaient d'un côté apprécier au juste la situation qui allait leur être faite par le nouveau pouvoir; de l'autre, calculant leurs chances, ils comprenaient qu'il n'y avait pas pour le moment de résistance utile à tenter. Le pays, en vue de l'agitation qu'aurait pu y produire le changement politique accompli, avait été fortement occupé. Les agens anglais, rassurés par le calme profond qui régnait autour d'eux et par la présence des bataillons qu'on avait mis en marche pour les soutenir au besoin, ne gardèrent pas, vis-à-vis de cette puissante aristocratie terrienne, les ménagemens auxquels elle était habituée. Le roi d'Oude, d'autant moins exigeant qu'il se sentait plus faible, n'était pas pour elle un créancier incommode. Il atermoyait le paiement de l'impôt, il accordait remise des arrérages accumulés, il acceptait en équivalens

des services de toute nature. Il faisait aux grands du pays les crédits que lui faisaient à lui-même ses soldats indisciplinés et mal payés. Le collecteur anglais au contraire, alignant les dépenses et les recettes, eût trouvé dur de liquider les créances de l'armée d'Oude sans exiger en revanche pareille liquidation pour les arriérés d'impôts dus par l'aristocratie du pays. Et justement les plus hautes fonctions administratives de la nouvelle province, celles de commissaire en chef (*chief commissioner*), avaient été dévolues à un officier du service civil (M. Coverley Jackson), fiscal excellent, mais politique assez hasardeux, et qui mit immédiatement dans la perception des impôts une raideur inopportune. Les *taloukdars* plièrent et payèrent, mais non sans irritation. L'un d'eux, le rajah de Toulsepore, plus audacieux que les autres, se mit ouvertement en révolte. Il apprit à ses dépens que l'autorité avait changé de mains. Un collecteur anglais et quelques compagnies de cipayes furent envoyés sur ses domaines, qui passèrent aussitôt sous le séquestre. Ses hommes d'armes eurent ordre de se disperser, et obéirent. Le rajah lui-même fut conduit prisonnier à Lucknow, où il est mort pendant le siége, sans avoir recouvré sa liberté. A partir de ce moment, les politiques optimistes de Calcutta décidèrent que la question de l'Oude était « vidée. » On retira la plus grande partie des troupes anglaises qu'on avait envoyées en vue de la résistance possible, et le désarmement de la population, d'abord mis en question, fut ajourné (1) par lord Canning, qui venait de succéder, comme gouverneur-général, à lord Dalhousie.

Nous venons d'indiquer à peu près toutes les difficultés cachées sous le calme apparent du royaume d'Oude quelques mois après que l'Angleterre l'eut définitivement et complétement annexé à ses domaines de l'Hindoustan. Cet exposé, quoique bien rapide, fera comprendre que nulle part le mouvement insurrectionnel, parti d'ailleurs, ne devait trouver autant de facilités pour se développer et s'aggraver. Nous n'en raconterons pas en détail l'origine trop bien connue; mais il ne sera peut-être pas sans intérêt de savoir à quels vices d'organisation militaire il est attribué par les écrivains les plus dignes de confiance.

(1) On redemanda cependant aux *taloukdars* les canons dont leurs forteresses étaient armées, offrant au reste fort naïvement de leur rembourser à prix légal « le métal » de ces pièces d'artillerie. Ils en livrèrent ainsi un certain nombre, et, le jour de la révolte venu, on put s'assurer qu'ils avaient gardé les meilleures.

II.

L'Angleterre a dans l'Inde trois armées indigènes, une par présidence, Bombay, Madras, Bengale. La seule armée du Bengale s'est insurgée. Or, depuis des années déjà, maint et maint juge compétent déclarait que les troupes du Bengale étaient, sous le rapport de la discipline, fort inférieures au reste de l'armée anglo-indienne. Avant l'insurrection, un des officiers qui ont fait dans l'Inde la plus brillante fortune militaire, — le général Jacob, le même qui a commandé en chef les forces employées dans la campagne de 1857 contre la Perse, — signalait avec une rare véhémence les vices de leur organisation. Il les énumère sous huit chefs distincts : abaissement moral des officiers anglais de l'armée du Bengale qui les ravale au niveau des Asiatiques; pouvoirs insuffisans accordés aux chefs de corps, tenus en méfiance par le général en chef et par le gouvernement; relations mal établies et mal cimentées entre les soldats et les officiers; dans le choix des soldats, trop d'égards accordés à la caste; l'avancement mal réglé pour les soldats et officiers indigènes; la discipline très relâchée, etc. (1). Chaque censure, ainsi numérotée, a ses preuves à l'appui, et ses développemens parfois très instructifs. L'honorable général se moque ouvertement de ces jeunes cadets qui, fraîchement débarqués, se croient tenus d'adopter les molles et dispendieuses habitudes de leurs *anciens*, — de fuir le soleil, de voyager en palanquin (*palkie*), de se faire éventer, masser par des serviteurs *ad hoc*, — d'avoir valet pour la pipe, valet pour le parasol, valet pour la bouteille, valet pour les causeries du divan, — et tout cela sous peine d'être méprisé comme *griffin*, c'est-à-dire comme novice, homme de bourgeoise humeur, d'habitudes mesquines. Nos « griffins » de Bombay se contentent d'un homme pour tous ces offices divers, s'écrie le rude vétéran avec une certaine amertume. Il ajoute, arrivant au point le plus essentiel :

« Enrôler des hommes d'une certaine caste ou croyance, à l'exclusion de tous autres, dans l'armée de l'Inde, c'est mettre cette armée, non sous l'autorité du gouvernement et du code militaire, mais sous celle des brahmanes et des *goseins*, des moullahs et des fakirs. Dans ce système, un homme n'est pas choisi pour son aptitude au service, sa bonne volonté, sa force, sa docilité, son courage, mais parce qu'il est un des adorateurs *deux fois nés* de Vichnou. Quelles que soient d'ailleurs ses qualités, si un homme se refuse

(1) Nous omettons ce qui est strictement du ressort militaire, par exemple ce qui a rapport aux *messes* ou tables d'état-major. On peut au surplus consulter l'ouvrage même : *The Wiews and opinions of brigadier general John Jacob*, aide de camp to the Queen, etc., second edition; London, Smith, Elder and C°, p. 101 et suiv.

à croire qu'un caillou barbouillé de rouge doit être adoré comme une puissance créatrice, — bien moins encore s'il a été cordonnier, etc., — il ne saurait trouver place dans les rangs de l'armée du Bengale : on craindrait d'offenser, en l'y recevant, quelque brahmine insolent et paresseux. Que s'ensuit-il? Un soldat indigène au Bengale redoute bien plus une atteinte portée au privilége de caste qu'une infraction aux règles du code militaire, et le simple soldat demeure investi, par la même raison, d'une autorité incompatible avec toute règle salutaire...

« La trahison, la révolte, les perfidies de tout ordre peuvent se propager indéfiniment parmi les simples soldats, à l'insu de leurs officiers, là où les hommes appartiennent à la même caste d'Indiens, et là où les lois de la caste sont plus respectées que les prescriptions de la discipline. »

Ce dernier paragraphe, imprimé en majuscules dans l'ouvrage anglais, a vraiment, lorsqu'on regarde à la date, quelque chose de prophétique. Il est de 1851. Le général Jacob s'étonne plus loin que, dans les conditions où elle est placée, l'armée du Bengale puisse conserver encore un semblant d'existence. *The thing is rotten throughout!* — « la machine est pourrie de part en part, » écrit-il encore en majuscules. Puis, dans un autre chapitre, il oppose à l'indiscipline religieuse des cipayes du Bengale l'esprit beaucoup moins pieux, mais infiniment plus militaire des cipayes de Bombay. « Parmi ceux-ci, un *purwarie* (caste subalterne) peut arriver, par son mérite, jusqu'au grade de *subahdar* (capitaine). Au Bengale, on n'en voudrait pas même comme simple soldat, tant on craindrait de contaminer par son voisinage ces dédaigneux *gentlemen*, messieurs les brahmines. Et tandis qu'au Bengale les officiers, pleins d'égards pour les préjugés de leurs subordonnés, semblent s'attacher à se faire asiatiques, ceux de Bombay au contraire tendent sans cesse à *européaniser* le soldat hindou. Ils ignorent, de propos délibéré, sa croyance ou son rang social; ils ne violentent en rien sa foi, mais ils ne la laissent empiéter sur rien de ce qui touche au service. Leur exemple aidant, les soldats eux-mêmes finissent par se dépouiller de leurs superstitions nationales, et le brahmine, couché sur le même lit de camp que le purwarie, ne voit plus en lui que le soldat de l'état, devenu son camarade, sinon tout à fait son égal. »

Dans un ouvrage postérieur, il est vrai, le général Jacob se plaint que les vices de l'armée du Bengale se glissent peu à peu dans celles des autres présidences, et il en accuse les officiers plus que les soldats. L'impression générale qui résulte de ses critiques est celle d'une dégénérescence graduelle dans l'état-major anglais des armées de l'Hindostan. En présence d'événemens qui ont justifié ses plus sinistres prévisions, il est permis de se demander s'il n'a pas mis le doigt sur la plaie, et si l'abaissement moral, l'énergie diminuée, les complaisances excessives de leurs chefs étrangers, ne sont pas les

principales causes de la révolte des cipayes. Cette opinion est fort accréditée en Angleterre. Elle a eu son écho dans un des meilleurs récits de l'insurrection de 1857 (1). L'auteur, un des principaux représentans de la presse anglo-indienne, critique rigide et même acerbe de l'administration britannique, champion résolu des *ryots* opprimés, juge l'armée du Bengale aussi sévèrement que l'avait fait le général Jacob. Il raille comme lui ces superstitions calculées du brahmine qui, lui permettant tout ce dont il tire profit, lui interdisent tout ce qui le gêne. Le brahmine, strictement fidèle aux principes de son culte, ne pourrait être soldat; il lui est interdit en effet de détruire un être vivant. Il n'en recherche pas moins le service militaire, source de gains et de priviléges. La vache est à ses yeux un animal sacré; il n'en porte pas moins, plutôt que de marcher pieds nus, des souliers de cuir. Il y a mieux encore : les règles du service interdisent d'admettre au-delà d'une certaine proportion, dans le millier d'hommes qui composent un régiment cipaye, les volontaires appartenant à la caste des brahmines. Ceux-ci, trouvant là un obstacle, l'éludent fort bien en se présentant comme rajpoutes ou kchattryas, ce qui n'entraîne nullement pour ces menteurs privilégiés une déchéance irrévocable.

Le soldat de race aristocratique, le cipaye brahmine, est essentiellement courtois, prévenant, beau parleur. Sa tournure est élégante, ses traits fins et réguliers, sa tenue fort soignée : il brille aux parades et flatte l'œil du chef qui le commande; mais quand on en vient à scruter de près les élémens de force réelle que chaque espèce de recrues apporte à l'armée cipaye, le Sikh, le *Madrassee* tant méprisés prennent leur revanche, et le Ghourka lui-même, ce montagnard nain du Népaul, « le plus laid et le plus malpropre des guerriers connus, » dit M. Mead, offre de bien autres garanties de bravoure, de docilité, de savoir-faire et de dévouement. Avec eux, pas de mécomptes, pas de résistance à contre-temps. Le Sikh, né soldat, tient avant tout à sa réputation militaire. L'adoration de la vache ne vient qu'en seconde ligne. L'armée de Madras est composée en grande partie d'Hindous. Le *Madrassee*, né presque toujours dans une caste inférieure, n'a pas pour l'eau noire (*kalapaouni*, la mer) cette horreur mystérieuse que ressent le brahmine, ou qu'il affecte, et que l'on conçoit du reste en songeant que ce dernier, une fois à bord, ne peut plus préparer aucun aliment, et se voit réduit à vivre de légumes secs, de sucre et d'eau plus ou moins fraîche. M. Mead compare le *Madrassee* au « radical de Sheffield », que tient en petite estime un orgueilleux membre de la pairie (le

(1) *The Sepoy Revolt : its Causes and its Consequences*, by Henry Mead. London, Murray, 1857, 1 vol.

brahmane), mais qui, au fond, se sent le plus utile des deux et comprend l'injustice dont il est victime. « Il peut en effet, selon la tradition du pays (peut-être n'est-elle pas si mal fondée), marcher plus longtemps, tirer plus juste, et se battre mieux que ce camarade qui le dédaigne. — Voyons! qui vient avec le damné petit moricaud? s'écriait un de ces pauvres diables, se jetant résolûment en avant sous le feu d'une batterie. Apostrophe complexe, où se retrouve, avec la conscience de sa bravoure, celle de sa dégradation. » Dans l'armée de Bombay, il y a un tiers de brahmines; le reste se compose de basses castes, de quelques juifs, et de cent ou deux cents musulmans environ par régiment.

Des soldats de l'armée indigène passons à l'état-major. Là nous trouverons les inconvéniens du régime militaire anglais en général: l'avancement systématique dans les hauts grades, la capacité, les services subordonnés soit à l'ancienneté, soit à la faveur; presque tous les généraux beaucoup trop vieux, presque tous les lieutenans beaucoup trop jeunes; puis un inconvénient spécial au service dans l'Inde, où certaines fonctions du service civil éminentes et lucratives, celles de commissaire en chef par exemple auprès des princes protégés, sont données à des officiers détachés de leurs régimens. Ces positions sont enviées de tous les ambitieux, autant vaut dire de tous ceux qui se sentent en état de faire leur chemin. Le service purement militaire, comparé à ces hautes missions si bien rétribuées, si commodes, si peu fatigantes, est une corvée malsaine, infructueuse, pauvrement payée. Aussi qu'arrive-t-il? « Des officiers de l'armée indienne dans les trois présidences, la moitié régulièrement se trouve à l'état d'absence. On peut citer un régiment de l'armée du Bengale où il n'y a pas un seul capitaine; six autres n'en comptent qu'un par régiment. Le bataillon d'artillerie que commandait de son vivant sir Henry Lawrence n'a que trois officiers en activité, dont deux ont le grade de lieutenant. Les deux cent quarante et un officiers qui sont en tête de la liste dans l'armée du Bengale ont en moyenne quarante ans de service chacun. Les deux cent quarante-deux qui terminent la liste ont en moyenne dix-neuf mois de service, et, toujours en moyenne, n'ont pas servi un an près de leur régiment. De ceux qu'on marque absens, deux cent douze sont employés comme agens civils ou politiques. » C'est encore M. Mead qui nous donne ces curieux renseignemens, et il est du même avis que le général Jacob sur l'insuffisance du pouvoir laissé au chef de chaque corps, soit pour récompenser le mérite, soit pour punir l'insubordination (1).

(1) La jalousie du gouvernement à cet égard est extrême. On l'a vue se manifester dans les circonstances les plus critiques, de la façon la plus imprévue, entre autres occasions lorsqu'au début de l'insurrection, le major-général Hearsey, l'un des vété-

Le premier symptôme de révolte fut, on le sait, le mouvement de Barrackpore (26 et 27 février 1857), et on n'a pas oublié non plus que ce mouvement avait pour motif l'emploi des nouvelles cartouches destinées à la carabine Enfield. L'innovation, qui consistait à frotter de graisse ces cartouches pour en faciliter l'introduction dans l'arme qu'on s'étudiait encore à perfectionner, se produisit malheureusement à une époque où les cipayes, émus par les récits de la guerre de Crimée, craignaient de se voir transportés, soit dans les colonies anglaises, soit même en Russie. La guerre de Perse, où furent employés plusieurs corps de l'armée de Bombay, et les hostilités commencées contre la Chine vinrent confirmer ces rumeurs, et faire décidément croire aux soldats hindous que l'Angleterre avait absolument besoin d'eux en Europe. Or en Europe il faudrait, ou mourir de faim ou manger des substances impures. Donc il était indispensable avant tout de faire perdre leur caste aux soldats qu'on y enverrait. Et quel moyen plus sûr, plus ingénieux, que l'emploi de ces cartouches, où la graisse de vache et celle de porc se mélangeaient de façon à souiller en même temps les lèvres du brahmine, du musulman et même du juif? L'idée était absurde, mais par cette absurdité même elle s'adaptait aux méfiances inintelligentes des cipayes. Une émeute d'abord réprimée à Barrackpore, une insurrection un moment victorieuse à Meerut, puis les événemens de Delhi, telles furent les conséquences de cette étrange erreur. Lucknow devait tôt ou tard recevoir le contre-coup de ces agitations extérieures. C'est là qu'il faut maintenant nous transporter pour assister au plus curieux épisode de cette guerre, qui sévit encore, et qui a menacé un moment l'existence de l'empire anglo-indien.

III.

Devenue au XIXe siècle la seconde ville musulmane de l'Inde et le centre des études théologiques et littéraires pour les sectateurs du prophète qui habitent la péninsule, Lucknow n'avait d'abord été qu'un simple village. Les vizirs résidaient à Fyzabad. Les cheiks choisirent Lucknow pour y installer le siége habituel de leurs insurrections trop fréquentes et s'y créer un refuge. Ils bâtirent à cet effet une forteresse, la Muchie-Bhaoun (1). Un jour, las de leurs conti-

rans de l'armée anglo-indienne, crut pouvoir récompenser sur-le-champ et sans formalités le service inappréciable du cipaye qui s'était porté bravement, le seul de tout un poste, au secours de deux officiers européens attaqués par plusieurs rebelles. Il l'avait promu au grade de *havildar* (sergent); lord Canning maintint et annonça cette promotion, mais en faisant remarquer, en termes passablement amers, qu'elle était irrégulière, et que le major-général avait outrepassé ses pouvoirs.

(1) De *muchie* (poisson, — à cause d'une devise emblématique inscrite sur la porte du fort), et de *bhaoun*, mot sanscrit qui signifie maison.

nuelles révoltes, le vice-roi Azoph-oud-Daoulah dirigea contre eux en personne une expédition victorieuse, prit leur château de Muchie-Bhaoun, et, trouvant la situation à son gré, transféra la capitale du pays dans cette ville nouvelle, dont il hâta le développement.

Au moment où éclata l'insurrection indienne de 1857, Lucknow comptait près de cent cinquante mille habitans, et parmi eux des classes nombreuses de mécontens. L'absorption du royaume d'Oude avait entraîné la dispersion des milliers de parasites que le prince entretenait autour de lui : le harem, objet de folles dépenses, n'alimentait plus diverses industries spéciales, qui avaient à se créer de nouvelles ressources au milieu de tous les inconvéniens d'une situation transitoire. L'état-major de l'armée du nabab, brusquement rejeté dans la vie civile, peuplait Lucknow d'aventuriers affamés pour qui le métier des armes n'avait pas d'équivalent. Leur situation était à certains égards celle des officiers de l'armée de la Loire en 1816 et 1817. « Je suis soldat et gentilhomme, disait l'un d'eux, ex-capitaine de cavalerie; je ne puis pas travailler : si on ne me rend pas mon grade, je serai réduit à me faire brigand. » Et l'alternative lui paraissait toute naturelle. A côté de ces soldats oisifs pullulaient les prêtres, les fakirs, ardens à prêcher la guerre sainte contre les infidèles, et dont il fallut plus d'une fois, dès le début, châtier à coups de fouet l'éloquence incendiaire; puis une populace misérable, comme il en grouille dans les bas-fonds de toute grande ville d'Orient, populace ignorante et crédule, prête à tous les désordres, heureuse de toute occasion de pillage. Tels étaient les élémens, très inflammables, on le voit, qui s'agitaient au centre d'un pays nouvellement occupé, où l'Angleterre n'avait pour toute force armée que *neuf cents* soldats européens (1) et vingt-deux mille soldats indigènes (2), ceux-ci tout disposés, l'événement l'a prouvé, à donner le signal de l'insurrection.

Un nouveau commissaire en chef de la compagnie venait d'être envoyé dans la province d'Oude pour y réparer les fautes du premier agent appelé à remplir ces importantes et délicates fonctions : c'était sir Henry Lawrence. Son frère (sir John Lawrence) et lui s'étaient fait remarquer dans les campagnes du Punjaub et du Sindh par leurs talens administratifs en même temps que par leur intrépidité mili-

(1) Savoir : un régiment d'infanterie, le 32e, une compagnie d'artillerie à cheval, deux compagnies d'artillerie à pied, un régiment de cavalerie légère.

(2) Savoir : sept régimens d'infanterie indigène, trois batteries de campagne de la cavalerie irrégulière de l'Oude, dix régimens d'infanterie irrégulière levée dans le pays, trois régimens de police. Les « irréguliers, » c'est-à-dire ceux qui, pris dans l'armée de l'ex-nabab, étaient depuis peu de temps au service de la compagnie, se montrèrent, — circonstance étrange, — beaucoup moins hostiles, beaucoup moins altérés de sang que les cipayes de l'armée du Bengale.

taire. John était un *civilian*, Henry figurait sur les cadres de l'état-major; mais un juge compétent, un général bien connu, disait du premier sans prétendre faire tort au second : « C'est l'agent civil qui est le meilleur soldat des deux (1). » En somme, ils se sentaient appelés l'un et l'autre, et l'un comme l'autre, à ces missions complexes où l'intelligence et le bras sont alternativement requis, où il faut se montrer à la fois capitaine habile, diplomate expert, administrateur intelligent et sagace : missions qui demandent, pour ainsi dire, plusieurs hommes, et ne conviennent cependant qu'à un seul. A la nouvelle de l'annexion de l'Oude, sir Henry Lawrence, alors dans le Punjaub, qu'il achevait de pacifier, avait écrit au gouverneur-général pour demander la direction de la nouvelle province. Un retard de la poste empêcha sa requête d'arriver en temps utile; mais, l'heure de la crise venue, on se rappela son offre. C'est ainsi qu'il se trouvait, l'ayant voulu, désiré, sollicité, au poste le plus périlleux.

Les affirmations de M. Ruutz Rees, à qui nous devons le récit le plus complet qu'ait encore écrit du siége de Lucknow un de ceux qui défendirent la place (2), ne permettent aucun doute sur la sécurité que donnait aux habitans de Lucknow la présence de cet homme, dont la prudence et l'énergie étaient si renommées. Parti le 10 mars de Calcutta pour la province d'Oude, M. Rees trouva Bénarès, Allahabad, dans la plus profonde terreur. On venait d'y apprendre les désastres de Meerut, les atrocités commises à Delhi. A Cawnpore, l'angoisse était déjà grande. A Lucknow au contraire, où il semblait que le danger fût le plus pressant, personne ne croyait à une insurrection générale. Cependant l'attitude de la population n'était déjà plus tout à fait la même que par le passé : un essai de révolte militaire, comprimé avec vigueur, n'en avait pas moins laissé des fermens sur la nature desquels il n'y avait pas à se tromper. Le 7e régiment irrégulier de l'Oude, cantonné à l'ouest de la ville, dans le Mousabagh (palais d'une des dernières reines), avait fait courir de sérieux dangers aux officiers européens placés à la tête de ce corps. Fort heureusement la cavalerie irrégulière, campée dans le voisinage et appelée sur le moment même, était accourue, donnant le temps à sir Henry

(1) Ce jugement est rapporté par la *Quarterly Review*, n° 206, pag. 513.

(2) *A Personal Narrative of the Siege of Lucknow, from its commencement to its Relief by sir Colin Campbell*, by L. E. Ruutz Rees, one of the surviving defenders, London 1858, Longman, Brown and C°. — M. Rees, né à Spire, et neveu d'un professeur du même nom au collége de Calcutta, quitta l'Allemagne à l'âge de quinze ans pour venir chercher fortune auprès de son oncle. Il était attaché depuis plusieurs années déjà au collége Martinière, à Lucknow, quand se passèrent les étranges événemens dont il nous a donné le récit.

Lawrence d'amener quatre compagnies du 32e, deux corps d'infanterie indigène et quatre canons, avec lesquels il vint entourer les mutins, qui perdirent courage et prirent la fuite. On fit beaucoup de prisonniers, on ramena par de simples conseils un bon nombre de fuyards, et le tout aboutit à un *durbar* (une revue) où sir Henry Lawrence, entouré d'un brillant état-major, distribua des récompenses à ceux des officiers et soldats indigènes qui s'étaient fait remarquer par leur bonne attitude. Le commissaire en chef profita de l'occasion pour haranguer, en bon hindoustani, ses soldats et la foule accourue au *durbar*. Il cita la campagne de Crimée comme une preuve éclatante de ce que l'Angleterre pouvait faire au besoin : cinquante mille hommes étaient allés combattre en son nom la Russie; cent mille au besoin viendraient dans l'Inde en trois mois de temps, les circonstances l'exigeant.

Si ce discours, écouté avec une attention profonde, contribua au rétablissement provisoire de la tranquillité dans la garnison de Lucknow, ce résultat seul fut un signalé service. Dix jours plus tard, après avoir reçu la nouvelle de la chute de Delhi, sir Henry Lawrence demanda des pouvoirs extraordinaires qui lui furent accordés avec le grade de brigadier-général, et il se hâta de prendre les précautions qui, à tout événement, devaient le mettre en état de garder Lucknow. Ses instructions, il est vrai, lui laissaient toute latitude : il pouvait, s'il le trouvait à propos, évacuer la capitale de l'Oude, et même la province; mais en lui confiant un arbitraire aussi large, le gouverneur-général savait d'avance qu'à moins d'une nécessité absolue, un homme de la trempe d'Henry Lawrence ne voudrait ni reculer ni lâcher prise. De fait, si Lucknow eût été abandonné avant que les révoltés eussent été contraints de rendre Delhi, on ne saurait dire combien le prestige du pouvoir britannique eût souffert, et ce que ce double désastre eût ajouté de révoltes à celles qui déjà s'étaient produites.

Cependant les nouvelles désastreuses arrivaient à Lucknow de tous les points de la province. Les villes se soulevaient l'une après l'autre; à Fyzabad, à Sultanpore, à Duriabad, à Salona, l'insurrection triomphait. Les villages à leur tour et les *villages-cipayes* (1), tous au moins aussi volontiers que les autres, se mêlaient au mouvement. On n'entendait parler que de collecteurs massacrés, de

(1) Ceux où les cipayes retraités et pensionnés par la compagnie forment la majorité des habitans. Nous aurions voulu pouvoir entrer dans quelques détails sur les curieux priviléges que leur assurait la protection du résident anglais et les abus auxquels cette protection donnait lieu. Ces abus irritèrent profondément la population, et ne servirent pas, comme on l'espérait sans doute, à créer pour les momens de crise des cliens fidèles à la puissance anglaise.

maisons de péage incendiées, d'Européens réduits à fuir et impitoyablement égorgés sur les routes. Presque chaque jour on envoyait en reconnaissance de petits détachemens qui ramenaient parfois quelques-uns de ces *feringhies* proscrits, ceux-ci mutilés, ceux-là presque fous de douleur ou de souffrances. Sir Henry Lawrence pourtant s'inquiétait surtout des villes placées entre lui et Calcutta. Le télégraphe, qu'il faisait jouer sans relâche, demandait des nouvelles d'Allahabad, de Bénarès, de Cawnpore... Le 20 mai, après trois semaines employées à s'approvisionner, à creuser des fossés, à dresser des palissades autour de la résidence, où s'étaient déjà réfugiées, avec leurs enfans, beaucoup des *ladies* ou des femmes européennes séjournant à Lucknow, il écrivait au gouverneur-général : « Tout va bien ici et dans le district; notre position est maintenant très forte. S'il faut en venir à se défendre, ne craignez rien pour nous. » Trois jours après, il annonçait que, grâce à ses approvisionnemens, il avait dix jours de vivres assurés pour cinq cents hommes. — trente canons et cent Européens dans la Muchie-Bhaoun (1), — trois cents Européens et une batterie anglaise dans les cantonnemens. Il se regardait donc comme à peu près en sûreté; mais Cawnpore le préoccupait toujours. En attendant, il achetait des quantités de blé, approvisionnait ses deux postes fortifiés de tout ce qui pouvait servir à la défense, et des milliers de *coolies*, enrôlés et payés par lui, continuaient les travaux de terrassement, l'installation des batteries, etc. Plus le temps marchait en effet, et plus l'attitude des troupes indigènes devenait équivoque. Chaque jour arrivaient du dehors des messagers inconnus qui leur apportaient les nouvelles de l'insurrection triomphante, les décrets de l'empereur de Delhi, les proclamations des *taloukdars* qui se déclaraient, et, sous ces coups d'aiguillon réitérés sans relâche, on voyait frémir le coursier mal dompté. Chaque matin, on annonçait une émeute des cantonnemens; chaque soir, elle devenait plus probable.

Deux de ces détachemens de cipayes qu'on envoyait battre la campagne, lancés, le 23 mai, du côté de Cawnpore, se séparèrent, une fois là, pour aller dans deux directions opposées. Celui qui prit le chemin d'Agra était commandé par un des orientalistes les plus distingués de l'armée, gradué de Cambridge, et qui avait rempli auprès de l'ex-roi d'Oude les fonctions importantes d'aide-résident. Cet officier, M. Fletcher-Hayes, cheminait derrière le dernier peloton de sa petite troupe de cavaliers. En avant était le lieutenant Barber; à côté de M. Hayes, un des engagés volontaires que la population euro-

(1) Il avait acheté lui-même cette forteresse, pour le compte du gouvernement et moyennant 50,000 roupies (125,000 fr. environ), au nabab Yah-Ally-Khan.

péenne de Lucknow avait fournis à la garnison de la place. Ce dernier s'arrête dans le voisinage d'une source et demande un peu d'eau. Quelques cipayes s'avancent comme pour lui donner à boire, et l'un d'eux, se glissant derrière ce malheureux, lui tranche la tête d'un coup de sabre. Le capitaine Hayes, sous les yeux duquel le meurtre venait de s'accomplir, porte la main à son *revolver*, mais, avant qu'il ait pu s'en servir, il tombe frappé d'un coup de lance. Une fois à terre, d'autres cipayes se jettent sur lui et l'achèvent. Au bruit de cette lutte, le lieutenant Barber regarde en arrière. Un simple coup d'œil lui apprend de quoi il s'agit. Il tourne bride et se jette résolûment, le *revolver* au poing, sur les misérables assassins qui viennent de tuer leur chef. Deux d'entre eux tombent sous ses balles; les autres l'entourent. Il fait alors encore une fois volte-face, pique des deux, et s'élance du côté d'Agra; mais il est poursuivi, atteint, haché à coups de sabre. Un seul officier restait (le lieutenant Cary), excellent écuyer, monté sur un cheval de race, prompt comme le vent. Plus heureux que ses camarades, il s'échappa, de si près qu'on le suivît, et arriva jusqu'à Cawnpore... pour y périr, quelques jours plus tard, dans le massacre général. Le second détachement revint à Lucknow, ramené à temps par son commandant, qui avait pressenti les sinistres projets de ses hommes.

Ce tragique épisode était des plus significatifs. Cependant une certaine sécurité régnait encore dans la capitale d'Oude. L'état-major seul, auquel parvenaient les rapports quotidiens de la police, savait qu'une insurrection était imminente (1). On avait essayé de la prévenir en dispersant les divers corps indigènes : les irréguliers étaient à l'ouest de la ville, dans le Mousabagh; la police militaire à l'intérieur, autour de la prison et dans les palais Feradboukch; les deux régimens d'infanterie régulière indigène dans les cantonnemens, avec une partie des forces européennes; le surplus de celles-ci gardait les deux points essentiels : la Muchie-Bhaoun et la résidence. Un certain nombre d'habitans européens ne s'étaient pas encore transportés dans la résidence même de Lucknow, se croyant assez à l'abri dans une autre habitation du commissaire en chef, située au milieu des cantonnements. On y était en effet sous la protection d'une batterie européenne. Telle était la situation dans les derniers jours de mai. Les yeux expérimentés ne s'y trompaient guère. Il y avait eu des assassinats dans les rues de Lucknow; on y voyait circuler, malgré les règlemens de police, difficiles à faire exécuter rigoureusement dans des temps aussi critiques, des hommes armés, ayant tout

(1) *The Defence of Lucknow, a Diary*, by a staff-officer; London, Smith, Elder and C°, 1858; un vol. in-18, avec plan de la résidence. Cet ouvrage, publié sans nom d'auteur, est attribué au major Wilson, du 13e d'infanterie indigène.

l'air de maraudeurs; parfois aussi se manifestaient des menaces symboliques, dont voici un échantillon : « Un soir que je passais sous une porte de rue, dans le voisinage du *kayserbagh*, je vis accrochée au mur la tête d'un jeune buffle; l'animal semblait avoir été tué tout récemment. Cette tête était fixée les cornes en bas, et le long de ces cornes et autour de la mâchoire inférieure une guirlande de petites fleurs blanches était passée. Je mentionnai ceci à quelques-uns des habitans de Lucknow, qui parurent n'y attacher aucune importance. Pour moi, je ne puis encore m'empêcher d'y voir un de ces mille artifices employés par les musulmans pour nous signaler à la haine des Hindous. C'était dire à la population, — je me le figure du moins: — Voyez ces Européens, — ils tuent des buffles jusque dans vos rues (1)! »

Autres symptômes, moins équivoques : on voyait çà et là circuler des hommes portant des poupées habillées à l'européenne et représentant des enfans; ils leur tranchaient la tête à coups de sabre, au grand divertissement des spectateurs. Des placards affichés dans les rues principales exhortaient les Hindous et les musulmans à se soulever et à exterminer les chrétiens. Un négociant portugais, assez imprudent pour faire sa sieste dans son bureau, fut assassiné sans qu'on pût découvrir les meurtriers, qui étaient, paraît-il, des agens de la police indigène. Le corps d'une femme du pays, chrétienne à ce que l'on suppose, fut apporté à la résidence coupé en quatre morceaux. Les mosquées musulmanes (*imanbaragh*) ne désemplissaient pas, et il en sortait de longues processions qui parcouraient la ville comme pour faire dénombrement et parade des forces hostiles qu'on pouvait mettre en jeu. Les marchands, habitués à faire *un mois* de crédit aux Européens, ne voulaient plus rien livrer que contre argent comptant. On ne prenait le papier du gouvernement qu'à raison de 37 roupies pour 100, c'est-à-dire avec un escompte de 63 pour 100. Les fakirs étaient plus insolens que jamais. On avait surpris jusque dans les retranchemens nouvellement élevés des émissaires employés à fausser le point de mire des pièces d'artillerie. Enfin, le 30 mai au soir, un cipaye, récemment récompensé par le commissaire en chef pour avoir concouru à la capture d'un espion, vint annoncer au capitaine Wilson, *assistant-adjudant-général*, que ses camarades entendaient se soulever le soir même. La révolte commencerait à huit ou à neuf heures; il ne savait pas au juste le moment précis. Cet homme ne paraissait pas douter du renseignement qu'il apportait. Son accent était ému et grave. Il disait la vérité!

(1) *A personal Journal of the Siege of Lucknow*, by captain R. P. Anderson, London, Thacker and C° 1858.

A neuf heures, le 30 mai, le coup de canon réglementaire donnait en effet le signal. C'était bien, comme l'avait annoncé le cipaye, dans les lignes du 71e que la révolte éclatait. Sir Henry Lawrence, averti aussitôt, quitta la table dont il faisait les honneurs, et entendit quelques coups de feu dans la direction des cantonnements. Le ciel, de ce côté, ne tarda pas à s'éclairer d'une lueur sinistre, et le bruit de la mousqueterie allait croissant. Les *bungalows* des officiers étaient en feu : on tirait sur ceux d'entre eux qui s'échappaient.

Le récit des témoins oculaires peut seul faire comprendre le désordre et l'animation des scènes émouvantes dont Lucknow fut alors le théâtre. M. Rees, en arrivant dans cette ville, s'était établi chez son associé, un de nos compatriotes, nommé Deprat. Ce Français, ancien soldat de Cavaignac et de Lamoricière, négociant un peu hasardeux, mais admirable dans des circonstances comme celles où il allait se trouver, avait fait de sa maison, située au-delà de la rivière Goumti, et dans le voisinage du pont de fer jeté sur cette rivière, au nord-ouest de la résidence, un petit fort, un *blockhaus*, pour mieux dire. Sir Henry Lawrence n'avait pas dédaigné de surveiller ce travail et de fournir à ce représentant de la valeur française, avec les munitions de guerre dont il eût manqué sans cela, les élémens d'une garnison à peu près respectable. Il avait placé sous ses ordres une centaine d'hommes détachés du corps de police. Deprat était donc prêt à tout événement. Une tente était dressée sur sa terrasse, avec deux lits pour lui et pour son associé. Deux petites coulevrines, des fusils de rechange, une provision d'eau, de la poudre, des balles, des cartouches en quantité suffisante, permettaient de soutenir quelques jours de siége, si la garnison du petit *blockhaus* restait fidèle, et on comptait un peu sur elle, en raison des vingt-cinq Sikhs qui en faisaient partie. Ceci expliqué, laissons parler M. Rees :

« Le soir du 30 mai, j'étais paisiblement endormi dans mon lit quand le domestique de Deprat me réveilla soudain, et, le visage consterné, m'apprit que les cantonnemens étaient en insurrection. Il fallait se lever sans perdre une minute. J'avais à peine bondi hors de ma couchette lorsque Deprat lui-même m'appela : « La fête a commencé, dépêchez-vous !... » Je ne m'amusai pas à faire toilette : mes habits dans une main et mon fusil à deux coups dans l'autre, je le suivis vers ses magasins, situés en face de sa maison d'habitation... Arrivés sur la terrasse au moyen d'une échelle mobile, nous vîmes l'horizon couleur de sang. On avait mis le feu aux *bungalows*. La fusillade retentissait, et, plus haut que la fusillade, la détonation de l'artillerie. Le feu cependant diminuait par degrés. Bientôt nous vîmes des cavaliers au galop venant de la ville ou y retournant. Pas un seul ne passait sans explications. Un drôle arrivait, ventre à terre, des cantonne-

mens. Le colloque suivant s'établit entre nous : « Qui vive? — Ami! je porte un message à la résidence. — Quelles nouvelles alors? — Bonnes. — Bonnes en quoi? — Les bungalows brûlent... On fusille les Européens de tous côtés... » Je lâche mon coup de pistolet. Le coquin passe au galop; je l'avais manqué.

« Deprat cependant avait fait seller sa jument, et, me laissant ses gens à commander, était parti pour les cantonnemens. On passait et repassait à chaque instant sous nos murailles. Les officiers du 48e et quelques-uns du 13e, déguisés en indigènes, avaient été sauvés par un détachement de leurs cipayes, qui les escortèrent jusqu'à la Muchie-Bhaoun. Une portion du 7e (cavalerie légère), qui n'avait pas voulu prendre part au mouvement, passa aussi, commandée par les officiers du corps. Peu après arriva la voiture de sir Henry Lawrence, et dans cette voiture un officier blessé. La mutinerie inaugurée par le 71e était bientôt devenue générale. A part la majeure partie du 7e de cavalerie légère, un grand nombre d'hommes du 13e, quelques-uns seulement du 48e et du 71e, — tous nos cipayes s'étaient déclarés contr nous... »

Quelques dames européennes, nonobstant les avis répétés de sir Henry Lawrence, étaient restées auprès de leurs maris, dans le voisinage du volcan près de faire explosion. On pressent quels périls elles coururent.

« ..... Il y eut, cette nuit-là, des *sauvetages* miraculeux, dit plus loin M. Rees. Une pauvre femme, mistress Y...., arriva chez nous, le lendemain matin, sans autre vêtement que sa chemise, avec deux de ses enfans. Son mari l'accompagnait dans un costume vraiment pittoresque, en caleçon à plis, comme ceux qu'on garde au lit, un drap sur les épaules en guise de toge, et coiffé d'un chapeau de feutre, en forme d'armet. Nonobstant tout le respect dû à leur malheur, ce petit homme, avec sa ridicule tournure, nous fit perdre notre sérieux. Cependant il avait déployé une rare énergie; il avait soustrait sa femme à des traitemens pires que la mort. Malgré le nombre des chenapans qu'il tenait en respect, et profitant avec une merveilleuse présence d'esprit d'un incident qui les détourna pour quelques minutes de leurs odieux projets, il parvint à conduire sa famille dans les champs voisins de son habitation. Ils y passèrent toute la nuit, grelottant de froid et dans l'agonie de la terreur. Mon ami Deprat leur fournit aussitôt un logement, des habits, et de quoi manger.

« Mistress Bruère (1), qui elle aussi, contrairement aux ordres donnés, avait passé la nuit dans les cantonnemens, se vit bien près de périr. Quelques hommes du 13e, restés fidèles, lui sauvèrent la vie en la faisant passer à travers un mur qu'ils trouèrent pendant que les révoltés parcouraient le logis en demandant à grands cris qu'elle leur fût livrée. Elle et ses pauvres enfans passèrent une affreuse nuit, tapis au fond d'un fossé sans eau. »

(1) Le major Bruère commandait le 13e d'infanterie (indigène). Il fut tué le 4 septembre suivant. Sa mort est racontée en détail dans le *Journal* du *staff-officer*, p. 144, 145. La balle qui l'atteignit fit quatre orphelins.

En somme, commencée avec de bien meilleures chances que celle de Meerut, l'insurrection de Lucknow devait échouer bien plus complétement. Sir Henry Lawrence n'était pas un Hewett (1). Arrivé au camp avec son état-major en aussi peu de temps que ses chevaux purent l'y conduire, il trouva, déjà rangés en bataille, les trois cents hommes du 32e (infanterie européenne). Deux canons des irréguliers d'Oude, mis en batterie, étaient braqués de manière à balayer tout le front des lignes du 71e et aussi la route menant des cantonnemens à Lucknow. Empêcher toute communication entre ces deux points était de toutes les nécessités la plus impérieuse. Sir Henry Lawrence y pourvut en se plaçant lui-même, à la tête d'une compagnie du 32e, en travers de la route. Le 7e de cavalerie (indigène), campé à Modkipore, c'est-à-dire au-delà et au nord des cantonnemens, était accouru au bruit de la fusillade, amené par ses officiers. Il comptait environ cent cinquante sabres, divisés en trois escadrons. En arrivant en face des lignes, où les révoltés, occupés à chercher leurs officiers, à piller et brûler leurs habitations, entretenaient un feu très irrégulier, une trentaine de ces cavaliers quittèrent le rang et partirent au galop dans la direction des cantonnemens. Ils passaient à l'ennemi, et on n'entendit plus parler d'eux. Le reste heureusement demeura fidèle. Grâce à cette circonstance, on put former des patrouilles à cheval qui parcoururent les entours de la résidence (celle des cantonnemens, qu'il ne faut pas confondre avec celle de la ville), et même les chemins que traversaient dans toutes les directions les balles des insurgés. Ces patrouilles ne pouvaient empêcher ni l'incendie ni le pillage; elles sauvèrent seulement quelques malheureux officiers échappés de leurs *messes*, et qui s'étaient dérobés au massacre. Plusieurs autres avaient déjà péri : le lieutenant Grant, par exemple, fils du gouverneur de Madras, et qui commandait le piquet de garde, abandonné par la plupart de ses hommes, avait été caché sous un lit par ceux qui étaient restés auprès de lui. L'un d'eux s'était offert à le garder. Les révoltés arrivant, ce misérable, soit trahison ou lâcheté, leur indiqua l'asile du jeune lieutenant, qui fut immédiatement massacré. Son cadavre témoignait de la fureur des mutins. Déjà criblé de balles, ils l'avaient littéralement lardé à coups de baïonnette. Le même soir périt aussi un des vétérans de Sutledje, le colonel Handscombe, dont la mort est diversement racontée (2).

(1) Le général Hewett commandait à Meerut le 10 mai 1857. Il dînait paisiblement à bord d'un *steamer* pendant que les cipayes dévastaient la ville et se retiraient ensuite tout à leur aise, et cela devant deux mille soldats anglais qu'on laissait inactifs!

(2) MM. Mead et Rees le font périr victime de son humanité et de sa confiance dans les cipayes qu'il était chargé d'attaquer. « Prenez garde de tirer sur des amis! » aurait-il

Cependant on ne pouvait dans les ténèbres diriger aucune manœuvre effective. La résidence était sauve, les routes gardées, les ponts garantis de toute attaque. On demanda des renforts, et on attendit le jour. A l'aurore du 31 mai, on put mesurer l'étendue de la catastrophe et les ressources qu'elle laissait. Autour des compagnies du 32e, environ cent hommes du 71e et deux cent vingt du 13e (cipayes) s'étaient ralliés, puis le 7e de cavalerie indigène, moins les déserteurs dont nous avons parlé. Ces forces se portèrent en avant, vers les lignes occupées la veille par les régimens révoltés. De celles du 13e, une cinquantaine d'hommes environ sortirent l'un après l'autre, se vantant d'avoir sauvé les magasins. Les révoltés, on l'apprit alors, s'étaient jetés du côté de Modkipore pour aller piller les cantonnemens de la cavalerie. Ils y avaient trouvé un pauvre cornette, retenu au lit par la maladie, et l'avaient impitoyablement assassiné. Cet officier avait dix-sept ans et n'était au corps que depuis trois jours. Arrivées à Modkipore, qui était déjà évacué par les insurgés, les troupes qui les poursuivaient trouvèrent encore chaud le cadavre du malheureux jeune homme. Le sang coulait goutte à goutte de ses blessures. Une boucle de cheveux de femme, — quelque gage d'amour sans doute, — pendait encore à son cou. On avait coupé un de ses doigts, auquel probablement quelque bague était passée.

Les rebelles, au nombre d'environ douze cents hommes, renonçant à l'idée de pénétrer dans Lucknow, s'éloignaient décidément vers le nord. La cavalerie et l'artillerie, lancées sur leurs traces, les rejoignirent sur l'hippodrome, où ils étaient en bon ordre. Quelques coups de canon les dispersèrent, et ils se mirent à gagner pays, profitant, pour s'échapper, de l'agilité proverbiale des cipayes. Bientôt ils furent hors de la portée des boulets. La cavalerie seule, galopant autour de leurs détachemens, put ramener une soixantaine de prisonniers, et sabrer sur place quelques fuyards qui essayaient de tenir bon. Cette poursuite, commencée au point du jour, cessa bientôt, à cause de l'excessive chaleur. A dix heures du matin, la petite expédition était rentrée dans les cantonnemens. Le soir du même jour, 31 mai, une émeute éclatait du côté d'Hoseinabad, à l'ouest de la Muchie-Bhaoun. L'étendard du prophète fut arboré, des fanatiques appelaient aux armes la populace musulmane; mais la police indigène fit son devoir : ce mouvement fut réprimé, l'étendard de Maho-

dit à ses soldats, et, s'avançant seul vers ces « amis, » serait tombé sous un feu de peloton. Toutefois *l'officier d'état-major* anonyme, dont le journal est beaucoup plus méthodique et beaucoup plus précis, nous raconte que le colonel Handscombe, revenant des lignes du 71e, fut tué par une balle égarée, partie de ces mêmes lignes. « Il tomba mort de son cheval, nous dit le *Journal*, au moment où il arrivait sur le flanc du 32e. »

met apporté à la résidence. La nouvelle de cette émeute n'en alla pas moins, propagée dans le district, mettre en péril les stations voisines, et le 4 juin, dans l'après-midi, les officiers du 41e cipayes, arrivant avec leurs familles sous l'escorte de vingt-cinq hommes de ce régiment, restés fidèles, apportèrent à Lucknow la nouvelle de l'insurrection de Sitapore, où avaient misérablement péri le lieutenant-colonel Birch, le capitaine Christian, plusieurs *civilians* et plusieurs dames européennes.

Le 5, on apprit que les cipayes de Cawnpore s'étaient révoltés à leur tour. Sir Hugh Wheeler, avec deux compagnies européennes et huit canons, sans provisions, presque sans retranchemens, sans ressources pécuniaires, se trouvait au centre d'un pays complétement insurgé. Nana-Sahib, le rajah de Bithoor, qui se disait l'ami des Anglais, et à qui sir Hugh Wheeler, abusé par ses protestations de fidélité, avait confié la garde du trésor de la station, venait enfin de lever le masque. Parti d'abord pour Delhi avec les cipayes insurgés, il était dès le lendemain revenu sur ses pas avec ses forces personnelles, montant à six cents hommes et quatre canons. Comme il disposait, grâce à sa trahison, de sommes considérables (1), les rebelles étaient accourus en foule sous les deux drapeaux qu'il avait plantés devant sa tente, l'un pour Mahomet, l'autre pour Hunyman, le dieu-singe des Hindous. Il avait ensuite forcé à coups de canon le palais du nabab de Cawnpore, réputé l'ami des Anglais, et finalement, disposant ses batteries devant les misérables fortifications élevées en toute hâte par sir Hugh Wheeler, il avait essayé d'y pénétrer de vive force. Repoussé avec énergie, il bloquait la place, certain que la famine la lui livrerait tôt ou tard, et en attendant il faisait poursuivre et tuer tous les Européens dont sa cavalerie, dispersée de tous côtés, parvenait à s'emparer. A Bénarès en revanche la révolte du 37e avait échoué, grâce à l'arrivée providentielle du colonel Neill, accouru en toute hâte de Madras, et dont les exploits ultérieurs ont attesté la redoutable énergie. Quelques jours après avoir sauvé Bénarès, ce ferme et vaillant capitaine étouffait la révolte dans Allahabad, qui a été depuis, on le sait, le centre de toutes les opérations militaires dans lesquelles il a joué un des rôles les plus brillans.

A ces nouvelles, arrivées le 5, succéda, pour les défenseurs de Lucknow, un silence absolu. Les fils du télégraphe étaient coupés, les *dawks* (courriers) ne circulaient plus. Cinq jours entiers se passèrent sans un seul renseignement sur les événemens du dehors. Cet intervalle de temps fut mis à profit par sir Henry Lawrence. Stimulés par son incessante surveillance et ses excitations continuelles, les

(1) Le trésor volé renfermait 170,000 liv. sterl. (4,250,000 fr. environ).

ingénieurs multipliaient les fossés, les levées de terre, les estacades, destinés à former autour de la résidence un cercle complet de fortifications. On continuait les approvisionnemens. On entassait les vivres dans les deux centres de résistance qui avaient d'avance été choisis : la résidence et la Muchie-Bhaoun. Parallèlement à ces mesures de prudence, les mesures de rigueur, devenues indispensables, avaient leur cours. Les commissions militaires fonctionnaient. Chaque matin, chaque soir, on assistait à des exécutions sanctionnées, non sans regret, par le commissaire en chef. Elles avaient lieu en face de la porte de la Muchie-Bhaoun, dont la garnison se tenait aux meurtrières, prête à tirer sur la foule, que contenaient d'ailleurs les soldats de police rangés en ligne sur trois ou quatre hommes de profondeur.

« ... Un jour, dit le capitaine Anderson, j'en vis exécuter neuf, tous cipayes révoltés, leur aspect le disait de reste. La plupart étaient de beaux hommes. Ils marchaient vers la potence d'un pas ferme et délibéré. Cependant ce beau calme se démentit. Quand le nœud fatal fut ajusté autour de leur cou, quelques-uns sollicitèrent humblement leur grâce. D'autres firent appel à la multitude, demandant s'il ne se trouvait pas là quelques bons musulmans ou Hindous qui les voulussent arracher aux maudits *feringhies* (chrétiens). Un malheureux Hindou, sur le point de périr, s'écriait : « Hélas! hélas! c'est vous autres, musulmans, qui êtes la cause de tout... » Un autre pauvre diable disait : « Sauvez-moi! sauvez-moi! J'ai une femme et des enfans tout petits. Faut-il donc qu'ils meurent de faim?... » Mais l'arrêt était rendu; il n'y avait pas de grâce à espérer. A un signal donné, cinq hommes furent lancés dans l'éternité, et ce fut un triste spectacle que le frémissement soudain des quatre autres condamnés placés sous les potences en face, quand ils virent le plancher manquer sous les pieds de leurs camarades, brandillant en l'air devant eux. Un instant après, les pieds leur manquaient, à eux aussi... »

M. Rees porte à trente-six le nombre des exécutions ainsi ordonnées. Les condamnations furent bien plus nombreuses, à n'en juger que par un seul exemple. Sur vingt-deux émissaires des insurgés arrêtés à la fois dans un des faubourgs de Lucknow, quatre seulement furent punis de mort. C'étaient des *banniahs* (boutiquiers) de Bénarès, venus tout exprès pour propager la rébellion. S'ils n'y réussirent pas, ce n'était pas faute de trouver des sympathies parmi le peuple. Le bouleversement politique de l'année précédente avait, on le sait, rempli la capitale de gens désormais sans ressources. Plusieurs classes de négocians voyaient leurs affaires notablement diminuées par la dispersion d'une cour opulente et fastueuse; les pauvres souffraient aussi, non peut-être d'un surcroît de taxes, mais de ce que les taxes étaient plus exactement prélevées.

« Nous désirions tellement obtenir une balance favorable entre les recettes

et les dépenses, dit M. Rees, que le soin de remplir nos coffres passait avant celui de mettre le peuple en bonne condition. Droit sur les timbres, droit sur les pétitions, droit sur les substances alimentaires, sur les maisons, sur les gués de la rivière! Il y avait un fermier de l'opium, un fermier des blés et approvisionnemens, un fermier pour les sels et spiritueux. Bref, tous les droits qu'on perçoit à Paris sous le nom général d'octrois étaient donnés à ferme. Il en résultait un renchérissement général. Nos fermiers, — dont le principal, un certain Shirf-oud-Daoulah, était un misérable renégat déjà fameux sous l'ex-monarque Wajid-Aly par ses péculats et ses vols, alors que les vols et les exactions de tout ordre se commettaient à ciel ouvert, — nos fermiers faisaient d'immenses fortunes, tandis que le menu peuple souffrait de leurs extorsions. »

Il paraît que la taxe sur l'opium était une des plus odieuses. Ce poison devient, pour ceux qui en font un usage régulier, le plus impérieux des besoins. On vit à Lucknow, parmi les plus pauvres *opium-eaters*, des suicides causés uniquement par le désespoir où ils se trouvaient réduits de ne plus pouvoir s'enivrer à leur guise. Les agens anglais d'ailleurs, gênés par les règles strictes de leur administration, étaient trompés la plupart du temps par les employés indigènes, qui étaient leurs intermédiaires forcés avec les populations. Dans les négociations subreptices auxquelles ceux-ci se livraient, ils ne manquaient jamais de traiter au nom de leurs supérieurs, et ils trouvaient facilement créance chez des malheureux habitués à toutes les infamies de l'administration des nababs.

Le 11 juin, un grave symptôme de désaffection vint montrer combien il fallait peu faire fonds sur la fidélité dont se targuaient encore beaucoup d'indigènes. Un régiment entier de police militaire à cheval donna des signes non équivoques de mutinerie. Le capitaine Weston, qui le commandait, sans autre escorte que deux *sowars* (cavaliers indiens), courut vers les rebelles et voulut les ramener par ses exhortations au sentiment de leurs devoirs. Un moment ils parurent disposés à l'écouter; mais peu à peu, couvrant sa voix de leurs clameurs obstinées, ils lui enjoignirent de repartir sur-le-champ pour la résidence. « Ils s'étaient trop compromis, disaient-ils, pour espérer aucune grâce, et d'ailleurs ils ne pouvaient résister au torrent de l'insurrection. » Dès le lendemain, le régiment de police à pied suivit l'exemple qui venait de lui être ainsi donné; mais tandis que le capitaine Weston avait pu rentrer dans la ville sans avoir à courir aucun danger, le capitaine Orr ne dut la vie qu'à l'extrême hâte avec laquelle son beau-père et lui, se jetant à cheval dès que l'insurrection du corps qu'il commandait leur fut signalée, s'échappèrent à travers les balles. La maison qu'ils habitaient, et où était la caisse militaire, fut pillée de fond en comble. Enhardis par ce premier succès, les insurgés pénétrèrent dans les faubourgs voisins de

leur caserne et pillèrent encore quelques bazars, après quoi ils se mirent en retraite.

Ces désordres duraient depuis onze heures du matin, lorsqu'un peu avant minuit le conseil de guerre décida qu'il fallait donner chasse aux insurgés. On partit aussitôt l'ordre donné, les pièces attelées à la hâte, la cavalerie s'organisant comme elle put, et chacun sautant sur le premier cheval qui se rencontrait. L'infanterie devait suivre de son meilleur pas. Quelques volontaires à pied avaient trouvé place sur les caissons de l'artillerie. On se demande ce que pouvaient espérer une cinquantaine de cavaliers (la plupart militaires de rencontre et non de profession), lancés ainsi, avec une soixantaine de fantassins ou d'artilleurs, contre une colonne de sept ou huit cents hommes. De fait, la poursuite n'eut que d'assez pauvres résultats. On atteignit les révoltés à l'ouest de la ville, qu'ils tournaient pour aller rejoindre la route de Cawnpore. Quelques volées de canon trouèrent leurs rangs (car ils marchaient en bon ordre, sans se presser, se formant en carré dès qu'ils étaient menacés d'une charge), et tout au plus put-on en sabrer une douzaine, attardés à l'arrière-garde. On ramena aussi une douzaine de prisonniers. Presque aussitôt cependant il fallut s'en retourner. Le colonel Inglis, chef de cette petite expédition, jugea, bien évidemment avec raison, que les chances d'une attaque étaient trop inégales et que ses canons seraient trop compromis, si leur petite escorte venait à être mise en déroute. Il ordonna de revenir sur Lucknow.

IV.

Les derniers jours de juin se passèrent sans événemens notables. Nonobstant la chaleur intense, la petite vérole et le choléra, qui, commençant à sévir, décimait particulièrement la petite garnison de la Muchie-Bhaoun, on préparait sans relâche les élémens de la défense ultérieure. On élevait des batteries, on augmentait les approvisionnemens, on enterrait le trésor monnayé (1). Dans les *compounds* (espaces enclos), la paille destinée aux bestiaux était amoncelée et mise, autant que possible, à l'abri de l'incendie; on formait au tir du fusil, et même du canon, les Européens civils et les *eurasiens* qu'on avait enrégimentés. Ce fut dans le principe une tâche assez pénible que d'habituer à la rigoureuse discipline du soldat ces malheureux employés, scribes pour la plupart ou commis de négoce, habitués à régler eux-mêmes leur vie, à se regarder comme entièrement indépendans de l'autorité militaire. Le capitaine Anderson entre là-dessus dans des détails un peu trop gais peut-être. Il est

(1) Il s'élevait à 24 ou 25 lakhs de roupies, — entre 6 et 7 millions de francs.

évident que les tournures et les habitudes des *pékins* qu'il avait à former lui firent passer, malgré la gravité des circonstances, des momens fort agréables; mais, après s'être quelque peu amusé à leurs dépens, le brave et loyal soldat ne manque pas de leur rendre justice.

« Nos volontaires, dit-il, faisaient à l'exercice une singulière figure; mais il eût bien fallu se garder de les juger sur l'apparence. Dans ces rangs si gauchement alignés, et où de si étranges caricatures eussent pu être signalées, il se trouva pendant le siége des hommes intrépides, pleins de courage et d'entrain. A les prendre en bloc, ils firent un excellent service, et sans nos volontaires il eût été absolument impossible à la garnison de défendre tous les points menacés... Nonobstant toutes ces petites absurdités, ajoute-t-il après avoir énuméré les ridicules prétentions de certains d'entre eux à l'*élégance* de la tenue et à la précision des allures militaires, je dois admettre que les *drill-sergeants* (sergens instructeurs) les mirent assez vite à même de charger et de tirer, ce qui était l'essentiel, et n'était point chose si facile, la plupart n'ayant jamais manié un mousquet ni seulement vu la moindre cartouche à balle... Quelques-uns cependant, et même des *eurasiens*, avaient des fusils à deux coups, et ceux-là faisaient très bonne besogne à l'heure des attaques. Au bruit du clairon, nous les voyions accourir, le mousquet dans une main, le fusil de chasse dans l'autre, et c'était ce dernier qu'on réservait pour les momens difficiles, ceux où l'ennemi serrait de trop près nos défenses. »

Cette addition à la force numérique de la garnison était d'autant plus impérieusement requise que, dès les premiers jours de juin, sir Henry Lawrence, ne voulant garder autour de lui que des hommes à peu près sûrs, avait renvoyé, à peu d'exceptions près, tout ce qui lui restait des régimens révoltés. Le désarmement de ces soldats avait eu lieu sans difficulté, et ils étaient partis avec un congé en règle, qui s'étendait jusqu'au mois d'octobre. Bon nombre d'entre eux peut-être allèrent grossir les rangs des rebelles; mais ceux-là même, ne valait-il pas mieux les avoir pour ennemis que pour aides? Il n'y avait déjà, malgré les précautions prises, que trop de trahisons à redouter (1). Les canonniers indigènes, tant ceux de la résidence que ceux de la Muchie-Bhaoun, étaient placés sous le feu des batteries européennes, autour desquelles on veillait jour et nuit, et dans l'enceinte fortifiée n'étaient strictement admis que ceux à qui des passes en règle avaient été délivrées.

(1) « Vingt-cinq cipayes, sous l'escorte desquels étaient arrivés les fugitifs de Sitapore, et à qui sir Henry Lawrence, en sus de la récompense pécuniaire qui leur était due pour cet acte de fidélité signalée, avait formellement promis des grades, déclaraient néanmoins que, si le rajah Maun-Singh se déclarait contre les Anglais, ils iraient tous le rejoindre, fallût-il pour cela tirer sur leurs officiers. Ces dangereux auxiliaires furent naturellement désarmés et congédiés. » (*Journal d'un officier d'état-major*, p. 20.)

Du côté de Cawnpore cependant, il n'arrivait que de sombres nouvelles. Une lettre, dictée le 18 juin par sir Hugh Wheeler et qui fut remise le 20 à Lucknow, démentait la prétendue arrivée de renforts européens. Tout au plus pourrait-on tenir quinze jours encore. Une barque, chargée de fugitifs européens partis de Futtighur, avait été interceptée avant d'arriver à Cawnpore, et ces malheureux avaient péri jusqu'au dernier. La terrible catastrophe s'annonçait ainsi, et on peut se faire une idée de ce que souffrait sir Henry Lawrence, hors d'état de porter secours à son frère d'armes. Comment l'eût-il fait? Sans parler des soins impérieux qui jour et nuit réclamaient sa présence, des quatre ou cinq mille *coolies* dont il avait à diriger les travaux, des mesures de police qu'il fallait prendre pour ainsi dire à chaque minute, il était lui-même menacé d'une attaque prochaine. Lucknow ne bougeait pas; mais les environs se garnissaient peu à peu d'ennemis. Dès le 17 juin, on lui signalait des agglomérations menaçantes dans le voisinage des cantonnemens, dont il fallut aussitôt préparer l'évacuation pour le cas où elle deviendrait indispensable. Le 25, les rapports des espions indigènes mentionnaient une force considérable arrivée à Nawabgunge, où l'ennemi avait fait halte, ralliant des renforts qui lui arrivaient de tous côtés. Le 27, on parlait de cette petite armée comme grossissant d'heure en heure, mais indécise dans ses plans d'attaque. En présence d'éventualités aussi menaçantes, le commissaire en chef ne pouvait se préoccuper que de Lucknow, et il précipitait avec une activité, une énergie presque surhumaines, les travaux qu'il avait entrepris depuis quelques semaines. La batterie du redan, celles qui ouvraient sur la route de Cawnpore, une grosse tour ajoutée à la Muchie-Bhaoun; autour de la résidence, toutes les maisons situées favorablement transformées en autant de forts détachés, d'ouvrages extérieurs; au-devant de ces maisons, le terrain déblayé à grand renfort de sape et de mine; les toits des maisons enlevés; une porte monumentale minée et détruite à grand'peine; les magasins de tout ordre fouillés, et ce qu'ils renfermaient d'utile transporté dans la résidence; tout un parc d'artillerie (deux cents pièces de canon) découvert à l'improviste dans un des palais de l'ex-roi, et qu'il fallut amener en dedans des fortifications; des exercices, des revues continuelles: telles furent les préoccupations et les travaux des derniers jours où sir Henry Lawrence demeura libre de ses mouvemens. Se retirer, il le pouvait encore. Ni ses instructions, ni les lois de l'honneur militaire ne s'y opposaient. Il n'y songea pas un instant.

Le 29 juin, une patrouille fut envoyée du côté de Cawnpore, afin d'obtenir, si la chose était possible, quelques renseignemens sur le sort de la place, que de vagues rumeurs disaient avoir été livrée à

Nana-Sahib par le malheureux Wheeler. Elle revint, annonçant que deux autres régimens de rebelles étaient campés à quelque distance dans cette direction. Un peloton de cavalerie sikh, sous les ordres du capitaine Forbes, alla battre le pays du côté de la route de Nawabgunge. Il rapporta la nouvelle que les insurgés étaient campés à Chinhut ou Chinât, à neuf *milles* de Lucknow. Pouvait-on permettre à ce corps, dont la force numérique n'était pas bien connue, de venir se loger dans la capitale de l'Oude, ce qui serait pour la ville entière le signal de l'insurrection? ou bien fallait-il marcher résolûment au-devant de lui, en assez grande force pour pouvoir au besoin lui livrer combat? Telle était la question. Elle fut, paraît-il, vivement débattue dans le conseil de défense, et définitivement on adopta la seconde de ces deux alternatives. Le motif déterminant fut précisément cette ignorance où l'on était resté du nombre de rebelles qu'on aurait en face de soi. Les espions indigènes ne dénonçaient pas plus de trois ou quatre mille hommes : s'ils disaient vrai, s'ils ne se trompaient pas, il n'y avait évidemment pas à hésiter. L'ordre de départ, afin de mieux assurer le secret de l'opération, ne fut donné que le 30 juin, à trois heures du matin.

Six cents hommes environ composaient l'expédition, que sir Henry Lawrence commandait en personne. Sur ce nombre, il n'y avait que trois cents hommes du 32e (anglais) empruntés en partie à la garnison de la Muchie-Bhaoun. L'infanterie comptait en outre cent cinquante hommes du 13e (indigène), plus les débris du 48e et du 71e (indigènes), comprenant environ quatre-vingts baïonnettes. En fait de cavaliers, il y avait trente-six Européens et environ cent vingt hommes pris dans ce qui restait des trois régimens de la cavalerie irrégulière de l'Oude. L'artillerie avait onze pièces, dont quatre canons servis par des Européens, six par des natifs, plus un obusier de huit pouces, trouvé dans la ville quelques jours auparavant. Deux éléphans traînaient cette pièce énorme (1).

A cinq heures trois quarts, ces divers corps étaient réunis en arrière du pont de fer jeté sur la Goumti, entre la résidence et la Muchie-Bhaoun. Ils se mirent aussitôt en marche. Quarante cavaliers sikhs et européens formaient l'avant-garde avec quarante soldats à pied, pris également par moitié dans l'infanterie indigène et l'infanterie européenne. Les canons suivaient sous l'escorte immédiate des soldats du 32e (anglais) et du 13e (indigène). A l'arrière-

(1) Il y a d'étranges différences dans le compte-rendu de la composition de cette colonne expéditionnaire, soit comme infanterie, soit comme artillerie. Nous adoptons les chiffres donnés par le colonel (depuis général) Inglis dans son rapport officiel au gouvernement de Calcutta, en date de Lucknow, 26 septembre.

garde étaient les cinquante hommes du 48e (indigène) et le surplus de la cavalerie. A six milles environ du pont de fer se trouve un cours d'eau peu considérable, coulant entre deux rives escarpées; on l'appelle le Kokrail ou Kocaralie. Un pont est jeté sur ce ruisseau, et près du pont se groupent quelques chaumières, formant une espèce de village. Là on fit halte. Sir Henry Lawrence et l'avant-garde, après quelques instans de repos, poussèrent un mille plus loin, et ne virent pas trace des forces ennemies. Ici nouvelles hésitations. Attendrait-on l'attaque? irait-on la chercher? Sir Henry Lawrence penchait pour laisser arriver l'ennemi, à qui on disputerait le passage du Kocaralie. D'officieux conseillers, persuadés sans doute par les rapports des espions que l'on n'avait affaire qu'à un noyau d'armée dans tout le désordre d'une organisation incomplète, insistaient au contraire pour marcher en avant. Leur avis finit par prévaloir; on partit sans avoir distribué le moindre rafraîchissement aux troupes, déjà fort éprouvées par une marche assez rapide sous les premières ardeurs du jour. Or beaucoup de soldats, surtout parmi les Européens, ayant, la veille au soir, quelque peu abusé des stimulans spiritueux, avaient à lutter contre la réaction ordinaire après ces légers excès, et il eût été à propos de ne les pas garder absolument à jeun. Ajoutons que, marchant dans la direction de l'est, ils avaient en plein visage le redoutable soleil de l'Inde.

Ce fut ainsi qu'on déboucha dans la plaine de Chinhut, à laquelle donne son nom une grosse bourgade située sur les bords d'un assez vaste *jheel* (lac), près duquel est bâti un palais de chasse jadis à l'usage des rois d'Oude. En avant du village apparut tout à coup l'armée ennemie, — non pas quatre ou cinq mille hommes, conformément aux rapports des espions, — mais quinze ou seize mille, ayant de six à sept batteries de canon, qui comportaient au moins trente-six pièces de calibres divers. A gauche de Chinhut s'étendait le camp des rebelles bien retranché; à peu de distance, on remarquait un hameau composé de sept ou huit chaumières, et sur la gauche des Anglais, un village plus considérable, Ishmaelpore, qui fut, à vrai dire, le théâtre du combat. Le centre de l'ennemi, disposé en demi-cercle, barrait la route; sa gauche était appuyée à un petit bois, sa droite à Ishmaelpore, où il avait quelques canons. Les Anglais avaient placé l'obusier juste en face du centre des rebelles, et leurs autres pièces un peu sur la droite. Celles que manœuvraient les artilleurs européens étaient en avant. La cavalerie était à la droite des canons, et un peu en arrière. Ce fut l'obusier qui ouvrit le feu, à la distance de treize cents *yards*. La première bombe éclata sur la tête des rebelles, qu'on vit bientôt s'écarter de la route. On put

croire, pendant quelques minutes, qu'ils battaient en retraite; mais ils se portaient en masse, avec leurs canons, sur la droite des Anglais, qu'ils voulaient tourner. Ils lançaient en même temps sur la gauche de nombreux tirailleurs, qui allaient renforcer ceux dont on avait garni d'avance les maisons d'Ishmaelpore. Les soldats du 32e, leur colonel en tête, avaient pénétré dans ce village. Une balle abattit leur chef, et, découragés par ce désastre, ils se retirèrent derrière un pli de terrain, d'où ils continuèrent le feu avec une rare vivacité.

La manœuvre ennemie se développait cependant, évidemment dirigée par un tacticien exercé. On voyait circuler dans les rangs des insurgés un cavalier de bonne mine, blond, bien fait, de vingt-cinq ans environ, avec l'uniforme de petite tenue des régimens de cavalerie européenne, coiffé d'une casquette bleue à galons d'or. Peut-être était-il Russe (1); peut-être aussi, — M. Rees le laisse entendre, — était-ce un de ces renégats qui, renonçant à leur religion, adoptent les mœurs et jusqu'aux passions politiques de leur nouvelle patrie. Ce fait n'a jamais été éclairci. Toujours est-il que ce personnage équivoque déployait un vrai talent militaire, et que, s'il eût eu de vrais soldats sous ses ordres au lieu de ces timides cipayes, toujours méfians d'eux-mêmes et de leurs supérieurs, pas un homme de l'expédition anglaise ne fût probablement rentré à Lucknow. En effet, tandis que le feu de l'infanterie et de l'artillerie se soutenait de part et d'autre, la cavalerie ennemie descendait à la droite des Anglais, cherchant à les déborder et à leur couper la retraite. Les tirailleurs de gauche, qui occupaient Ishmaelpore, étendaient de plus en plus leur ligne, et, par un mouvement analogue à celui de la cavalerie, tâchaient de venir se rejoindre à elle sur les derrières de la colonne commandée par sir Henry Lawrence.

Dès le début de l'affaire, ce vaillant officier avait pu concevoir de tristes pressentimens sur l'issue probable d'une lutte trop inégale. Les deux premiers coups de canon tirés par les rebelles ayant atteint, dans les rangs de l'artillerie indigène, un *havildar* (sergent) et un des chevaux, les autres canonniers se hâtèrent de descendre avec leurs pièces au bas d'une pente qui les protégeait, mais d'où, le cas échéant, ils ne pouvaient que très difficilement sortir, soit pour l'attaque, soit pour la retraite. De plus, quelques-uns de ces canonniers avaient passé à l'ennemi, et l'on comprend sans peine que tous ces incidens avaient jeté beaucoup de désordre dans les manœuvres. M. Rees parle aussi de la défection de trois cents hommes de police,

(1) On avait arrêté quelque temps auparavant, et relâché ensuite, un voyageur qu'on soupçonnait d'appartenir à cette nation.

dissimulés dans un ravin à la droite des Anglais, et qui, passant du côté des rebelles, se seraient mis immédiatement à tirer sur leurs ex-compagnons d'armes. Néanmoins ces trois cents hommes ne figurent pas dans le dénombrement qu'il fait lui-même des forces composant l'expédition, et on en est réduit à se demander par quel hasard ils se trouvaient là. Il dit encore, et ceci suggère moins de doutes, que les artilleurs indigènes, avant d'avoir déchargé une seule de leurs pièces, coupèrent les traits de leurs chevaux et s'échappèrent, les uns dans la direction du camp ennemi, les autres du côté de Lucknow, d'où ils allèrent ensuite jusqu'à Cawnpore porter la nouvelle de leur défection et de la défaite signalée qu'elle avait dû amener. Ceux d'entre ces artilleurs qu'on avait encadrés, pour ainsi dire, entre deux corps anglais, et qui ne pouvaient déserter, battaient en retraite malgré les menaces des cavaliers européens, qui à chaque minute les couchaient en joue. L'obusier cependant, — les servans l'avaient surnommé *le Turc*, — continuait son feu vivement soutenu, et qui ouvrait de larges trouées dans les rangs ennemis. Par malheur, les cornacs des éléphans qui le traînaient avaient, eux aussi, disparu, et on ne savait comment, au besoin, cette masse énorme pourrait être mise en mouvement.

La nécessité de battre en retraite fut bientôt démontrée, et il n'y avait pas une minute à perdre. Les rebelles, à qui l'énorme supériorité de leurs forces donnait une confiance inaccoutumée, s'avançaient de toutes parts en bon ordre, colonnes ouvertes, l'artillerie et la cavalerie dans l'intervalle des lignes, la masse entière cherchant à se jeter, par une manœuvre bien combinée, entre les Anglais et Lucknow. La droite des Anglais recula donc, et la gauche, qui ne comprit pas d'abord ce mouvement, se vit néanmoins forcée de l'imiter. Peu à peu le mouvement s'accentua et s'accéléra; une sorte de panique se glissa dans les rangs, et sans les hommes du 32e (anglais) qui, placés à l'arrière-garde, maintenaient un feu bien nourri, la débandade fût devenue complète, le désastre sans remède. Soldats, officiers tombaient de distance en distance, marquant chaque étape de ce triste retour. Ceux qui n'étaient que blessés et que leurs camarades ne pouvaient emporter, sachant qu'ils n'avaient pas de quartier à espérer, se battaient « comme des boule-dogues acculés, » — ainsi s'exprime M. Rees, — jusqu'à ce que l'ennemi les eût achevés. Parmi ceux-là, un certain nombre n'étaient qu'épuisés de fatigue et de soif. Plusieurs hommes tombèrent, frappés d'apoplexie.

Les cavaliers sikhs avaient été des premiers à fuir. L'ennemi, sur lequel ils se jetaient en désespérés, — car la peur donne du courage, — ne tenait pas et ouvrait ses rangs pour les laisser passer.

Il ne restait donc que les cavaliers européens pour faire face aux nécessités de la retraite. Grâce à eux, les canons servis par les Anglais purent se retirer au galop. De ceux qu'on avait confiés aux indigènes, deux seulement furent sauvés; quatre restèrent aux mains de l'ennemi. *Le Turc*, — nous avons dit que c'était le nom de l'obusier, — encore attelé de ses deux éléphans, devint l'objet d'un combat corps à corps.

« Le sergent Miller, dit M. Rees, avait été envoyé pour ramener les éléphans et leur charge. Il n'y réussit pas. Le lieutenant Bonham, voyant que la cavalerie de l'ennemi se rapprochait de l'obusier, appela le capitaine Ratcliffe à son secours. Quatre hommes accoururent en conséquence, et se trouvèrent sous le feu le plus intense; mais ils arrivèrent à temps pour disperser pareil nombre de cavaliers ennemis, déjà parvenus à la bouche même de la pièce. L'un de ces derniers, déchargeant sa carabine sur le lieutenant Bonham, le blessa au bras. Cet officier résolut, puisqu'il n'y avait pas moyen de réatteler les éléphans, d'enclouer l'obusier. Malheureusement on n'avait pas de pointe. Un sergent qui était là brisa le dégorgeoir dans la lumière, et la pièce, mise ainsi provisoirement hors de service, fut abandonnée... »

La cavalerie ennemie, commandée par cet inconnu dont nous avons déjà parlé, avait réalisé son projet, et s'était placée entre la colonne en retraite et le pont sur le Kocaralie, vers lequel les Anglais se dirigeaient alors. Il y avait là, massés, environ quatre cents sabres. Les volontaires européens, — ils n'étaient guère plus de vingt-cinq, — reçurent ordre de charger, et bien que la plupart vissent alors le feu pour la première fois, ils obéirent vaillamment. L'ennemi ne les attendit pas; il se rabattit à sa gauche, — et par conséquent à la droite des Anglais, — vers les tirailleurs, qui, nous l'avons dit, manœuvraient de manière à venir rejoindre leur cavalerie, mais n'avaient pas encore pu y parvenir, tenus en échec par le feu soutenu des cipayes restés à leurs rangs. Dans cette charge hardie, les volontaires à cheval ne perdirent qu'un des leurs. Deux autres furent blessés; un quatrième, dont le cheval avait été tué sous lui, et qui dans sa chute avait eu le pied démis, trouva place, comme maint autre invalide, sur un caisson d'artillerie. Après avoir ainsi débarrassé la route, ces intrépides cavaliers, longeant le flanc de la colonne, revinrent à l'arrière-garde pour couvrir la retraite de l'infanterie et des canons.

Au pont de Kocaralie, les canons furent dégagés de leurs avant-trains pour être à même d'envoyer quelques boulets à l'ennemi, dont les colonnes se rapprochaient trop. On s'aperçut alors qu'il ne restait plus une seule charge. Par bonheur, la simple démonstration de la mise en batterie avait suffi pour arrêter sur place l'armée ennemie. La retraite put continuer. Les cipayes fidèles se distinguèrent

dans cette journée fatale par des actes de rare dévouement. Ils semblaient avoir à cœur de dissiper la méfiance qui pesait sur eux, et dont M. Rees donne une preuve singulièrement significative. « Les canons, dit-il, se retiraient au galop. A côté d'eux courait un cipaye du 13ᵉ. Son fusil part accidentellement, et le coup effleure l'épaule d'un des artilleurs. Celui-ci, suspectant les intentions du cipaye, l'étend raide mort d'un coup de pistolet. »

Au milieu de ce désordre, partout où les balles sifflaient, partout où on voyait tomber le plus d'hommes, sir Henry Lawrence était toujours présent. Arrivé près du pont de Kocaralie, on le vit, dans une sorte d'agonie morale, se tordre les mains, et, oublieux de lui-même, ne songeant qu'à ses pauvres soldats : — Mon Dieu! mon Dieu! l'entendit-on s'écrier, faut-il que, *moi*, je les aie amenés ici? » Comme preuve de la confiance qu'il avait eue dans le succès de cette désastreuse entreprise, on raconte qu'il avait donné ordre à sa voiture de venir le chercher à moitié chemin. Les chevaux, dételés, servirent à sauver quelques blessés. La voiture elle-même fut abandonnée.

Toujours serrée de près par l'ennemi et semant la route de ses débris, — le 32ᵉ seul avait perdu cent douze hommes et cinq officiers (1), — la colonne anglo-indienne, parvenue enfin au bord de la Goumti, trouva sur le pont de pierre bon nombre d'habitans de Lucknow accourus dans les plus bienveillantes intentions. Aux soldats harassés ils apportaient de quoi boire et de quoi laver leurs fronts poudreux. Des canons bien pourvus de munitions et une compagnie européenne, arrivant en même temps de la résidence, interdisaient aux rebelles le passage de ce pont, par où s'écoulèrent, à mesure qu'ils arrivaient, les vaincus de Chinhut. Cependant il n'y avait même là pour eux qu'une sécurité de quelques instans, car au-dessous du pont la cavalerie de l'ennemi, franchissant déjà la rivière à gué, allait occuper l'est et le midi de la ville. Quant au nord et à l'ouest, les canons de la Muchie-Bhaoun les protégèrent encore quelque temps, en empêchant l'ennemi de franchir les ponts.

Ainsi commença, le jeudi 30 juin 1857, une heure avant midi, le siége de Lucknow, qui, sans la désastreuse expédition de Chinhut, n'aurait peut-être pas été tenté, ou, sans aucun doute, l'eût été beaucoup plus tard.

E.-D. FORGUES.

(*La seconde partie au prochain nᵒ.*)

(1) La perte des soldats indigènes en tués, blessés ou *manquant*, allait à cent quatre-vingt-deux hommes. L'expédition revenait donc affaiblie de moitié.

LES

VOYAGES D'EXPLORATION

EN AFRIQUE

III.

EXPÉDITION DU Dr BARTH.

Travels and Discoveries in North and central Africa, being a journal of an expedition undertaken in the years 1849-1855, by Henry Barth, London 1857, Longman.

Hérodote raconte que des jeunes hommes du peuple des Nasamons dans la Syrte, poussés par l'esprit d'aventures, se hasardèrent à pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique, et qu'après avoir traversé une vaste région habitée seulement par des bêtes féroces, ils parvinrent à une contrée marécageuse peuplée de petits hommes noirs, arrosée par un fleuve où abondent les crocodiles et couverte d'arbres fruitiers. C'est également de la Syrte, devenue le golfe de la Sidre, que sont partis les explorateurs qui, de 1850 à 1855, ont fouillé en tous sens l'Afrique centrale, ajoutant d'immenses développemens aux vagues renseignemens de l'historien grec. Entre eux et lui, dans la durée des vingt-trois siècles qui les séparent, les connaissances relatives à l'Afrique intérieure ne s'étaient pas enrichies de notions bien considérables ni surtout bien positives jusqu'au temps de Denham et de Clapperton. L'infatigable voyageur arabe du moyen âge Ebn-Batuta et, après lui, Léon l'Africain ont suivi le cours du Niger, ils ont même vu Timbuktu; ils savent que l'intérieur de la Nigritie est occupé par une grande mer, mais rien d'assez certain ne résulte de leurs récits. Les Anglais se décidèrent alors à pénétrer eux-mêmes dans le centre de l'Afrique et à soulever de leurs mains le voile dont cette région s'enveloppait. L'expédition de Denham, Oudney et Clapperton,

de 1822 à 1824, eut pour conséquence de préciser la situation et l'étendue du lac Tsad et de ses affluens, d'établir quelques relations avec le Bornu, pays baigné par cette mer intérieure, de faire parvenir à l'Europe le nom de plusieurs autres états, la plupart inexplorés, d'apporter des révélations neuves et inattendues sur la population, les habitudes, l'état social des pays africains, enfin de faire espérer que peut-être il ne serait pas impossible d'ouvrir avec les peuplades de ce monde reculé des relations de commerce. Afin de contrôler les assertions, de compléter les faits recueillis par ces explorateurs, le gouvernement anglais décida en 1849 l'envoi d'une nouvelle expédition, et c'est à cette entreprise exécutée avec un courage et une persévérance supérieurs à tous les éloges que MM. Richardson, Barth, Overweg et Vogel ont eu, avec des fortunes diverses, la gloire d'attacher leurs noms. Richardson s'était déjà fait connaître par un voyage heureusement accompli en 1846 et 1847 de Murzuk, capitale du Fezzan, aux oasis de Ghat et de Ghadamès dans le désert. M. Barth, un des jeunes érudits les plus distingués de l'Allemagne, s'était aussi familiarisé avec la vie nomade par le long parcours du littoral de la Méditerranée et de la Mer-Noire; il avait vécu avec les caravanes, parlé l'arabe, étudié la langue berbère : on ne pouvait être mieux préparé pour le voyage qu'il allait entreprendre. Overweg, géologue et naturaliste allemand, n'avait pas encore eu l'occasion d'acquérir l'expérience des contrées de l'Afrique, mais il était plein d'ardeur juvénile. Quant à Vogel, Allemand comme les deux derniers, c'était un astronome et un physicien de vingt-deux ans. Il ne participa pas tout d'abord à la mission, et ne partit que lorsque la mort de Richardson, en 1851, eut fait un premier vide dans les rangs de la petite expédition.

De ces quatre voyageurs, un seul est revenu : c'est Barth; seul il a eu le bonheur de rentrer en Europe, de revoir sa patrie et sa famille, de dérouler intacts et complets les trésors de science qu'il avait amassés, de présenter aux hommes intelligens et instruits de l'Europe, qui durant cinq années ont eu les yeux tournés avec sollicitude vers les régions qu'il explorait, son ample butin. Le journal de Richardson a été publié, mais ce n'est qu'un document incomplet, puisque l'auteur est mort à mi-chemin. Les notes d'Overweg auraient eu besoin, pour être coordonnées et mises à profit, d'une main que la mort a glacée. Vogel, ce noble jeune homme auquel le climat avait pardonné, n'est que trop probablement tombé sous les coups d'un sauvage féroce. Avons-nous encore une lueur d'espoir qu'il revienne? ses notes au moins, legs de sa science et de son courage, seront-elles sauvées? Il n'y a personne en Europe qui puisse le dire. Toutefois, au point de vue spécial de notre curiosité, nous n'avons pas à nous plaindre; Barth rapporte à lui seul de quoi nous surprendre et nous instruire : archéologie, ethnologie, découvertes géographiques, descriptions, détails pittoresques, les élémens les plus variés sont semés dans la relation de son voyage. Dans la multitude des faits que cet ouvrage embrasse et des pays où il promène le lecteur, il nous semble qu'il y a trois grands centres qui se détachent particulièrement : le désert, le Tsad et le Niger, et c'est sous ces divisions, tracées pour plus de clarté, que nous allons nous efforcer de le suivre.

I. — LE DÉSERT.

Dans les derniers jours de décembre 1849, Barth et Overweg, précédant en Afrique M. Richardson, qui ne devait pas tarder à les rejoindre, se trouvaient à Tunis, d'où ils partirent le 30 du même mois, après quelques préparatifs. La première heure de 1850 les trouva cheminant déjà loin du monde avec lequel ils venaient de rompre, le visage tourné vers l'inconnu, et près de la Syrte, sur une des stations de la route qui allait les mener de Tunis à Tripoli, ils échangèrent leurs poignées de main et leurs vœux pour le succès de leur vie nouvelle.

Rien de triste et de désolé comme ce misérable état de Tunis. Ce n'est pas que la nature lui ait refusé ses dons : loin de là, une superbe végétation y déploie souvent toute sa magnificence, et les Romains y ont laissé des vestiges de leur puissance et de leur grandeur; mais le luxe de la nature et les débris du passé ne font que rendre plus affligeant le contraste de la misère présente : peu ou pas d'industrie, quelques chétives demeures, une population misérable qui végète sous la dure oppression des soldats du bey. Il est surprenant de voir combien peu la proximité des peuples européens et le contact de la mer qui baigne les pays les plus civilisés du monde a profité aux états musulmans qui bordent le littoral de la Méditerranée. Toutefois M. Barth affirme que la régence de Tripoli est dans un état beaucoup moins déplorable que celle de Tunis. Sur cette terre semée jadis de villes fameuses, les Romains ont tracé partout leur forte empreinte; on trouve des tronçons d'aqueducs, des tombeaux, des portiques non-seulement sur la côte, mais même bien avant dans le désert.

A Tripoli, où nos voyageurs arrivèrent après une navigation de quelques jours et un voyage par terre, qui ne furent ni sans ennui, ni sans périls, il fallut attendre pendant un mois M. Richardson, que les derniers préparatifs de l'expédition retenaient encore. Ce délai, les impatiens voyageurs l'employèrent en excursions dans un assez large rayon autour de la ville. Ils se dirigèrent dans le sud-ouest d'abord, à seize ou dix-huit milles (1) à travers une contrée aride et sablonneuse entrecoupée de bouquets de verdure, jusqu'à la chaîne de montagnes du Jebel-Yefren et du Ghurian, dont les pics bouleversés fournissent de pittoresques points de vue; la nature y déchaîne de temps en temps des ouragans tels que des torrens se creusent des lits dans ce sol de roc et de pierre, et ramassent une masse d'eau suffisante pour se précipiter, à travers plusieurs lieues de sable, jusqu'à la mer. Cette contrée est habitée par de belliqueux montagnards, Arabes et Berbères, qui ne subissent qu'avec impatience l'oppression des soldats turcs du bey, et dont les villages, pendus aux flancs des montagnes, perdus dans les ravins, souvent dévastés, sont toujours des foyers de rébellion. Des monumens du temps des Antonins s'y dressent encore. Le château Ghurian, une des places fortes du pays, est assis sur des montagnes droites comme des falaises; alentour sont

(1) Le mille anglais est de 69 1/2 au degré et vaut 1,610 mètres.

éparses, dans des sites pittoresques, au milieu de plantations de figuiers, d'amandiers, de vignes, d'arbres particuliers à la contrée, les demeures souterraines qui servent de refuge à des Juifs et à des Berbers vivant là en bonne intelligence depuis un temps immémorial; ces derniers ont adopté les croyances juives.

Plus loin vers l'est, en s'avançant dans une plaine riche en vieux souvenirs, on rencontre un monument d'architecture étrange qui ne saurait être rapporté ni aux temps arabes, ni à la domination romaine : sur une base commune plantée dans la terre s'élèvent deux piliers quadrangulaires hauts de dix pieds, un peu inclinés l'un vers l'autre, et sur lesquels est jetée en travers une pierre massive longue de six pieds six pouces; d'autres pierres, les unes plates, les autres hautes et creusées à leur surface, gisent au pied du monument principal, dont l'ensemble présente une frappante analogie avec nos monumens celtiques. Selon toute présomption, ces constructions doivent leur origine à des croyances religieuses, et elles indiquent ou l'énorme extension d'une des vieilles familles du globe, ou seulement peut-être l'existence chez des peuples divers d'une religion simple et uniforme dans l'expression de ses croyances primitives. Quelques-unes laissent apercevoir des traces d'art; ce sont des mains romaines qui, plus tard, auront orné de quelques sculptures leur style rude et grossier. Plus loin, sur le bord d'un ravin, se dressent des colonnes du plus pur ionique; là où s'étendaient quelques rians ombrages, où s'ouvrait un vallon, les grands personnages romains de l'Afrique se plaisaient à bâtir leurs monumens funéraires; le plus remarquable par ses proportions est celui qu'on appelle *Kasr-Doga*; il n'a pas moins de quarante-sept pieds de long sur trente et un de large; les Arabes en ont fait jadis un château. De ce point quelques journées de marche ramènent à la côte et conduisent à Lebda, l'antique et illustre Leptis; de là, les voyageurs regagnèrent Tripoli en suivant le bord de la mer.

Sur ces entrefaites, les instrumens étaient arrivés d'Angleterre, précédant les armes, les présens destinés aux souverains et aux chefs de tribus et le reste du matériel, dans lequel était compris un bateau de fer démonté et destiné à naviguer sur le Tsad (1). Munis de tentes assez basses pour résister à la violence des vents et intérieurement doublées pour arrêter les rayons du soleil, Barth et Overweg, bientôt rejoints par M. Richardson, prirent définitivement la direction du sud, et les premiers jours d'avril les virent sur leurs chameaux, suivis seulement de deux domestiques et des conducteurs de leurs bêtes de somme, dans le chemin qui conduit les caravanes au Fezzan, contrée située au midi de Tripoli, et qui n'est elle-même qu'une des plus grandes oasis répandues dans le désert.

Des plaines rocheuses ou calcaires coupées de montagnes sablonneuses dans lesquelles des torrens ont creusé de larges ravins presque constamment à sec, et que l'on appelle *wadis*; des chaînes bouleversées d'où s'élancent

(1) L'orthographe de ce nom et de beaucoup d'autres varie selon les relations de voyage. Nous avons de préférence adopté celle de M. Barth, qui à un long séjour dans l'Afrique centrale joint les garanties que peuvent offrir de profondes connaissances philologiques.

des pics de formes bizarres, un aspect général de désolation; puis, de loin en loin, au milieu de ce paysage dévasté, un frais vallon, un site alpestre de toute beauté; partout où le sol est argileux et ne laisse pas filtrer l'eau, une verte oasis avec sa riante perspective de palmiers, de champs d'orge et de froment : tel est le désert; ce n'est pas une plaine uniforme et déprimée, comme on est porté à se le représenter. En y pénétrant par le nord, on monte toujours, et certains points au centre du Sahara ont jusqu'à deux mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Plus loin, dans les parties fertiles du Soudan, le sol s'abaisse pour se relever ensuite de nouveau, non plus cette fois en un large plateau, mais en une chaîne de hautes montagnes parallèle à la ligne de l'équateur, dont elle est voisine, et derrière laquelle l'Afrique dérobe les derniers et les moins pénétrables des mystères que lui arrache un à un et avec tant de difficultés la curiosité européenne. La petite oasis de Mizda, la première que rencontrèrent les trois voyageurs, a été large et florissante; mais ses puits sont négligés, et la vie s'en retire. M. Barth pense qu'on doit l'identifier avec le Musti-Komè (Μοῦστα Κώμη) oriental de Ptolémée; le Romains, les Arabes, les chrétiens même y ont laissé des traces de leur passage. Quel est l'apôtre ignoré qui vint prêcher dans ce coin du désert, l'architecte inconnu qui bâtit sur une pointe de rocher l'église ou le couvent dont on voit encore les grands débris? Les voûtes mutilées, les pleins-cintres, les chapiteaux, dont les dessins bizarres ne sont pas sans ressemblance avec nos chapiteaux romans, peuvent seuls répondre. Cette église ou plutôt ce monastère a une abside, trois nefs, deux étages, dont le plus élevé est divisé en cellules, et l'ensemble de l'édifice figure une sorte de carré de quarante-trois pieds de côté. M. Barth en reporte l'origine vers le XII[e] siècle.

En continuant d'avancer dans le désert, on trouve un beau sépulcre et une tour, souvenirs solitaires de la grandeur romaine. Puis, en pénétrant plus avant encore dans le midi, le voyageur voit apparaître, non sans émerveillement, un des plus beaux spécimens de l'art antique. C'est encore un tombeau. Il a trois étages reposant sur une base de trois marches de pierre dans laquelle est creusée une chambre sépulcrale, et le tout n'a guère moins de quarante-huit pieds. Du côté le plus orné, qui était la façade principale, l'étage inférieur se compose de six rangées de larges pierres encadrées par deux colonnes. Deux animaux sauvages, semblables à des panthères, y sont représentés les griffes appuyées sur une urne; au-dessus sont sculptées des scènes de chasse; la frise est formée de rosettes, avec des centaures, un coq, des guirlandes de raisins, des moulures. L'étage supérieur offre une fausse porte richement ornée et surmontée de deux génies soutenant une couronne, puis un buste d'homme et un buste de femme contenus dans une même niche; au-dessus, des grappes de raisin, une frise de l'ordre ionique et des moulures; enfin, pour couronnement de l'édifice, une pyramide dont le temps n'a mutilé que les dernières pierres. Les Arabes eux-mêmes ont respecté ce monument, qu'on ne peut, dit M. Barth, contempler dans cette solitude, sur le penchant d'un plateau escarpé, sans se sentir saisi d'une émotion et d'une vénération profondes. Plus loin, on trouve encore un autre sépulcre, moins élevé, de proportions moins belles, très orné cependant, et

qui, même en Italie ou en Gaule, attirerait l'attention des voyageurs. Il est vrai que près de là s'élève Ghariya, qui fut une station romaine fortifiée, comme l'attestent des tours, des murailles ornées de sculptures, et une porte massive, d'un très beau travail, ouvrant encore son large plein-cintre, surmontée d'une couronne dans laquelle est gravée la légende très lisible : PRO. AFR. ILL. (*provincia Africæ illustris*). Le caractère général de ces constructions et les débris d'une inscription attestent qu'elles ne sont pas postérieures au règne d'Alexandre Sévère. Auguste, les Antonins, les Sévères, telles sont les époques où la vie et la civilisation débordèrent des fertiles rivages de la Méditerranée jusque dans le désert, et où ces merveilleux artistes de l'antiquité, en qui semble avoir été inné le goût des proportions et de l'harmonie, semaient d'une main prodigue les chefs-d'œuvre si loin de l'Italie. Ghariya est à un peu plus du 30e degré de latitude nord et sur la limite du Hammada, région dont le nom signifie plaine de sables. Une vieille coutume veut qu'à l'entrée de cette plaine les pèlerins venant du nord, et qui n'ont jamais franchi les barrières du Sahara, ajoutent leur pierre à un monceau que depuis des siècles y accumulent les voyageurs. Ainsi firent nos Européens, et s'engageant dans ce Hammada sablonneux, sans eau, et coupé de peu de wadis, ils atteignirent la ville relativement grande de Ederi, bâtie dans une situation pittoresque sur le flanc d'une montagne et entourée de jardins. Au-delà de Jerma, située dans une fertile oasis, et qui paraît être l'antique Garama de Pline et de Strabon, ils virent le monument le plus méridional de la domination romaine. Enfin, dans les premiers jours de mai, ils atteignirent Murzuk, d'où ils ne repartirent qu'au milieu de juin.

La cause de ce long délai était dans la difficulté de se procurer une escorte et d'obtenir des sûretés pour traverser sans péril la partie du désert où règnent les Tawareks. Le projet de nos voyageurs n'était pas d'aller en ligne droite au Soudan, mais bien de visiter, en inclinant vers le sud-ouest, une contrée qui, dans le désert même, présente un grand degré d'intérêt, l'état d'Aïr et sa capitale Agadès, où pas un Européen encore n'avait pénétré. Les principales étapes de ce grand trajet devaient être les oasis de Ghat, Asiu et Tintellust. Comme Murzuk est un des principaux entrepôts du commerce qui se fait à travers le désert et le point où se rencontrent la plupart des caravanes qui sillonnent le Sahara, M. Barth et ses compagnons trouvèrent à se placer sous la protection de quelques marchands appartenant à la tribu des Tinylkum, laquelle a le monopole des transactions entre le Tripoli et le Soudan.

La population de l'Afrique septentrionale, particulièrement celle du Fezzan et des oasis, appartient à la grande famille berbère, issue du mélange d'individus de la race sémitique avec des tribus indigènes. Son établissement remonte à des temps dont l'histoire n'a pas gardé le souvenir. Libyens, Numides, Maures, Gétules, tous ces peuples de l'antiquité sont des Berbères; mais les Arabes vinrent : ils refoulèrent les uns, se mêlèrent aux autres, et imposèrent à la plupart leurs croyances. Cette révolution paraît s'être accomplie vers le milieu du XIe siècle de notre ère. Parmi les vaincus berbères que la conquête arabe chassait devant elle se trouvaient les nombreuses tribus qui aujourd'hui font la loi au désert, et que l'on désigne sous le nom commun

de Tarki ou Tawareks. Cette appellation, que l'on voit apparaître pour la première fois dans des historiens arabes qui écrivaient il y a trois ou quatre cents ans, n'est pas celle que ces hommes se donnent à eux-mêmes; ils ont conservé le vieux nom de Mazighs ou Amazighs, sous lequel les anciens avaient déjà appris à les connaître. Quant au mot *Tawarek*, il paraît signifier apostat, et faire allusion à leur conversion du christianisme à la religion de Mahomet. Ce sont des musulmans fanatiques, mais de peu d'instruction. Toutes leurs connaissances religieuses se résument dans cette profession de foi : « Il y a un Dieu, et Mahomet est son prophète. » Du christianisme ils ont retenu les mots *Mesi* (Messie), dont ils ont fait un des noms de la Divinité, et *angelus*, avec la signification d'ange. Des superstitions de leur premier âge se mêlent à leurs croyances. Avec le nom de *Mesi*, ils en donnent à Dieu un autre qui rappelle l'Ammon égyptien, et M. Barth a trouvé dans le désert des sculptures primitives qui, par le caractère du dessin, semblent accuser des rapports, sinon de race, du moins de contact avec l'antique Égypte. Ils se divisent et subdivisent en un nombre incroyable de tribus et de sections qui sont considérées comme plus ou moins nobles suivant qu'elles sont plus ou moins pures de mélange avec les races noires. Les plus illustres et les plus puissantes sont celles des Azkars, dont les femmes sont remarquables par leur beauté, et les Imoshagh, qui, de même que les anciens Spartiates faisaient travailler à leur profit les Laconiens, ne subsistent que du travail de leurs esclaves et du tribut qu'ils prélèvent sur les caravanes depuis un temps antérieur à Léon l'Africain. La race puissante des Kelowi, qui domine dans l'Aïr ou Asben, a cela de particulier qu'elle est entièrement sédentaire, ce que la syllabe préfixe *kel* indique dans le langage berbère. Chez les Azkars et les Kelowi subsiste une coutume très bizarre, dont on trouve aussi quelques traces chez certains peuples de l'antiquité : c'est la transmission du pouvoir, non du père à son fils, mais au fils de sa sœur. Tacite nous apprend que le lien de parenté qui rattache le neveu à l'oncle maternel était presque aussi sacré chez les Germains que celui qui unit le fils au père, et que, dans certains cas même, au fils on préférait le neveu. Cette préférence n'allait cependant pas jusqu'à substituer celui-ci à celui-là dans les successions. Aujourd'hui, à la côte de Malabar, ce mode singulier d'hérédité est en pratique.

Montés sur leurs *méheris*, chameaux rapides, les Tawareks sillonnent en tous sens le désert; les uns s'adonnent au commerce, les autres rançonnent les caravanes; les chefs font payer le passage sur leur territoire par un tribut qui souvent ne préserve pas les marchands des exactions, du pillage et quelquefois même du meurtre. C'est ainsi qu'une petite caravane du peuple des Tébus, qui habite une partie plus orientale du désert, fut massacrée aux environs d'Asiu peu de temps après le passage du docteur Barth et de ses compagnons; les Tawareks Hadanara, désappointés de n'avoir rien pu extorquer aux Européens, se jetèrent sur les malheureux Tébus, les tuèrent et s'emparèrent de dix chameaux et d'une trentaine d'esclaves que ceux-ci menaient avec eux. Les déprédations des Tawareks ne sont du reste pas limitées au désert; ils font des incursions jusque dans le cœur du Soudan; l'état de Kanem, qui s'étend sur le rivage septentrional du Tsad, est

particulièrement en butte à leurs ravages. Nous y retrouverons plus loin ces terribles dévastateurs. Dans le désert même, il est rare qu'ils procèdent à force ouverte : en général ils s'insinuent dans une caravane, y suscitent des querelles et profitent du désordre pour exercer leurs brigandages. Leurs armes sont la lance, l'épée et de grands boucliers de peau d'antilope en forme de carré long : la plupart possèdent aussi des fusils de fabrique anglaise; mais pour beaucoup c'est, faute de munitions, moins une arme qu'un ornement. Leur long vêtement, le morceau d'étoffe dont ils se couvrent le bas du visage et l'habitude qu'ils ont de se raser une partie de la tête contribuent à rendre leur aspect plus farouche. Ce dernier usage me paraît constituer un nouveau rapprochement entre eux et les *Maxues* d'Hérodote, qui se rasaient un côté de la tête. Tels sont les hôtes au milieu desquels les trois Européens étaient condamnés à vivre pendant plusieurs mois; leur bagage, leurs armes, les lourdes caisses contenant des instrumens, du biscuit, des objets utiles à eux seuls, mais qui étaient supposées pleines de trésors, excitaient toutes les convoitises, et il leur fallait un courage et une patience sans bornes, une vigilance infatigable pour échapper aux embûches et surmonter le mauvais vouloir de leurs compagnons ou même de leurs serviteurs, de tous les brigands et fanatiques dont ils étaient entourés.

Le jour, tandis que la caravane, déroulant sa longue file de chameaux, cheminait avec lenteur, les voyageurs, tantôt en avant, tantôt en arrière, couraient sur leurs hautes montures partout où quelque objet attirait leur curiosité; Overweg étudiait la nature des terrains, marne, grès ou calcaires; M. Richardson inspectait le bagage, surveillant surtout avec sollicitude son bateau, dont les pièces démontées se balançaient sur le dos de ses chameaux; Barth, causant avec les plus intelligens et les moins farouches de ses compagnons, tâchait d'en tirer quelque renseignement sur leur langage et leur histoire, et amassait des matériaux pour débrouiller l'ethnologie obscure de ces contrées, ou bien il s'arrêtait pour dessiner un site pittoresque. Le soir, on plantait les tentes auprès d'un puits ou de l'un de ces larges rocs que le temps et les orages ont creusés, bassins naturels dans lesquels l'eau du ciel se conserve claire et transparente; des dattes, des figues, un peu de riz ou de farine, la pâte agréable et rafraîchissante appelée *zummita*, quelquefois un oiseau tué près du puits, composaient le repas. Les Tinylkum, qui sont de fervens musulmans, mêlant leurs voix pour la prière, faisaient entendre une cadence mélodieuse, interrompue tantôt par de grandes exclamations, tantôt par une plainte douce et mélancolique. Bientôt les bruits s'éteignaient, mais quand le silence avait repris possession du désert, l'heure du repos n'avait pas encore sonné pour les Européens : dans les passages périlleux, il fallait veiller à tour de rôle à la sûreté du petit camp, des bêtes de somme et des bagages. De plus, bien que la marche du jour eût été pénible ou dangereuse, la chaleur accablante, bien que la nuit fût fraîche et même froide, comme il arrive si souvent dans le désert, il y avait une tâche dont celui des voyageurs qui est revenu semble ne s'être jamais départi : c'était de résumer les travaux de la journée, de réunir ces notes auxquelles nous devons la relation ou mieux le journal savant, clair et précis de ce grand voyage.

La route qui mène de Murzuk à Ghat coupe le désert presqu'en ligne droite de l'est à l'ouest. A mi-chemin environ entre ces deux stations se dressent, dans un endroit appelé Telisaghé, de grands blocs de grès sur lesquels des dessins sont profondément creusés. Le plus grand de tous représente un groupe de trois personnages : à gauche, un homme à tête de taureau, avec de longues cornes; son bras droit est remplacé par une sorte d'aviron, sa main gauche tient une flèche et un arc ou un bouclier; entre ses jambes, une longue queue pend de son corps étroit. Il est penché en avant, et tous ses mouvemens accusent une certaine vivacité. En face de ce curieux personnage s'en trouve un autre plus petit, mais non moins remarquable : homme jusqu'aux épaules, il a une tête qui rappelle celle de l'ibis égyptien, sans cependant lui être identique. Cette petite tête pointue a deux oreilles et une sorte de capuchon. La main droite tient un arc; le bras gauche est replié sur le corps. Entre ces deux animaux demi-humains placés dans une attitude hostile est un bouvillon dont les jambes, grossièrement dessinées, se terminent en pointe. Ailleurs un bloc, qui n'a pas moins de douze pieds de long sur cinq de haut, représente un troupeau de bœufs dans les positions les plus variées : d'autres blocs figurent encore des bœufs, des chevaux, des ânes. Ces sculptures ne sauraient être reportées à l'époque romaine; elles rappellent plutôt l'art égyptien. En tout cas, elles confirment un fait curieux indiqué déjà par un passage de saint Augustin : *Les rois des Garamantes aiment à faire usage des taureaux*. Au milieu des bêtes de somme figurées dans ces sculptures, aucun chameau n'apparaît; c'est qu'en effet le chameau est une acquisition relativement récente pour le désert. Au-delà de l'endroit où se voient ces sculptures intéressantes, le chemin suivi par notre caravane se poursuivait sur un plateau terminé à pic par des rocs perpendiculaires de forme fantastique; il traversait ensuite une plaine aride et couverte de cailloux, puis il s'enfonçait dans une région de hautes montagnes dont les pics, jetés en désordre, revêtent des formes bizarres et pittoresques. L'un d'eux, le mont Idinen, apparaît de loin comme un immense château, avec des groupes de tours et de hautes murailles; il a frappé l'imagination des indigènes, qui le croient hanté par des génies et qui l'appellent le palais des démons. Barth, espérant y trouver des sculptures ou des inscriptions, résolut d'aller visiter le château enchanté. Les Tawareks essayèrent de l'en détourner, et pas un ne voulut lui servir de guide; il n'en persista pas moins dans son dessein, et, après s'être fait indiquer la marche que la caravane allait suivre et la direction dans laquelle se trouvait le puits près duquel elle devait camper, il partit seul, muni d'un peu d'eau et de biscuit.

Devant lui s'ouvrait une plaine nue et désolée, couverte de cailloux noirs, à laquelle succédaient quelques herbages où sa présence fit lever de belles antilopes, puis des ravins, des ondulations de terrain semées de larges blocs de rochers; mais le mont Idinen était plus éloigné que la perspective ne l'eût fait croire, et le pied de la montagne enchantée semblait toujours reculer. Il était dix heures, et le soleil commençait à répandre toute sa chaleur, nulle part le moindre ombrage; Barth, fatigué et désappointé, dut faire appel à toute son énergie pour descendre au fond d'un ravin qui lui

barrait le passage et remonter l'autre bord. Enfin il arriva tout épuisé sur la crête de l'Idinen : pas d'inscriptions ou de sculptures, seulement une vue magnifique; mais de quelque côté qu'il tournât les regards, aucune trace de la caravane. Il s'assit un instant pour reprendre des forces et faire un léger repas; par malheur son biscuit et ses figues n'étaient plus mangeables, et sa provision d'eau était si petite qu'il n'eut pas de quoi apaiser sa soif. Cependant le jour avançait; dans la crainte que la caravane, le croyant sur les devans, ne poursuivît sa marche, il redescendit et s'engagea dans le ravin qui, d'après les indications de ses guides, devait le conduire au puits; il était alors environ midi, la chaleur était accablante, le voyageur avait une soif ardente, et le peu d'eau qu'il avait pris n'avait guère restauré ses forces. A la longue il atteignit le creux de la vallée, mais pas un être vivant n'apparaissait aussi loin qu'il pût étendre ses regards. Incertain de la direction qu'il devait suivre, il cria, monta sur une hauteur couronnée par un buisson d'éthel et déchargea ses pistolets, mais il ne reçut aucune réponse. Un fort vent d'est lui apportait des bouffées d'une chaleur mortelle. Il traversa quelques monticules de sable, gravit une autre hauteur et tira de nouveau. Pas de réponse. Il crut que la caravane pouvait être encore dans l'est et prit cette direction. En cet endroit, la vallée était fertile et couverte d'une riche végétation; dans un coin se trouvaient quelques huttes faites avec des branches d'éthel. Barth se dirigea avec empressement de ce côté; elles étaient vides. Entièrement épuisé, il s'assit alors sur le bord d'une plaine nue d'où sa vue plongeait dans toute la profondeur du wadi et attendit avec confiance la caravane. Un moment il crut voir une file de chameaux; ce n'était qu'une illusion. Le soleil allait disparaître. Incapable de faire quelques pas sans être obligé de s'asseoir, il ne put que choisir entre les huttes ou un éthel qui se trouvait à peu de distance pour passer la nuit; il préféra l'arbre comme se trouvant sur un lieu plus élevé et dominant un plus vaste espace; il voulait faire du feu, mais ses forces ne lui permirent pas de rassembler le bois nécessaire; la fièvre s'emparait de lui, et il était abattu.

« Après être resté à terre une heure ou deux, dit-il, je me levai quand les ténèbres furent entièrement venues; regardant autour de moi, je découvris, à ma grande joie, un large feu dans le sud-ouest, en bas de la vallée. Plein de l'espoir que ce devaient être mes compagnons, je déchargeai mon pistolet pour me mettre en communication avec eux, et j'écoutai le long roulement de la détonation, comptant qu'il arriverait à leurs oreilles; mais je n'entendis pas de réponse, tout restait silencieux : je voyais la flamme monter vers le ciel et m'indiquer où je trouverais mon salut sans pouvoir mettre à profit ce signal. Après une longue attente, je tirai un second coup, qui resta aussi sans réponse. Je m'étendis à terre avec résignation, remettant ma vie aux soins du Tout-Miséricordieux. Ce fut en vain que je cherchai le repos; plein d'inquiétude, pris par la fièvre, je m'agitais sur le sol, attendant avec anxiété et terreur l'aube du jour suivant. Enfin cette longue nuit arriva à son terme; l'aurore commença à poindre, partout le calme et le silence; je pensai que c'était le moment le plus propice pour faire parvenir un signal à mes amis; je rassemblai toutes mes forces, mis dans mon pistolet une grosse charge, et tirai — une fois, — deux fois. Le bruit me semblait devoir

réveiller les morts de leur tombe, tant il était répercuté par la chaîne de montagnes et roulait le long du wadi; mais pas de réponse. Je ne savais plus quelle idée me faire de la distance, considérable apparemment, qui me séparait de mes compagnons, puisqu'ils n'avaient pas entendu mes coups de feu. Le soleil, que j'avais moitié désiré, moitié attendu avec terreur, se leva enfin. Ma situation devint plus misérable avec la chaleur; je me traînais, changeant à chaque instant de position, pour trouver un peu d'ombre sous les branches sans feuilles de mon arbre. Vers midi, à peine un restant d'ombrage, juste pour abriter ma tête; je souffrais toutes les tortures de la soif, et suçai un peu de mon sang. Enfin je perdis connaissance, et tombai dans une espèce de délire d'où je ne sortis que lorsque le soleil s'effaça derrière les montagnes. A ce moment je recouvrais mes sens, et, me traînant de dessous l'arbre, je jetais un mélancolique regard sur la plaine, quand soudain retentit le cri d'un chameau. De ma vie je n'ai entendu plus délicieuse musique. Je me soulevai un peu de terre, et vis un Tarki passant près de moi et jetant les regards de tous côtés. Il avait suivi mes traces sur le sable, puis les avait perdues sur le sol caillouteux, et ne savait plus dans quelle direction me chercher. J'ouvris ma bouche desséchée, et criai autant que mes forces épuisées le permettaient: *Aman! aman!* (de l'eau! de l'eau!) J'eus le bonheur d'entendre la réponse : *Iwah ! iwah !* et en quelques instans le Tarki fut à mon côté, lavant et arrosant ma tête, tandis que je poussais un cri involontaire et non interrompu de *el hamdu lillahi! el hamdu lillahi!* »

Le libérateur de M. Barth le coucha sur son chameau, et rejoignit la caravane, où l'on désespérait de revoir l'imprudent voyageur qui, durant trois jours, ne put presque ni parler ni manger, tant sa gorge était desséchée. Peu à peu cependant ses forces se rétablirent, et lorsque peu après on arriva à Ghat, il avait recouvré sa vigueur.

Ghat ou mieux Rhat, si l'on voulait reproduire dans toute sa sincérité la prononciation indigène, n'est pas une grande ville : elle ne compte guère plus de deux cent cinquante maisons; néanmoins son commerce est considérable, et il le serait bien plus encore si la jalousie des Tawati, habitans d'une oasis située plus à l'ouest dans le désert, ne lui interdisait le chemin direct de Timbuktu. Elle est située dans une assez jolie position, avec ses jardins et ses bandes de palmiers, au pied de la longue ligne rocheuse des monts Akakus; mais la culture n'y est pas aussi développée qu'elle pourrait l'être avec plus de soins et une meilleure distribution des eaux. Après quelques négociations avec les chefs tawareks, l'expédition put reprendre sa marche à travers le désert, cheminant tantôt dans des plaines de sable et de cailloux, tantôt dans de profonds ravins bordés de montagnes cyclopéennes; les tempêtes de sable, les fantasmagories du mirage étaient les accidens journaliers de sa marche. Quelquefois, quand la chaleur était trop accablante, on plantait la tente à midi, et l'on poursuivait la route aux clartés de la lune. A mesure qu'on avançait dans le sud, le changement de climat devenait plus sensible : des arbres et des plantes de transition entre le désert et les régions tropicales se mêlaient aux palmiers et aux éthels, on rencontrait de grands troupeaux de bœufs sauvages, des autruches; mais c'est plus loin encore,

tout au sud de l'Aïr, que les premières girafes commencent à se montrer. Le tonnerre grondait, le sommet des montagnes s'enveloppait de nuages; cependant les tempêtes de sable étaient plus fréquentes encore que les averses de pluie.

Au-delà d'Asiu, les difficultés naturelles se trouvaient en grande partie surmontées; mais d'autres dangers attendaient nos voyageurs : les Tawareks, contenus jusqu'ici par les négociations et les présens, devenaient chaque jour plus exigeans, des bandes menaçantes s'approchaient de la caravane, leurs émissaires se mêlaient aux compagnons des Européens, et cherchaient à exciter leur fanatisme. La nuit, on campait en ordre de bataille, les pièces du bateau placées de façon à protéger les tentes, et il fallait veiller à tour de rôle pour se tenir en garde contre une attaque, ou au moins contre le vol des chameaux. Les voyageurs, sans leurs bons fusils armés de baïonnettes qui effrayaient particulièrement les brigands, n'eussent pas impunément franchi les limites de l'Aïr ou Asben, qui sont infestées de pillards. Enfin Annur, le chef de Tintellust, envoya une escorte, qui permit aux voyageurs d'entrer sains et saufs dans cette ville, une des plus considérables de l'Aïr après la capitale Agadès. Visiter Agadès était un des vœux les plus chers de l'expédition. Barth obtint la faveur de se joindre à une caravane qui se dirigeait vers cette ville, et il partit emportant quelques présens pour le sultan d'Aïr, afin d'en obtenir des lettres de protection auprès des chefs des contrées circonvoisines. L'Aïr présente une succession alternative de riches vallées et de montagnes rocheuses. Septembre y est la saison de pluies abondantes, qui montrent que cette contrée appartient autant à la région du Soudan qu'au désert. Les bœufs y sont d'un usage assez fréquent, les antilopes très nombreuses; des singes, des chacals, des lièvres, des pigeons, des cygnes sauvages, tels sont les animaux que M. Barth eut occasion d'y voir. Il y rencontra aussi des lions : le lion d'Aïr est de petite taille, sans crinière et timide. Dans les riches vallées, à côté des beaux bouquets du palmier appelé *dum*, le voyageur trouva un remarquable spécimen de l'arbre appelé dans le Hausa *baure*, qu'il ne faut pas confondre avec le baobab d'Adanson. C'est une sorte de figuier à feuille épaisse du plus beau vert. Celui que mesura Barth avait vingt-six pieds de circonférence à huit pieds du sol, et quatre-vingts de hauteur; il se terminait par une abondante et vaste couronne. L'asclépias gigantesque, qui ne se montre que dans les endroits susceptibles de culture, témoignait de la fertilité du sol. Quand les arbres étaient moins serrés, des melons sauvages couvraient la terre. On voyait aussi çà et là quelques champs de blé, restes d'une culture qui a été plus étendue qu'elle ne l'est aujourd'hui. Il faut sept jours à une caravane pour faire le chemin qui sépare Tintellust d'Agadès. Près de la route qui conduit de l'une à l'autre ville gisent les ruines d'Asodi, qui avait, il n'y a encore que peu d'années, une grande renommée d'étendue et d'importance. De ses mille maisons d'argile et de pierre, quatre-vingts à peu près sont habitées maintenant.

Agadès, cette ville située à la limite du désert et du Soudan, rendez-vous des races les plus différentes d'origine et de caractère, est elle-même dans un état de complète décadence. De loin Barth avait admiré son superbe minaret; ses compagnons lui avaient dit que l'illustre ville comptait autrefois

soixante-dix mosquées; mais soixante aujourd'hui sont abandonnées et en ruines, des quartiers entiers sont déserts, et sur les murs croulans, dans l'emplacement à moitié vide des marchés, de grands vautours au cou nu et rouge, au plumage grisâtre, guettent leur proie sans être inquiétés. La ville est bâtie sur un plateau élevé; sa fondation ne remonte pas au-delà du XIVe siècle et paraît devoir être attribuée aux Berbères, qui en firent l'entrepôt d'un commerce florissant avec Gogo, ancienne capitale du grand état de Songhay et située bien plus à l'ouest, à peu près à la même latitude, sur le Niger. Le sort d'Agadès a été lié à celui de cette ville. Il y a environ soixante-dix ans, Gogo est tombée au pouvoir des terribles Tawareks, qui l'ont dépeuplée et ruinée. De ce moment date pour Agadès le déclin de sa prospérité; sa population, qui tirait autant son origine de la race noire du Songhay que des Berbères, a émigré vers le sud et particulièrement dans des villes du Hausa que nous retrouverons dans le cours de ce voyage : Katsena, Tasawa, Maradi, Kano. Elle ne conserve guère aujourd'hui, d'après l'estimation de M. Barth, que sept mille âmes.

C'est quelque chose d'assez bizarre que la situation du sultan d'Agadès. Son élection dépend, et il en était déjà ainsi au temps de Léon l'Africain, du caprice et des intrigues des chefs tawareks. La ville n'a même pas voix délibérative dans cette circonstance. Ces turbulens vassaux ont établi en principe que ce sultan serait choisi dans une famille de grande noblesse que la tradition veut être venue jadis de Stamboul, mais qui n'habite ni dans Agadès, ni même dans l'Aïr; on conçoit combien la position de ce chef est précaire et difficile au milieu de tribus toujours en guerre. Abd-el-Kader, sultan à l'investiture duquel M. Barth assista, avait déjà régné, puis il avait été déposé, et il le fut de nouveau trois ans après la visite du voyageur. Les revenus de ce triste souverain consistent dans le *kulabu* (c'est la contribution d'une peau de bœuf que doit lui offrir chaque famille à son avénement), puis en un tribut plus considérable, mais très incertain, prélevé sur la tribu dégradée des Imghad, ilotes de l'Aïr, en droits sur les charges de chameaux entrant dans Agadès, les vivres exceptés, en un petit impôt sur le sel, grand article de commerce dans toute cette partie de l'Afrique, enfin en amendes imposées aux maraudeurs, aux tribus sans lois, et en général à tous ceux qui sont plus faibles que lui. Voici le personnel de sa cour : le *kokoy-geré-geré*, sorte de vizir qui prélève la taxe sur les marchandises importées dans la place : il accompagne la caravane de sel qui va d'Agadès à Sokoto; le *kokoy kaïna*, chef des eunuques; les *fadawa-n-serki*, aides de camp; un *kadi* et des chefs de guerre.

Le sultan Abd-el-Kader était un homme bienveillant, de peu d'énergie, mais plein de dignité. Abd-el-Kerim, c'est-à-dire Barth, car l'Européen avait pris ce nom (1), plus commode à prononcer pour les indigènes, lui fut présenté en audience. Pour cette entrevue, le voyageur déploya tout le luxe de son costume africain : sandales richement ornées, burnous blanc sur tobé noir. Le sultan, vêtu d'une chemise grise et d'un vêtement blanc, la tête entourée d'un châle de même couleur, le reçut dans une salle basse dont

(1) Ce nom signifie le serviteur du Miséricordieux.

le toit est soutenu par deux colonnes massives d'argile, de forme primitive et légèrement amincies sous le simple *abacus* qui les couronne. Il était assis entre une des colonnes et le mur. Après les salutations, le voyageur prit un siége, et la conversation s'engagea dans la langue hausa, qui est une de celles dont l'emploi est le plus fréquent à Agadès. Barth exposa comment l'Angleterre, bien que placée à une grande distance, désirait entrer en relations d'amitié et de commerce avec les chefs et les hommes puissans de toute la terre. Le sultan dit que dans son pays retiré il n'avait jamais entendu parler de l'Angleterre, malgré tout son pouvoir, et n'avait pas soupçonné que « poudre anglaise » vînt de là. Il s'étonna que, dans un âge encore jeune, Barth eût accompli déjà de si grands voyages, exprima son indignation en entendant le récit des exactions que les Tawareks de la frontière d'Asben avaient fait subir aux voyageurs, et se montra constamment plein de grâce et de bienveillance. Plus tard, lorsqu'après vingt jours passés à Agadès Barth songea à quitter cette ville, le sultan, pressé d'écrire au gouvernement anglais, ne fit à cet égard que de vagues promesses, qu'il ne tint pas, mais il donna à son visiteur, pour le sultan de Sokoto et d'autres chefs, des lettres de recommandation qui, si elles ne furent pas très efficaces, marquaient du moins sa bonne volonté.

En général, à part des accès de fanatisme excités par la présence d'un chrétien, la population d'Agadès se montra assez bienveillante : on s'aperçoit qu'au sang berbère se trouve mêlé celui de races plus douces. Barth trouva même parmi les habitans quelques hommes véritablement intelligens dont il put tirer des renseignemens utiles sur des contrées situées à une grande distance. Un des indigènes des vallées de l'Aïr, avec lequel il eut occasion de converser de l'Égypte, que celui-ci avait visitée dans un pèlerinage, reconnaissait la supériorité de civilisation de ce pays sur le sien; mais il avait observé aussi que la misère est plus fréquente dans les grands centres de population, et il ajoutait avec un certain orgueil que peu d'hommes en Aïr étaient aussi misérables que toute une classe de la population du Caire. Un autre, un *mallem* tolérant, qualité qui n'est pas ordinaire dans cette classe religieuse de lettrés musulmans, se plaisait, dans ses fréquentes conversations avec Barth, à amener l'entretien sur des sujets de religion. Il manifesta un jour son profond étonnement de voir tant d'inimitié entre musulmans et chrétiens, quand il existait tant de rapprochemens entre les points essentiels de leurs croyances. « C'est, lui répondit Barth, que partout les hommes attachent plus d'importance aux pratiques extérieures qu'aux dogmes mêmes de la religion. » Tous les jeunes garçons fréquentent les écoles et reçoivent de l'instruction, mais c'est l'instruction musulmane; elle consiste uniquement dans la lecture et l'étude du livre sacré. Bien des fois, en traversant la ville, Barth entendit résonner les voix perçantes d'une cinquantaine d'enfans répétant avec énergie et enthousiasme les versets du Koran que leur maître avait écrits pour eux sur des tablettes de bois.

Un goût très vif pour la danse et la musique est encore un point de ressemblance entre les habitans d'Agadès et les peuples du Soudan. Les femmes ne sont pas astreintes à la réclusion, et il s'en faut que les mœurs soient chastes. Après le départ du sultan pour une expédition contre les tribus

du voisinage, les femmes ne gardèrent plus aucune réserve à l'égard du voyageur. Un matin, cinq ou six vinrent dans sa maison lui faire des propositions plus que légères. « Deux d'entre elles, dit-il, étaient vraiment jolies et bien faites, avec de beaux cheveux noirs tombant en tresses, des yeux animés et un beau teint; mais je savais trop quelle réserve est imposée à l'Européen qui veut être respecté dans ces contrées pour me laisser tenter par ces filles folâtres. Le mieux pour le visiteur de ces régions, ajoute M. Barth, soit pour son comfort, soit pour imposer du respect aux indigènes, serait qu'il menât sa femme avec lui : les naturels, dans leur simplicité, ne comprennent pas qu'on vive seul; les Tawareks de l'ouest, qui en général sont de mœurs rigides et bien différentes de celles des Kelowi, ne me reprochaient que mon célibat. » Aux femmes sont abandonnés tous les travaux de cuir, la sellerie exceptée, et l'on voit sur les marchés d'Agadès des ouvrages élégans et pleins de délicatesse sortis de leurs mains. Quantité de petits ouvrages en bois, des coupes, des plats, des cuillers, témoignent, par l'élégance de leur forme et la richesse de leur ornementation, du goût des artisans de l'Aïr. Sur les marchés de la ville, on n'emploie pas, comme intermédiaires pour les échanges, l'argent ou les coquilles, mais bien le millet, le duka, et d'autres sortes de grains. La mosquée principale, celle dont le minaret indique de loin la ville d'Agadès, ne fut pas d'un accès facile pour le voyageur; cependant il obtint la faveur de voir de près ce minaret, qui est l'un des plus curieux spécimens d'architecture africaine. C'est une tour carrée et large de trente pieds environ à sa base, largeur qui décroît à mesure qu'elle s'élève, mais en conservant un léger gonflement au milieu de l'édifice, dont les côtés dessinent ainsi des lignes légèrement courbes. Elle peut avoir quatre-vingt-dix ou quatre-vingt-quinze pieds de hauteur; on la voit s'élancer de la terrasse formée par le toit peu élevé de la mosquée, à l'intérieur de laquelle quatre piliers massifs la supportent. Sept ouvertures, pratiquées sur chacun des côtés, lui donnent du jour. Cette immense construction est tout entière d'argile. Pour lui donner plus de solidité, on a disposé d'étage en étage treize rangées de poutres de palmier qui la traversent dans toute sa largeur et réunissent les murailles entre elles. L'extrémité de ces poutres ressort extérieurement de trois ou quatre pieds, ce qui augmente l'effet bizarre que produit le monument.

Après avoir bien visité Agadès et récolté une ample moisson de faits intéressans, le docteur Barth, muni des lettres de recommandation du sultan Abd-el-Kader, regagna, sous la protection de ses guides, Tintellust par le chemin qu'il avait déjà suivi. Dans cette ville, il retrouva ses compagnons, avec lesquels il ne tarda pas à reprendre le chemin du sud.

II. — LE TSAD.

La région dont le Tsad occupe le centre est habitée, dans la partie que traversèrent M. Barth et ses compagnons, par deux grandes races : la race des Kanuris, qui confine au rivage occidental du lac, et celle des Hausas, qui s'étend à l'ouest de celle-ci. Cette distinction est d'autant plus utile à

établir que ces races présentent entre elles de grandes différences morales et physiques, bien qu'également noires. Les Hausas sont gais, vifs, industrieux; leur langage, un des plus harmonieux et des plus flexibles de ceux qui se parlent dans l'intérieur de l'Afrique, est répandu bien au-delà de leurs limites. Les Kanuris sont indolens, tristes, grossiers; leurs femmes sont laides, plates, elles ont les narines ouvertes et les os saillans. Les premiers ont perdu leur indépendance; leurs sept royaumes ont été subjugués par cette race des Fellani, Fulbé, Fellatahs, Pulo, dont nous avons rencontré déjà les bandes envahissantes avec le docteur Baikie (1), que nous retrouvons ici, et dont il sera souvent question dans tout le reste de ce voyage. Tasawa, Katsena, Kano, Gober, où nous allons suivre l'expédition, étaient des royaumes hausas, et ne sont plus que des provinces fulbés. Au contraire les Kanuris, dont les deux principales provinces, le Kanem et le Bornu, sont réunies sous la même domination, ont réussi, non sans de grandes luttes, à échapper à la conquête des Fellani. C'est au sud du Bornu que se trouve l'Adamawa, acquisition récente des Fellani. Enfin nous ajouterons, pour éclairer de notre mieux le théâtre de l'expédition, que le Waday et le Bagirmi s'étendent, le premier au nord-est, le second au sud-est du Tsad; le Waday confine par l'ouest au Darfour, qui lui-même touche au Sennaar et rejoint ainsi les régions du Haut-Nil.

Nous avons laissé les trois voyageurs dans le midi de l'Aïr. Les retards apportés à leur marche par les interminables délais de leurs compagnons indigènes les retinrent longuement dans les environs de Tintellust, et ce fut seulement en janvier 1851 qu'ils traversèrent par un temps froid, où plus d'une fois le thermomètre tomba presque à zéro, le Tagama, dont les habitans, bien que musulmans, venaient leur proposer leurs femmes ou leurs sœurs en échange de quelque présent, puis le Damergu, province tributaire de l'Asben, dont elle est le grenier. La fertilité, les productions, les animaux de ce pays le rattachent pleinement au Soudan. Les girafes y sont en assez grand nombre pour que les naturels mangent la chair de cet animal. Arrivés à la station de Tagelel, les trois voyageurs songèrent à se séparer pour multiplier le résultat de leurs travaux. Richardson résolut de se diriger par Zinder, dans l'est, vers le Tsad; Overweg dut pénétrer dans l'ouest jusqu'à Gober et à Mariadi; entre eux, Barth prit au sud la direction de Katsena et de Kano. La capitale du Bornu, Kukawa, qui devait être le centre de leurs voyages dans le Soudan, ainsi que jadis elle l'avait été de ceux de Denham, Oudney et Clapperton, fut désignée comme lieu de rendez-vous général.

Barth et Overweg ne se séparèrent que vers Tasawa, qui est le chef-lieu d'une province du même nom placée sous la domination des Fellani. Du Tasawa, qui ne présente rien de très particulier, Barth poursuivit sa marche, sans quitter la caravane qu'il accompagnait depuis Tagelel, et entra dans la vaste cité de Katsena. C'est une ville à portes étroites, à longues murailles; les maisons y sont rares et entourées de champs en culture. Il en est ainsi de toutes les villes du Soudan : elles embrassent dans leur circonfé-

(1) Voyez la *Revue* du 1er août 1857.

rence des champs et de grands jardins, en sorte qu'une portion seulement de leur enceinte est peuplée. Katsena pourrait contenir cent mille âmes, elle n'en compte pas plus de sept ou huit mille. Il est vrai que, depuis son assujettissement aux Fellani, elle est considérablement déchue de son importance. M. Barth eut tout le loisir de se renseigner à ce sujet dans le séjour involontaire de plus d'un mois qu'il y fit. Le gouverneur le retint après le départ de sa caravane, fit des difficultés pour lui permettre de passer outre, et prétendit qu'il était nécessaire de prendre les ordres de son maître l'émir Al-Moumenim, sultan de Sokoto et suzerain de tout l'empire des Fellani. Au fond de cette mauvaise volonté à l'égard du voyageur, il y avait le désir d'en obtenir un présent supérieur à celui qui avait été offert. A ce moment, les Européens n'avaient plus que des ressources très bornées après leurs longues dépenses et les extorsions des Tawareks; d'ailleurs tout le bagage principal était resté aux mains de M. Richardson. Il fallut cependant que Barth se procurât un caftan, une veste, un tapis, un châle, et qu'il se dessaisît en outre d'une partie des remèdes que contenait sa petite pharmacie de voyage. Le gouverneur alors ne demandait plus que deux choses : une médecine pour augmenter sa vigueur virile et quelques fusées volantes, qu'il appelait médecine de guerre et jugeait propres à terrifier ses ennemis; mais à cet égard il ne put être satisfait, M. Barth ne portait ni fusées ni cantharides.

Le temps de ce séjour forcé, le voyageur le mit à profit pour étudier l'histoire de l'état jadis puissant et célèbre dont Katsena est la capitale; les documens de cette histoire sont d'autant plus rares que les Fellani les détruisirent pour la plupart après leur conquête, dans l'intention d'anéantir les souvenirs nationaux. Toutefois le savant voyageur put reconnaître que l'état de Katsena remonte au commencement du VIIe siècle de l'hégire, c'est-à-dire au milieu environ du XIIIe siècle de notre ère; trois cents ans plus tard, l'islamisme y pénétra. Après une période de prospérité, le Katsena tomba sous la dépendance du Bornu; ses princes durent un tribut de cent esclaves au chef de cet état à leur avénement. Son commerce toutefois resta florissant, la fertilité de son sol et sa belle situation géographique sur la ligne de partage des eaux du Tsad et du Niger étaient pour lui un gage de bien-être, quand, au commencement de ce siècle, en 1807, les Fellani l'envahirent. L'action exercée par ces conquérans a été très diverse, selon les parties du Soudan dans lesquelles ils se sont établis : dans les pays sauvages et païens, ils ont apporté une civilisation relative; dans les états musulmans au contraire, ils ont exercé une influence généralement funeste; il en a été ainsi pour Katsena. Kano, située à trente ou trente-cinq lieues dans le sud-est, et qui, avant d'être une des principales villes de l'empire fellani, était le chef-lieu d'un état hausa, a été beaucoup plus heureuse. Sa prospérité commerciale, favorisée par une position géographique non moins avantageuse que celle de sa voisine, n'a cessé de se développer : la vie et la richesse, en se retirant de Katsena, se sont en partie reportées vers elle; aussi sa population, son activité, son industrie, l'extension donnée à l'écoulement de ses produits la maintiennent au premier rang entre les villes les plus riches du Soudan. Les Européens, dans l'orgueil d'ailleurs assez légitime de leur civilisation, se sont longtemps imaginé qu'au milieu de cette terre des noirs où

végètent tant de races dégradées, il n'y avait que misère et barbarie, et lorsqu'au commencement des temps modernes Léon l'Africain, lorsqu'à une époque contemporaine notre compatriote Caillié vinrent nous raconter les merveilles de Timbuktu, on cria à l'exagération, tout au moins on crut à une exception. On se trompait : Oudney et Clapperton nous ont déjà fait revenir de notre erreur, et ce ne sera pas un des moindres résultats du voyage de M. Barth et de ses compagnons que d'avoir déroulé sous nos yeux le tableau des sociétés africaines, dont quelques-unes, actives, turbulentes, industrieuses, sont bien moins éloignées de la civilisation que nous ne l'avions cru. Timbuktu même n'est pas une ville de premier ordre; il y en a de plus populeuses, de plus commerçantes, de plus riches, et à ce triple titre Kano lui est bien supérieure.

Lorsque, délivré enfin des dangereuses importunités de son hôte de Katsena, le docteur Barth put se remettre en chemin, il arriva aux portes de Kano à travers un pays de toute beauté, alternativement couvert de bois épais et de larges cultures : des villages serrés l'un contre l'autre de chaque côté de la route, des piétons, des cavaliers, un mouvement ininterrompu, annonçaient l'approche d'une grande ville. Dès le lendemain de son arrivée, le voyageur, monté sur son petit cheval, fit, accompagné d'un guide, une longue promenade à travers les quartiers et les marchés; du haut de sa selle, il dominait les cours intérieures des maisons, car les murailles ne sont pas hautes, et la vie publique et privée des habitans se déroulait tout entière sous ses yeux. « C'est, dit-il, le tableau le plus animé d'un petit monde bien différent dans sa forme extérieure de tout ce que l'on voit dans les villes d'Europe, et qui néanmoins n'en diffère pas beaucoup par le fond. » C'étaient des rangées de boutiques abondamment approvisionnées, où se mêlaient et se pressaient des acheteurs et des vendeurs, de visages, de teint, de costumes variés, tous âpres au gain et s'efforçant de se tromper l'un l'autre; sous un auvent, une foule d'esclaves entassés demi-nus, alignés comme du bétail, jetant des regards désespérés sur les acheteurs. Un riche gouverneur vêtu de soie s'avance sur un cheval fougueux, suivi d'une troupe d'esclaves insolens; riches et pauvres se coudoient. Ici un riche cottage; là, dans une cour ombragée par un arbre, une matrone drapée dans une belle robe de coton noir s'occupe à préparer le repas et presse ses esclaves femelles, tandis que des enfans tout nus sur le sable jouent avec des animaux; des écuelles de bois bien propres sont rangées dans un coin. Plus loin, une fille parée d'une façon qui attire l'œil, avec de nombreux colliers autour du cou, les cheveux capricieusement arrangés et surmontés d'un diadème, une robe de couleur tranchante et traînant sur le sable, provoque avec un rire lascif les passans, tandis qu'à deux pas de là un malheureux se traîne rongé d'ulcères ou d'éléphantiasis.

La population libre de Kano est estimée par M. Barth à trente mille âmes; le chiffre en est doublé de janvier en avril, dans la période d'activité commerciale, par les étrangers, qui y affluent de très loin, et le nombre des esclaves peut être de quatre mille environ; il est en général beaucoup moins considérable dans les villes que dans les campagnes. Les Fellani, après avoir assujetti Kano, s'y sont logés dans un quartier à part; ils se sont adjugé les

emplois politiques et administratifs, plus une partie du territoire, mais ils ont laissé à la population indigène sa liberté et la faculté de s'enrichir par le commerce. L'étendue de la ville est considérable et tout à fait hors de proportion avec le chiffre de ses habitans à cause des champs et des cultures qui entourent les maisons. Celles-ci sont bâties en argile, de forme carrée, avec un seul étage surmonté d'une terrasse; elles ont toutes une cour rectangulaire entourée de murs dont l'élévation ne met pas leur intérieur à l'abri de la curiosité des passans. Il y a aussi des huttes circulaires composées d'un simple rez-de-chaussée et couvertes d'un toit de chaume conique. Au beau milieu de la ville se trouve une grande lagune malsaine à laquelle les habitans n'ont pas l'air de prendre garde, bien que son dessèchement dût certainement exercer une heureuse influence sur leur santé. La principale industrie de Kano consiste dans le tissage du coton et la teinture; cette ville exporte les robes qu'elle fabrique et qu'elle colore avec l'indigo à Murzuk, Ghat, Tripoli, Timbuktu, et jusqu'à la côte d'Arguin. Elle en fournit le Bornu malgré sa production indigène, le Igbira et le Igbo (1); enfin elle a envahi l'Adamawa et ne s'est trouvée arrêtée que par la nudité complète des hommes tout à fait sauvages qui habitent au-delà de ce pays. Les Européens ont souvent parlé des belles étoffes de coton teint de Timbuktu : on croyait qu'elles y étaient des produits indigènes; c'était une erreur : elles y viennent de Kano par Ghat, et font cet immense détour parce que la route directe est trop dangereuse. Cette exportation est estimée au minimum par M. Barth à trois cents charges de chameaux par an. Outre ces étoffes, on fait encore à Kano de jolis ouvrages de cuir, des sacs de forme et de dessin très élégans teints en rouge avec un végétal, des sandales qui s'exportent jusque dans le nord de l'Afrique. Le commerce des esclaves y est très actif, et si jamais les Anglais ou d'autres Européens s'installent dans cette partie de l'Afrique, ils auront fort à faire pour empêcher la traite, il est même bien à craindre que le sentiment d'humanité qui s'oppose à ce triste trafic ne soit un des plus grands obstacles à l'établissement de leur influence sur les indigènes. Kano s'enrichit encore comme entrepositaire du commerce que font autour d'elle les pays circonvoisins : les caravanes qui portent le cuivre du Waday, le sel, l'ivoire, le natron, ce sel de soude si abondant aux environs du Tsad, passent par ses murs. Ce n'est pas avec les noirs, les Arabes et les Berbères seulement que cette ville est en relations de commerce. Les Américains, ces marchands toujours à l'affût des bonnes entreprises, entretiennent depuis bien longtemps un commerce d'échanges par intermédiaires avec les états du Soudan tout aussi bien qu'avec les peuplades de l'Afrique australe, et ils paient le natron, l'ivoire, le coton et les esclaves, qui sont un des principaux objets de leur trafic, avec des rasoirs, des mauvaises lames de sabres, des couteaux, des ciseaux, des aiguilles, des miroirs.

Le gouverneur fellani de Kano est un des plus puissans entre les douze grands vassaux de l'émir suzerain de Sokoto. Toutefois son autorité n'est pas absolue : on peut appeler de ses jugemens à Sokoto. Il est vrai que c'est là un recours tout à fait illusoire par l'impossibilité d'en profiter à cause de la

(1) Pays du Niger visités par le docteur Baikie.

distance; mais le gouverneur est en outre entouré d'un conseil qu'il doit consulter dans les circonstances importantes. Les campagnes qui avoisinent la ville et qui l'alimentent d'indigo et de coton sont fertiles et bien cultivées; on les appelle le jardin de l'Afrique centrale. Les esclaves y sont très nombreux, mais là, ainsi que dans les autres états du Soudan et en général dans tous les pays musulmans, on les traite avec beaucoup de douceur.

Les embarras financiers furent le plus grave souci de M. Barth pendant son séjour à Kano; toutefois il était parvenu à contracter quelques emprunts auprès des gens de sa caravane ou des amis noirs qu'il s'était créés dans le pays, et il avait eu bien soin de tenir en réserve les présens destinés au puissant gouverneur de Kano et à son frère, vizir et premier dignitaire de sa cour, afin d'échapper aux difficultés qui l'avaient arrêté à Katsena. Il offrit au premier une sorte de burnous noir orné de broderies de soie et d'or, plus un bonnet rouge, un châle blanc avec une belle bordure rouge, une pièce de mousseline blanche, de l'huile de rose, une livre de clous de girofle, du benjoin, un rasoir, des ciseaux, un petit couteau fermant, un grand miroir, et le vizir reçut un présent à peu près semblable. On voit qu'il ne faut pas se présenter les mains vides devant les majestés africaines. Libre de poursuivre sa route, et guéri à peu près d'une fièvre persistante dont il avait longtemps souffert, le voyageur continua sa route de l'ouest à l'est, vers le Bornu et la ville capitale Kukawa, où les anciennes relations du souverain avec Oudney, Denham et Clapperton promettaient à l'expédition anglo-germaine une réception amicale. Barth avait franchi à Gummel la frontière du Bornu, traversé la province, la ville importante de Mashena, et accompli une grande partie de son itinéraire, quand il reçut la douloureuse nouvelle de la mort de M. Richardson.

Celui-ci, parti du Damergu au milieu de janvier, comme ses compagnons, avait atteint Zinder, ville de dix mille âmes, située à l'est de Tasawa et dépendante du Bornu. De là il dirigea ses bagages sur Kukawa, dont, à cause de l'affaiblissement déjà sensible de ses forces, il ne put prendre le chemin qu'après un mois de repos. Il voyageait à cheval, et les alternatives de chaleur brûlante dans le jour et de froid assez vif pendant la nuit étaient très préjudiciables à sa santé. Il changea de monture, troqua son cheval, qui le fatiguait, contre un chameau, se traita à sa guise, en prenant quelques médecines, sans connaissance exacte ni de sa maladie ni des remèdes qui pouvaient lui convenir, et poursuivit sa route; mais de station en station il était plus malade et plus épuisé. Arrivé au village de Ngurutuwa, à quelques journées seulement de la capitale du Bornu, il se sentit à bout de forces et comprit qu'il n'irait pas plus loin. Il fit dresser sa tente, se coucha, et dit à son serviteur qu'il allait mourir. En effet, trois jours après, dans la nuit du 4 mars 1851, il rendait le dernier soupir. Lorsque M. Barth reçut cette triste nouvelle, il prit aussitôt la route de Ngurutuwa. Il trouva la tombe de Richardson placée à l'ombre d'un grand arbre et entourée d'une haie vive. Les naturels savaient qu'un chrétien était enterré là; ils étaient pleins de respect, et Barth fit quelques petits présens à l'un d'entre eux qui promit de prendre soin du tombeau de l'*homme blanc*.

Ce fut l'esprit plein des graves réflexions causées par ce douloureux épi-

sode que Barth atteignit Kukawa, bien résolu à conduire jusqu'au bout son entreprise malgré les dangers trop évidens qu'elle présentait. Overweg ne tarda pas à le rejoindre après avoir traversé la ville jadis illustre de Gober et le pays en partie sauvage de Mariadi, où quelques tribus païennes ont réussi, par leur courage et leur opiniâtreté, à échapper à la domination des Fellani. Il montra la même fermeté. Les deux compatriotes furent reçus avec une grande bienveillance par le cheik de Bornu et par son vizir; les relations d'amitié entamées jadis par l'expédition de 1825 furent reprises, et un traité de commerce avec la Grande-Bretagne fut signé. Toutefois une cause de dissentiment se glissa au milieu de ce bon accord : le cheik avait retenu les bagages de Richardson, parmi lesquels se trouvaient les subsides et toutes les ressources de l'expédition; il en avait fait dresser un très exact inventaire, mais il refusait de rien restituer, et éludait toutes les réclamations des deux voyageurs. Ce ne fut qu'après de nombreuses démarches que ceux-ci purent rentrer en possession de leur bien, encore y en eut-il une partie notable qui dut être abandonnée. La montre de Richardson avait surtout tenté le cheik; il en parait sa ceinture, ne la quittait ni jour ni nuit, et le vizir fit entendre à M. Barth qu'il ferait sagement de ne pas la réclamer. A part ce nuage, la réception faite aux voyageurs fut, comme nous l'avons dit, très bienveillante. Ils eurent la jouissance d'une maison spéciale, destinée à servir de séjour aux envoyés et aux voyageurs futurs de l'Angleterre. Les habitans montrèrent envers eux beaucoup de cordialité, et Barth put se créer un grand nombre d'amis, dont les entretiens lui fournirent, selon son usage, de précieux renseignemens. Au nombre des plus intimes se trouvait le vizir Haj-Beshir, ministre favori du cheik Omar et après lui le plus important personnage du Bornu. Ce n'était pas un ministre intègre et de vertus accomplies : il était peu courageux, peu actif, très intéressé, et généralement détesté des courtisans, qu'il s'aliénait sans mesure par ses abus de pouvoir. Sa passion dominante était celle des femmes; son harem, qui n'en contenait pas moins de trois ou quatre cents, était une sorte de musée ethnologique, tant il contenait de filles de tribus et de pays divers. Haj-Beshir avait jusqu'à une Circassienne, et ce n'était pas de celle-là qu'il était le moins fier. M. Barth, qu'il écoutait fort volontiers, car il avait aussi des qualités, et entre autres celle d'aimer à s'instruire, lui remontrait souvent qu'il devrait mieux protéger les frontières septentrionales du Bornu contre les Tawareks, dont les bandes déprédatrices s'avançaient jusqu'aux bords du Tsad. Le voyageur tâchait en outre de lui donner quelques leçons d'économie politique ou d'administration. Le ministre convenait de l'utilité des avis, de la justesse des observations de son ami européen, et s'engageait à faire de son mieux; mais il ne tardait pas à retomber dans son indolence, et il lui en coûta cher. Il perdit d'un coup sa place et ses femmes, et périt peu après misérablement. Cette catastrophe eut lieu en 1853. Un frère du cheik Omar, du nom d'Abd-el-Rahman, se révolta. Omar, expulsé un instant, reprit ensuite le dessus : il rentra dans Kukawa, tua son frère et se ressaisit du pouvoir; mais dans la lutte le pauvre vizir avait été pris par ses ennemis, qui lui avaient tranché la tête.

L'histoire du Bornu, à laquelle M. Barth a consacré de très profondes

études, est loin de manquer d'intérêt, et, par plus d'une étrange analogie avec certains faits de nos histoires européennes, elle atteste une fois de plus combien il est vrai que, dans des pays bien différens, sous les formes extérieures les plus diverses, les hommes sont au fond partout les mêmes. Cette histoire nous offre la succession de trois dynasties. La première, celle des Kanuris, s'établit primitivement dans le Kanem, la province la plus septentrionale du Bornu; elle subsista sans bruit et sans gloire jusqu'à ce que, au commencement du XIIe siècle, un de ses princes répandit au loin, sous l'impulsion de l'islamisme, sa puissance et sa renommée. L'élément aristocratique, représenté par douze grands officiers, prit de trop grands développemens, et, après des alternatives de grandeur et de misère, la dynastie des Kanuris s'éteignit à la fin du XIVe siècle, dans les troubles et les régicides. Elle fut remplacée par celle des Bulala, dont le souverain Ali-Dunamami a été la plus grande illustration, et qui se maintint puissante et respectée jusqu'à la fin du dernier siècle; mais quand les Fellani, s'avançant en conquérans du fond des régions de l'ouest, vinrent frapper aux frontières du Bornu, elle n'avait plus l'énergie nécessaire pour résister à ces envahisseurs. Sous le roi Ali, qui mourut en 1793, et dont la principale illustration est d'avoir laissé trois cents fils, l'armée presque entière avait été exterminée dans une expédition désastreuse contre le Mandara. Aussi, lorsqu'en 1808, sous son successeur Ahmed, les Fellani envahirent le Bornu, l'indépendance de cet état était gravement menacée. Déjà l'une des capitales de l'empire était tombée au pouvoir des conquérans, quand un simple sujet, Mohammed-el-Amin-el-Kanemi, réunit autour de lui quelques aventuriers et quelques patriotes, et parvint à les arrêter. Libérateur de son pays, il joua à l'égard du prince le rôle d'un Guise ou d'un Héristal : il lui laissa les honneurs et garda la puissance. Dunama, fils et successeur d'Ahmed, tenta en vain de se défaire par l'assassinat de son redoutable sujet; il voulut ensuite échapper par la fuite à cette tutelle et changer de séjour. Mohammed l'arrêta, le ramena dans sa capitale et le déposa. Il ne prit cependant pas la dignité royale; il en disposa en faveur d'un oncle du roi déchu; bientôt il déposa celui-ci à son tour, restaura Dunama, puis à sa mort il lui donna pour successeur Ibrahim, un de ses frères. Tandis que ces fantômes de souverains végétaient sans pouvoir, lui-même bâtissait, non loin du Tsad, une ville qui, du nom d'une espèce de *baobab*, a pris le nom de Kuka ou de Kukawa, et qui est la capitale actuelle du Bornu; en même temps, dans des guerres avec le Bagirmi et le Waday, il s'efforça de ressaisir les provinces que le Bornu avait autrefois possédées. En 1826, il fut battu par le sultan Bello, chef de l'empire des Fellani, et il mourut neuf ans après, choisissant Omar pour successeur entre ses quarante-trois fils. Celui-ci a complété la révolution commencée par son père : aux faibles représentans de la dynastie des Bulala, il a substitué la dynastie des Kanemis, sans daigner cependant prendre le titre de sultan; on l'appelle simplement le cheik Omar. C'est un prince de peu d'énergie, et il est possible que d'ici à quelques années de nouvelles révolutions intestines ensanglantent le Bornu.

Au sud et près de sa résidence de Kukawa, Omar a, non loin du Tsad, un autre séjour favori où il passe une partie de l'année. C'est en l'accompagnant

à cette résidence, qui porte le nom de Ngornu, que M. Barth eut la première occasion de voir le lac. Dans une excursion qui dura de trois à quatre jours, il en suivit les bords, qui ne sont qu'une longue série de marécages peuplés d'éléphans et d'hippopotames; la grande eau, qui n'a guère plus d'une ou deux brasses de profondeur, ne se trouve qu'à quelque distance de terre. A l'intérieur du lac existe tout un archipel d'îles basses et sablonneuses qui, dans la saison sèche, se rejoignent, se couvrent de hautes herbes et forment d'immenses pâturages. Elles sont habitées par une race d'hommes particuliers qui non-seulement ont conservé dans cette retraite une sorte d'indépendance, mais encore exercent des pirateries sur tous les rivages, excepté sur celui de la province de Kanem, avec les habitans de laquelle ils entretiennent des relations de commerce et d'amitié. On appelle ces hommes Jedinas ou Buddumas. Barth en vit plusieurs : ils sont de grande taille, beaux, bien faits, de visage intelligent; ils se couvrent simplement d'un tablier de cuir, et ils portent au cou un collier de perles blanches qui, joint à l'éclat d'ivoire de leurs dents, fait un agréable contraste avec leur peau noire comme du jais. Pour naviguer sur le lac, ils se servent de barques formées de petites planches reliées entre elles par des cordes, et dont les interstices sont bouchés avec de la mousse; elles peuvent contenir une douzaine d'hommes. Le lac est élevé de huit cent trente pieds au-dessus de la mer; l'époque de son plus large débordement est fin octobre et novembre. Ses eaux sont douces et nourrissent plusieurs variétés de crocodiles; il est très poissonneux, ainsi que les *komadugus* et cours d'eau qui s'y déversent. Enfin sur ses bords MM. Overweg et Barth purent s'offrir le luxe de la soupe à la tortue.

L'occasion d'une autre excursion bien plus considérable et plus importante ne tarda pas à être offerte à M. Barth : des envoyés du gouverneur fellani de l'Adamawa étaient venus présenter au cheik des réclamations relatives à un territoire en litige; ils repartaient pour Yola, capitale de leur pays, en compagnie d'un officier d'Omar chargé à son tour d'exposer au gouverneur les prétentions de son maître. La longue guerre entre les Fellani et les Bornouans était enfin apaisée : les premiers semblaient avoir renoncé à la conquête d'un pays énergiquement défendu, mais la bonne intelligence n'était pas pour cela pleinement rétablie, et Barth ne l'éprouva que trop. La région méridionale du Bornu, laquelle confine à l'Adamawa, est aride et triste. Des hommes d'une race particulière habitent la frontière; on les appelle Shuwas : ce sont des Arabes qui, s'avançant graduellement de l'est par le Darfur, le Waday et le Bagirmi, ont pénétré jusque-là et s'y sont établis depuis plusieurs siècles sans se mêler aux peuplades qui les entourent. Les mœurs et le langage de leurs ancêtres se sont conservés plus purs au milieu d'eux que chez les Arabes nomades de l'Afrique. Ils sont puissans, car ils peuvent mettre sur pied jusqu'à vingt mille hommes de cavalerie légère, et, bien que nominalement sujets du Bornu, ils vivent en fort bonne intelligence avec les Fellani. Près d'eux, dans la région marécageuse qui précède les premières hauteurs de l'Adamawa, se trouvent quelques tribus païennes misérables, végétant dans des huttes dont l'ouverture n'a pas plus d'un pied de haut, et dans lesquelles on s'introduit en rampant. Ces pauvres gens sont

de mœurs assez douces, mais d'un caractère d'autant plus sauvage que les Fellani et les Bornouans les pillent également et les emmènent par grands troupeaux en esclavage.

Du Bornu à l'Adamawa, le climat et la configuration du sol changent entièrement : à des plaines basses et coupées par des *komadugus*, grands déversoirs naturels des cours d'eau, recevant leur trop plein dans la saison des pluies et leur rendant à la saison sèche les eaux qu'ils tenaient en réserve, succède une région montagneuse très fertile et arrosée par le Faro et le Binué, ces deux rivières considérables qui, après s'être réunies, vont grossir le Niger, et que nous avons déjà en partie suivies avec la *Pleiad* (1). Par un heureux hasard, Barth allait les traverser juste à leur confluent. Il en avait entendu vanter la largeur par les naturels, mais ses prévisions furent bien dépassées. Au-delà de la chaîne de montagnes qui est la limite septentrionale de l'Adamawa s'ouvre une région plate où se dressent seulement çà et là, d'une façon inattendue et bizarre, quelques pics isolés : c'est là que le Binué (mère des eaux, telle est la signification de son nom) coule entre une berge élevée de trente pieds qu'il dépasse et recouvre dans ses grands débordemens et une rive plate qui devient alors un lac à perte de vue ; de nombreux et larges marécages attestent ces inondations périodiques. C'est en septembre que les eaux commencent à monter. M. Barth passa les deux rivières en juin et les revit en juillet : le Binué avait alors deux cent cinquante mètres de large et une profondeur moyenne de onze pieds ; le Faro, beaucoup plus rapide, se répandait sur un lit de cent cinquante mètres, mais avec deux ou trois pieds seulement de profondeur. Le premier vient du sud-est et doit prendre sa source à une grande distance, car les indigènes ne savent rien de son origine ; le second sort, à ce que disent les natifs, d'un groupe de montagnes situées à sept journées de marche, et qu'on appelle les monts Lebul ; puis il coule au pied de l'Alantica, groupe montagneux habité par des tribus païennes, et dont les sommets n'atteignent pas moins de neuf mille pieds. M. Barth les avait presque constamment en vue pendant son itinéraire jusqu'à Yola. Les deux rivières, après leur réunion, arrosent le pied d'une autre grande montagne, le Bagelé, qui n'est plus qu'une île à l'époque des inondations. Le Faro ne rendra jamais de grands services à cause de son impétuosité et de son peu de profondeur ; nous avons vu qu'il n'en est pas de même du Binué : c'est l'artère destinée à porter le commerce européen dans le cœur du Soudan, le grand chemin futur de l'Afrique centrale, sans que désormais il y ait à redouter ni les fatigues du désert ni les déprédations des Tawareks. Nous savons déjà qu'il conduit jusqu'auprès de Yola ; est-il navigable beaucoup plus loin dans l'est? C'est ce que M. le docteur Baikie, que l'Angleterre vient de mettre à la tête d'une seconde expédition dirigée sur cette rivière, nous dira peut-être à son retour.

Les moyens de navigation employés par les naturels sur ces grands cours d'eau sont tout à fait primitifs : ils consistent en troncs d'arbres creusés, longs de vingt-cinq à trente pieds, hauts d'un pied seulement, et larges de seize pouces. C'est sur trois de ces barques informes que M. Barth et ses

(1) Voyez la *Revue* du 1er août 1857.

compagnons de voyage durent traverser les quatre cents mètres d'eau qui leur barraient le passage; quant aux chevaux et aux chameaux, ils passèrent à la nage, non sans courir de grands risques de se noyer, surtout les chameaux. Les rivières franchies, il n'y avait plus que trois petites marches pour atteindre Yola.

Dans cette ville, la bienveillance du cheik de Bornu et la présence d'un officier de ce souverain furent pour M. Barth une très mauvaise recommandation. Toutefois le gouverneur ne montra pas d'abord de trop mauvaises dispositions : il consentit à recevoir le voyageur, et lui donna audience dans une salle de son palais d'argile, assis entre deux larges piliers carrés sous une lourde charpente, et ayant à ses côtés son frère, un des principaux personnages de l'état. M. Barth, après les salutations d'usage, lui remit la lettre d'introduction du cheik Omar, qui le présentait comme un chrétien pieux et instruit voyageant pour admirer les œuvres du Tout-Puissant, et qui avait entendu raconter des merveilles de l'Adamawa. Le gouverneur lut la lettre, et la tendit sans rien dire à son frère. Alors l'officier de Bornu présenta ses lettres à son tour. A peine celles-ci furent-elles lues, que le gouverneur entra dans le plus violent accès de colère; il adressa des reproches à l'officier, lui dit que les réclamations de son maître étaient injustes, et que si le cheik voulait la guerre, il était prêt. Puis sa colère se tourna contre le chrétien, qu'il accusa d'avoir des motifs autres que ceux qu'il avouait pour venir en Adamawa. Enfin, après deux heures de discussion relative aux frontières, l'ambassade fut congédiée. Le lendemain même, M. Barth reçut l'ordre de repartir de Yola et de l'Adamawa, sous prétexte qu'il n'avait pas pour y venir l'autorisation de l'émir de Sokoto. Le personnage chargé de remplir cette mission auprès du voyageur ajouta qu'une lettre du sultan de Stamboul, ou même de son propre souverain, l'aurait beaucoup mieux servi que la recommandation malencontreuse du cheik de Bornu. Enfin, en le quittant, il lui insinua que le gouverneur serait, malgré la dureté de son procédé, disposé à lui faire quelques présens et à recevoir en échange ceux qui pouvaient lui être destinés; mais M. Barth montra une grande fermeté : il répondit qu'il était venu comme ambassadeur d'une puissance lointaine, et non comme un marchand pour faire du commerce, et quoique très souffrant d'une fièvre violente, et pouvant à peine se tenir à cheval, il fit ses préparatifs de départ. Installé sur sa selle, les pieds dans ses larges étriers, il se mit en chemin; deux fois il tomba en défaillance; mais sa force de volonté, la quinine à large dose et la vigueur de son tempérament surmontèrent le mal. Les habitans le suivaient en foule, lui demandant des charmes et des talismans. Beaucoup de ces pauvres gens, convertis depuis peu à l'islamisme, ne faisaient pas de distinction entre un chrétien et un musulman, et lui demandaient sa bénédiction. Ses chameaux, les premiers qu'on eût encore vus à Yola, excitaient une grande admiration, et des femmes passaient sous leur cou pour en être bénies, les regardant comme des animaux sacrés. Yola est une ville ouverte, de création récente, contenant environ douze mille habitans. Ses huttes, faites de roseaux et couvertes de chaume, sont entourées de champs cultivés; la maison du gouverneur et de son frère seules sont en argile. Cette ville a trois milles de long de l'est à

l'ouest, et la plaine marécageuse dans laquelle elle s'étend est inondée dans la saison des grandes pluies. Ce sont les conquérans fellani qui l'ont bâtie, et son nom n'est autre que celui d'un des principaux quartiers de Kano. L'ancienne capitale du pays, sur laquelle Denham avait obtenu quelques renseignemens, était Gurin. Le nom d'Adamawa aussi est nouveau : la province qui le porte et qui l'a pris de son conquérant fellani, il y a trente ou quarante ans, s'appelait primitivement Fumbina. C'était un état païen fondé sur les ruines d'états plus petits, dont le plus important était le Kokomi ; sa soumission aux Fellani n'est pas complète, et il y a dans les montagnes plusieurs tribus païennes toujours en guerre avec les conquérans auxquelles elles ont résisté jusqu'ici avec succès. Le commerce et l'industrie sont peu développés dans l'Adamawa : c'est avant tout un pays agricole ; il est un des plus beaux et des plus fertiles de l'Afrique centrale, accidenté, bien arrosé; le sorgho, qui en est la principale céréale, atteint jusqu'à dix pieds; on y cultive le coton, mais non l'indigo. Les Fellani ont établi dans toute la contrée l'esclavage sur une immense échelle : les riches propriétaires comptent leurs esclaves par milliers, et l'on trouve dans le voisinage des villes de grands villages autour desquels ceux-ci cultivent le sol et élèvent du bétail au profit de leurs maîtres; ils ont des surveillans, des chefs, et partent souvent en bandes pour faire des chasses ou *ghazzias*, et recruter de nouveaux esclaves sur les territoires païens. Parmi les animaux domestiques se remarque une espèce de bœufs gris, et hauts de trois pieds. Les éléphans, les rhinocéros, les bœufs sauvages, peuplent les forêts de l'Adamawa; dans les eaux du Binué et de ses affluens, on trouve un cétacé appelé *ayu*, qui est une espèce de lamentin; enfin M. Barth apprit que dans les montagnes il y a des mines de fer.

Le retour du voyageur au Bornu ne s'effectua pas sans péril : l'escorte de Fellani qui l'avait rendu redoutable aux populations inoffensives l'avait par compensation protégé contre l'agression des bandes qui dévastent la frontière des deux états; toutefois sa prudence, et, comme il le dit, sa bonne fortune le préservèrent de tout malheur, et il rentra dans Kukawa, affaibli seulement par la fièvre dont il avait pris le germe au passage du Binué, et qui l'avait durement éprouvé dans son court séjour à Yola. Des marchandises pour la valeur de 100 livres sterling étaient arrivées d'Angleterre sur ces entrefaites : il les vendit, de concert avec Overweg, pour acquitter les dettes pressantes contractées depuis plusieurs mois par l'expédition; mais cette vente ne se fit pas sans une grande perte, parce que les voyageurs étaient pressés d'argent. Or les affaires au Bornu se traitent à deux et trois mois, et le paiement se fait habituellement en esclaves, denrée que des Européens ne pouvaient accepter.

Réunis, MM. Barth et Overweg entreprirent, dans la région qui borne le Tsad au nord, un voyage destiné à compléter une grande reconnaissance accomplie par ce dernier avec le bateau anglais à travers le lac, et dont malheureusement les notes sont demeurées incomplètes par suite de la mort du jeune voyageur. Les deux Allemands se mirent en route vers le milieu de septembre 1851 pour rejoindre la bande turbulente qui devait les guider et leur servir d'escorte : c'est ainsi qu'une excursion faisait suite à l'autre, et que toutes les circonstances étaient mises à profit. Les pays qui de Kukawa re-

montent vers le nord et s'étendent sur le bord occidental du Tsad sont riches et fertiles, sans toutefois offrir les points de vue pittoresques et les paysages variés de l'Adamawa. En certains endroits, les figues, les dattes, les raisins, y croissent en abondance; le *gerreah* est un arbre de la famille des mimosas, dont le fruit, assez semblable à celui du tamarin, combat efficacement la dyssenterie. Avec la graine d'un autre arbre, le *kreb*, on fait en plusieurs contrées un plat succulent qui, dit M. Barth, n'a d'autre inconvénient que d'exiger beaucoup de beurre. Le sorgho n'a pas moins de quinze pieds de haut. Les nombreux komadugus auxquels les débordemens périodiques du lac donnent naissance fournissent des quantités de poissons considérables que les naturels font sécher, et qui forment un objet de commerce assez important. Toutefois le natron que produisent les bords du lac, et le sel extrait des cendres lessivées du *capparis sodata*, sont la principale ressource de la contrée. Le sol et le climat ne sont pas moins favorables aux animaux qu'aux plantes. Un jour les voyageurs firent la rencontre de tout un troupeau d'éléphans qui s'avançaient lentement, en bon ordre comme une armée; sur le front marchaient les mâles, reconnaissables à leur taille; cinq d'une grosseur énorme dirigeaient la marche; à peu de distance suivaient les jeunes et les femelles. Un de ces animaux sentit les voyageurs, et aussitôt plusieurs éléphans soulevèrent avec leur trompe des flots de poussière. Ils n'étaient pas moins de quatre-vingt-seize. Les autruches, les gazelles, se montraient en grand nombre; le soir on entendait les rugissemens des lions et d'autres bêtes féroces. Une pauvre jeune fille, de la race des Buddumas, qui avait été enlevée pour les plaisirs du vizir Haj-Beshir, car l'escorte des voyageurs avait reçu ordre de ne pas oublier son musée ethnologique, s'échappa une nuit; le lendemain, en la cherchant, on ne trouva que ses vêtemens en lambeaux, les bêtes féroces l'avaient dévorée. Dans une des marches précédentes, en approchant d'un *gerreah* touffu, les voyageurs s'étaient trouvés en face d'un serpent long de dix-huit pieds sept pouces et de cinq pouces de diamètre; l'animal était suspendu aux branches de l'arbre; plusieurs coups de fusil l'abattirent, on lui coupa la tête, et les nègres l'ouvrirent pour en extraire la graisse, qu'ils disent être excellente. Il va sans dire que les insectes abondent, et les riches herbages qui sollicitent au repos sont couverts de scorpions dont la piqûre est loin d'être sans danger. Au Musgu, dans une excursion postérieure à celle-ci, Barth, piqué au bras par un de ces insectes, fut deux jours comme paralysé. L'expédition se poursuivait ainsi avec grand profit; elle avait contourné tout le rivage septentrional du lac, à une distance très peu considérable de ses bords, et déjà elle atteignait la région où le Kanem confine au Waday, quand une attaque subite des tribus belliqueuses au milieu desquelles elle s'était engagée la força de rétrograder. Il y eut un combat dans lequel Barth remplit vaillamment le devoir d'officier et de soldat, tandis qu'Overweg s'employait à panser les blessures; mais, il faut l'avouer, malgré le secours de leurs auxiliaires européens, les Sliman, mercenaires au service du Bornu, furent battus, la tente de Barth fut prise, et les voyageurs perdirent une partie de leurs provisions et de leurs bagages. A la suite de cet échec il fallut battre en retraite, et la troupe, reprenant en partie les chemins qu'elle avait déjà suivis, rentra le 14 novembre à Kukawa.

L'occasion d'une autre excursion non moins importante ne tarda pas à se présenter. Au sud-ouest de Kukawa s'étend le Mandara, province montagneuse, dépendante du Bornu et assez connue par la relation de Denham, qui l'a jadis visitée. Le chef de cette province avait refusé son tribut d'esclaves, et le cheik se proposait de marcher en personne contre le rebelle avec son fidèle vizir et son *serkin-karfi*, sorte de chef de police, qui était le troisième dignitaire de l'état. Celui-ci, nommé Lamino, était un singulier personnage, d'une corpulence énorme, très dur de caractère, énergique, fort utile à son maître, et qui, en dépit de ses apparences et de ses habitudes peu sentimentales, aimait uniquement une de ses femmes, se plaisait à causer d'amour, et répétait à nos voyageurs qu'un amour partagé est le plus grand bien sur terre. Les chefs, convoqués par le cheik et stimulés par l'espoir du butin, étaient accourus, suivis de leurs hommes de guerre et accompagnés d'une portion de leur harem, dont ils ne se séparent jamais complétement; le cheik était suivi de douze femmes, et le vizir en avait huit pour sa part dans cette expédition. Quant à Lamino, il n'emmenait que sa chère favorite. Les deux Européens furent autorisés à se joindre à l'armée, et l'on se mit en marche dans la direction du sud. Les régions du Bornu méridional sont riches en plantations de coton; ce précieux végétal abonde dans toutes les parties du Soudan. Les huttes se font remarquer par l'élévation particulière de leurs toits coniques. Des figuiers et de nombreuses variétés d'arbres embellissent le paysage; il y en a de gigantesques : le feuillage d'une espèce de caoutchouc n'a pas moins de soixante-dix à quatre-vingts pieds de diamètre. Une espèce de sorgho, dont on fait du sucre, s'élève de quatorze à vingt-huit pieds. Notre sucre d'Europe, par sa blancheur et sa dureté, excite l'admiration de ceux des naturels de l'Afrique qui en ont vu. Barth, interrogé plus d'une fois à ce sujet, essaya d'expliquer les procédés de notre fabrication; mais chacun témoignait de la surprise et du dégoût en apprenant quel rôle y remplit le noir animal. Les autres industries du pays sont la préparation de la poudre, pour laquelle on emploie particulièrement le charbon d'une espèce de mimosa appelé *kingar*, la confection et la teinture par l'indigo de chemises de coton. L'expédition militaire continuait d'avancer, mais lentement et non sans quelque incertitude; le cheik s'était flatté qu'une démonstration suffirait pour déterminer la soumission du chef récalcitrant, et il redoutait de s'engager dans les montagnes du Mandara avec son armée, presque entièrement composée de cavaliers. Enfin le différend fut réglé par une sorte de compromis entre le suzerain et son vassal; celui-ci consentit à envoyer un présent de dix belles esclaves. Le cheik, satisfait de ce résultat, résolut de retourner à Kukawa pour s'y reposer de ses glorieuses fatigues; mais, pour utiliser son armée, il prescrivit à son vizir de longer le Logone et de s'avancer dans le sud jusqu'au pays des Musgu et des Tuburi, pour y faire un *ghazzia* ou chasse aux esclaves. C'était une vilaine et attristante expédition; cependant elle offrait l'occasion de voir des contrées que Denham avait présentées comme inaccessibles, et malgré leur répugnance nos Européens la suivirent.

Le Musgu est loin d'être aussi montagneux que l'avait pensé le major Denham; il est d'un accès difficile, mais c'est seulement à cause des épaisses

forêts et des marécages qui l'entourent. Les grands animaux y abondent, surtout la girafe et l'éléphant; les voyageurs eurent occasion de manger de la chair de ce dernier animal; elle rappelle assez celle du porc, seulement elle se digère mal. Le vizir fit don à Overweg d'un petit lion et d'une espèce de chat sauvage que ses gens avaient pris; ces animaux suivirent quelques jours l'expédition, puis ils périrent. Les naturels du Musgu sont païens; sans cesse exposés aux incursions et aux ravages de leurs voisins, qui viennent recruter parmi eux des troupeaux d'esclaves, ils ont pris un aspect particulièrement farouche et sauvage; ce sont de beaux hommes, vigoureusement constitués, dont la peau est d'un noir sale un peu clair. En beaucoup d'endroits, ils résistaient courageusement aux envahisseurs, dont, à vrai dire, les mauvais fusils, chargés avec des balles d'étain, ne valaient guère mieux que les lances des naturels. Ailleurs ils fuyaient, mais quelquefois en laissant dans leurs huttes désertes des vivres empoisonnés; c'est ainsi que précédemment ils avaient fait périr beaucoup de leurs ennemis. Leurs villages, entourés de larges champs de riz, sont composés de ces cabanes circulaires et coniques qu'on retrouve ailleurs, et d'une autre espèce de huttes de forme toute particulière; ce sont des cylindres avec un toit rond surmonté d'une espèce de champignon. A l'armée de Bornu s'étaient joints des corps auxiliaires de Shuwas et de Fellani; tous ces Africains, pleins d'avidité, accomplissaient à l'envi leur œuvre de dévastation, brûlant les hameaux et détruisant les récoltes; puis ils mettaient en commun les esclaves et le butin pour en faire le partage à leur retour; leurs brigandages et leur cupidité étaient un spectacle hideux et affligeant. Néanmoins cette déplorable expédition eut un résultat scientifique important : elle permit aux Européens de voir à la partie supérieure de son cours le Serbewel, affluent ou plutôt bras occidental du Shari, principale rivière qui alimente le Tsad. Shari-Eré, peut-être Serbewel, et la plupart des noms que portent les deux branches de ce grand cours d'eau signifient simplement *rivière* dans les idiomes des peuplades qui vivent sur ses bords; l'appellation qui, selon M. Barth, lui convient le mieux est rivière de Logone. Dans une rapide excursion, Overweg eut occasion de voir le Serbewel dans une partie inférieure de son cours, Barth traversa quelques mois plus tard les deux bras; l'un et l'autre coulent du sud au nord; ils sont profonds, navigables, et leur largeur varie de trois à six cents mètres; un nombre considérable de cours d'eau inférieurs s'y déversent. Si, par un concours d'heureuses circonstances topographiques, le Binué, contournant les montagnes du Mandara, avait, avec le Serbewel, quelque communication navigable, on pourrait aller par voie fluviale de l'Atlantique à l'intérieur du Tsad. Une telle hypothèse n'est pas dénuée de tout fondement : en 1854, Vogel eut à son tour l'occasion de pénétrer dans le Musgu; il s'avança au-delà du point où s'étaient arrêtés ses compagnons, et signala chez les Tuburi un lac d'assez vaste étendue; il paraît qu'il se trompait. M. Barth pense, d'après des renseignemens positifs, que son compatriote a vu une branche nord-est du Binué après l'inondation, et comme le pays des Tuburi est plat, marécageux et coupé de canaux naturels, rien ne paraît s'opposer à ce que le Serbewel, qui y coule également, s'y puisse trouver en communication avec l'affluent du Niger.

Le retour s'effectua en partie par des chemins différens de ceux que l'expédition avait suivis, ce qui permit à nos voyageurs de rendre leurs observations plus complètes; partout le pays était fertile et coupé de cours d'eau où les crocodiles pullulent, et qui sont le principal obstacle aux voyages. Les cultures les plus générales sont celles du coton et du tabac; les femmes ne fument pas moins que les hommes. On était alors au milieu de janvier 1852, et dans les endroits plats et sans abri le froid était très vif, le thermomètre marquait à six heures du matin dix degrés centigrades, les naturels en souffraient beaucoup, et c'était, dit Barth, quelque chose de déchirant que d'entendre les plaintes des pauvres prisonniers musgus que l'armée traînait avec elle. Ces malheureux étaient au nombre de trois mille environ, dont beaucoup de vieilles femmes et d'enfans de sept à huit ans, car les naturels vigoureux avaient eu le temps de fuir, et beaucoup d'hommes avaient été massacrés. Il y avait en outre dix mille têtes de bétail; le tout fut partagé par les trois bandes alliées, Bornuans, Fellani et Shuwas, sur le territoire ennemi, puis on se sépara, et chacun rentra dans son pays.

De retour à Kukawa, leur quartier-général, les voyageurs se trouvèrent de nouveau aux prises avec les embarras financiers, aucun subside ne leur étant arrivé d'Angleterre. Barth fit réparer sa petite tente, vendit la grande, et, pourvu d'un mince bagage, il se mit en route sous la protection d'une escorte que lui donna le vizir de Bornu, et accompagné pendant la première journée de sa marche par son ami Overweg, qui, de son côté, se préparait à compléter l'exploration du Tsad. Barth allait, se dirigeant à l'est-sud-est, traverser les provinces de Kotoko, de Logone, puis entrer dans le Bagirmi. Sa principale ressource pour se procurer les objets nécessaires à sa subsistance consistait en aiguilles, dont il avait fait venir d'Angleterre une grande quantité, d'après les sages conseils de la relation de M. Beke, voyageur en Abyssinie. Les aiguilles, très recherchées de tous les Africains et si faciles à transporter en grande quantité, sont un des articles les plus utiles dont puisse se munir un visiteur du Soudan; Barth leur dut le succès de ce voyage. Sa libéralité envers les pèlerins et les hommes savans, l'habitude où il était de tout payer uniquement avec cette marchandise le firent surnommer, dans le Bagirmi, *Malaribra*, le prince des Aiguilles.

Le pays que traversait notre voyageur est plat, coupé de cours d'eau, et présente les mêmes productions animales et végétales que ceux où nous l'avons déjà suivi. Les maladies vénériennes n'y sont pas rares, pas plus que dans les autres parties du Soudan; la petite-vérole exerce aussi de grands ravages dans toute l'Afrique centrale : M. Barth put s'en convaincre dès Agadès; il est assez remarquable que certaines tribus païennes savent s'en préserver par l'inoculation, précaution que le préjugé religieux interdit aux musulmans. Le ver de Guinée, insecte noir qui se loge dans quelque partie du corps, souvent dans l'orteil, et s'y développe, les fièvres, les ophthalmies sont les autres maladies les plus fréquentes du Soudan. Le Kotoko, situé au sud-est du Tsad, fut autrefois une province puissante, ainsi que l'attestent ses villes, aujourd'hui ruinées, mais dont les constructions étaient bien supérieures pour la solidité et l'étendue à celles des pays voisins. Les Shuwas ou Arabes sédentaires s'y sont fixés en grand nombre. Le Logone, situé à

l'est-sud-est et tributaire du Bornu, semble être resté dans un état de prospérité et de puissance inférieur; toutefois sa capitale, Logone-Birni, appelée aussi Karnak-Logone, a un quartier remarquablement bâti. C'est à la hauteur de cette ville que M. Barth passa, non sans opposition de la part des riverains, le Serbewel, puis le Shari, dont nous avons mentionné plus haut la remarquable largeur. En cet endroit commencèrent pour l'explorateur des embarras et des obstacles qui allèrent croissant dans tout le reste de son excursion : le prince de Logone, plein d'admiration pour sa science et pénétré de sa supériorité, voulut le retenir; il avait deux vieux canons de fer avec leurs affûts provenant on ne sait d'où, dont il était bien fier, et c'est à grand'peine que M. Barth put se défendre de les mettre à l'épreuve. Enfin le voyageur obtint de passer outre; au-delà du Shari, il était dans le Bagirmi. On lui fit dire que pour avancer l'autorisation du gouverneur était nécessaire. Contraint à un séjour prolongé, il voulut retourner sur ses pas, on l'en empêcha.

L'énorme quantité de crocodiles longs de douze à quinze pieds qui fréquentent les deux rivières et leurs moindres affluens, l'existence d'un grand cétacé analogue et probablement identique à l'ayu du Binué, les ravages causés dans certaines parties de la contrée par un nombre prodigieux de grands vers noirs et jaunes dont les pauvres gens se nourrissent, sont les faits qui méritent le plus d'être signalés. Il y a aussi dans tout le Bagirmi plusieurs espèces de fourmis et de termites qui dévorent tout ce qu'elles approchent; elles firent disparaître une portion des bagages de M. Barth. Ces insectes se bâtissent des demeures de proportions gigantesques. M. Barth affirme en avoir vu non loin d'un lieu appelé Mélé, sur la rive droite du Shari, qui ont deux cents pieds de circonférence et de trente à quarante pieds d'élévation. Les rhinocéros, les éléphans, les girafes, les hyènes, les singes sont très nombreux. Un matin, en déplaçant son bagage, le voyageur trouva sous un de ses sacs cinq scorpions; enfin, pour compléter l'énumération des bêtes remarquables ou dangereuses de cette contrée, il faut mentionner une espèce de tsé-tsé jaune, cantonné sur les bords de la rivière, et qui n'est pas moins funeste aux animaux domestiques que le tsé-tsé vu par MM. Anderson et Livingstone dans leurs voyages au lac N'gami. — Il y a aussi, comme au cap de Bonne-Espérance, un petit oiseau, le *cuculus indicator*, qui guide les hommes vers les ruches de miel sauvage; au Bagirmi, on l'appelle *shnéter*, et les naturels racontent que c'est une vieille femme qui fut ainsi métamorphosée en cherchant son fils égaré, qu'elle ne cesse d'appeler par son nom : *Shnéter! Shnéter!* Les habitans du Bagirmi n'appartiennent pas à la race des Kanuris; ils ont des rapports intimes avec des tribus de l'est et sont plus forts et mieux faits que ceux du Bornu. Les femmes surtout sont belles; elles ont de grands yeux noirs renommés dans tout le Negroland pour leur éclat, des traits réguliers et expressifs; leurs narines ne sont pas larges et déformées par un os ou du corail, comme chez les Bornouannes; elles prennent un soin particulier de l'arrangement de leur chevelure et la relèvent en forme de casque, ce qui leur va à merveille, sans l'enduire de graisse ou de beurre comme les coquettes des contrées avoisinantes. Leur vêtement, d'une grande simplicité, se compose tout simplement d'une robe, *turkedi*, qui se

croise et s'attache sur la poitrine; les femmes riches seules en jettent une seconde sur leurs épaules. « De leurs vertus domestiques, dit M. Barth, je ne saurais trop parler; ce que l'on en dit n'est pas à leur avantage. Les divorces sont aussi fréquens que les changemens d'inclination. »

Cependant notre voyageur était toujours retenu sur les bords du Shari, et sa position devenait chaque jour plus critique. Au retour d'un messager envoyé au lieutenant gouverneur de Masena, le chef du village de Melé lui enleva ses armes, ses instrumens, tout son bagage, le retint prisonnier, et pendant quatre jours le mit aux fers dans sa tente. Le crédit d'un des amis puissans qu'il avait su se créer même dans ce pays lui fit rendre la liberté et accorder la permission de se diriger sur Masena, qui est située à une faible distance dans l'est. Cette capitale est, ainsi que presque tout le pays, dans un état de décadence et de ruine qui résulte de longues guerres civiles. L'affaiblissement du Bagirmi a été mis à profit par ses voisins, et tantôt le Waday, tantôt le Bornu l'ont rendu tributaire. Le sultan actuel, qui s'appelle Abd-el-Kader, ainsi que le sultan d'Aïr, livre annuellement cent esclaves au cheik Omar.

Le souverain de Masena accorda deux audiences au voyageur, et le traita beaucoup mieux que ne l'avaient fait ses officiers. Il est vrai que le don d'une montre à répétition de Nuremberg, entre autres présens, contribua à l'animer de bonnes dispositions. Il s'informa si le chrétien n'aurait pas apporté un canon, et, sur sa réponse négative, lui demanda s'il en saurait fabriquer un. Il voulut lui faire accepter une belle esclave et un chameau, et sur son refus de recevoir autre chose que des échantillons de produits du pays, il lui envoya un nombre de robes considérable. Enfin, après un mois de délais et d'hésitations, il l'autorisa à retourner au Bornu. Depuis que l'impossibilité de remonter aux sources du Shari ou de pénétrer au Waday était démontrée, Barth n'avait plus d'autre désir que celui de retourner sur ses pas. Ce fut donc avec une vive satisfaction que le 10 août il se mit en marche dans la direction de Kukawa.

Un cruel événement, une douleur que rien ne pouvait égaler, l'attendait dans cette ville : son unique compagnon, son compatriote, allait mourir dans ses bras. La saison des pluies avait été très préjudiciable à la santé de M. Overweg. Barth fut frappé, en revoyant son ami, de l'altération de ses traits. Il essaya de l'arracher aux influences pernicieuses de la plaine qui entoure Kukawa. Overweg commit une grave imprudence : un jour, en poursuivant des oiseaux d'eau, il fut mouillé et garda jusqu'au soir ses vêtemens trempés sur son corps. A partir de ce moment, son sort fut décidé : il se coucha pour ne plus se relever.

Quant à Barth, il avait parcouru les régions les plus difficiles et vu tomber successivement ses deux compagnons; isolé, accablé de fatigues, il avait enfin droit au repos. Il avait découvert des routes nouvelles, noué des relations avec des chefs lointains, recueilli une ample moisson d'observations de toute nature; il avait assez fait pour sa gloire et bien rempli sa mission : il pouvait se tourner vers sa patrie, où l'appelaient ses amis et son vieux père; mais dans l'ouest il y a encore un problème important à résoudre. Il s'agit de déterminer une portion du cours que suit le grand fleuve de

l'Afrique occidentale, de voir Sokoto, de pénétrer dans Timbuktu, et, sans ostentation comme sans faiblesse, Barth détourne ses regards de l'Europe et prend la direction du Niger.

III. — LE NIGER.

Lorsque Barth se détermina à porter ses investigations du côté du Niger, l'état de la question en ce qui concerne ce fleuve était celui-ci : le cours supérieur connu jusqu'à Timbuktu, le cours inférieur jusqu'à Jauri et Boussa, lieu où, il y a cinquante-deux ans, périt Mungo-Park. Restait à déterminer le cours du fleuve entre ces villes et à étudier les rapports que le Niger peut avoir avec le bassin du Tsad, soit par lui-même, soit par ses affluens. La découverte du Binué en Adamawa se rattachait à cette deuxième partie du problème. L'inébranlable fermeté, la persévérance de l'étranger inoffensif qui était venu des régions les plus lointaines non pour s'enrichir, mais pour s'instruire de mœurs inconnues, étudier des dialectes, dessiner les cours d'eau et les montagnes, recueillir des plantes et des pierres, ce courage opiniâtre, qui ne cédait pas même devant les menaces de mort, et qu'entretenaient dans sa fermeté la curiosité et l'amour de la science, avaient frappé d'étonnement et de respect les populations sauvages au milieu desquelles notre voyageur avait transporté sa vie laborieuse. Le sultan du Bornu, après avoir tenté vainement de le détourner de son projet et de le retenir, lui donna des chameaux, lui fit d'autres présens, et enjoignit à tous les gouverneurs des villes qu'il aurait à traverser dans ses états de le protéger. M. Barth fut prêt à se mettre en route vers la fin de novembre 1852. A cette date, il faisait connaître en Europe son dessein et l'état de ses ressources par une lettre dont voici un fragment : « ..... Seul survivant de l'expédition dont aujourd'hui l'accomplissement repose tout entier sur moi, j'ai senti doubler mes forces, et je suis déterminé à pousser jusqu'au bout les résultats que nous avons acquis. Je possède une quantité suffisante de présens, plus deux cents dollars, quatre chameaux, quatre chevaux; ma santé est dans de bonnes conditions; j'ai avec moi cinq honnêtes serviteurs dès longtemps éprouvés et bien armés, nous avons de la poudre et du plomb. J'espère avec pleine confiance que je pénétrerai heureusement jusqu'à Timbuktu. »

Une des guerres qui désolent presque constamment ces régions rendant la route qui mène à Kano impraticable, le voyageur prit la direction de Zinder et de Katsena. Il entra heureusement dans Katsena le 6 mars 1853, et, sans presque s'y arrêter, marcha sur Sokoto. A quelque distance de cette ville, M. Barth rencontra le puissant chef fellani qui s'intitule commandeur des croyans, émir Al-Moumenim, et dont l'autorité plus ou moins immédiate s'étend sur la plupart des provinces du Soudan occidental; je veux parler d'Aliyou, fils de Bello. Ce Bello avait accueilli, il y a une trentaine d'années, Clapperton et ses compagnons avec beaucoup de bienveillance. Il avait facilité leurs voyages, et s'était engagé à protéger de même tous les hôtes que lui enverrait l'Angleterre. Son successeur Aliyou se montra jaloux de remplir cet engagement. Il dit à Barth que, depuis deux ans, il avait reçu

la lettre par laquelle le sultan d'Agadès lui faisait connaître la présence des voyageurs, qu'il n'avait cessé de suivre avec intérêt les mouvemens de l'expédition. Il ajouta quelques paroles touchant la mort de Richardson et d'Overweg, puis il accorda au voyageur l'autorisation de se rendre à Timbuktu, qui dépend de l'empire fellani, de visiter de nouveau et plus complétement l'Adamawa, si l'occasion s'en présentait à son retour, et promit en outre que sa protection serait acquise à tous les Anglais qui voudraient circuler et trafiquer dans les états soumis à sa puissance. Enfin il se montra très satisfait des présens qui lui furent offerts, et qui consistaient en des burnous de satin et de drap, un caftan, un tapis turc, des pistolets montés en argent, des miroirs, des rasoirs, des ciseaux, des aiguilles, et quelques autres de ces objets qui, vulgaires en Europe, acquièrent une importance et un prix considérable en pénétrant dans le centre de l'Afrique. Le voyageur reçut en échange le présent d'usage, consistant en têtes de bétail, et de plus cent mille de ces petites coquilles appelées cauris, dont, à Sokoto, sept environ équivalent à un centime.

Après cette entrevue satisfaisante, l'émir et le savant européen se séparèrent : le premier s'en allait vers le Mariadi châtier des tribus rebelles, le second se préparait à prendre quelque repos dans la capitale de l'empire des Fellani. Cette capitale est encore Sokoto, mais une rivale s'élève à ses portes mêmes et menace de la détrôner : c'est une résidence impériale qu'on appelle Vourno, et qui compte en ce moment douze ou quinze mille habitans. Plus d'une fois déjà nous avons dit avec quelle rapidité naissent et meurent les villes africaines; Sokoto et Vourno paraissent devoir fournir un prochain exemple de ce fait. Au temps d'Oudney et de Clapperton, il n'était question que de la première : c'était une de ces villes à large surface, entourées de murs et semées de maisons à terrasses et de cabanes formant des rues irrégulières dont Katsena, Kano et plusieurs autres nous ont fourni plus d'un spécimen. Son origine ne remontait pas à une haute antiquité; son nom paraît signifier en langage fellani le mot *halte*, et en effet les conquérans de ces pays la bâtirent vers 1805, après s'être emparés de Gober; mais Bello, qui avait contribué lui-même à sa prospérité, s'en lassa et transporta vers 1831 sa résidence à quelques lieues plus au nord-est, sur une hauteur en pente douce, enveloppée par un pli d'une rivière appelée Reina, où Vourno, cité nouvelle que le caprice d'un souverain peut tuer à son tour, se développe en ce moment. Toutefois Sokoto compte encore plus de vingt mille habitans, et son marché n'a pas cessé d'être richement pourvu et très fréquenté; quelques maisons en ruines dans les quartiers déserts sont jusqu'ici les seuls indices de décadence dont elle est menacée. Après un séjour de plus d'un mois dans ces deux villes, Barth reprit son voyage dans la direction de l'ouest; mais le chemin direct de Timbuktu lui était interdit de nouveau par les guerres intestines des tribus, et cette circonstance le contraignit de faire vers le sud-ouest un long détour qui lui permit de visiter la ville et l'état de Gando, que jusqu'ici aucun voyageur n'avait encore mentionnés. C'est une des provinces de l'Afrique les plus dévastées par la guerre civile à cause des élémens de trouble et de discorde qu'y a développés le contact des conquérans fellani. D'ailleurs toute cette région est fertile, populeuse, bien arrosée.

Barth y suivit les sinuosités du Niger, il franchit ensuite la contrée de Dindina, où s'est depuis fort longtemps fixée une tribu égarée de la famille des Tawareks; puis il arriva à la grande ville de Say, située sur les confins du territoire de Sabernea, entre de vastes et riches cultures de riz et des forêts sans fin. Say, qui est une des villes importantes de cette région, est bâtie dans une île du Niger. Sa situation est agréable et pittoresque; d'ailleurs, avec son mélange de huttes et de maisons à terrasses, elle reproduit la physionomie générale de toutes ces villes africaines d'architecture primitive.

Devant le voyageur, dans ce long et monotone itinéraire, les grandes villes se succédaient : après Sokoto étaient venues Say, puis Sebba, Koriâ, Dore et bien d'autres; des noms de peuplades, inconnues pour la plupart, frappaient son oreille et prenaient place sur ses cartes et dans son journal. A côté de cultures riches et prospères se montraient fréquemment des traces de dévastation laissées par la guerre. Sous ses yeux, le Niger roulait dans un lit immense ses flots tantôt solitaires tantôt sillonnés par des barques grossières; partout, dans la vallée de ce grand fleuve que pour la première fois un Européen visitait vers la partie moyenne de son cours, il y avait un mélange étonnant des magnificences de la nature et des œuvres à demi ébauchées d'une société humaine encore dans la période de son enfance. Jusqu'alors Barth n'avait jamais nié sa qualité d'Européen et de chrétien; mais pour ne pas être arrêté dans son voyage au moment de toucher au but qu'il s'était proposé, il dut se faire passer pour Arabe et chérif. Enfin, après avoir traversé une région montagneuse qui porte le nom de Hombori, puis des contrées toutes couvertes de marécages et de lacs permanens ou temporaires, le voyageur rejoignit le Niger. Dans la journée du 1er septembre 1853, il s'embarqua sur un des bras du fleuve, large de deux cent quatre-vingts mètres, le remonta, parvint à un lieu appelé Saraïjano, où le fleuve reprend son étendue moyenne et sa majesté, après avoir été divisé en une multitude de canaux étroits et sinueux tout encombrés de roseaux. Enfin, gagnant l'autre bord, il entra dans une crique située sur la rive septentrionale. C'est là que se trouve Kabara, port de Timbuktu.

Il était temps que M. Barth touchât au terme de son voyage; les fatigues d'un itinéraire de plus de dix mois, des dangers de toute nature, les brusques variations de la température, qui, de midi à trois heures, dépassait souvent 42 degrés centigrades, toutes ces épreuves de chaque jour, auxquelles tant d'autres n'eussent pas résisté, menaçaient d'altérer sa constitution robuste; il était dans un état d'épuisement comparable à celui dans lequel il se trouvait à sa sortie d'Adamawa, et il ne fallait rien moins qu'un long repos pour le remettre. Il envoya au cheik la lettre de recommandation qu'il tenait de l'émir Al-Moumenim. Cette démarche eut une issue favorable, et il ne tarda pas à apprendre que l'autorisation de séjourner à Timbuktu lui était accordée.

Cette *reine du désert*, cette cité africaine si longtemps fameuse en Europe à l'exclusion de toute autre, doit son grand renom aux voyages et aux récits d'Ebn-Batuta, de Léon l'Africain et de notre compatriote Caillié plutôt qu'à sa véritable importance, car, sous le rapport de l'étendue et de la prospérité commerciale, elle est inférieure à Sokoto, à Kano et à plusieurs autres villes

du Soudan central. Son origine n'est pas très ancienne : la portion du Soudan où elle s'élève subissait, depuis environ un siècle, les influences de l'islamisme, qu'y avaient apporté les Almoravides, quand, dans le VI[e] siècle de l'hégire, une femme tawareke du nom de Buktu vint, à ce que racontent les traditions locales, s'établir dans une petite oasis près du Niger. La belle situation du lieu à proximité du fleuve et sur la lisière du désert et du Soudan, entre des peuplades agricoles et des tribus nomades et commerçantes, le prédestinait à autant de grandeur qu'en peuvent espérer les villes de l'Afrique centrale. Des huttes se groupèrent autour de celle de la femme tawareke, et le grand Mausa ou Meusé-Souleyman, chef de peuplades mandingues qui de la côte s'étaient avancées dans l'intérieur en subjuguant les territoires qu'elles traversaient, en fit la capitale de ses états. Ce fut environ cent quarante ans plus tard, au milieu du XIV[e] siècle de notre ère, qu'Ebn-Batuta la visita; elle appartenait au royaume de Melli. C'était, au dire de l'Arabe voyageur, une grande ville très commerçante et renommée par la piété et la science de ses docteurs musulmans, dont beaucoup avaient fait le voyage de La Mecque. Léon l'Africain, qui la vit dans le XVI[e] siècle, nous en fait à son tour un tableau assez avantageux : il nous la montre avec ses petites maisons en terrasses ou recouvertes de chaume semées autour d'un temple de pierre et de chaux et d'un palais somptueux pour un palais africain. Il ajoute : « La ville est garnie de boutiques, les artisans y sont nombreux, surtout les tisseurs de coton. Des marchands de Barbarie y transportent des draps et d'autres articles venant d'Europe. Ce sont des esclaves qui vendent les provisions de bouche. Les habitans sont opulens, et il y a un grand nombre d'étrangers fort riches, à ce point que le roi a donné en mariage ses filles à deux marchands frères à cause de leurs grands biens. Lui-même est riche et puissant. Quand il lui prend fantaisie de passer d'une cité à l'autre (car Tombut n'est pas la seule de ses états), il monte des chameaux, ainsi que ses courtisans, et des estafiers le suivent tenant des chevaux en main. Il a une grande infanterie armée d'arcs et environ trois mille cavaliers. Il a coutume de faire la guerre à tous ceux qui lui refusent le tribut, et quand il les a vaincus, il les fait vendre à Tombut, y compris les petits enfans. » Après le passage de Léon, Tombut ou Timbuktu subit des alternatives de bonne et de mauvaise fortune : dans la deuxième moitié du XVII[e] siècle, elle passa sous la domination des chefs des peuplades bambaras qui s'étendent sur le territoire qu'arrose à sa naissance le Niger. Vers les dernières années du même siècle, un empereur marocain s'en empara, et fit de son territoire une province de son empire. A ce moment, le commerce avec le Maroc y développa une grande prospérité : d'innombrables caravanes y apportaient des articles venus des bords de la Méditerranée en échange des produits de l'intérieur de l'Afrique; mais les Tawareks du désert occidental se révoltèrent contre le Maroc, interceptèrent le commerce entre Timbuktu et la Barbarie, si bien que la ville vit décliner rapidement son importance. Dans l'année 1803, les Mandingues du Bambara s'en emparèrent de nouveau, mais ce ne fut pas pour la garder longtemps.

C'était le temps où cette population de cavaliers et d'agriculteurs, les Fellani, dont l'origine, malaisienne peut-être, est à coup sûr très distincte

de celle des noirs indigènes de l'Afrique, après avoir vécu obscurément pendant des siècles, se levaient dans l'ouest à la voix d'un prophète musulman, et, s'avançant vers l'est, subjuguaient tout sur leur passage. Dans le bassin du Niger, d'où ils allaient déborder, ainsi que nous l'avons vu, jusque dans celui du Tsad, ils s'emparèrent de Timbuktu. Toutefois les Maures défendirent assez vaillamment leur ancienne conquête : chassés pour un temps, ils firent un retour offensif à la suite duquel une sorte de compromis est intervenu entre les anciens maîtres et les nouveaux; ceux-ci ont conservé le pouvoir politique, mais c'est parmi les premiers qu'est choisi le chef religieux. On comprend que cet état de choses, avec la rivalité permanente qui en résulte, est une source de troubles continuels et ne saurait être durable. Il n'existait pas encore lorsque René Caillié pénétra dans cette ville en 1828. Nous n'avons pas à rappeler ici à la suite de quelles épreuves et de quels périls ce voyageur, qui fait tant d'honneur à la France, vit la mystérieuse et terrible cité aux portes de laquelle le major Laing, l'un des Anglais les plus intrépides qui se soient voués à l'exploration de l'Afrique, venait de trouver la mort. Ce qu'il fallut à notre compatriote d'abnégation, de courage et de patience, tous ceux qui ont tenu dans leurs mains sa relation de voyage simple et modeste le savent. Cette relation cependant, par une injustice ou une aberration d'esprit singulière, devait être traitée de fable par quelques géographes, et la bonne foi de l'un des voyageurs les plus sincères devait être quelque temps suspectée; mais M. Barth, avec la franchise qui accompagne le véritable mérite, a rendu justice à son devancier et porté témoignage de sa véracité. « Je proclame, écrivait-il à son retour de Timbuktu, M. René Caillié un des plus sincères voyageurs; certainement ce n'était pas un homme scientifique, mais sans instrumens, avec les moyens les plus faibles possibles, il a fait plus que personne n'eût pu faire dans des circonstances semblables. »

Voici le tableau que les deux voyageurs, chacun de son côté, font de la ville : « Elle forme, dit Caillié, une espèce de triangle; les maisons y sont grandes, peu élevées et consistent seulement en un rez-de-chaussée. Elles sont construites en briques de forme ronde, pétries et séchées au soleil. Les rues sont propres et assez larges pour y laisser passer trois cavaliers de front... Cette ville renferme trois mosquées, dont deux grandes, qui sont surmontées chacune d'une tour en briques. Elle est située dans une immense plaine de sable blanc et mouvant sur lequel croissent seulement de maigres arbrisseaux rabougris... Elle peut contenir dix ou douze mille habitans, tous commerçans; il y vient souvent aussi beaucoup d'Arabes en caravanes, qui en augmentent momentanément la population. » Lorsqu'à son tour M. Barth a séjourné à Timbuktu, il y a trouvé une population d'environ vingt mille âmes. « La ville, dit-il, est de forme triangulaire; les maisons y sont bâties en terre ou en pierre, la plupart avec des façades assez bien travaillées. Son marché, vanté comme le centre du commerce des caravanes de l'Afrique septentrionale, est moins étendu que celui de Kano, mais les marchandises y paraissent être de qualité supérieure. Le pays où cette ville est située se trouve sur les confins du désert de Sahara, et lui ressemble par la sécheresse et la stérilité, excepté du côté du fleuve, où le sol prend une apparence plus

fertile. » Des faits historiques que nous venons de retracer sommairement, on peut conclure que Timbuktu a décliné en puissance depuis le XVIe et le XVIIe siècle. Kano comme marché, Sokoto comme centre politique, ont en partie hérité de son ancienne splendeur. Toutefois, telle qu'elle demeure, elle est encore une des grandes cités du Soudan; on sait que le gouvernement français a proposé une récompense au voyageur qui y entrera en allant de l'Algérie au Sénégal ou réciproquement, et il serait heureux en effet qu'on pût la relier un jour aux deux foyers de commerce et de civilisation que la France entretient en Afrique.

M. Barth avait reçu un accueil assez favorable à Timbuktu, dont les habitans l'avaient pris pour un envoyé du sultan de Stamboul; cependant il ne tarda pas à se trouver dans une situation difficile et précaire. Ce n'était pas que le principal cheik de la ville, le chef fellani, qui dès l'abord l'avait protégé, eût changé de sentimens à son égard : au contraire, ce musulman éclairé avait appris la véritable qualité de l'Européen et le but scientifique de sa mission sans cesser d'être animé de sentimens bienveillans à son égard; mais l'anarchie régnait entre les divers chefs de la ville, et la présence du chrétien excitait la défiance d'une population fanatique. Pour comble d'ennui, la guerre civile désolait les environs, et mettait obstacle au départ. Dans plusieurs lettres datées de 1854, M. Barth faisait savoir à ses amis d'Europe qu'obligé de vivre dans une réclusion continuelle, sans cesse inquiété par une population hostile, accablé des fatigues de son immense voyage, il avait été pris de la fièvre, et que sa santé, un instant rétablie, menaçait de s'altérer profondément. Enfin, après bien des délais et des obstacles, il trouva un moment favorable à son départ, et obtint d'en profiter. Après sept mois de séjour à Timbuktu, il reprit la direction du Bornu, long et pénible, mais unique chemin qui pût lui rouvrir l'accès de l'Europe.

Pendant que Barth redescendait lentement et avec mille fatigues le cours du grand fleuve, un de ses compatriotes, un jeune homme de vingt ans, parcourait à son tour les régions qui entourent le Tsad, et, cherchant les traces de son compatriote, s'avançait à sa rencontre du côté du Niger. Vogel, Allemand comme Barth et comme Overweg, s'était proposé à l'amirauté anglaise pour prendre en Afrique la place de Richardson, quand on avait appris que celui-ci était tombé sur le champ de bataille de la science. Il était docteur en médecine, botaniste et astronome. Il fut accepté, et le 2 février 1853 il quitta Southampton, se dirigeant sur Tripoli, où il fut rejoint par un personnage du Bornu, qui retournait à Kukawa. De Tripoli à Murzuk et au Tsad, il suivit l'itinéraire précédemment tracé par le voyageur Denham, rectifiant les positions, relevant les hauteurs, recueillant des observations sur la constitution géologique du sol. Parvenu à Kukawa, il y fut reçu avec la même bienveillance que ses devanciers. Ne pouvant rejoindre Barth, qui ignorait qu'on lui envoyât un nouveau compagnon et qui se trouvait déjà engagé dans le long chemin de Sokoto à Timbuktu, Vogel résolut de compléter les observations recueillies par ses prédécesseurs sur les régions qui avoisinent le Tsad, et, à peine remis d'une fièvre violente qui l'avait saisi à son arrivée, il se joignit à une expédition que le cheik du Bornu se préparait à diriger dans le pays des malheureux Musgus. Dans cette expédition,

le jeune voyageur recueillit de nombreuses observations astronomiques, forma une collection botanique, et constata que les vastes plaines basses et déprimées que le Shari et ses affluens arrosent au sud du Tsad sont formées par une couche calcaire de coquillages d'eau douce, et ont dû, à une époque dont le souvenir traditionnel ne s'est pas conservé parmi les indigènes, être occupées par une vaste mer intérieure.

A son retour à Kukawa, Vogel entendit affirmer que Barth avait péri en revenant de Timbuktu. Soit pour vérifier cette désastreuse nouvelle, qui par bonheur était fausse, soit pour reprendre et continuer l'œuvre de son devancier, Vogel se mit en marche dans la direction du Niger. Barth cependant entrait dans Kano après avoir bravé heureusement tous les genres de périls; les deux voyageurs suivaient, sans le savoir, la même route en sens inverse, et le 1er décembre 1854, dans une immense forêt qui est située non loin d'une localité appelée Bundi, à mi-chemin entre Kano et la ville de Ngurutuwa, qui avait été la dernière étape de Richardson, les deux compatriotes eurent le bonheur inattendu et inespéré de se voir et de s'embrasser.

Désormais l'un avait accompli sa tâche : chargé d'une ample moisson, devenu justement célèbre, il allait revenir en Europe pour nous instruire et nous charmer. Les sociétés savantes lui tenaient en réserve tous leurs honneurs et toutes leurs récompenses; Hambourg, sa ville natale, justement fière d'un tel fils, lui décernait une médaille d'or avec cette inscription : *A l'intrépide et heureux explorateur de l'Afrique, le docteur Henri Barth, né à Hambourg, le sénat*. L'autre était réservé à une triste destinée : animé d'une noble émulation, plein de confiance et se sentant fort de son courage et de sa jeunesse, il se proposait d'agrandir la sphère des découvertes et des observations faites par ceux qui l'avaient précédé. A l'est du Tsad s'étend cette contrée du Waday, où Barth n'a pas pu pénétrer, et qui est aujourd'hui dans le Soudan la seule où les Européens n'aient pas encore mis le pied; elle ne nous est connue que par la relation intéressante, mais superficielle, d'un Tunisien, le cheik Mohammed. C'est par là que Vogel résolut de se diriger, afin de gagner, s'il était possible, les régions du Haut-Nil et de compléter avec Barth un ensemble de travaux s'étendant sur tout le Soudan, de Timbuktu à Khartum, au confluent du Nil-Blanc et du Nil-Bleu. Effectivement il pénétra dans le Waday, mais il paraît que le sultan de ce pays, pour tirer vengeance d'une prétendue injustice que lui aurait fait subir le consul anglais de Tripoli, s'est saisi du voyageur et l'a fait décapiter.

Un instant cette nouvelle a été contredite, on a fait espérer que le chef du Waday n'avait pas tué Vogel, et qu'il avait l'intention de le mettre à rançon. En voyant au milieu de nous M. Barth, qu'on avait cru longtemps mort, nous avons senti renaître un peu de confiance; mais les mois se succèdent sans que rien vienne confirmer notre faible espoir, et il est maintenant trop probable que le sabre d'une brute a tranché la tête de ce jeune homme plein d'intelligence et de savoir, qui s'en allait porter à l'Afrique des espérances d'affranchissement et de civilisation.

IV. — CONCLUSION.

Ce douloureux événement, le retour de M. Barth, celui de M. Livingstone, et l'insuccès d'une vaste expédition qui se proposait de pénétrer jusqu'aux sources du Nil nous semblent clore une série des explorations africaines. Il y a encore des voyageurs en Afrique : M. Baikie est retourné sur le Binué et sur le Niger, et l'intrépide Burton se dirige du tropique à l'équateur dans l'espérance de voir par ses yeux cette mer Uniamesi que nous commençons à connaître par les récits des indigènes. Toutefois les grandes expéditions sont suspendues, les voyageurs publient leurs relations, et c'est pour nous le moment, après avoir écouté leurs récits et suivi les vicissitudes de leur vie aventureuse, de faire un retour vers ce qui a été fait, de regarder ce qui reste à faire, et d'en peser, autant qu'il est permis, les résultats présens et futurs.

L'ensemble des tentatives qui se sont proposé pour but la connaissance de l'Afrique intérieure peut être partagé en trois périodes. La première s'étend de l'antiquité à la fin du XVIIIe siècle; c'est un temps d'exagérations, de merveilles et de fables, où le peu de notions utiles et estimables que l'on ait possédées procédait encore d'Hérodote, de Strabon et de Ptolémée, car rien n'égale l'incurie des Portugais, indignes successeurs des anciens sur cette terre où ils ont trouvé leur ruine pour n'en avoir voulu tirer que des profits matériels. Si l'on interroge ceux de leurs missionnaires qui ont écrit des relations et si on leur demande des renseignemens positifs sur les régions dans lesquelles ils ont eu la faveur de vivre, ils répondent merveilles et miracles, racontant qu'il y a des montagnes d'argent, des lacs de bitume, et qu'une reine du Congo jetant ses filets dans une rivière en a retiré quatorze monstres moitié femmes et moitié poissons. Cette période de l'Afrique fabuleuse et primitive a son expression dans la carte du savant d'Anville, sur laquelle à côté de grandes places blanches s'allongent quelques chaînes de montagnes indécises, quelques cours d'eau incertains, et se dressent presque autant de points d'interrogation que de légendes.

Mais Bruce se voue à la recherche des sources du Nil; Houghton précède Mungo-Park dans les régions de la Haute-Gambie et du Niger; Hornman s'élance dans ces profondes et sombres contrées du Soudan où il doit trouver la mort : une ère nouvelle s'ouvre pour l'Afrique, ère féconde que Clapperton et Lander ont fermée il y a trente ans en nous faisant connaître l'existence du Tsad et les embouchures du Niger.

A la suite de ces voyageurs, de leurs compagnons et de tant d'autres, dont la longue liste est connue, se présentent les explorateurs de la période actuelle, dont nous avons essayé de retracer les travaux en les montrant appliqués à rechercher les sources du Nil, à reconnaître les monts jetés sous l'équateur, à suivre les vallées du Haut-Zambèse, du Niger, du Shari. Ils sont partis munis des instrumens de la science et nous ont rapporté des notions exactes et précises, propres à redresser nos erreurs en ce qui concerne la topographie de l'Afrique : le Sahara est un plateau entrecoupé de vallées

et de montagnes, le Soudan est en partie le lit d'une ancienne mer. De l'autre côté de l'équateur s'étend une série de lacs, entre lesquels l'Uniamesi et le N'gami tiennent les premières places. Voilà pour les conquêtes géographiques. Elles sont considérables. Cependant il reste beaucoup à faire aux futurs explorateurs pour compléter la connaissance topographique de tout le continent. Sans parler des sources du Nil, dont nous approchons, mais sans encore les toucher, et de beaucoup de points obscurs dans les régions mêmes qui viennent d'être parcourues, il y a entre le 8e parallèle nord et le 10e parallèle sud environ une masse compacte dont le centre est entièrement inexploré. Sur sa lisière orientale se sont révélés les pics Kenia, Kilimandjaro, Amboloba; à son rivage, du côté de l'Atlantique, viennent déboucher le Zaïre, le Couanza et dix autres grands fleuves, mais sans qu'on sache jusqu'où et dans quelle direction ces montagnes se prolongent, ni de quels sommets découlent ces fleuves. Si le Niam-niam, cet homme à queue dont l'existence a été l'objet de discussions très sérieuses, n'est pas un mythe, si la nature garde encore quelques échantillons ignorés des monstres qu'elle enfanta jadis dans ses convulsions, c'est dans cette zone inconnue, sous l'équateur africain, qu'il faut les aller chercher. Cest là qu'aujourd'hui se trouve la dernière grande lacune de nos cartes d'Afrique.

Puis, quand le sentiment de curiosité qui nous promène à travers tous les recoins de notre domaine terrestre aura obtenu, même en Afrique, une entière satisfaction, quand nous aurons délimité et inscrit toutes les divisions topographiques de ce continent, après l'œuvre géographique viendra celle non moins considérable qui est réservée au commerce et à la civilisation; car, dans le vaste échange de services que les hommes sont appelés à se rendre en se mêlant d'une extrémité de la terre à l'autre, si l'Afrique promet à nos diverses industries des débouchés, et fournit, par la variété de ses produits, un aliment inépuisable à notre commerce, elle a droit en échange à ce que nous fassions de consciencieux efforts pour introduire au milieu des peuplades barbares qui l'habitent des élémens salutaires de morale et de civilisation. En Amérique et en Australie, les races européennes se sont établies dans les plus riches parties du sol après avoir anéanti ou refoulé les peuplades indigènes. Aujourd'hui il n'en saurait être de même, notre temps répugne à ces immolations d'une race à l'autre; d'ailleurs les populations sont trop serrées et trop compactes dans les régions fertiles de l'Afrique pour que, en s'établissant sur leur territoire, on ne soit pas obligé de compter avec elles.

Mais ici se présente une question très grave et très controversée : les nègres sont-ils susceptibles de civilisation? Si pour juger cette question on prenait pour exemples les peuplades anarchiques du Mozambique, du Congo, ou même Haïti, le principal lieu où les nègres, livrés à eux-mêmes, aient prétendu s'organiser à l'image des sociétés européennes, la décision ne se ferait pas attendre; il serait seulement à craindre qu'elle ne fût pas juste. Les nègres du Congo et du Mozambique, ces malheureux dont le type est aussi hideux que leur moral est d'ordinaire perverti, ont été corrompus par le contact des Portugais et du rebut des Européens, aventuriers, négriers et matelots, qui s'en allaient leur enseigner tous les vices, leur donner le goût des boissons fortes, et les exciter, dans la pensée de faire pros-

pérer le commerce des esclaves, à s'entre-déchirer et à se vendre les uns les autres. Quant à Haïti, il est vrai que cette île, depuis que la population noire s'y trouve livrée à elle-même, présente le spectacle d'une hideuse et sanglante parodie; mais il faut se rappeler que les nègres, comme de grands enfans, sont ce que l'éducation sait les faire : d'esclaves, ceux de Haïti sont devenus libres tout à coup; ils ont joui sans préparation d'une liberté que leurs maîtres, en abusant de toutes les jouissances brutales, leur avaient eux-mêmes appris à confondre avec les déréglemens de la licence. Il s'est produit dans l'esprit de ces hommes, devenus subitement maîtres du sol qu'ils cultivaient en esclaves, une folle réaction qui dure encore contre les habitudes et les lourds devoirs imposés par l'esclavage. Il faut donc se détourner de ce spectacle affligeant sans en rien conclure contre les aptitudes de la race noire, et reporter les yeux, en Afrique même, à l'extrémité occidentale de la Guinée, vers cette côte des Graines où la philanthropie des quakers de Pensylvanie a fondé les établissemens du Libéria. Aujourd'hui ces établissemens comptent trente-six années d'existence. Le but des fondateurs, outre le désir d'arrêter aux États-Unis l'accroissement des noirs, était d'étudier sur eux les résultats que peut produire une éducation libérale. Or la colonie a vu se développer d'année en année sa prospérité agricole et commerciale. Les délits commis par les noirs, qui seuls y obtiennent droit de cité, n'ont pas été graves ou fréquens. Ces hommes, originaires de tous les points de l'Afrique, sont parvenus par leur travail et leur persévérance, deux qualités dont leur race semble peu susceptible, à surmonter les difficultés que leur opposaient à la fois et le climat, qui n'est guère moins défavorable sur cette côte aux noirs venus de loin qu'aux blancs eux-mêmes, et l'inimitié des tribus indigènes, hostiles d'abord à leur installation. Ces obstacles ont été patiemment surmontés, et la plupart des voisins du Libéria ont fini par subir les influences salutaires que leur apportaient ces pauvres nègres qu'avait expatriés l'esclavage, et que l'humanité et la civilisation rendaient affranchis à leur terre natale.

Toutefois jusqu'en 1847 le Libéria n'ayant jamais cessé de vivre sous la tutelle immédiate de l'Union américaine, sa prospérité n'avait encore rien de décisif, car elle pouvait être attribuée à la vigilante administration de la métropole; mais depuis dix ans son indépendance a été proclamée, et il jouit d'un gouvernement entièrement composé d'hommes de couleur, sans que cette expérience ait nui à l'ordre et à la prospérité de la jeune colonie. Quelques hommes intelligens se sont manifestés au milieu des noirs nés et élevés en Afrique, si bien que le Libéria semble destiné à s'accroître et à prospérer lors même que les États-Unis cesseraient de lui envoyer des hommes et de l'argent. L'aspect de ce petit état, composé de noirs actifs qui s'efforcent de copier avec intelligence l'organisation des sociétés blanches, dont ils reconnaissent la supériorité, plaît à l'esprit et le repose au milieu du chaos et du dévergondage des sociétés africaines livrées à elles-mêmes.

Ainsi le nègre ne possède pas la force d'initiative et les instincts naturels qui ont permis aux autres hommes, jetés comme lui nus sur la terre, de se développer et de s'améliorer; mais également facile aux bonnes et aux mauvaises impressions, d'un naturel en général doux et bienveillant, il se prête

volontiers à l'éducation qu'on lui apporte. Les autres hommes peuvent jouer à leur gré auprès de lui le rôle de bon ou de mauvais génie : le nègre subit toutes les influences sans les discuter, avec une conscience en quelque sorte touchante de son infériorité. Cette infériorité, ses traditions la constatent; elles sont pleines du lointain souvenir d'une malédiction divine. Au Mozambique, il y a une puissante peuplade, celle des A'Makuas, qui a accepté et naturalisé chez elle la légende biblique de Cham, le fils maudit de Noë. On y raconte que dans le principe les Africains étaient aussi blancs et aussi intelligens que les autres hommes; mais un jour Muluku (le bon Dieu), s'étant enivré, tomba dans le chemin les vêtemens en désordre : les Africains qui passaient le raillèrent de sa nudité; les Européens au contraire eurent honte et pitié de l'état de Muluku; ils cueillirent des feuilles et l'en couvrirent respectueusement pour que d'autres passans ne le vissent pas. Dieu punit les Africains en leur ôtant leur esprit et en leur donnant une peau noire. Et partout, au Congo, à la Guinée, dans l'intérieur, des traditions et des récits originaux nous montrent les Africains châtiés pour leur désobéissance ou leur révolte et condamnés à une condition abjecte. Muluku, maltraité, trahi par les hommes au milieu desquels il s'était présenté en bienfaiteur, se retire, laissant le monde livré à Mahoka, le mauvais principe. Les Hottentots, ces pauvres êtres si profondément déshérités de tous les biens de la nature, qui traînent une vie misérable sans souvenirs et sans espérances, racontent que leurs premiers parens, ayant offensé Gounja Ticquoa, le bon génie, ont été condamnés par lui avec leur postérité. Certes il y a quelque chose de profondément touchant dans cette résignation de toute une portion de la famille humaine qui connaît son infériorité, et qui l'accepte en châtiment d'une faute dont elle n'a qu'un lointain et vague souvenir.

L'éducation et le mélange, tels sont, d'après les démonstrations de l'expérience, les principaux moyens d'améliorer la race noire. Le mélange sera la conséquence naturelle de l'établissement des Européens en Afrique. Quant à l'éducation, il se pourra qu'elle prenne dans beaucoup d'états noirs une forme analogue à la tutelle que les États-Unis exercent sur le Libéria, ou qu'elle soit aidée par le concours des missionnaires; mais, de quelque façon qu'elle procède, il ne faut pas s'attendre à lui voir produire de prompts résultats. En Afrique, il n'y a pas seulement des nègres, il y a de plus les Arabes, en général nomades et commerçans, les Berbères, dont M. Barth nous a montré dans le désert les turbulentes tribus, et les Fellani, qui ont conquis en partie le Soudan. Or tous ces hommes, d'origine sémitique ou malaisienne, sont actifs, belliqueux, avides de domination. C'est sous leur influence que se sont formés les sociétés et les états grossièrement ébauchés qui se partagent le Soudan; ils y ont apporté ces rudimens d'industrie que MM. Baikie et Barth signalent dans les villes situées sur les bords du Binué, dans Agadès, dans Katsena, Kano, etc.; à l'idolâtrie ils ont substitué l'islamisme, ce qui est un progrès; enfin ils ont remplacé la barbarie complète par une civilisation relative. Les conquêtes qu'ils ont faites ainsi, il faut s'attendre à les leur voir défendre énergiquement contre les empiétemens des Européens, et dans les luttes qui pourront un jour s'engager entre eux et nous, il faut bien reconnaître que nous aurons plus d'une cause d'infério-

rité : à savoir le climat, la distance et jusqu'à l'élévation de notre morale religieuse, qui choque profondément les habitudes des indigènes en interdisant la polygamie et l'esclavage.

Quelle que soit la période de temps nécessaire à la réalisation de ces lointaines espérances, les découvertes de nos voyageurs ont d'autres résultats lucratifs et immédiats, qui sont la juste récompense de leurs travaux et comme le paiement anticipé de l'assistance que prêtera l'Europe à l'Afrique. L'heure est venue pour les nations commerçantes et industrieuses de planter leur drapeau sur les points qu'elles veulent exploiter dans le vaste marché que l'Afrique va leur offrir. L'Angleterre, qui les a toutes devancées, s'est fait une large part : les voies nouvelles que le Binué, le Niger et le Zambèze ouvrent dans l'intérieur de l'Afrique lui appartiennent; elle a un consulat à Kukawa, elle a noué des relations avec Kano, Sokoto et toutes ces riches contrées du centre du Soudan qui produisent le coton, l'indigo, le sorgho, le sucre et tant d'autres denrées précieuses. Du Cap elle peut, grâce aux conquêtes de MM. Andersson, Livingstone et autres, étendre son influence sur les meilleures régions de l'Afrique australe.

Dans ce continent, la France doit aussi prendre sa part : nous possédons la terre fertile qui fut un des greniers de Rome, et vingt-huit ans de lutte et d'efforts ont reculé notre domination jusqu'aux limites du désert; en outre nos couleurs flottent sur le Sénégal et plus loin, à l'embouchure de l'Assinie. Déjà le gouvernement a songé à relier Timbuktu à ces deux centres coloniaux. L'influence française portée en Égypte par la conquête s'y est maintenue à travers mille vicissitudes. Mehemet-Ali s'entourait d'ingénieurs et d'officiers français. C'est sous une direction en grande partie française que s'accomplissent les études qui doivent aboutir au percement de l'isthme de Suez, fait immense dont notre commerce plus que tout autre doit tirer profit. En effet, l'Abyssinie parcourue dans tous les sens par nos voyageurs, Mayotte, colonie récente, Madagascar destinée à redevenir française, Bourbon, dernier vestige de notre puissance dans les mers de l'Inde, ne seront plus qu'à une courte distance de Marseille et de nos ports du midi. La France, voisine de l'Afrique, l'enserre à l'est, à l'ouest, au nord. Nous avons des points de départ heureusement choisis, des foyers d'où la civilisation, l'industrie, le commerce, tout ce qui fait la force et la grandeur des peuples peut rayonner jusque dans l'intérieur du continent. En un mot, nous sommes à même plus que personne de faire notre profit des découvertes que viennent d'accomplir ces hommes, missionnaires et voyageurs, qui ont confondu dans une œuvre commune leur nationalité, et dont la plupart ont payé de leur vie leurs pacifiques et glorieuses conquêtes.

ALFRED JACOBS.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 juin 1838.

Nous trompons-nous? L'événement le dira; mais il nous semble que les intérêts politiques sont destinés à prendre bientôt une plus large place dans les préoccupations publiques. Nous n'avons point la prétention d'être prophète, encore moins nous plairions-nous au rôle de prophète de malheur. Aussi n'est-ce point d'incidens fâcheux que nous attendons le réveil de l'esprit politique en France. Pour pressentir que cet assoupissement de lassitude et de dégoût qui avait succédé à de confuses et pénibles agitations aura un terme prochain, nous n'avons qu'à observer la maturité des situations, à nous souvenir des enseignemens de l'histoire, à croire à la séve de l'esprit français, et à nous fier à cette indomptable nécessité de progrès qui fait vivre d'une vie si rapide les sociétés du XIXe siècle.

Parmi les intérêts auxquels les hommes de notre temps sont le plus attachés, il n'en est point qui ne devienne question de gouvernement et n'aboutisse à la politique. Pour un peuple éclairé comme le nôtre, pénétré jusqu'à la moelle de l'esprit d'égalité, émancipé par plusieurs révolutions de la tutelle arbitraire des individus ou des classes privilégiées, il n'y a quant à ces questions sans cesse renaissantes, et auxquelles sont suspendues toutes les existences, de bonnes solutions que celles qui s'élaborent au sein de l'opinion publique, édifiée par les informations les plus complètes, éprouvée par les discussions les plus franches et les plus libres. Les gouvernemens modernes, quelle que soit leur forme, n'ont de vitalité que dans la mesure où ils inspirent l'opinion et s'inspirent d'elle. Si ce combustible de la vie politique, la discussion, venait à être étouffé et à s'éteindre, ce ne serait point impunément. Il en résulterait une paralysie de la vie sociale et politique, des dissonances entre la marche des gouvernemens et le mouvement instinctif et latent de l'opinion, de vagues inquiétudes, un malaise sourd, puis à l'improviste des éclats désordonnés, des explosions destructives. Certes

bien des esprits en France se sont effrayés, après 1848, de cette enquête continue, de cette délibération permanente, qui se poursuivaient par la presse et par la tribune, et ont cru devoir réclamer, dans l'intérêt de la sécurité sociale, quelques années de silence pour notre pays. Nous ne serions point surpris, pour notre compte, qu'un sentiment contraire ne s'éveillât bientôt chez ces vieux amateurs du silence; nous ne serions point étonnés qu'à son tour le silence, dont ils ont pu se repaître à leur aise, ne leur devînt un objet de trouble et d'alarme, et qu'ils n'en vinssent eux-mêmes à demander aux discussions régulières et assidues une garantie plus saine et plus efficace de l'ordre moral et de la conservation sociale.

Ce besoin instinctif de savoir, pour parler trivialement, où l'on en est et où l'on va, se révèle depuis quelque temps, par de nombreux symptômes, à peu près partout en Europe. Tout assurément est calme à la surface, et pourtant je ne sais quelle curiosité non satisfaite travaille au fond les esprits. C'est cette curiosité inassouvie qui est la vraie cause des fausses rumeurs, des bruits absurdes qui trouvent une circulation si rapide et si choquante en France et à l'étranger. C'est ce souci du mystère qui imprime à l'opinion une crédulité si prompte à l'alarme. On dirait que l'opinion s'est mise à plaider le faux pour savoir le vrai : mauvaise disposition qui ne saurait échapper aux observateurs de l'histoire contemporaine, que nous n'indiquons nous-mêmes qu'avec une extrême réserve, et que l'on ne redressera, suivant nous, qu'en donnant une plus large satisfaction à ces aspirations libérales, à ces grands et généreux besoins d'information universelle et de délibération publique qui sont inhérens au génie de notre époque.

Ce ne sont point assurément les conférences de Paris qui nous suggèrent ces réflexions. Si le mystère conserve encore quelque part un légitime empire, c'est sans contredit au sein d'un congrès; s'il est un sphinx qu'il serait impertinent de vouloir faire parler avant son heure, c'est la diplomatie. Aussi n'avons-nous point la prétention de connaître les travaux de la conférence. C'est des journaux autrichiens que le public a appris le peu qu'il en sait. Or, à en juger par le langage de la presse allemande, notamment par un article assez gaillard du *Journal de Francfort* qui trahit son origine, l'Autriche serait en train de faire en ce moment une hardie campagne contre la France. On ne comprend pas, prétend le publiciste viennois, ce que veut la France : elle défend, selon lui, la cause de la Russie, qui, occupée de ses réformes intérieures, efface au lieu d'accuser ses convoitises à l'égard de l'empire ottoman. L'Angleterre, aux mains d'un ministère qui ne dispose pas d'une majorité parlementaire, n'intervient dans le débat qu'avec mollesse. La Prusse aurait de bonnes intentions, mais le caractère provisoire de son gouvernement actuel l'empêche d'agir. Il ne reste à la Turquie qu'un vigoureux défenseur, c'est l'Autriche, laquelle se dit prête à affronter la France et à lui porter les coups les plus directs. Il est vrai que le cabinet de Vienne, en même temps qu'il prend ces vaillantes attitudes, se hâte de nous rassurer. Ce n'est point d'un duel qu'il s'agit, c'est simplement, il le déclare, d'une lutte de plaidoiries. De même que deux confrères de la robe échangent de gros mots sous le couvert de la querelle de leurs cliens, sans rien perdre de leur estime mutuelle et en conservant, malgré le procès,

toute la chaleur de leur amitié, — de même, disent les Viennois, une fois la conférence finie, et quelle que soit la cause qui triomphe, l'Autriche et la France se retrouveront dans les meilleurs termes. Nous acceptons bien volontiers cette assurance du *Journal de Francfort;* mais n'est-il point plaisant de voir l'Autriche se poser en interprète et en champion exclusif de la politique de la guerre d'Orient? L'Europe n'a donc rien compris à cette lutte, qui a coûté à la France et à l'Angleterre tant de sang et de millions. C'est l'Autriche qui a posé des ultimatums à la Russie, l'Autriche qui l'a forcée à repasser le Pruth, l'Autriche qui a pris Sébastopol!.. Sérieusement, si le cabinet de Vienne avait les visées qu'on lui prête, nous lui conseillerions d'envisager sa situation actuelle avec plus de modestie. Nous ne sommes point de ceux qui, pendant que sévissait la guerre d'Orient, se sont mépris sur les vraies tendances de la politique autrichienne; nous avons été des premiers à reconnaître les services que le cabinet de Vienne rendait alors à sa manière à la cause occidentale et à la politique qui plaçait l'épée de la France au service de l'équilibre européen; mais plus nous avons mis alors de complaisance et d'équité à pardonner à l'Autriche ses tergiversations apparentes et sa timide inaction militaire, plus nous serions révoltés de l'outrecuidance du cabinet de Vienne, s'il se targuait d'être aujourd'hui le seul champion de l'équilibre, et s'il avait l'injustice de méconnaître non-seulement l'importance du rôle que la guerre d'Orient assigne à la France, mais les devoirs généreux que cette guerre nous a légués. Nous ne saurions l'oublier : en maintenant un empire musulman contre les usurpations de la Russie, nous avons contracté envers les populations chrétiennes qui couvrent cet empire des devoirs impérieux et sacrés. Notre honneur ne permet point que l'empire ottoman, après avoir été couvert par nos armées et nos flottes victorieuses, fasse un sort plus misérable qu'autrefois aux populations chrétiennes. Conserver au nom de l'équilibre une souveraineté musulmane au milieu de millions de chrétiens et en même temps relever le moral de ces chrétiens, faire respecter leurs droits, seconder leurs progrès, c'est assurément une tâche difficile, la plus difficile peut-être qui ait été imposée à la politique moderne. Cette œuvre ne peut s'accomplir par des coups de violence; elle demande une rare combinaison de patience et de fermeté, une vigilante sollicitude, un esprit d'autorité et de conciliation. Telle qu'elle est cependant, avec ses difficultés et malgré ses contradictions apparentes, il faut que cette tâche s'accomplisse. Le gouvernement de la France, nous n'en doutons point, comprend en cela sa vraie mission, et il n'y aurait qu'à le féliciter si c'est sa résolution à la remplir qui lui vaut aujourd'hui les ridicules sarcasmes de la presse autrichienne.

La presse autrichienne continue aussi de se livrer aux conjectures de toute sorte à propos du Montenegro. Chacune des circonstances du conflit provoqué si légèrement par la Turquie est discutée et commentée dans un sentiment peu favorable soit aux Monténégrins, soit aux puissances qui se sont interposées entre eux et la Turquie. Nous avons déjà dit que le cabinet de Vienne, tout en regrettant certainement que le débat n'ait pas pris une autre tournure, ne paraît pas cependant partager les appréciations des journaux autrichiens. Nous répéterons que si, du point de vue de la politique géné-

rale, son intérêt semble en souffrir pour le moment, sous un autre rapport la direction imprimée à cette affaire lui est, en dernière analyse, avantageuse. La reconnaissance de la suzeraineté de la Porte imposée au Montenegro avec l'appui du cabinet de Vienne aurait pu produire dans les provinces chrétiennes de la Turquie d'Europe une agitation extrême, qui eût été pour lui un embarras. Il eût, dans tous les cas, partagé l'impopularité de cette pression. Il était dans le vrai en 1853, lorsqu'il envoyait le comte de Linange à Constantinople pour éclairer la Turquie sur les dangers d'un envahissement du Montenegro, et qu'il obtenait d'elle un arrangement basé sur le maintien du *statu quo*. La France, qui a dû prendre le rôle auquel l'Autriche renonçait de propos délibéré, n'a fait que procéder d'après le principe qui avait inspiré la mission du comte de Linange, en demandant une délimitation sur la base du *statu quo* de 1856, et sauf les conséquences générales de cette interversion des rôles que le cabinet de Vienne ne peut reprocher qu'à lui seul, le résultat sera le même : l'ordre sera rétabli sur le point où il importe à un si haut degré à l'Autriche qu'il ne soit pas troublé.

Quel a été dans cette circonstance l'objet spécial du gouvernement français? Nous croyons qu'il n'est nullement nécessaire d'être initié au secret des chancelleries diplomatiques pour se rendre compte de la conduite qu'il a adoptée. Il a suivi la voie qu'indiquait le simple bon sens; il a voulu arrêter la Turquie sur la pente dangereuse d'une entreprise qui pouvait être extrêmement humiliante, si elle ne réussissait pas, et qui, en cas de succès, devenait nécessairement odieuse. Il a voulu rester fidèle à la seule politique possible pour lui dans les affaires d'Orient, et qui consiste à défendre la Turquie non-seulement contre ses ennemis du dehors, mais contre ses propres erreurs, et notamment contre celles de toutes qui pourraient lui être le plus funestes, les erreurs de conduite dans ses rapports avec les populations chrétiennes. Certainement, s'il est une puissance qui ait ce droit, c'est la France. Elle l'a chèrement acquis, et il faut convenir qu'elle l'a exercé avec modération. Devant l'opposition irritante que ses conseils ont rencontrée à Constantinople dans la plupart des questions relatives à l'exécution de la paix, elle aurait pu légitimement ne pas conserver toujours le calme qu'elle a montré, et si, dans la nouvelle crise suscitée par l'expédition contre Grahovo, elle a pris une attitude plus sévère, l'urgence de la situation justifiait le langage pressant qu'elle a tenu et la démonstration maritime dont elle l'a appuyé.

Une méprise d'un autre genre vient d'être commise par le *Times* et à sa suite par quelques membres du parlement anglais à l'endroit de la France. Nous ne sommes point de ceux qui aiment à trouver le *Times* en défaut. Ce journal est une si puissante expression de la presse libre, il rend de tels services par l'abondance et la qualité de ses informations, il prête à la raison publique un si vigoureux concours, que nous saluerions plutôt dans ce colosse de la presse une véritable institution, dont l'influence dépasse les limites de l'empire britannique et profite à la liberté du monde. C'est dire assez le regret que nous avons éprouvé en voyant le *Times*, victime d'une lourde erreur, dénoncer les prétendus armemens de la France. Le *Times*, il faut bien le dire, depuis cette déroute de l'opposition qui a suivi la motion

Cardwell, participe au désarroi où cette fausse manœuvre a laissé les amis de lord Palmerston. On sait que le *Times* a dû sa puissance à la sagacité et à la souplesse avec laquelle il a su jusqu'à ces derniers temps s'adapter aux mouvemens de l'opinion. La raison de son immense crédit, c'est qu'il était le journal de l'opinion générale, le journal du public, et non le journal d'un parti. Le *Times* semble avoir dérogé dans ces derniers temps à cette indépendance absolue qui a été le secret de sa fortune. Il avait, par ses rédacteurs, contracté des liens étroits avec le ministère de lord Palmerston. On assure qu'un de ses collaborateurs les plus assidus et les plus puissans dans la polémique est M. Lowe; or M. Lowe n'emprisonne point ses remarquables talens dans la sphère de la presse anonyme, il est membre de la chambre des communes, et lord Palmerston l'avait attaché à son gouvernement en le nommant vice-président du bureau du commerce. M. Lowe, malgré ses fonctions officielles, n'avait point abandonné la rédaction quotidienne du *Times*. C'est en grande partie à cette liaison intime du *Times* avec l'ancien ministère Palmerston que l'on a attribué la véhémence avec laquelle ce journal a attaqué, à propos des affaires de l'Inde et de la motion Cardwell, le cabinet de lord Derby. Le public a pu s'apercevoir que, dans cette circonstance, le *Times* manquait à son rôle naturel, et devenait le journal d'un parti. Les intéressés, les hommes politiques qui étaient en butte aux violens assauts du *Times*, n'ont pas manqué d'ailleurs d'exciter à cet égard les défiances de l'opinion. M. Bright n'a pas craint, en pleine chambre des communes, de faire allusion aux liens personnels qui unissent le redoutable journal aux adversaires du cabinet: les rires de la chambre et les regards braqués sur M. Lowe traduisaient spontanément l'allusion. Le combat fini, M. Disraeli, dans cette fanfare triomphante qu'il a exécutée devant ses électeurs à Slough, a repris ce procès que l'opinion fait au *Times*, et a marqué de son trait fantasque et comique la fausse position du journal-géant. Ces petites blessures, venues à la suite de la mésaventure de la motion Cardwell, qu'il avait si chaudement épousée, ne sont qu'un léger accident dans les destinées du *Times*. Ce journal, nous n'en sommes point en peine, saura bien se raccommoder avec l'opinion et le succès du jour; mais il n'est pas encore remis, il n'a pas recouvré son aplomb: c'est évidemment à son indécision et à sa mauvaise humeur passagère qu'il faut attribuer sa boutade sur les armemens de la France.

Les dénonciations du *Times*, portées à la chambre des communes par sir Charles Napier, ont eu deux résultats heureux : elles ont été réfutées avec autorité par deux membres du ministère, M. Disraeli et sir John Packington, et elles ont provoqué un démenti catégorique du *Moniteur*. En prenant acte et se déclarant satisfait des explications de M. Disraeli, le *Times* cherche à placer les faits inexacts qu'il avait avancés sous la sanction d'une soi-disant notoriété européenne. La notoriété cependant lui donne tort. S'il est un fait notoire pour ceux qui ont suivi la discussion du budget de l'armée au corps législatif, c'est que, loin de vouloir augmenter cette année notre effectif militaire, le gouvernement était disposé à le diminuer dans une proportion excessive. La commission du budget elle-même, malgré son goût pour les économies, s'est émue de la disproportion que le gouvernement était dis-

posé à laisser entre les cadres et le nombre des hommes gardés sous les drapeaux, et c'est sur ces observations que le gouvernement a consenti à augmenter de quelques milliers de soldats l'effectif arrêté dans son premier projet. La notoriété réduit également aux proportions les plus modérées nos armemens maritimes. L'Angleterre, à la fin de la guerre d'Orient, est restée avec une flotte formidable; tout le monde sait au contraire que la guerre d'Orient avait laissé la France dans un état d'appauvrissement maritime sur lequel nous ne pouvions nous endormir sans manquer aux premières notions de la prudence et au sentiment de notre dignité. Nous avions à reconstituer notre matériel naval, nous avions à opérer la transformation de notre flotte en adaptant la vapeur à nos vaisseaux à voiles. C'est à ce travail de réparation et de reconstitution du matériel naval que se bornent les efforts de la France depuis la paix. Voilà la vérité des faits. Quant aux causes morales où le *Times* puise la justification de ses inquiétudes, nous ne les croyons pas plus réelles. Il faudrait enfin cesser d'attribuer à la France entière les manifestations intempérantes qui ont ému la nation anglaise il y a plusieurs mois. — Le poids des intérêts, le sentiment élevé de la civilisation, le bon sens honnête, auront toujours une influence prépondérante sur les résolutions de la France, et sont une meilleure garantie conte les inquiétudes que l'on s'efforce périodiquement de répandre en Angleterre que des millions gaspillés pour le stérile armement des côtes britanniques.

Nous avions laissé, il y a quinze jours, la politique intérieure de l'Angleterre dans une situation aussi bizarre que neuve, à laquelle on chercherait vainement des précédens à travers l'histoire parlementaire de ce pays. Cette situation se dessine chaque jour davantage dans le sens que nous avons indiqué. Elle est assez intéressante pour qu'il vaille la peine d'en marquer avec plus de précision les tendances caractéristiques.

Le cabinet de lord Derby ne sera décidément point un accident et un simple interrègne entre deux ministères de lord Palmerston. Il vivra du moins jusqu'à la prochaine session, et son existence donnera lieu à un déclassement et à un reclassement des partis qui divisent la chambre des communes. L'habile chef du ministère et du parti tory dans la chambres des communes a eu, comme tacticien, le mérite de comprendre le parti qu'on pouvait tirer de cette crise des alliances politiques. Il l'a peut-être hâtée en laissant voir, pendant la discussion de la motion de M. Cardwell, la perspective d'une dissolution; mais elle était depuis longtemps dans la nature des choses, et devait éclater inévitablement un jour. Elle n'a plus maintenant qu'à se développer : elle finira, lorsque de nouvelles combinaisons se seront formées et cimentées, par une infusion nouvelle et rajeunissante de séve démocratique dans l'antique constitution anglaise.

Le caractère actuel de cette crise parlementaire, c'est la scission opérée entre le groupe des libéraux indépendans et des radicaux et les divers groupes qui se rallient autour de lord Palmerston et de lord John Russell. Les froissemens qui ont peu à peu divisé ces deux grandes fractions du parti libéral anglais sont d'ancienne date : ils proviennent de questions de principes et de questions de personnes. La scission qui a son origine dans les questions politiques s'explique aisément. Il y a dans le libéralisme an-

glais des hommes considérables par l'étendue de l'intelligence et par les facultés oratoires, qui placent leur ambition plus haut que la possession du pouvoir, c'est-à-dire dans le succès de leurs idées de progrès et de réforme; il y a aussi dans le parti libéral des hommes également distingués, mais qui, habitués aux fonctions ministérielles, sont enclins à subordonner aux nécessités pratiques du pouvoir l'accomplissement des réformes et la marche du progrès. Tels sont, au premier rang, lord Palmerston, lord John Russell, avec le cortége de parens et d'amis qui depuis trente ans les accompagnent au ministère, et à leur suite la clientèle routinière qui obéit à leur direction. Il y a pourtant une distinction à faire entre ces deux hommes, remarquables à divers titres. Lord John Russell porte dans les questions intérieures une hardiesse et une persévérance qui le rapprochent davantage du corps des libéraux indépendans. C'est un vieux réformiste, toujours capable de se replacer au plus épais de la phalange progressiste par des résolutions soudaines et des coups de tête imprévus. Lord Palmerston au contraire, si téméraire, si actif, si acharné dans la politique étrangère, ne déguise guère la sceptique indifférence que lui inspirent les progrès politiques poursuivis à l'intérieur. Son dernier ministère a donné, sous ce rapport, aux libéraux indépendans, la mesure de lord Palmerston. Le noble lord s'était fait une tactique habituelle de battre les mesures présentées par les libéraux avec le concours des tories. C'est une représaille de cette manœuvre que les libéraux appliquent aujourd'hui à lord Palmerston en protégeant contre son opposition le cabinet de lord Derby. A cette pratique, qui a fini par lasser un grand nombre de libéraux, lord Palmerston joignait le tort de ne point épargner aux orateurs les plus éminens de cette section de son parti, à M. Bright surtout, les railleries humoristiques où il se complaît, et où il excelle avec une verdeur juvénile. M. Bright ne semble point avoir oublié ces plaisanteries caustiques, et il est devenu la hache des discours et des manœuvres de lord Palmerston. Nous arrivons ici aux griefs personnels des libéraux indépendans. Ces griefs n'attaquent pas seulement la froide fierté de lord John ou l'humeur sardonique de lord Palmerston, ils ont une portée plus élevée. Lord John et lord Palmerston ont pris l'habitude de laisser l'accaparement des fonctions ministérielles à un petit état-major aristocratique, éternellement composé des mêmes membres de leurs familles ou de leurs coteries intimes. La morgue exclusive des whigs est une des plus vieilles accusations qui aient été portées contre ce parti aristocratique et libéral; c'est encore l'objet des reproches que leur adressent les libéraux indépendans et les radicaux. Aussi ceux-ci semblent-ils décidés à profiter de l'occasion que leur fournit la situation des partis dans la chambre pour constater leur importance et contraindre désormais lord John Russell, lord Palmerston et l'aristocratie whig à compter à la fois avec leurs idées et avec leurs personnes.

La motion de M. Cardwell a été pour eux un prétexte tout naturel de montrer leur nombre et de faire sentir leur puissance. Lord Palmerston avait, à propos de cette motion, passé chez lui une revue de ses forces. Deux cents membres s'étaient rendus à son appel. Les libéraux indépendans opposèrent une contre-manifestation à la réunion de Cambridge-House. Ils se rassem-

blèrent dans un bureau de la chambre, dans le *committee-room* n° 11, local voué désormais à une célébrité historique. Ils étaient cent vingt, résolus à empêcher la formation d'un nouveau ministère Palmerston et à voter contre la motion de M. Cardwell. Cette réunion décida du sort de cette motion et assura l'existence du ministère Derby. Pour nous, qui pouvons juger ces mouvemens de partis avec un entier désintéressement d'esprit, nous regardons cette manifestation des libéraux indépendans et la scission temporaire qu'elle a opérée au sein du grand parti libéral comme un acte utile, et qui profitera au progrès politique et au rajeunissement des partis en Angleterre.

C'est notre conviction que dans un pays avancé, chez un peuple parvenu à sa majorité politique et qui se gouverne par l'opinion, les partis doivent passer alternativement du pouvoir à l'opposition. Cela est salutaire pour les politiques représentées par les partis, cela est bon pour les personnes qui dirigent les partis et sont appelées à exercer le pouvoir, cela est nécessaire pour réconcilier les diverses humeurs de l'opinion publique et les intérêts changeans qui la dominent tour à tour avec la conservation de la constitution en vigueur. La prolongation actuelle du cabinet de lord Derby et l'éloignement temporaire du pouvoir de lord Palmerston, de lord John Russell et des whigs, nous paraissent devoir être profitables à l'Angleterre à ce triple point de vue. Les tories, aux prises avec les nécessités du pouvoir, seront obligés de pactiser avec l'esprit réformateur de l'époque. Lord Palmerston, lord John Russell et les whigs, retombés dans l'opposition, se dérouilleront des routines de la vie officielle, et, pour reconquérir leur ascendant sur le parti libéral, seront poussés vers des progrès nouveaux. Voilà le profit des partis. Conférer, d'une part, les jouissances et la gloire du pouvoir à des hommes qui ont consacré leur vie aux affaires publiques, dont l'exercice du pouvoir fortifiera et complétera le talent, et qui accroîtront ainsi dans l'avenir le bataillon disponible des serviteurs capables du pays; laisser, d'un autre côté, les hommes d'état vieillis dans les fonctions se retremper quelque temps dans la vie privée, devenir plus accessibles aux exigences légitimes de leurs associés politiques, voilà la justice due aux personnes. Enfin ces changemens dans le personnel gouvernemental ne sont pas moins prescrits par l'intelligence des sentimens publics, par la connaissance éclairée du tempérament de l'opinion. L'humanité est de sa nature essentiellement dramatique. Dans les sociétés civilisées, le gouvernement n'est point seulement une affaire, la plus grande de toutes; il est encore un spectacle, et le plus intéressant de tous les spectacles. Aussi est-il dangereux pour les gouvernemens de jouer trop longtemps la même pièce avec les mêmes acteurs. Hélas! nous en avons fait nous-mêmes la triste expérience. Si le dernier ministère du roi Louis-Philippe n'avait pas duré huit ans, un changement forcé de cabinet eût-il été le signal d'une révolution?

Au surplus, les effets que nous attendons de la position respective des partis anglais commencent déjà à se produire. Le ministère de lord Derby paraît être disposé à faire des concessions libérales qu'on ne lui eût point arrachées dans l'opposition. La question de l'admission des israélites dans la chambre des communes va sans doute être résolue : les membres du ministère opposés à cette dernière conquête de la liberté religieuse font taire leurs

répugnances, et la chambre des lords se ralliera probablement à un bill de lord Lyndhurst qui permettra enfin au baron Lionel de Rothschild de prendre possession du siége que les électeurs de la Cité de Londres lui ont donné à la chambre des communes. Les libéraux indépendans ont obtenu dans cette chambre plusieurs succès, soit avec le concours, soit par l'abstention silencieuse des ministres. Ainsi sir John Trelawny a fait voter un bill sur l'abolition des taxes levées pour la construction des églises, des *church-rates*, taxes odieuses aux dissidens, que par une injustifiable anomalie l'on oblige à concourir à l'entretien d'un culte auquel ils sont étrangers. Ce bill, voté par les communes, sera sans doute rejeté par les lords; mais ce premier succès des adversaires des *church-rates* mûrit la question et accélère l'inévitable succès de cette réforme. Trois discussions et trois votes importans ont entamé partiellement la question de la réforme électorale. C'est d'abord l'abolition de ce qu'on appelle en Angleterre la *qualification*, ce que nous appelions le cens d'éligibilité exigé des candidats à la députation. Désormais les membres de la chambre des communes ne seront plus tenus de justifier de la quotité de propriété qui était censée assurer leur indépendance. Cette justification de propriété était souvent illusoire ou vexatoire, et le gouvernement, par l'organe de M. Walpole, y a renoncé. Une seconde question électorale plus importante, qui a été soulevée par la motion annuelle de M. Berkeley, a servi aux libéraux indépendans pour indiquer aux whigs le terrain sur lequel ils leur offraient la paix ou la guerre. C'est la question du *ballot* ou du scrutin secret substitué au vote public dans les élections. M. Bright a prononcé dans cette discussion un de ses meilleurs discours, et c'est lui qui a posé aux whigs les conditions de l'alliance. Lord John Russell ne s'est pas rendu à cet appel; il a combattu le *ballot*. La motion a été rejetée, mais elle a obtenu la plus forte minorité qu'elle ait encore réunie. Enfin M. Locke King a vu la majorité se prononcer en faveur de la seconde lecture du bill qu'il présente chaque année pour modifier le cens électoral dans les comtés. Ces discussions, auxquelles les membres les plus importans du ministère n'ont pas pris part, préludent à la grande mesure d'une nouvelle réforme électorale que le ministère se dispose évidemment à présenter dans la prochaine session. La réforme électorale, si des événemens imprévus ne l'ajournent point encore une fois, sera le grand débat anglais de l'année 1859, et c'est la question qui rétablira les classifications régulières des partis.

Si M. Bright et ses amis n'ont pas à se plaindre jusqu'à présent des résultats de l'évolution parlementaire qu'ils ont accomplie, il est juste de reconnaître que le ministère de lord Derby, par le zèle qu'il a déployé dans la conduite de certaines questions diplomatiques et par les succès qu'il a obtenus, a mérité les suffrages des membres impartiaux et indépendans du parlement. Lord Malmesbury a été notamment habile et heureux dans l'affaire des mécaniciens anglais et du *Cagliari*. Il serait à désirer que l'arrangement de cette délicate affaire, dans laquelle les bons offices de la France ont secondé les efforts du cabinet anglais, fût un acheminement au rétablissement des relations diplomatiques entre la cour de Naples et les puissances occidentales. Malgré l'émotion causée aux États-Unis par les visites vexatoires que les croiseurs anglais de la côte de Cuba ont fait subir à

des navires américains, émotion qui a eu d'abord un sérieux retentissement à la bourse de Londres, ce nouveau conflit n'aura pas de suites graves. Avec une unanimité merveilleuse et qui révèle leur sens pratique, les Anglais dans le parlement et dans la presse se sont montrés disposés à donner sur ce point à leurs turbulens cousins d'Amérique toutes les satisfactions raisonnables. L'opinion en Angleterre commence à se lasser des sacrifices et des tribulations que s'impose la marine anglaise pour faire la police répressive de la traite des noirs. On ne doute guère que les navires américains visités sur la côte de Cuba ne se livrassent au commerce des nègres. Que les Américains importent des nègres chez eux, si cela leur convient, disent certains organes radicaux anglais, il n'y a qu'à les laisser faire. Les embarras que leur suscitera l'augmentation de la population noire vengeront assez sûrement la cause de l'humanité. C'est peut-être le moyen le plus court de hâter aux États-Unis l'abolition de l'esclavage.

S'il est en France un ordre d'intérêts qui, dans ces derniers temps, ait eu à souffrir de ce malaise de l'opinion dont nous parlions en commençant, ce sont assurément les intérêts financiers. La vaste diffusion des valeurs mobilières qui s'est opérée depuis peu d'années a créé en France une classe de capitalistes éminemment sensible aux fluctuations de la fortune publique, parce qu'elle éprouve à la fois et dans tous ses rangs le contre-coup d'influences dont la nature lui est inconnue, et qu'elle subit passivement dans la dépréciation de sa fortune. Les esprits sensés qui ont observé le mouvement des affaires depuis 1852 ont accusé d'exagération dans l'optimisme les spéculations qui ont signalé le début de cette période; nous croyons que l'on pourrait reprocher une exagération en sens contraire au découragement qui depuis le commencement de cette année s'est emparé des spéculateurs et des capitalistes. Nous reconnaissons que les circonstances politiques ont pu avoir sur ce découragement une influence sérieuse; mais nous ne pensons point qu'il soit possible de le justifier par des raisons puisées dans un examen attentif de la situation financière. La France a traversé sans doute depuis huit mois une crise commerciale qui n'a point eu d'analogue dans le passé : cette crise a restreint les travaux de notre industrie, les opérations de notre commerce; mais un autre résultat de la crise a été de dégager beaucoup de capitaux de la liquidation des anciennes opérations, et d'augmenter par cela même la masse des capitaux disponibles prêts à s'engager dans des placemens nouveaux. La crise commerciale de la fin de l'année dernière ne suffit donc point à expliquer l'abstention défiante des capitaux et la dépréciation continue des grandes valeurs mobilières qui représentent une portion si considérable de la richesse française. Il faut avouer d'un côté que le vrai mal de cette situation fausse est un mal d'opinion; mais si d'un autre côté l'on observe les conséquences de ce mal d'opinion, si l'on considère que non-seulement il propage et entretient un mécontentement vague dans la couche la plus sensible et la plus active de la société, mais qu'il mine le crédit d'une de nos industries les plus vitales, l'industrie des chemins de fer, et qu'il tend à restreindre les ressources nécessaires à l'achèvement de notre réseau, on voit qu'il est urgent de porter remède à cette erreur des esprits. On annonce que le gouvernement y travaille sérieu-

sement, et qu'il ne tardera point à adopter des mesures qui seraient de nature à rendre la confiance et la sécurité aux propriétaires des actions de chemins de fer.

Chose curieuse! le découragement du public touchant l'avenir financier des chemins de fer a commencé au moment même où l'état, par le remaniement des concessions effectuées l'année dernière, arrêtait et consolidait définitivement le partage de notre réseau entre six grandes compagnies. Or, en établissant ce système de concentration, l'état assurait l'avenir des actionnaires des compagnies existantes, puisqu'il les protégeait contre toute concurrence future, et que c'était surtout par la concurrence, l'exemple de l'Angleterre en faisait foi, que pouvaient être compromis les capitaux engagés dans ces entreprises. Il avait fait plus : dans un esprit de prévoyance et de justice, pour empêcher que les sections nouvelles, dont l'exploitation au début est toujours plus coûteuse et moins rémunératrice, ne vinssent peser sur les revenus acquis aux actionnaires par l'exploitation de l'ancien réseau, il avait, pour un laps de temps considérable, admis la séparation du compte d'exploitation des anciennes lignes d'après lequel se partageaient les profits acquis aux actionnaires et le compte d'exploitation des sections nouvelles. Chose curieuse, nous le répétons, ces sages précautions, inspirées par une sollicitude éclairée pour les capitaux engagés dans l'industrie des chemins de fer, ont été le point de départ de la défaillance de ces capitaux. Des fantômes de toute sorte ont été évoqués pour les effrayer sur le fardeau des concessions nouvelles. Les nouvelles lignes ne rapporteraient point des revenus proportionnés aux dépenses de construction qu'elles coûteraient; le déficit que creuserait l'exploitation des embranchemens, vainement reculé par la séparation des comptes, dévorerait un jour les dividendes des actionnaires. C'en était fait des chemins de fer français. Ils étaient destinés au même sort que les chemins du royaume-uni. Démoralisé par ces prédictions répétées partout et sur tous les tons, l'esprit d'association était sur le point de faire défaut à l'achèvement de ce merveilleux système de voies de communication et de transport qui, même incomplet, a déjà donné une si puissante impulsion à la fortune de la France!

Si les intentions du ministre des travaux publics sont telles qu'on les représente, nous espérons qu'il aura enfin raison de ces inquiétudes et de ces doutes. Le plan que l'on prête au gouvernement consisterait en effet à détourner cette menace inconnue que l'on fait peser, aux yeux des actionnaires, sur l'avenir des nouvelles lignes à construire. Pour cela, il recourrait à la combinaison qui a été déjà si efficace à l'origine des entreprises de chemins de fer parmi nous, à la garantie d'intérêts donnée par l'état aux capitaux engagés dans la construction des lignes nouvelles. Avec cette garantie d'intérêts que l'état n'aura probablement pas plus à appliquer en fait aux sections nouvelles qu'il n'a eu à la réaliser pour les lignes mères, tous les doutes, toutes les incertitudes s'évanouissent, et les intérêts immenses attachés aux destinées de nos compagnies de chemins de fer sont assurés de leur avenir. C'est un remède d'opinion contre un mal d'opinion. Il ne nous reste qu'à faire des vœux pour que la décision du gouvernement à cet égard soit promptement arrêtée et communiquée au public. E. FORCADE.

REVUE LITTÉRAIRE

Lorsqu'en 1631, Théophraste Renaudot, avec la protection du cardinal de Richelieu, fondait le premier journal qui parut en France, le rôle réservé à la presse était encore bien vague; rien ne faisait présager les immenses services qu'elle allait rendre à la pensée et à l'industrie humaines, ni surtout les droits éternels que ces services devaient lui assurer. Quoiqu'il soit de mode aujourd'hui de dédaigner, d'attaquer même, en niant jusqu'à son utilité, cette publicité périodique à laquelle la France doit sa vie parlementaire et sa véritable gloire, je crois qu'il serait puéril de relever un système de dénigrement qui est loin d'avoir pour excuse le désintéressement ou la bonne foi de ses partisans. « Avec celui qui me demande quel est l'intérêt de l'Angleterre à ce que la Russie possède ou non Constantinople, je ne discute même pas! » s'écriait lord Brougham. La presse est également une de ces grandes réalités sur le principe desquelles la discussion n'est pas permise. Sans doute il est possible de voir son importance momentanément et en apparence amoindrie; mais que peut-on en conclure contre elle? Par le fait même des événemens qu'elle doit apprécier, devenue un instrument de lutte, elle est sujette à être parfois accablée, mais non vaincue.

Les plus grandes choses souvent ne sont à l'origine que de petits faits successivement élargis par la généralité des applications ou par le vaste appareil des conséquences. Sur la multitude de graines que peut produire une fleur, quelques-unes seulement rencontrent un peu de poussière, et y germent; les autres se perdent on ne sait où, avec leur embryon. Le hasard est pour beaucoup dans tout cela. Sait-on à quel caprice d'oiseau, à quel souffle de vent, tel chêne a dû de s'élever en tel endroit? L'apparition des idées nouvelles a pour cause première la transformation des besoins les plus généraux, mais pour condition nécessaire la pression des circonstances. La presse (et par ce mot je n'entends pas seulement la feuille imprimée, mais la propagation des idées, de quelque manière qu'elle se fasse), la presse est un des faits qui correspondent toujours exactement aux nécessités actuelles, qui par conséquent ne sont jamais en dehors des circonstances. C'est qu'il n'y a pas de société possible sans opinion publique, et que porter atteinte aux manifestations de celle-ci, c'est compromettre le salut de celle-là. Soutenue ainsi par le système social et le soutenant en même temps, la presse se distingue par un caractère de nécessité permanente de ces grandes idées qui n'apparaissent qu'à des momens variables. Elle suit l'opinion publique en même temps qu'elle la gouverne, elle grandit avec elle, et ne perd de sa force que le jour où cette opinion perd de sa dignité.

Ainsi apparaît-elle à distance et dans l'ensemble de ses résultats. A l'examiner de plus près, on n'est que plus frappé de sa grandeur en présence des obstacles et des difficultés qu'ont à surmonter ceux qui concourent à cet immense travail. Rien mieux que le journal ne réussit à faire rapidement ressortir les écrivains qu'il met en lumière, et ce succès même est souvent une redoutable épreuve. Cette opinion publique, qui est leur appui, leur

gloire, leur consolation, est en même temps leur abîme, leur désespoir, leurs gémonies. Il leur faut supporter toute la responsabilité des vérités qu'ils démontrent, soit que la mauvaise logique de la foule en exagère l'application, soit que sa mobilité, en donnant raison à des faits opposés, aille jusqu'à les transformer en erreurs publiques, j'allais dire en crimes. Encore est-ce quelque chose que de tomber de haut et devant tous; mais les alternatives secrètes de découragement et d'espoir, les luttes intérieures et quotidiennes, n'est-ce pas le rocher de Sisyphe, remonté sans cesse, sans cesse retombant? Où trouver des compensations? Il faut se réfugier dans la seule conscience de ses droits, dans la tâche qui reste à remplir, dans les dangers même qui l'entourent. Et certes il faut avant tout s'armer de courage et de foi, car si, au milieu de la carrière, on vient à jeter un regard derrière soi, je ne sais si la satisfaction du devoir accompli, si intime qu'elle puisse être, n'est pas surpassée par la profondeur d'un inévitable découragement.

Ces réflexions nous sont inspirées par la préface dont M. de Sacy a fait précéder deux volumes d'articles qu'il vient de réunir et de publier (1). M. de Sacy, qui n'a jamais voulu être autre chose « qu'un journaliste, » à qui cette seule qualité a ouvert les portes de l'Académie française, est l'un des plus anciens rédacteurs d'une feuille quotidienne dont l'honneur est d'avoir toujours conservé dans la même mesure ses traditions politiques et littéraires. Depuis 1828, époque où il entra au *Journal des Débats,* sous le ministère de M. de Martignac, M. de Sacy est resté sur la brèche, et, en compagnie d'hommes éminens, il a continué de combattre pour des convictions qu'il est doublement honorable de partager à une époque où il est si facile de compter le petit nombre d'organes périodiques qui n'ont pas dévié de leur voie. Le libre examen, le régime constitutionnel et parlementaire sont demeurés pour ceux-là les conditions idéales et les ressorts nécessaires de tout gouvernement. Ce n'est pas, nous pouvons le dire, sans d'amères déceptions, sans de cruelles tristesses, qu'il est possible de persévérer dans un rôle dont le moindre inconvénient est de provoquer le dédaigneux sourire des adorateurs du succès. En retraçant en quelques pages sa carrière de publiciste, M. de Sacy remarque particulièrement que la révolution de 1830, nécessaire cependant, amena dans son esprit de profondes défiances. Depuis lors, ce qu'il combattit surtout, ce fut l'esprit révolutionnaire. Ce mot n'est peut-être pas très juste, ou du moins contient-il une ellipse qui devrait être interprétée. Il faut comprendre que M. de Sacy a combattu l'esprit despotique appliqué à la révolution et non pas les tendances rénovatrices, indispensables à tout progrès, dont il a été lui-même le champion à certains jours. Oui, ce qu'il a combattu, ce n'est certainement pas la base de ses convictions et des nôtres, ce n'est pas l'esprit de Voltaire, de Mirabeau, encore moins celui qui présida aux journées de 1830 : c'est l'esprit d'autorité absolue et aveugle, de quelque part qu'il vienne, aussi terrible et aussi aveugle lorsqu'il s'appuie sur la multitude que lorsqu'il n'a pour raison d'être que le caprice d'un seul.

Depuis quelques années, M. de Sacy s'est retiré forcément de la discussion

(1) 2 vol. in-8°, Didier.

quotidienne et politique, et il a comblé ses loisirs obligés par les essais littéraires qu'il offre aujourd'hui au public. Sur ce terrain, l'honorable membre de l'Académie française nous semble moins heureux que sur le terrain politique. J'avoue que ce n'est pas sans étonnement et sans chagrin que j'ai lu dans sa préface cette phrase qui, dominant un recueil d'études littéraires, ne peut nous laisser indifférens : « Il y a une foule de livres très bons que tout le monde connaît et avec lesquels je ne ferai jamais connaissance. » Que M. de Sacy, homme du monde et écrivain politique, avoue ses préférences exclusives pour les vieux modèles, je l'admets volontiers, non sans quelque réserve toutefois; mais que M. de Sacy, après avoir accepté les devoirs de la critique quotidienne, affiche ainsi à l'égard des œuvres modernes un parti-pris d'éloignement, je ne comprends plus ce que je suis tenté d'appeler une inconséquence littéraire. Sur quelles frivolités alors, indignes des honnêtes gens, s'est donc exercé le talent des Villemain, des Sainte-Beuve, des Gustave Planche? Quoi! vous passez sous silence toute la littérature du XIXe siècle et ce qui fait sa plus grande gloire, la poésie et le roman! Quoi! aucun nom à qui vous puissiez accorder des éloges, même tempérés? Ni Victor Hugo, ni Alfred de Musset, ni Mme Sand! Et vous accorderez quinze pages à je ne sais quels *morceaux choisis de littérature* qui ne sont en définitive que l'œuvre d'un compilateur souvent peu intelligent! La liste des auteurs vers lesquels vous poussent sans relâche vos instincts classiques est sans doute bien choisie; pourquoi cependant parmi ces écrivains assez nombreux ne voyons-nous pas le plus grand de tous, Molière? Je sais pourquoi vous ne l'aimez pas, c'est par la même raison qui vous fait préférer Racine à Corneille, *Athalie* à *Polyeucte*. Molière n'est pas consolant, dites-vous; mais Pascal, un de vos préférés, est-il plus consolant que Molière? Et pour la fermeté des idées, l'auteur de *Tartufe* et de *Don Juan* n'est-il pas à la hauteur du philosophe qui n'eut pas le courage complet de sa philosophie?

Le système exclusif adopté par M. de Sacy dépouille ses études littéraires de ce qui devrait en constituer le principal intérêt, l'opportunité. Procéder ainsi, n'est-ce pas condamner en littérature les doctrines qu'on soutient en politique, et trop oublier que le progrès est parallèle dans toutes les manifestations de l'intelligence humaine? Chaque époque apporte avec elle de nouveaux élémens qui transforment certains côtés de l'art, et donnent aux nouvelles faces de la pensée une raison d'être logique et supérieure à toute critique. Pour ne citer qu'un écrivain sur le mérite duquel par exemple tout le monde est d'accord, est-ce que Théodore Hoffmann ne représente pas une imagination entièrement indépendante de la tradition? Et sans parler d'artistes souverains et entièrement créateurs, n'y a-t-il pas des esprits secondaires sur lesquels il n'est pas permis de passer dédaigneusement, sinon parce que leurs œuvres ont un mérite intrinsèque dont il faut absolument tenir compte, du moins parce qu'elles représentent, à leur insu même, les tendances de leur époque, et qu'elles reflètent en tout ou en partie les dispositions de l'esprit public?

Voici par exemple un roman de M. Ernest Feydeau (1) où le style et la

(1) 1 vol. in-12, Amyot.

composition ne me paraissent pas irréprochables, mais qui n'est pas indigne de louange à une époque où la production littéraire est si mince. Il y a d'abord dans ce livre une sobriété d'action et de personnages un peu étudiée peut-être, et qui fait un heureux contraste avec ces récits où sont prodigués les accessoires et les comparses. C'est une scène de la vie réelle, que l'auteur a tâché d'abstraire le plus possible de la réalité en lui imprimant ce cachet de généralité que Benjamin Constant a, par le même procédé, donné à *Adolphe*. Séparé de l'éloquente interprétation de Gustave Planche, *Adolphe*, à son origine, eut besoin, pour réussir, de répondre à cette disposition intime des esprits qui avait fait le succès de *Werther*, et qui, en s'élevant de plus en plus vers la pure contemplation, devait faire quelques années après le succès des premières *Méditations*. Pour moi, le meilleur et le plus complet de ces écrits qui analysent le tempérament moral de toute une époque est un livre qu'on ne cite guère aujourd'hui, bien qu'il soit suffisamment connu, *la Confession d'un Enfant du siècle*. La difficile intelligence de ce livre, plus moral et plus profond que tous les aphorismes de Vauvenargues et de Pascal, paraît réservée à un petit nombre d'adeptes qui savent creuser la lettre et trouver, sous des détails en apparence exclusifs et singuliers, toutes les variations, toutes les défaillances, tous les combats de cette personnalité morale, particulière à notre siècle, dont Alfred de Musset fut par lui-même le type le plus réel.

En disant que *Fanny* appartient à la même famille, je ne prétends pas, tant s'en faut, mettre le livre de M. Feydeau au même rang que celui d'Alfred de Musset. La différence du style, ce laisser-passer purement littéraire sans doute, mais indispensable, s'y oppose. M. Feydeau a d'ailleurs trop spécialisé son sujet pour qu'il soit possible de le généraliser au-delà de certaines limites. Il a pris pour texte un fait qu'on a déjà souvent traité, et de toutes les façons, l'adultère. En reconnaissant que le choix d'un pareil sujet crée à l'auteur de graves difficultés, il faut aller droit au livre et ne désespérer en aucun cas d'y trouver quelque chose de nouveau. L'adultère est, comme l'amour, un fait toujours semblable à lui-même, mais que les individus, les circonstances, les motifs qui l'accompagnent peuvent et doivent éternellement varier. Pour que le sujet soit neuf, il faut donc qu'il soit soutenu par une idée nouvelle, ou du moins par les nouvelles faces d'une idée déjà vulgarisée. L'idée du nouveau roman est le dégoût de l'adultère. Or ce que l'auteur imagine pour inspirer ce dégoût, ce n'est pas le repentir, effet très moral, mais peu vrai; ce n'est pas la lassitude réciproque, résultat plus vrai que le précédent, mais souvent étudié : c'est l'adultère lui-même heurtant l'égoïsme, excitant la jalousie, contrariant sans cesse la personnalité de celui qui en jouit, et par la succession de ses hontes secrètes, par les déchirures continuelles faites à son orgueil, le contraignant à tout abandonner et à chercher dans la solitude un repos qui le fuira toujours. En faisant abstraction des autres causes qui peuvent amener le dégoût dans l'adultère, M. Feydeau a grandi son sujet, loin de le diminuer. En la débarrassant d'influences secondaires, en la mettant en dehors des circonstances contingentes, il a seulement opposé l'individualité humaine à elle-même, il l'a montrée se combattant elle-même et ne cherchant qu'en elle ses armes les

plus meurtrières. Il a ainsi fait ressortir d'une certaine façon toute la puissance de notre être intérieur, où chacun peut trouver, sans autre aide que la propre transformation de ses sentimens, son plus cruel ennemi. En un mot, souffrir de la possession par la possession, voilà ce qui résume toute l'étude.

D'ordinaire la possession amène la satiété, ou du moins l'habitude émousse le plaisir : tel est le cours naturel des choses humaines. Ici l'ennui de l'esprit est produit par d'autres causes. Le doute, loin de s'attaquer au plaisir défendu, s'attaque à la personne qui en est la source. Roger se tâte, s'examine : il n'a pas de remords, il n'en a pas soupçonné davantage chez sa maîtresse. Cette simple constatation est l'origine de son supplice. C'est alors que ses joies commencent à être empoisonnées par le *nescio quid amari* dont parle Lucrèce. Sa maîtresse n'a pas de remords; elle devrait en éprouver, pense-t-il. Et de ce qu'elle est toute à lui, il s'irrite. La vue du mari de Fanny vient le plonger dans un nouvel ordre de souffrances. Pourquoi l'a-t-elle trompé? se demande-t-il. Il ne songe pas à la belle et simple réponse qu'elle peut lui faire, qu'elle lui fera plus tard : parce que je t'aimais! Cette idée calmerait sans doute sa vanité, mais ce n'est pas de lui-même qu'il doute, c'est d'elle. Fanny l'a aimé pour changer ou pour compléter son idéal; l'inquiétude de Roger le fait se blesser lui-même dans sa vanité, et, comme il ne peut consentir à porter seul la peine de cette blessure, il tourmente cette femme. Sa jalousie l'emporte, il la questionne, et cette curiosité lui enlève jusqu'à l'ombre du doute : Fanny, obligée de se partager entre son mari et lui, descend du piédestal où il l'avait placée. Dès lors l'amour de cœur se change peu à peu en un amour de tête où la jalousie est tout. L'égoïsme, cette loi de notre nature qui domine tous nos actes et que nous essayons en vain de voiler, possède entièrement Roger. Il vient à découvrir que Fanny a des raisons pour se plaindre de son mari, et cette découverte ne lui inspire ni pitié, ni redoublement de tendresse. « Dans ma démence, s'écrie-t-il, il me semblait que l'amour de Fanny perdait d'autant plus de son prix qu'elle était plus malheureuse. » Comment aussi ne reconnaîtrait-il pas chez les autres son propre égoïsme, quand, demandant à sa maîtresse de s'enfuir avec lui, il la voit hésiter, penser à ses enfans, à son mari même, puis refuser? Il lui arrache cependant une promesse qui doit la séparer de son mari, tout en vivant sous le même toit; mais à son tour l'amour de cet homme pour une femme étrangère inspire la jalousie de Fanny, qui, tout en trompant son mari, ne veut pas être trompée par lui. Craignant d'être quittée, elle est obligée de violer la promesse qu'elle a faite à Roger. Celui-ci, à qui cette dernière croyance vient à manquer, n'a plus la force de rien supporter. Il voudrait revenir aux jours passés qu'il ne le peut plus. L'ambition de ses désirs, les exigences et les tyrannies de son égoïsme lui ont créé des besoins que ni Fanny, ni une autre femme ne peut plus satisfaire. Et pour avoir manqué d'abord aux conventions sociales, pour avoir ensuite, dans cet amour illicite même, manqué aux devoirs moraux, il ne sait plus où se prendre, et va dans la solitude expier la recherche d'un idéal dont les rapports humains lui ont démontré trop tard le néant.

Nous n'avons pas tenu compte de certains détails (ils sont rares cependant)

que M. Feydeau eût mieux fait de laisser deviner au lecteur: ce qui importait, c'était la seule conception d'une œuvre que l'auteur a justement appelée une étude. C'est un livre où l'analyse intervient, mais où la méthode analytique fait encore défaut. Ce qui lui manque, ce ne sont pas des épisodes, ils sont en nombre suffisant : c'est le style. On est d'autant plus frappé de ce défaut que le style de M. Feydeau dans *Fanny* n'est pas véritablement le sien : c'est un style imité, maniéré, auquel il a voulu donner une couleur particulière qui n'est pas dans son tempérament, et qui l'entraîne parfois à de singulières naïvetés d'expression. Si M. Feydeau veut continuer à faire du roman, il a tout intérêt à ne pas imiter le style d'une certaine école raffinée qui met des paillettes à tout ce qu'elle touche : témoin *le Roi Voltaire* (1) de M. Arsène Houssaye.

M. Houssaye est un homme d'un esprit aimable sans contredit, et la grâce mignarde ne lui manque pas; mais il n'a pas de véritable science. Il aime ce qui est beau et grand, mais il l'aime à sa façon; il ne comprend guère que le côté brillant, que la forme extérieure des belles et grandes choses. Ne lui demandez pas des idées, encore moins une théorie. Pour lui par exemple M. Émile Augier et M. Ponsard sont de la même école. En outre il est certain que M. Houssaye a des convictions philosophiques encore moins arrêtées que ses convictions littéraires, et c'est pour toutes ces raisons que personne moins que lui n'était propre à faire une étude générale sur Voltaire. L'auteur de *Candide* devait doublement tromper son historiographe, d'abord par le côté brillant de sa vie, ensuite par le vague apparent de sa philosophie. Ce que la plume de M. Houssaye nous a déjà donné pouvait faire ainsi préjuger du livre qu'il allait publier, et le livre n'a pas trompé ce que je ne veux pas appeler mes espérances. Certes c'est bien Voltaire que M. Houssaye nous montre. Il est né en 1694, et sa dynastie devance celle des Pharaons; il s'est incarné comme Satan dans tous les esprits; il est à la fois Moïse, Hésiode, Aristophane, Lucrèce, César, Lucien, Luther!... Enfin c'est le Voltaire des gens du monde, c'est-à-dire un Voltaire apocryphe. — La plus curieuse transformation que M. Houssaye ait fait subir au roi Voltaire, c'est, après lui avoir donné pour prédécesseur Louis XIV, de lui donner pour successeurs Napoléon et M. Edmond About. De ces deux plaisanteries, je ne relèverai que la première. Napoléon continuant Voltaire! J'avais bien raison de refuser des idées sérieuses à l'auteur de *Philosophes et Comédiennes*. C'est en s'amusant, avec de pareilles antithèses, à relier entre elles des ressemblances gratuites qu'on arrive encore à faire de l'auteur du *Dictionnaire philosophique* une espèce de philosophe platonicien. Il ne faut pas chercher à relever Voltaire de certaines choses : il n'en a pas besoin. Son fameux vers sur la nécessité d'un Dieu va de pair avec certaines tirades de la tragédie de *Mahomet*. N'est-il pas ridicule que M. Houssaye prête à Voltaire des inspirateurs tels que saint Jean et saint Augustin, et qu'il le fasse s'écrier : « O mon Dieu! je te cherche, où es-tu? » en se promenant dans son parc? Que Voltaire ait été un grand seigneur philosophe, je l'admets. En écrivant l'*Essai sur les Mœurs*, il n'avait pas le peuple en vue, non plus que Brutus en tuant César; mais il

(1) Un vol. in-8°, Michel Lévy.

ne pouvait pas travailler pour le peuple à une époque où la classe moyenne n'était pas encore constituée. Napoléon successeur de Voltaire! Mais M. Houssaye le dit lui-même, quand Napoléon tomba, ce fut Voltaire qui détermina sa chute. Voltaire ne représentait-il pas, dans la classe moyenne émergée avec Mirabeau, la liberté, la tolérance, la discussion, tandis que le peuple, aveuglé de gloire, combattait pour l'homme du 18 brumaire? — Voltaire est certainement peu connu de ceux mêmes qui aiment à aller chercher de l'ombre sous son nom. Qu'on soit avec lui ou contre lui, il faut le discuter sérieusement; sinon, lorsqu'il s'agit d'écrire un volume à l'éloge de ce grand railleur, on arrive à des naïvetés comme celle-ci : « Il a les vertus de l'apôtre, mais il n'a pas la poésie des paraboles et du style évangélique. » Cependant le livre de M. Houssaye est singulier et amusant; il donnera certainement des vues profondes, des opinions faciles et beaucoup d'esprit à ses nombreux lecteurs!... Quelques-uns peut-être s'étonneront que l'auteur ait daté sa préface du quatre-vingtième anniversaire de la mort de Voltaire. Encore un éloge funèbre comme celui-là, et Voltaire, passant par toutes les phases de la métempsychose, sera rendu méconnaissable. — « Tout cela est bel et bon, dit Candide, mais cultivons notre jardin. »

Avons-nous été trop sévère pour une œuvre dont l'auteur dit lui-même : « Ne voyez dans ce livre que le sentiment d'un poète sur une philosophie qui a renouvelé le monde.... mais je n'en suis pas plus voltairien pour cela? » Que signifient alors ces apothéoses, sinon exagérées, du moins mal raisonnées, et qu'on a le droit, d'après ces paroles, de ne pas croire sincères? C'est avouer qu'on se laisse éblouir sans se laisser convaincre, et le moindre inconvénient de cette faiblesse est de donner naissance, par réaction, à je ne sais quels pamphlets grotesques où toute la philosophie moderne est insultée d'une manière que je m'abstiens de qualifier. *Les Philosophes au Pilori*, tel est le titre que porte l'un de ces libelles, m'ont rappelé une toile assez connue où les illustres martyrs de la pensée de tous les pays et de tous les siècles sont attachés sur un échafaud que gardent ces quatre monstres, ces quatre tyrans : la Misère, la Violence, l'Ignorance et l'Hypocrisie.

La philosophie heureusement n'en est pas encore réduite à invoquer contre ses adversaires le secours de la fantaisie; les argumens de la discussion demeurent toujours ses meilleures armes. Je n'en veux pour preuve que le remarquable livre que vient de publier M. Ausonio Franchi sous ce titre : *le Rationalisme* (1). M. Ausonio Franchi, directeur du journal *la Ragione*, qui se publie à Turin, s'est déjà fait connaître par de bons travaux sur la philosophie kantienne, dont il est au-delà des Alpes le plus actif propagateur. Il s'est fait surtout remarquer par la précision de son raisonnement et l'excellence de sa méthode. Que faut-il entendre par rationalisme? C'est la première question qu'il se pose et que nous devons nous poser avec lui. Ce n'est pas le rationalisme d'une certaine école allemande, qui tend à l'impossible conciliation de la Bible avec la science moderne et avec la raison. A ce sujet, les opinions intéressées de l'illustre Cuvier ne doivent pas nous aveugler, et si elles n'étaient contredites par ses travaux mêmes, elles

(1) 1 vol. grand in-12; Paris, Bohné et Schultz.

trouveraient de suffisantes réfutations dans les inductions géologiques et zoologiques des Geoffroy Saint-Hilaire et des Élie de Beaumont. Ce n'est pas le rationalisme français, qui, théorie toute psychologique et non religieuse, n'a été qu'une réaction contre la doctrine qui fait découler nos connaissances de l'expérience sensible, et s'est vu obligé d'admettre des idées innées que le principe spirituel est réduit à puiser directement en lui-même. Ce n'est pas le rationalisme italien de Rosmini, qui donne exclusivement au raisonnement abstrait le pouvoir de démontrer, sans données expérimentales, la réalité objective des substances et l'existence des premières manifestations de l'intellect. Le rationalisme de M. Ausonio Franchi roule sur le critérium qu'on doit adopter dans l'examen des théories religieuses; il tend à prouver que les dogmes théologiques, à quelque religion qu'ils appartiennent, ne procèdent point d'une révélation divine, mais qu'ils ont pour source la nature même de l'homme; en un mot, il a pour but de « retracer l'origine naturelle et d'expliquer la génération psychologique des idées que la théologie transforme en dogmes divins et révélés. »

Il faut regarder le chapitre où M. Franchi expose cette curieuse transformation comme l'une des plus remarquables dissertations qu'on ait écrites sur le même sujet. Si M. Franchi s'élève avec raison contre certaines fusions ridicules qui ne sont autre chose que de honteux compromis, s'il démontre l'impossibilité logique d'une sorte de mariage mystique entre la philosophie et la théologie, il ne procède pas davantage par un système d'exclusions non *motivées*, de négations absolues, dans lequel la philosophie critique aurait le *tort* de se réfugier. Ce n'est pas en se contentant de déclarer absurdes certaines croyances qu'elle en démontrera l'absurdité. Comme l'erreur l'a précédée, elle ne doit pas craindre de venir sur le terrain de l'erreur et de l'y combattre avec ses propres armes, avec ses propres argumens. En s'attaquant à un système de croyances surnaturelles que l'humanité croit généralement consacrées et imposées par la tradition, il ne faut pas oublier que, si la nature humaine n'est pas infaillible, elle n'est pas non plus complétement absurde. Elle ne se trompe jamais entièrement, et ses erreurs, — qu'on nous pardonne cette espèce de naïveté, — ne sont que des altérations plus ou moins confuses de la vérité.

« Tout l'édifice théologique a été construit d'après l'idée de Dieu considérée comme l'idée de l'homme : » telle est la vérité que M. Franchi a essayé de dégager de ces erreurs. Certes, dans la théologie même, ce n'est pas Dieu qui a fait l'homme à sa ressemblance, c'est l'homme qui a fait Dieu à son image; il n'a pu se rendre compte de l'essence divine qu'en la déterminant par des attributs humains, élevés, il est vrai, à leur suprême expression. De cette manière, la religion, procédant par l'anthropomorphisme, a fait de la Divinité l'idée collective, mais suprême, de nos sentimens et de nos qualités. L'homme a séparé de lui-même sa forme, sa personnalité, tout son être enfin, et il s'est mis sous la dépendance abstraite de ce nouveau *subjectif*, après l'avoir doué d'une abondance infinie d'attributs qui se résument tous dans l'idée générale de perfection. Passant ensuite des conceptions générales aux faits plus immédiats, M. Franchi a examiné les conséquences, soit abstraites comme théologie, soit concrètes comme dogmes, qui résultent

de la notion de Dieu interprété comme individualité suprême, c'est-à-dire de la Providence, de la révélation, des miracles, etc. En se tenant sans cesse sur un terrain sérieux, il a donné à ses argumens une force qui ne permet plus d'en nier la vérité. Cette manière équitable de procéder est un progrès de la critique moderne sur celle du XVIIIe siècle. Une chose qui irrite notre bon sens ne doit pas seulement provoquer de notre part comme moyen d'opposition une moquerie d'un goût quelquefois contestable. Quelque répugnance que notre esprit éprouve à discuter, le raisonnement ne perd jamais ses droits, et il ne faut pas que, par une puérile négligence de la discussion, on puisse accuser désormais le libre examen de mauvaise foi ou d'impuissance. En abordant, comme il vient de le faire, avec dignité et rigueur ces questions ingrates, M. Franchi a bien mérité de la philosophie.

Je terminerai néanmoins par une observation que je crois nécessaire. Je ne trouve pas que l'ouvrage de M. Franchi conclue suffisamment dans le sens de l'affirmation. L'auteur avait du reste prévu cette objection, et il a soin de dire que démontrer par une critique rigoureuse l'impossibilité de résoudre certains problèmes, ce n'est pas douter, c'est se reposer au contraire sur une grande certitude. Cela ne me suffit pas, je l'avoue, dans certaines questions. Je ne demande pas qu'on réédifie l'édifice que l'on vient de détruire, mais j'attends après toute négation l'affirmation corrélative qui lui est opposée. Or, si, abandonnant les questions religieuses, nous abordons les questions purement rationnelles, je ne me rends pas compte de ce que pense M. Franchi sur certains points fondamentaux. Vous admettez la spiritualité de l'âme, et vous prouvez en même temps la pauvreté des argumens spiritualistes : où est la démonstration qui vous est particulière? L'idée de la création est absurde, dites-vous, et, selon vous, l'éternité de la matière ne résiste pas à la critique : comment vous tirez-vous de ce défilé? Il y a là tout un système de contradictions philosophiques dont M. Franchi nous donnera, je l'espère, une satisfaisante antinomie. Après *le Rationalisme*, on est en droit de la lui demander, tout en reconnaissant que de tels travaux, même incomplets, sont le meilleur moyen d'établir les droits et de maintenir la vitalité de la discussion philosophique.

EUGÈNE LATAYE.

— Dans l'étude sur Gustave Planche, publiée dans notre dernier n°, il nous est échappé, page 669, lignes 24 et 25, une inexactitude involontaire que nous nous empressons de rectifier. L'auteur de cette étude a été trompé par les initiales L. V., qui désignaient, dans la pensée de Gustave Planche, non pas M. Ludovic Vitet, mais un homme aussi d'un rare et brillant esprit, mort prématurément et trop vite oublié, M. Loève-Veimars, un des collaborateurs les plus actifs de la *Revue* dans les premières années de son existence, et sur lequel nous nous proposons de revenir un jour.

V. DE MARS.

TABLE DES MATIÈRES

DU

QUINZIÈME VOLUME.

SECONDE PÉRIODE. — XXVIII[e] ANNÉE.

MAI — JUIN 1858.

Livraison du 1er Mai.

Livraison du 15 Mai.

Ǝ ⅄ 'M'

Livraison du 1er Juin.

Livraison du 15 Juin.

Paris. — Imprimerie de J. CLAYE, rue Saint-Benoît, 7.

